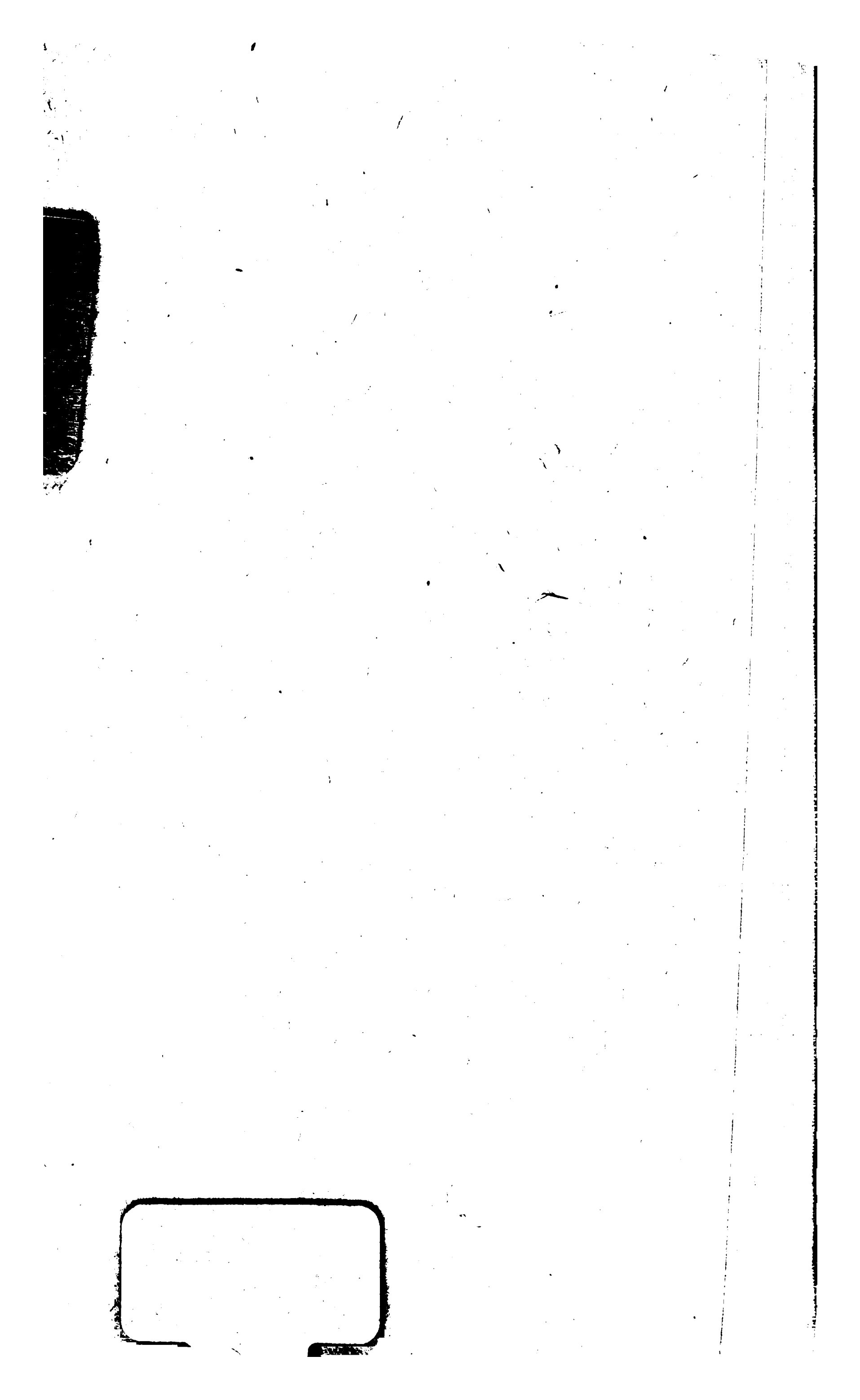


Nouvelle

VTF

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

Dix-septième année.

(AVRIL, MAI, JUIN 1835.)

TOME 66 DE LA COLLECTION ET 6 DE LA 3me SÉRIE.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
rue des Noyers, n° 37.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;
DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;
DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;
ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH.

TOME DEUXIÈME DE L'ANNÉE 1835.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 23.

1835.



NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

OBSERVATIONS

SUR UN MÉMOIRE DE M. HILLHOUSE,

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE M. DE HUMBOLDT A M. EYRIÈS.

Je connaissais l'ouvrage de M. Hillhouse par les extraits qu'en ont donnés les journaux allemands. Je n'ai pas l'habitude de répondre aux critiques de mes ouvrages ; j'aime trop la publicité et la liberté des discussions pour me plaindre, même des critiques les plus amères. Bien loin de les dédaigner, je les examine avec soin, et je profite de ce qu'elles renferment d'utile et d'instructif. Dans une vie entièrement vouée aux lettres et à l'influence que les lettres et les progrès de la raison publique finiront par exercer sur l'amélioration des institutions sociales, ce serait dévier du but que de s'occuper à défendre

des opinions émises ; il n'y a que les faits auxquels il faut conserver l'autorité qu'ils méritent.

C'est sous l'influence de ces considérations que je vous parle, mon digne ami, du mémoire de M. Hillhouse, sur les Indiens de la Guyane anglaise, dont vous avez donné d'intéressans extraits dans vos *Annales* (février 1835). L'auteur parle avec une assurance bien présomptueuse de la structure des langues américaines, ignorant, à ce qu'il paraît, tout ce qui depuis vingt ans a été écrit sur cette branche nouvelle de l'érudition philosophique. Vous avez déjà répondu aux reproches étranges que M. Hillhouse fait aux missionnaires espagnols de ne pas avoir appris les langues des naturels de leurs juridictions, comme les missionnaires anglais qui se ventent de savoir vingt-sept idiomes différens des nègres.

Les grammaires et les vocabulaires des langues aztèque et miztèque, des pères Molina et Antonio de los Reyes, datent du seizième siècle. J'ai donné il y a vingt ans (*Relation historique*, tome Ier, p. 507), une notice de trente langues américaines qui ont été réduites en grammaires à l'usage des moines missionnaires espagnols, et cette collection précieuse que renferme la bibliothèque de mon frère, a été beaucoup augmentée depuis.

M. Hillhouse avance « que mes remarques sur les mœurs et la langue des Caraïbes, ne sont évidemment pas le résultat de recherches personnelles. »

S'il s'était donné la peine de parcourir le vingt-cinquième chapitre de ma *Relation historique* (tome III, p. 1 à 55), il aurait vu que revenant de l'Orenoque aux côtes de Nueva-Barcelona, j'ai traversé les missions de Piritu, qui renfermaient alors trente-cinq à quarante mille Caraïbes de race pure. J'ai séjourné au village de Nuestra-Señora del Socorro del Cari, missions caraïbes fondées en 1761, et j'ai déterminé la position astronomique de la Villa del Pao, un peu au nord des missions par les 8° 37′ 57″ de latitude. (Voyez mon *Recueil d'observations astronomiques*, t. I, p. 255.) Il serait difficile de déterminer les hauteurs circomméridiennes du Centaure, sans avoir été sur les lieux.

J'ignore sur quoi peuvent se fonder les assertions « que les langues péruvienne et mexicaine n'ont aucune analogie avec celles des autres nations américaines, tandis que les idiomes de la Guyane se rapprochent des langues de l'Asie-Orientale. »

Je désirerais savoir surtout dans quelle partie de mes ouvrages M. Hillhouse a pu découvrir que je regarde la langue tamanaque (*Relation historique*, t. I, p. 475-490, 495-497; t. II, p. 586, 601), comme un *mélange de la langue des Araouaays de la Guyane, avec la langue des Incas.* Un tel mélange, il est vrai, n'a pu paraître extraordinaire à M. Hillhouse qui voit le tamanaque en usage *sur les frontières du vieil empire des Péruviens!* Il y a dans ces rêveries géographiques et ethnographiques sans

doute quelques réminiscences du Dorado, mythe qui, des frontières du vieil empire péruvien, a été porté progressivement vers l'est, jusqu'à l'isthme, entre le Rio-Branco et le Rio-Rupunuwini, un des affluens de l'Essequebo. (*Relation historique*, t. II, p. 692-707.) Je ne puis me plaindre d'ailleurs des opinions qu'on me prête sur l'origine des langues du nouveau continent. Occupé près de la cataracte d'Atures, à prendre des hauteurs d'étoiles, un Indien Porignavi me fit savoir par un interprète, que dans sa langue la lune s'appelait *zenquerot*, et la ceinture d'Orion, *Fuebot*. Au milieu de la cataracte même, les Indiens me montraient en face du *rocher de la lune* (*keri*), une tache blanche formée peut-être par la réunion de plusieurs filons de quartz, et qu'ils désignent par le nom de *camosi*, soleil. Un savant, de mes compatriotes, a vu un monument historique (de l'araméen), dans ces sons qui ont de l'analogie avec *camosch*; *mot*; *ardod* (sol, lutum, robur); et a publié en 1806, à Leipsick, un livre portant le titre de *Recherches sur les mots phéniciens, découverts par M. de Humboldt, sur les rives de l'Orenoque*. Je n'ai appris à connaître ma découverte que par le titre de l'ouvrage dont l'auteur m'est inconnu. C'est ainsi que les voyageurs, dont j'ai quelque droit d'embrasser la cause, ne reconnaissent plus les faits qu'ils ont recueillis dans les citations qu'on fait de leurs écrits.... (*Berlin*, 16 *mars* 1835).

DESCRIPTION

DE TCHITTLEDROUG OU TCHITRA-DARGA

VILLE DU MAISSOUR.

A environ quarante milles au nord-ouest de Bangalore, dans la province de Maïssour, est située sur une montagne la forteresse et la ville de Tchittledroug. Pendant plusieurs années nos troupes y ont tenu garnison, mais, peu de temps avant que je la visitasse, nous avions abandonné ce poste à cause de son insalubrité. La preuve la plus frappante de cette triste particularité de son climat est dans son cimetière entouré de murs et encombré de monumens funèbres, car il serait difficile de trouver dans l'Inde, dans aucun emplacement de la même dimension, un aussi grand nombre de témoignages du passé. J'étais malade depuis quelques jours quand j'arrivai à Tchittledroug, et l'on me transporta dans mon palanquin jusque dans l'intérieur de ce charnier, et l'expression de Sheridan dans les *Rivaux*, « reposant côte à côte paisiblement dans l'abbaye de Westminster, » se présentait à mon idée plutôt malgré moi que d'une manière qui fût agréable, car, en vérité,

la grande quantité de pyramides et de colonnes funèbres semblait être d'un très mauvais augure.

Je restai cependant quelques jours à Tchittledroug, et je recouvrai assez mes forces pour pouvoir visiter toutes les parties de la forteresse, dont le mur extérieur a environ dix milles de circuit, et renferme onze collines rocailleuses. Sur deux points elle est tout-à-fait imprenable, et sur les autres, les assiégeans auraient à enlever de vive force plusieurs lignes d'ouvrages de tous les genres possibles, chacun plus fort que l'autre, abondamment pourvus d'eau excellente, de magasins à poudre taillés dans le roc vif, et de magasins de provisions de toutes les espèces. Dans plusieurs endroits, le chemin ordinaire par lequel on monte est si raide et si glissant que je fus obligé, pour avancer, de me mettre nu-pieds et de placer mes orteils dans de petites rainures entaillées à cet effet dans la surface unie du roc; quelques-unes de ces pentes ont deux et trois cents pieds d'étendue. Une grande portion de cette énorme forteresse a été bâtie il y a environ soixante-dix ans par un chef Polygar. La plus grande partie des murs est construite en granit sans ciment, chaque pierre étant encastrée dans une autre, d'après un procédé particulier. Haïder Ali ayant, pendant quelque temps, fait la guerre à ce chef sans résultat, et voyant qu'il n'avait pas grande chance de succès en rase campagne ou contre la forteresse, eut recours à la trahison. En conséquence, il chan-

gea de façon d'agir, proposa un traité d'amitié, et invita le prince à venir dans son camp. Le Polygar, sans défiance, donna dans le piège et se hâta d'accepter la proposition. Haïder le fit aussitôt charger de fers, le tint renfermé pour le reste de sa vie dans un cachot à Seringapatam, et se rendit ainsi maître de son fort et de ses possessions.

Il n'y avait rien de particulier dans l'atrocité de cette action, ce ne fut point un exemple unique de trahison de la part de Haïder. Manquer à sa parole était pour lui, comme pour d'autres grands personnages, un acte de haute politique; il ne trouvait d'infâme que la chance de ne pas réussir.

Haïder et après lui son fils et successeur Tippou entourèrent la ville de quelques ouvrages très forts, et en ajoutèrent plusieurs à ceux de la montagne. La batterie située à l'angle nord-ouest, appelée la batterie du Sultan, est percée pour dix-sept pièces de grosse artillerie, c'est un beau travail; il a été en grande partie construit par des officiers et des soldats anglais; ils avaient été faits prisonniers, ils restèrent long-temps détenus dans le fort, et furent forcés de travailler sous la surveillance d'un officier français.

Après la chute de Seringapatam en 1799, cette forteresse se rendit sans tirer un coup de canon. Les tigres et les panthères habitent en grand nombre les crevasses des rochers, et par conséquent il est dangereux de se trouver sur la montagne après

cinq heures du soir, et à quelque heure du jour que ce soit il n'est pas prudent de la parcourir sans être bien armé. Quand nos troupes tenaient garnison dans ce fort, et quand les murs et les fossés étaient en bon état, ces animaux n'avaient d'autre voie pour gagner la plaine que par les portes; c'est pourquoi on en prenait une grande quantité dans le chemin de ronde au pied de la montagne. Ce chemin se compose d'un espace d'environ deux cents pieds de long, entouré d'un mur de trente pieds de haut, la porte d'une extrémité ne peut être aperçue de l'autre. On plaçait donc une sentinelle sur le haut du mur, et aussitôt que l'animal, qui se glissait avec précaution, était parvenu à peu près à moitié de sa route, on donnait un signal, aussitôt on fermait les portes. C'était un beau spectacle d'observer la fureur de l'animal ainsi attrapé, car c'est à peine s'il avait assez de place pour pouvoir faire usage de sa force, tandis que les spectateurs étaient parfaitement en sûreté. Quelquefois on se donnait en cet endroit un divertissement très cruel. On enivrait un gros âne avec de l'arrak, et on le descendait dans cet espace avec des cordes. Il arrivait assez souvent que le tigre ou la panthère ne parvenait pas à se saisir de sa proie, ou était horriblement maltraité dans le combat.

La porte extérieure de cette forteresse est garnie de plaques de fer, et présente une ingénieuse invention, pour se garantir des surprises; je n'en ai

pas vu de sembable dans aucun autre endroit. Elle consiste dans une cloche qui est placée dans l'encadrement de la porte, et qui sonne dès que les battans roulent sur leurs gonds. On voit aussi ici un puits curieux, creusé dans le granit, pour contenir du ghi ou beurre liquéfié. Quand la place se rendit, il était plein, et contenait une quantité de ghi suffisante pour la garnison pendant un an. On y descend par un escalier, après avoir passé une trappe. Ce puits a la forme d'un immense pot à beurre; sa longueur est de vingt-deux pieds, et sa largeur de sept; j'ai oublié sa profondeur. On y introduit le ghi par une petite ouverture circulaire, placée au-dessus. Il y a un puits pareil, mais un peu plus petit, pour conserver l'huile.

On voit peu d'édifices sur le côteau, excepté les pagodes, dans lesquelles Tippou fit enfermer les officiers anglais et qui sont à peu près à la moitié de la montée. Cependant, sur la montagne et dans la ville on aperçoit quelques colonnes hautes et déliées, qui, pour la régularité du dessin et la beauté de l'exécution, sont de beaucoup supérieures à tout ce que j'ai rencontré de ce genre dans les autres lieux de l'Inde.

Peu d'années après que cette place fut tombée en notre pouvoir, elle devint le théâtre d'un événement terrible, occasioné par le défaut d'attention de l'administration de l'artillerie. Il y avait dans les magasins de la forteresse une grande quantité de

poudre avariée; on ordonna qu'elle serait détruite. Conformément à la méthode qui fut trouvée le plus convenable, on la jeta dans un des vastes et profonds puits de la montagne, qui était alors plein d'eau. Les mois s'écoulèrent. Un jour, dans une belle soirée, deux officiers de l'armée de Madras, après avoir parcouru la montagne, arrivèrent à un des bastions, s'assirent pour jouir de la perspective étendue qui se développait devant eux, et fumèrent un cigare. Les malheureux! ils ignoraient quel sort les attendait! Immédiatement au-dessous de ce bastion se trouvait le puits dans lequel on avait versé la poudre; la chaleur de la saison avait séché l'eau; et toute la masse de poudre, à la vérité avariée, mais non détruite, était là à découvert. On suppose qu'un des officiers jeta, sans y faire attention, un des cigares par-dessus le parapet, car tout à coup la poudre s'enflamma, et avec une explosion épouvantable détruisit le bastion et tout ce qu'il contenait. Les cadavres des officiers étaient si noircis, si défigurés et si mutilés, qu'on ne put rien reconnaître, excepté la main de l'un d'eux, à un des doigts de laquelle il y avait une bague. Ces deux officiers, trois domestiques et un chien furent les victimes de cette catastrophe. Bien des années se sont passées depuis, le bastion existe encore, mais ne présentant qu'un monceau de ruines noircies, boulversées, entassées confusément par l'effet de la terrible explosion. J'y suis monté, et en regardant

par-dessus le parapet dans le puits qui est au-dessous, j'éprouvai un frisson glacial, car l'événement passé se retraçait à ma mémoire comme s'il eût été récent.

C'est dans cet endroit que je fis la rencontre d'un vénérable vieillard, homme d'esprit, qui avait vécu dans le Maïssour, sous plusieurs dynasties qui s'étaient succédées; il avait vu Haïder, Tippou, le Dewan Pourneah, et le radjah, et comme il avait voyagé dans quelques-unes de nos provinces, j'étais bien aise d'avoir son opinion sur les mérites des gouvernemens dont je viens de faire mention, en comparaison avec le nôtre. En somme, son jugement fut de beaucoup le plus favorable au gouvernement anglais, car quoique ses yeux brillassent quand il parlait de Haïder, le Bourra Bahâder, et il en parlait évidemment avec une ardente affection; il convenait que sous aucun des gouvernemens du pays les militaires, soit soldats ou officiers, quand ils étaient en marche dans le pays, n'avaient payé pour ce qui leur était fourni, comme cela avait toujours lieu avec nos troupes. « Il est vrai, dit-il, que dans « nos provinces, cet argent payé n'arrive pas tou- « jours aux mains du cultivateur, mais ce n'est pas « votre faute, c'est celle de nos infernaux percep- « teurs, régisseurs et autres agens qui achètent le « territoire vendu en audience publique, au plus « offrant enchérisseur, et qui n'ont d'autre but que « de piller le pays. Regardez par votre fenêtre,

« ajouta-il, et faites attention à ces deux hommes « qui sont en face du tchoultry ! » Je regardai, et je vis deux hommes, l'un et l'autre se tenant sur une jambe, le creux d'un pied posé sur le genou de l'autre jambe, et portant sur la tête une grosse pierre si pesante qu'il était obligé de s'aider de ses mains pour la supporter. Quand ils changeaient de pied, s'ils étaient un peu lents dans leur mouvement, un homme qui était près d'eux leur donnait de violens coups de canne sur le gras des jambes et sur les cuisses. Je demandai ce qu'ils avaient fait, pensant qu'ils s'étaient rendus coupable de quelque vol de peu d'importance ou de quelque crime semblable, et que c'était pour les en punir qu'on leur infligeait cette peine.

Mais je fus passablement surpris en apprenant que ces hommes étaient de respectables paysans dont les récoltes avaient été brûlées et anéanties par la sécheresse de la saison, ce qui les avait mis hors d'état de pouvoir payer leur contribution et que je voyais la méthode employée par le radjah pour opérer la rentrée de ses revenus. J'appris que ces pauvres diables seraient soumis à cette punition, tous les jours pendant une heure, jusqu'à ce qu'ils eussent payé les arrérages dus, en vendant leurs bestiaux, ou leurs denrées, ou leurs meubles. Je demandai quelle était l'importance de la somme qu'ils devaient, et ayant appris qu'il ne s'agissait que de quelques roupies, je crois cinq et trois quarts pour les deux, je

payai aussitôt leur redevance et je les rendis ainsi à la liberté. Est-il étonnant que, sous un pareil régime, quelques-unes des plus belles provinces du Deccan soient peu à peu devenues désertes et couvertes de broussailles, ou que les habitans les aient abandonnées pour passer sur nos possessions; et cependant, il n'y a eu qu'une tyrannie oppressive et barbare qui ait pu les pousser à quitter leurs habitations. Mon interlocuteur n'avait certainement pas une haute estime pour les actes du radjah, mais il parlait avec une amertume notable de Tippou, et c'était en rappelant les cruautés de ce prince qu'il faisait particulièrement allusion dans cette phrase remarquable: « Soutenez-nous, Monsieur, et « soyez bien persuadé que les Hindous vous sou- « tiendront, car, en vérité, ce serait un bien fu- « neste moment pour nous que celui où les musul- « mans s'empareraient de nouveau du pouvoir! » Cette observation produisit sur moi une profonde impression. Elle décélait un sentiment de faiblesse, et me confirmait dans l'opinion que j'avais depuis long-temps, que si notre puissance venait à être anéantie dans l'Inde, aucun des états indigènes au sud du Kistnah ne pourrait résister long-temps au pouvoir des musulmans. Ces derniers possèdent une énergie inquiète et audacieuse, à laquelle les Hindous de l'Inde méridionale ne pourraient s'opposer. Il est vrai que les Indiens que nous avons dans nos régimens sont de bons soldats, patiens et braves,

mais il n'y a pas dans l'Inde méridionale, excepté parmi les Naïrs du Malabar et les Radjouars des Circars du Nord, cette valeur immodérée, indomptable, indisciplinée et cependant si pleine de gloire, qui est le trait caractéristique des races mahrattes et radjpoutes.

Mais je m'écarte de mon sujet. Mon vieil ami loua beaucoup le gouvernement de Pourniah ; il convint qu'il avait été humain, doux et bon ; que le pays sous son administration s'était progressivement amélioré, mais il pensait que le progrès était plutôt le résultat du retour de la nation à l'état de paix, en ne se livrant plus au pillage, à la tyrannie et à la guerre, qu'à aucun talent particulier du ministre.

On demandait un jour à Pourniah son opinion sur les trois envoyés qui avaient successivement résidé à la cour de Sa Hautesse, savoir, le colonel sir Barry Close, le colonel Wilks et le colonel, depuis sir John Malcolm. Il dit du colonel Close qu'il était militaire et homme d'état, du colonel Wilks qu'il n'était pas militaire mais homme d'état, mais que quant à Malcolm il n'était ni militaire ni homme d'état, que c'était un *most hêthi*, un éléphant sauvage, qui courait à chaque objet, mais ne comprenait rien ! Certainement Pourniah mettait Malcolm trop bas, mais l'expression *most hêthi* est singulière quand on la rapproche de la *lettre d'un éléphant sauvage*, si célèbre depuis.

On sait que Pourniah était ministre et généra-

lissime sous Tippou. Il est égalememt bien connu qu'à la mort de Tippou et à la restauration de la dynastie primitive, notre gouvernement replaça ce ministre à son ancien poste. Cette mesure m'avait toujours paru un chef-d'œuvre de haute politique; j'ai toujours pensé qu'elle était fondée sur une connaissance approfondie de la nature humaine, et, d'après ce principe honorable et élevé, que celui qui a servi fidèlement son ancien maître jusqu'à la mort, servira avec la même fidélité un nouveau maître auquel il aura donné sa foi. Les événemens subséquens semblent avoir prouvé la justesse de cette opinion. Le lecteur ne s'attend peut-être pas à apprendre que ce ne fût pas lord Wellesley qui eut l'idée de la nomination de Pourniah, et même qu'elle était tout-à-fait contraire à son opinion et à ses désirs. Pourniah dut sa place à une erreur fortuite dans le transport d'une dépêche, et lord Wellesley fut dans cette occasion conséquent avec ses principes de grandeur dans les affaires d'état! donnant ainsi une force nouvelle et remarquable à cette maxime de la Rochefoucault. « Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, souvent elles ne sont pas les effets d'un grand dessein, mais les effets du hasard. »

Le vieillard parlait en termes très avantageux de Haïder, le Bourra Bahâder. Il disait que pour les classes élevées Haïder était un maître dur, qu'il ne traitait jamais les serdars avec beaucoup de politesse ou de considération, mais que pour le peuple il était

très bon ; que son amour de la justice était si désordonné, la punition si promptement infligée, qu'un officier n'osait pas maltraiter un paysan. Il racontait plusieurs exemples singuliers de la sévérité de Haïder ; je vais en citer un. Ce prince, comme le célèbre Haroun-Al-rachid, avait l'habitude de parcourir son camp déguisé et à l'improviste, n'ayant pour vêtement qu'une robe et pour arme que son sabre. Une nuit, faisant sa ronde, il entendit une altercation entre un soldat et une femme, et à la fin vit le soldat la frapper. Alors il s'approcha et demanda ce dont il s'agissait : la femme dit que le soldat lui avait acheté du lait de beurre, et que quand elle lui en avait demandé le paiement il l'avait frappée. Haïder interrogea le soldat sur l'exactitude de l'allégation, le soldat nia qu'il eut bu le lait de beurre et même qu'il eut frappé la femme ; malheureusement pour lui Haïder avait été témoin de la dernière offense ; alors, tirant son sabre, il lui ouvrit le ventre, lui coupa les intestins et le lait de beurre se répandit à terre. Il ordonna ensuite que l'on attachât son corps à un éléphant, qu'il fût traîné autour du camp et qu'on proclamât en même temps le crime et la punition. Il est inutile d'ajouter qu'un pareil exemple de justice sommaire au milieu d'une soldatesque sans loi et sans frein, était plus capable de prévenir le crime que cent articles de loi annonçant une punition légitime mais différée. FITZ-S.-E.

Nota. Tchitteldroug, situé par 14° 4′ de latitude nord

et 76° 30′ à l'est de Greenwich, est nommé par les Hindous *Sitala darga* (le château tacheté) et aussi *Tchatracal* (le rocher parasol). Le fort est bâti sur une masse de rochers formant l'extrémité du faîte de Tchitteldroug, dont la cime la plus élevée ne dépasse probablement pas 800 pieds.

Dans une vallée au milieu des montagnes, à une petite distance à l'ouest de Tchitteldroug, on voit une suite curieuse d'appartèmens souterrains et sombres qui paraissent avoir été taillés dans le roc et ensuite revêtus en stuc. Ils ont probablement servi d'habitations à des dévots ; et les nombreux symboles mythologiques épars çà et là font conjecturer qu'ils étaient des adorateurs de Siva. Presque tous les villages de ce canton ont une divinité particulière, et remarquable par son penchant à détruire.

Le pays autour de Tchitteldroug avait été presque dépeuplé par les ravages de la dernière guerre du Maïssour, en 1799 ; il s'est relevé de cette calamité. Les environs du fort sont renommés par les qualités excellentes de leurs fruits.

Quoique Tchitteldroug soit dans les états du radjah de Maïssour, l'armée britannique y tenait garnison, parce que ce fort lie la grande ligne de défense du sud, qui s'étend de Madras à la côte de Malabar, avec la ligne de fortifications des territoires du Balaghât.

JOURNAL

D'UN VOYAGE DANS LE BEYLIK DE TUNIS,

PAR SIR GRENVILLE TEMPLE.

Sir Grenville Temple, qui vient de terminer un voyage en Egypte et dans quelques-uns des états barbaresques, a eu l'obligeance de nous communiquer un journal manuscrit de ses excursions dans la régence de Tunis. Après avoir soigneusement examiné les ruines de Carthage et d'autres monumens de l'antiquité dans les environs de Tunis, il visita les principales villes situées sur la côte de cette régence; puis traversant le Sifkah el Lédiah ou le *lac salé des Marques*, il se rendit de Gabès à Nessa, qui est situé sur les confins du grand désert, et enfin retourna à Tunis par une route à travers les montagnes. Les innombrables et majestueux débris de l'architecture romaine, qui couronnent encore le sommet des collines ou qui tombent en poussière dans tous les vallons de la régence de Tunis, parlent bien plus hautement en faveur de l'énergie et de l'influence du gouvernement des Césars sur la civilisation que la grandeur de Rome elle-même. La

description suivante des restes de l'amphithéâtre à Eldjemme, l'ancien *Tysdrus* (1), justifiera parfaitement cette observation.

« A moins de deux milles de Eldjemme, le terrain est cultivé et enclos de haies de cactus. Au sortir d'une avenue de ces végétaux arborescens, nous aperçûmes le grand amphithéâtre s'élevant majestueusement au-dessus des misérables baraques de boue du village, et paraissant encore plus colossal

(1) Le nom de cette ville est écrit différemment par les divers auteurs de l'antiquité qui en ont fait mention. Hirtius, le premier qui en ait parlé dans l'histoire de la guerre de César en Afrique, dit *Tusdra*. Les autres auteurs disent *Tusdrus*, *Tysdrus*, *Thysdrus*. Les habitans sont en conséquence appelés *Tusdritani* par Pline, *Tysdritani* par Jules Capitolin.

Tysdrus était dans l'origine une ville peu importante parmi le grand nombre de celles qui florissaient dans le voisinage de la côte orientale; c'est pourquoi César ayant exigé de grosses sommes des plus considérables, parce qu'elles avaient pris le parti de ses ennemis, ne demanda qu'une quantité déterminée de froment aux *Tisdritani* à cause du peu de conséquence de leur ville. Toutefois elle avait dès cette époque de bons murs et servait de magasin pour le blé. La guerre ruina la prospérité de la plupart des lieux de ce canton; il paraît qu'il n'en fut pas de même de Tysdrus. Pline la cite comme une ville libre, et dans la *Table de Peutinger* elle est indiquée comme colonie; titre confirmé par l'*Itinéraire d'Antonin* où elle est nommée *Tusdrus colonia*. Il fallait qu'elle eût pris un grand accroissement, puisque d'après le mouvement opéré dans son sein Gordien fut proclamé empereur. . . . . »

par la position basse de la plaine et la petitesse de tous les objets qui l'environnent. Comme on m'avait dit, en quittant Sfakhas, que le palais de Zabataba à Eldjemme serait préparé pour nous, j'avais renvoyé de Sidi Salah la tente comme un objet qui nous embarassait inutilement; mais à présent nous en étions tous aux regrets, car la maison de Zabataba, dont le nom, il faut l'avouer, promet assez, se trouva n'être qu'une petite chambre pas plus propre qu'il ne fallait, et nous fûmes par conséquent obligés de coucher avec les chevaux dans la cour à la belle étoile. Cet inconvénient et quelques autres étaient de peu d'importance pour moi, mais ils furent très pénibles pour ceux d'entre nous qui n'avaient jamais voyagé qu'en France et en Italie, et contribuèrent à leur donner une idée très défavorable des aisances qu'ils devaient espérer dans leur visite des cantons intérieurs de l'Afrique, si l'on peut ainsi appeler une excursion à une si petite distance de la côte. Il faut avouer aussi que le cheikh s'acquitta d'une manière extrêment négligente de son devoir, et nous abandonna entièrement à nos ressources et à nos moyens pour obtenir les choses dont nous avions besoin. Cependant je trouvai que ceux qui dormaient en plein air obtenaient une beaucoup plus grande somme de repos que ceux qui occupaient l'intérieur; ceux-ci, tourmentés par les puces, ne purent jouir du plus petit moment de sommeil.

« Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous

allâmes visiter l'amphithéâtre, et nous assurer par nous-mêmes s'il existait encore d'autres restes de l'ancien *Tysdrus*. Nous trouvâmes que le plus considérable, et réellement le seul de quelque importance, consistait dans le grand édifice encore debout, construit dans les siècles passés, comme lieu où les habitans avaient coutume de chercher leurs amusemens. Selon Shaw, la construction de cet amphithéâtre date du règne des Gordiens, qui furent proclamés empereurs dans cette ville, sinon par tous les habitans, du moins par un grande majorité de ceux du vaste empire romain, fatigués de la cruauté et du despotisme de Maximin. Ces princes peuvent avoir élevé ce splendide monument comme gage de leur reconnaissance, et un lieu entièrement destiné au divertissement de leurs partisans. Cependant tout cela n'est que conjectures, car il ne reste pas le moindre vestige d'une inscription, qui con-confirme ou détruise cette supposition, au moins je n'en ai découvert aucune. Je présume cependant que si l'on faisait des fouilles convenablement dirigées autour de l'amphithéâtre, et si l'on visitait soigneusement l'intérieur des cabanes qui l'entourent, on découvrirait la pierre portant la dédicace à l'empereur qui l'a fait élever.

Mais privés des notions qu'une pareille inscription aurait pu nous fournir, nous sommes forcés de nous borner à contempler un édifice, qui, le cédant en dimensions et en splendeur au colisée de

Rome, est cependant un des plus parfaits, des plus vastes, et des plus beaux restes des anciens temps qui existent à notre connaissance, ou comme je pourrais le dire plus exactement, selon mes connaissances personnelles, qui réunit plus de ces qualités qu'aucun autre monument qui se présente en ce moment à mon souvenir. Je n'ai jamais vu l'amphithéâtre de Nismes; celui de Pola, en Istrie, est parfait à l'extérieur, mais il ne l'est pas du tout à l'intérieur; tandis qu'au contraire celui de Vérone offre un caractère absolument opposé, ayant ses rangs de gradins aussi entiers qu'au temps où les habitans venaient voir et admirer les spectacles exécutés dans l'arène pour leur plaisir, mais à l'exception de quatre arcades, il est entièrement privé de leur façade extérieure, trait principal et le plus beau de ces prodigieux édifices.

« La longueur de l'amphitéâtre de Tysdrus, qui s'étend à peu près de l'est à l'ouest, est de 429 pieds sur 368, et celle de l'arène de 238 sur 182 pieds. Ces deux dernières mesures sont prises du mur intérieur existant, les limites réelles de l'arène étant incertaines. La hauteur du niveau de la première galerie est de 33 pieds, et celle du sommet de l'édifice de 96 pieds (1). Il y a quatre rang de colonnes

(1) Les détails que je donne plus bas paraîtront peut-être intéressans, puisqu'ils indiquent le rang que par ses dimensions cet amphithéâtre occupe parmi les édifices du même genre.

et d'arcades ; elles sont au nombre de 60 à chaque rang, ou plutôt aux trois inférieurs, car le dernier est une colonnade élevée sur un stylobate, avec une fenêtre carrée à chaque troisième entre colonne. Les principales colonnes sont de cette espèce d'ordre composite que l'on voit à la colonne de Dioclétien à Alexandrie ; on remarque une légère différence dans celles du second rang et celles qui composent le premier et le troisième. Il existait une vaste entrée à chaque extrémité, mais celle de l'ouest ainsi qu'une arcade à droite et une à gauche ont été détruites avec la portion correspondante de la structure supérieure, il y a environ cent ans, par Mohammed bey, qui voulait empêcher que des tribus d'Arabes, alors en révolte ouverte contre lui, ne pussent convertir l'amphithéâtre en une forte et vaste forte-

	Plus grande longueur.	Plus grande largeur.	Longueur de l'arène.	Largeur de l'arène	Hauteur.
Colisée	615 1/2	510	281	176	164
Vérone	506	405	247	145	»
Eldjemme	429	368	238	182	96
Nismes	430	338	»	»	76
Pola	416	337	»	»	»
Sicée (en Caramanie)	409	»	125	»	79
Utica	363	240	»	»	»
Pœstum	211	151	»	»	»
Capoue	»	»	»	»	»
Pompeii	»	»	»	»	»
Syracuse	300	230	180	100	»
Carthage	240	200	150	110	»
Thapsus	160	113	»	»	»

resse. Il n'y a aussi qu'une très petite portion du mur extérieur du quatrième ou de l'étage le plus élevé qui ait résisté jusqu'à ce jour aux injures du temps.

« L'intérieur de ce magnifique édifice est dans un état de dégradation plus grand que l'extérieur, qui, à l'exception des dégats dont je viens de faire mention, peut être cité comme étant dans un état complet de conservation.

« Néanmoins une grande partie des plans inclinés et voûtes qui soutenaient les siéges, les galeries, et les vomitoires restent encore. Les galeries et les escaliers conduisant aux différens étages étaient supportés par des arcades et des voûtes composées, non comme le reste de l'édifice en grandes *pierres de taille*, mais d'une masse de petites pierres et de mortier, et en conséquence elles se sont écroulées en beaucoup d'endroits. Au-dessous du sol de l'arène, comme au Colisée, et à l'amphithéâtre de Capoue, on voit des passages et de petites cellules destinées à contenir les bêtes féroces, ainsi que des ouvertures carrées qui donnaient sur l'arène. C'est par là qu'on amenait les lions et les tigres, renfermés dans des cages construites dans le genre des trapes à pigeon dont on se sert pour les luttes au tir; quand les côtés arrivaient en haut, n'étant plus soutenus par les murs de la partie inférieure, ils tombaient à terre, et roulant sur les gonds qui les attachaient au fond de la cage, ils laissaient

brusquement les monstres féroces exposés à la vue des spectateurs.

« Les clefs des voûtes des arcades extérieures de l'ordre inférieur étaient disposées pour recevoir des figures sculptées en relief, car, sur l'une d'elles, nous vîmes le buste d'une femme, et sur l'autre la tête d'un lion; mais ce plan n'a jamais été achevé, puisque sur toutes les autres on n'apercevait que la saillie de la pierre qui devait recevoir la forme de différentes figures ou d'autres objets. Je n'ai pu découvrir aucune inscription dans quelque partie que ce soit de l'édifice, excepté quelques-unes en caractères cufiques et arabes; celle qui existait probablement pour célébrer son fondateur était vraisemblablement placée au-dessus de la porte, qui fait face à l'ouest à la ville de Tysdrus, et qui a été détruite.

« Cette ville, dont on peut encore réconnaître facilement les fondations, était bâtie autour de l'endroit occupé en ce moment par le marabout de Sidi Ahmed Bedjenani, auprès duquel sont les constructions souterraines d'un très beau temple, et l'on découvre de divers côtés, des restes peu importans d'autres édifices; les Arabes rencontrent souvent un grand nombre de colonnes en cipollin, en granit, en marbre soit blanc, soit de Numidie et en brèche; ils les coupent en quatre blocs et les envoient dans les différentes parties du pays, pour être converties en meules de moulin. J'ai appris qu'un Arabe

avait trouvé, assez récemment, un vase contenant des médailles d'or et d'argent, et des pierres gravées; mais craignant qu'on ne vînt les lui enlever, il les enfouit de nouveau. Cependant, il est probable qu'il aura pris ses précautions pour les prendre peu à peu et par petites portions afin d'en disposer.

« De petits fragmens de porphyre, de jaune antique, de serpentine et d'autres matières, sont épars en grande quantité sur la surface du terrain. On voit aussi une statue en marbre blanc d'un empereur romain; elle est d'une bonne exécution, mais les pieds et la tête manquent; car les Arabes, mus par un sentiment de superstition religieuse, dès qu'ils découvrent quelques beaux morceaux de l'ancienne sculpture, brisent et détruisent cette dernière partie du corps humain. »

Les observations faites par sir G. Temple pendant son voyage de Gabes à Tozer et à Nessa, contiennent aussi beaucoup de détails curieux sur un pays peu connu jusqu'à présent; mais comme on publiera bientôt son journal complet, nous n'en donnerons pas d'autres extraits. Nous avons examiné avec une grande satisfaction environ quatre-vingts beaux dessins de vues et d'antiquités qui doivent l'orner.

Journal of the royal geographical society of London. T. IV, p. 2.

Nota. Voici comment Shaw, qui visita Eldjemme en 1727, décrit les ruines de *Tysdrus*.

« Nous lisons dans l'*Histoire de la guerre d'Afrique*, par

Hirtius (ch. 64), que de *Sapsura* César continua sa marche le jour suivant jusqu'à *Tisdra*, aujourd'hui Eldjemme. Ce village est environ à six lieues au S.S.O de Sarseff et à cinq au S.O d'Elalia, ce qui est la situation que Plotemée a donnée à *Tysdrus* par rapport à *Akhola*.

« On trouve à Eldjemme plusieurs antiquités, comme des autels avec des inscriptions qui sont effacées, des colonnes de différentes espèces ; quantité de corps et de bras de statues de marbre, dont l'une est de stature colossale avec une armure et une autre d'une Vénus nue, dans la même attitude et de la même grandeur que celle de Médicis, toutes deux de bonne main, mais sans tête.

« Ce qu'il y a de plus remarquable et de plus distingué dans ce lieu, sont les beaux restes que l'on y voit d'un grand amphithéâtre qui avait autrefois soixante-quatre arcades et quatre rangs de colonnes. Le rang supérieur, qui n'était peut-être qu'une attique, a souffert par les Arabes. Mohammed bey détruisit aussi de fond en comble quatre des arches, en les faisant sauter, parce que les Arabes s'en étaient servis comme d'une forteresse dans une de leurs dernières rébellions. A cela près, rien ne saurait être plus entier et mieux conservé que le dehors au moins de cet amphithéâtre. En dedans on voit encore la plate-forme des sièges et les galeries avec les *vomitoria* qui y conduisent. L'arène en est presque circulaire, et il y a dans le centre un puits profond, revêtu de pierres de taille, où l'on peut croire qu'était fixé le pilier qui soutenait le *velum* ou la tente.

« En comparant ce morceau avec d'autres bâtimens qu'on voit à Spaïtla, à Hydra et ailleurs, il semble que cet amphithéâtre a été bâti du temps des Antonins, puisque les proportions et l'architecture qu'on observait dans ces temps-là s'y trouvent exactement, et comme Gordien l'ancien fut proclamé empereur dans cette ville, il est assez

vraisemblable que pour témoigner sa reconnaissance aux habitans de ce lieu où il avait été élevé à la pourpre, il en aura été le fondateur. On voit un amphithéâtre sur l'une des médailles de Gordien, type dont les antiquaires n'ont pas encore rendu raison; mais il y aurait peut-être de la témérité à décider que c'est celui de *Tisdra*. »

(Il nous semble que la conjecture de Shaw, sur ce qui concerne la marque de reconnaissance de Gordien l'ancien, est un peu problématique, puisque le règne de cet empereur ne dura que six semaines.)

NOTE

SUR ARRAH, VILLE DU BAHAR.

Les beautés de la province de Bahar sont connues de beaucoup de monde, grâce au grand nombre de dessins qui en ont été publiés. Les personnes qui voyagent par le Gange ont peu d'occasions de juger de la richesse et de la fertilité de cette belle partie du pays, puisque son aspect du côté du fleuve présente un spectacle moins riche que celui du Bengale, où ses bords sont bien plus verdoyans; mais en pénétrant un peu dans l'intérieur, vous rencontrez à chaque pas des objets remplis d'intérêt. La province de Bahar n'est pas privée de montagnes, et sa surface est assez ondulée pour donner aux points de vue de la variété et du pittoresque; ils se distinguent par un genre de beauté tranquille, extrêmement agréable à l'œil; les traits principaux sont formés par de nombreuses mosquées et pagodes, perchées sur des rochers escarpés, ou entourées d'arbres, et quelquefois variées par de belles et anciennes tombes musulmanes, dans des positions également heureuses.

Arrah, situé par 25° 35′ de latitude nord et 83° 57′ de longitude, est la capitale du district de Chahabad : c'est une ville grande et peuplée, mais une petite station civile, pour nous servir du mot technique, à 35 milles à l'ouest de Patna, et un des lieux les plus jolis de ce genre, qui se trouvent dans l'Inde. La société est très limitée, et ne se compose le plus souvent que de cinq familles, celle du juge et du percepteur, leurs employés respectifs et un chirurgien. Il y a peu de stations européennes dans le voisinage de laquelle on ne trouve des manufactures d'indigo; mais dans les endroits où le nombre n'en est pas considérable, une infinité de circonstances peut empêcher les personnes qui les dirigent de contribuer à l'augmentation de la société de la station. Les propriétaires n'y résident pas toujours, et quand il n'y a pas de dames dans la famille, le planteur ne peut avoir beaucoup de communications avec ses voisins, dans les temps de l'année où le premier est entièrement absorbé par les travaux de la fabrication de l'indigo; quelquefois la station est presque abandonnée, le juge et le collecteur se retirant dans les bois, et parcourant leur territoire pour y remplir leurs fonctions respectives.

C'est dans une de ces périodes que j'ai visité pour la première fois ce bel endroit, et, quoiqu'on puisse à peine honorer cette excursion du titre d'aventure, elle fut un des incidens les plus intéressans d'un

voyage de sept cents milles que j'avais entrepris seul, et avec si peu de connaissance de la langue du pays, que je pouvais à peine me vanter d'en avoir la moindre notion. Le maître de poste de Benarès, station d'où j'étais parti, m'avait indiqué Arrah comme un lieu convenable pour y faire une halte pendant vingt-quatre heures, puisque, en passant la partie la plus chaude de chaque journée à Ghazipour et à Baxar, je devais voyager pendant trois nuits avant d'arriver, perspective qui me menaçait d'une fatigue considérable, avec peu de chances de trouver autre chose qu'un sommeil interrompu et sans repos dans un palanquin. A mon arrivée à Baxar, où j'avais espéré me munir de lettres d'introduction pour une des principales familles, j'appris que toutes les personnes mariées étaient absentes de leurs domiciles. L'hospitalité sans bornes, pratiquée dans toute l'Inde, fut cause que cette nouvelle me toucha peu pour ce qui concernait mon bien-être : je ne pouvais hésiter à entrer dans la maison d'un Européen, quoique le maître fût absent, étant bien certain que, quand il en serait instruit, il ne considérerait pas mon action comme une intrusion, mais que, au contraire, il regretterait seulement de n'avoir pas été chez lui pour m'y recevoir. Je désirai cependant avoir quelque espèce de recommandation par écrit pour suppléer au manque de communication orale, et en conséquence, le maître de poste de Benarès me donna une lettre

écrite en persan, et adressée au domestique chargé de la garde de la maison du juge.

Je quittai à Baxar, où j'étais arrivé le matin, vers les onze heures du soir, un dîner où j'avais été invité, et la conséquence d'une erreur dans les ordres donnés aux porteurs, qui ne se trouvèrent pas à la fin du premier relai, furent cause que je n'arrivai à Arrah qu'à huit heures du matin. Je trouvai facilement la maison du *barra-saïb*, et, à l'instant où je montais le perron de la principale entrée, le respectable et vieux concierge, s'arrachant au doux repos dont il jouissait dans le vérandah, se leva pour me faire les honneurs de la maison. Il était évident qu'il ne pouvait lire un mot de la lettre qu'il tortillait dans ses mains, d'un air désespéré; cependant, il fut bientôt prêt à me rendre tous les services qui étaient en son pouvoir, et comme nous ne pouvions ni l'un ni l'autre comprendre un seul des mots que nous nous adressions l'un à l'autre, il prit le parti très judicieux de donner avis de mon arrivée aux seuls Européens du lieu: c'étaient deux jeunes gens, l'un assistant du magistrat, l'autre aide du chirurgien civil. En attendant leur arrivée, il me conduisit à l'appartement qu'il m'avait destiné, et j'eus toute raison d'être enchanté de la splendeur de mon domicile. En parcourant les nombreuses chambres de cette vaste maison, sous la conduite de mon noir écuyer, j'aurais pu, avec un très léger effort d'imagination, m'imaginer être dans la situation d'une héroïne de conte

de fée, guidée par un conducteur extraordinaire, au travers des labyrinthes de quelque château enchanté. Je n'aurais certainement jamais espéré voir se réaliser aussi parfaitement les fictions dont on avait entretenu ma jeunesse, telles que la splendide demeure de la *chatte blanche*, le palais solitaire du *roi de l'île noire*, ou le manoir de l'*intéressant Azor*, le plus gracieux des animaux. De longues files d'appartemens élevés et magnifiquement meublés se montraient de tous côtés; du haut du vérandah pendaient un grand nombre de cages, remplies d'oiseaux au brillant plumage, venus des montagnes de Nipâl, et rares, même dans les plaines voisines; un énorme caméléon avait établi son domicile au haut d'un arbre planté dans un grand tonneau, entouré de treillage : beaucoup d'autres objets également curieux attirèrent mes regards étonnés; mais j'ajournai une inspection plus exacte jusqu'au moment où j'aurais changé de vêtemens. Après avoir traversé plusieurs beaux appartemens, j'arrivai à une chambre à coucher, qui donnait sur un boudoir et une chambre de bains, les plus jolis dans leur genre que j'eusse jamais rencontrés dans l'Inde. Une espèce de vérandah en terrasse, entouré d'une balustrade, et conduisant par un escalier en pierre à un beau jardin, s'étendait le long d'un côté de ces chambres délicieuses. La vue dont on jouissait du haut de ce balcon était extrêmement gracieuse; au-delà du brillant parterre de fleurs

un lac en miniature étalait ses eaux calmes et argentées, le fond était fermé superbement par des masses d'arbres forestiers couverts d'un feuillage somptueux.

Voyageur errant et harassé, lorsque je me reposai au milieu de toute la pompe que présentait cette perspective, et que j'examinai tout le luxe de l'habitation qui était mon domicile temporaire, je ne pus m'empêcher de penser follement que j'étais arrivé au terme de mon pélerinage sur terre, et que j'étais destiné à passer le reste de mes jours dans une retraite si bien adaptée à mes goûts, et offrant tant d'objets attrayans (des livres, des tableaux, des fleurs et des oiseaux) à un esprit déja dégoûté des orages et du trouble du monde : et à présent, que je suis accablé de soucis et d'inquiétudes, me débattant contre les embarras, et traversé par les événemens de la vie, je ne puis m'empêcher de jeter en arrière un coup-d'œil de regret sur ce beau lieu, et de soupirer, quand mon imagination me dit de quelle existence calme et tranquille j'aurais pu jouir, en présence de scènes si convenables à un esprit fatigué. J'achevai prompement ma toilette, et malgré le ravissement dans lequel j'étais plongé, le déjeûner fut pour le moment un objet très important; je m'établis dans un salon splendide, où l'on remarquait, parmi les objets qui l'embellissaient, une excellente collection de livres rangés sur des tablettes qui étaient placées entre de grands panneaux peints à

l'huile, et, à ce que je crois, par le maître de la maison, amateur très distingué; ce genre de décoration est peu en usage dans l'Inde, où il est si difficile de cultiver le goût des beaux-arts, et où tant d'ennemis sont occupés activement à détruire l'extérieur des livres, en général rongés par les vers, ou les teignes, s'ils ne sont pas entièrement détruits par les fourmis blanches.

En lisant un roman nouveau, j'avais presque oublié la vexation que me causait la stupidité du concierge, qui était à la fois le plus poli et le plus lourd des hommes, car je ne pus réussir à lui faire comprendre que je désirais avoir une bouteille de thé que j'avais apportée avec moi, pour qu'on la fît chauffer pour mon repas du matin, lorsque je fus interrompu par l'arrivée des deux personnages dont j'ai déja parlé, et qui s'empressèrent de présenter leur respect à l'étranger, et de lui offrir des rafraîchissemens. On avait, à ce qu'il paraît, prévenu mes désirs, puisque ces jeunes gens furent promptement suivis de leurs domestiques, qui placèrent sur la table un excellent déjeûner qu'ils avaient apporté de la maison de mes nouveaux amis, ce qui m'expliqua la répugnance du vieux concierge à exercer les pouvoirs de son art sur mon humble bouteille de thé. Il savait qu'il y avait près de nous de meilleures provisions, et il prévoyait aussi très bien le penchant des Anglo-Indiens pour un bon déjeûner. Les indigènes de l'Hindoustan, quoique pouvant supporter de longs

jeûnes, ne sont cependant nullement partisans de l'abstinence hors des heures ordinaires de leurs repas, et partagent volontiers les idées des Européens, quand il s'agit de manger. Les porteurs ordinaires, tout en s'acquittant de leur besogne, rappellent au voyageur la nécessité de prendre quelques rafraîchissemens, et s'emploient activement à procurer et à préparer ce qu'un bazar de village peut fournir.

Ayant apaisé la faim qui me tourmentait, j'entrai en conversation avec les jeunes gens qui étaient en même temps mes hôtes et mes convives, et j'appris d'eux quelques détails très-intéressans relatifs à l'état de la province. En parcourant la route qui conduit à la maison du juge, laquelle est située à l'extrémité du village, je fus frappé de la ressemblance de ce que j'avais devant les yeux, avec ce que l'on rencontre si souvent en Angleterre. Ce que je voyais ressemblait aux environs d'un hameau populeux, composé des maisons et des enclos de riches propriétaires. Les maisons des résidens européens étaient trop complètement cachées par les arbres, pour que leur apparence asiatique pût les trahir : on pouvait facilement prendre une ou deux petites pagodes pour une loge fantastique de portier; une grande forge ouverte et une cour parfaitement pareille à celle d'un charron rendaient l'illusion complète. Ce village dont le premier aspect avait déja attiré mon attention, se grava d'une manière ineffaçable dans ma mémoire, par le récit que l'on me fit

d'événemens d'une horrible atrocité qui s'y étaient passés depuis peu de temps.

Pendant une longue suite d'années la tranquillité intérieure d'Arrah n'avait été troublée ni par des disputes ni par des meurtres. Les habitans paraissaient être une race tranquille, inoffensive et active, éloignée de toute tentation de commettre des outrages sur les personnes ou les propriétés de leurs semblables. Au milieu de cet état paisible, le juge fut surpris par l'apparition subite d'un paysan, dont les regards dénotaient d'affreuses alarmes, et qui lui déclara qu'en labourant un champ, contigu au village, il avait retourné la terre qui couvrait le corps d'un homme nouvellement assassiné. Le juge se rendit immédiatement sur les lieux, assisté du cotoual de l'endroit et d'autres officiers judiciaires. Le cadavre avait été dépouillé, mais, par quelque accident, le couteau avec lequel sa sépulture avait été effectuée à la hâte était tombé dans la fosse. En étendant les recherches plus loin, on découvrit une grande quantité de restes humains, arrivés à divers degrés de décomposition. Le champ était à la lettre un vrai charnier, et comme personne n'avait disparu dans les environs, il s'ensuivait évidemment que les victimes devaient être des étrangers. L'horrible association des Thogs n'avait pas été entièrement dévoilée à cette époque, et on ne pensait pas non plus que ces scélérats eussent mis leur système en pratique dans aucune partie de cette province bien

gouvernée, et qui jusqu'alors avait échappé à l'horrible célébrité acquise par un si grand nombre de celles du voisinage. Le seul indice qui pût conduire à faire découvrir l'auteur de ces meurtres épouvantables était fourni par le couteau, car nul soupçon ne planait sur aucun habitant du tranquille village où il paraissait que personne ne se défiait de son prochain. Cependant comme il était à peine possible que des bandits de profession pussent exister si près d'un lieu très peuplé sans que la police en eût connaissance, on pensa que ces assassinats avaient été commis par un seul individu qui vivait au milieu d'une communauté bien administrée, et dont la conduite extérieure était conforme aux habitudes simples et inoffensives des autres villageois. Les suites de l'enquête firent connaître la vérité de ces conjectures. Le couteau fut immédiatement reconnu par le forgeron du village pour être son ouvrage; il en avait fabriqué beaucoup de pareils, mais il restait la difficulté de trouver l'acheteur. Un homme qui tenait une boutique de toddi, espèce de liqueur spiritueuse, la seule personne qui fût dans l'habitude d'offrir un logement aux voyageurs, classe à laquelle les malheureuses victimes appartenaient évidemment, était bien connu comme une pratique du forgeron; son arrestation conduisit à la découverte des horribles détails de ses crimes.

Dans l'Inde il n'y a que les gens pervers et les débauchés qui s'abandonnent à la perniciense habi-

tude de boire des liqueurs fermentées; les voyageurs de ce genre, attirés par le breuvage enivrant que leur offrait le maître de la boutique de toddi, étaient enclins à passer la nuit dans sa maison. Ils étaient promptement stupéfiés par l'effet puissant de cette boisson; et sans défense, dans cet état, ils devenaient une proie facile pour leur hôte perfide. Son usage était d'étrangler les malheureuses victimes qui tombaient dans ses filets, et après les avoir dépouillées, il les enterrait dans un champ voisin. Ordinairement il creusait les fosses trop profondes pour qu'aucun accident ordinaire pût divulguer les horribles secrets qu'elles contenaient; mais dans le dernier événement quelque circonstance imprévue retarda la consommation du crime jusqu'à une heure si avancée qu'il n'eut pas le temps de prendre les précautions nécessaires, et tout le mystère de son abominable industrie fut découvert à ses voisins frappés d'horreur. Les aveux de l'assassin ne laissèrent aucun doute sur son crime, et son exécution rendit au village d'Arrah son état d'innocence et de paix.

Les Thogs vivent généralement en troupes, mais ce monstre, quoique appartenant évidemment à la tribu que l'on désigne par ce nom, et qui, sous le masque de l'hospitalité, s'empare en sûreté de la vie et de la propriété de gens sans défiance trop enclins à croire à des apparences spécieuses, pratiquait isolément son horrible métier.

Une des personnes qui racontaient les faits que je viens de rapporter, fit la remarque que d'après l'assertion d'un Hindou très respectable, il était fondé à croire que des meurtriers d'habitude parcourent les routes et les villages, sous des déguisemens qui les font paraître tellement souffrans et abattus qu'aucun soupçon ne peut s'éveiller dans l'esprit de voyageurs qui, forts, actifs et courageux, ne peuvent avoir aucune appréhension des desseins sinistres d'individus amaigris, chétifs et misérables qu'ils pourraient anéantir d'un seul coup. Le narrateur du fait que je vais citer, continua mon interlocuteur, retournait de Lacknau chez lui, en compagnie de quelques amis qui demeuraient dans son voisinage. Ils étaient sur le point de quitter la frontière du royaume d'Aoude, quand ils rencontrèrent un faquir musulman qui avait l'air de suivre la même route qu'eux. Selon l'usage ordinaire des voyageurs du pays, usage qui, on doit le dire, donne beaucoup de facilités aux Thogs d'accomplir leurs forfaits, on proposa de cheminer avec lui, ce qui fut accepté, et la troupe continua sa route. Un peu plus loin on rencontra un autre homme dont l'apparence abjecte et à peine semblable à celle d'une créature humaine, excitait autant le dégoût que la compassion. Il demanda piteusement l'aumône, assurant qu'il mourait de besoin. Le narrateur, qui était un Rohilla Patan, et qui avait quelque vivacité, fut indigné de ce que cet étranger, dont l'extérieur

était si repoussant, non content de solliciter des aumônes, exprimât le désir qu'on lui permît de se joindre à la compagnie et de continuer à marcher avec elle. Les autres, excepté le faquir qui n'était pas si scrupuleux, s'y opposèrent aussi. Néanmoins le faquir promit sa protection au nouvel arrivant, et lui donna un peu de riz tout cuit dont il avait une provision, et la bande poursuivit son voyage avec cette augmentation désagréable à son nombre. Vers le soir de ce même jour, elle arriva près d'un village où l'on proposa de passer la nuit : tout le monde y consentit, le faquir seul fut d'un avis différent ; il avait, disait-il, un vœu à accomplir, ce qui l'obligeait à s'établir sous un arbre ; après qu'il en eut choisi un, il sortit son *narial*, c'est-à-dire tout l'attirail nécessaire pour fumer, étendit son tapis, et pria le mendiant envers lequel il s'était montré si bienveillant, d'aller au village et de lui apporter un morceau de charbon allumé. Le reste de ses compagnons lui dit adieu, et se dirigea vers le village. Ils avaient à peine parcouru quelques centaines de pas, qu'ils entendirent des cris venant du côté où ils avaient laissé les hommes qui s'étaient joints à eux les derniers. Ils retournèrent en toute hâte sur leurs pas, et trouvèrent le faquir et son misérable convive qui se débattaient par terre, mais avant qu'ils eussent pu atteindre les combattans, le premier avait eu le dessus, et il tenait son adversaire sous lui; il y avait à terre un couteau et un

nœud coulant coupé en deux. Le faquir raconta ainsi la cause de la situation dans laquelle on l'avait découvert : le perfide messager avait fait semblant d'aller au village remplir la commission qu'il lui avait donnée, mais au lieu de s'y acheminer, il s'était caché derrière des buissons, et guettant l'occasion pendant que le faquir était occupé à arranger son attirail pour fumer, il se glissa doucement derrière lui et parvint à lui jeter un nœud coulant par dessus sa tête. Cette attaque aurait eu sur-le-champ une issue fatale si le faquir, ignorant le danger qu'il courait, n'eût porté sa main à son cou, et si ses doigts ne se fussent heureusement embarrassés dans la corde, ce qui empêcha qu'elle pût être aussi serrée que cela arrive ordinairement dans des occasions pareilles. Plus heureusement encore le faquir avait un couteau dans sa ceinture; il le tira, et ayant coupé le nœud, il se jeta sur le coquin de Thog qui, réduit alors à sa seule force personnelle, eut bientôt le dessous dans ce conflit. Quand on se fut assuré de l'assassin, on proposa de le mettre à mort sur le lieu même du délit, punition qu'il méritait bien certainement, mais qui, malgré l'abondance des preuves, ne lui aurait peut-être pas été infligée par les autorités judiciaires d'un pays aussi mal gouverné que le royaume d'Aoude, où on laisse souvent échapper les plus grands criminels : mais le faquir intercéda encore en faveur de ce misérable ingrat, et à ses sollicitations pressantes le reste de la troupe fit

grace de la vie au scélérat. Cependant le faquir n'était pas d'humeur de laisser échapper le prisonnier sans qu'il reçût quelque punition de ses crimes; il dit qu'il ne pouvait se séparer de lui sans lui donner un gage de souvenir de sa dernière aventure, et ayant aiguisé son couteau, il coupa le nez du Thog. Ensuite ayant rassemblé ses effets, il continua son voyage avec beaucoup de calme et de tranquillité. Connaissant la personne qui raconta cette anecdote, continua mon Hindou, pour être un homme d'une réputation honorable et d'une véracité non contestée, et m'ayant assuré qu'il avait été témoin oculaire de toute l'affaire, je n'ai pas le moindre doute que le fait ne soit réellement arrivé.

J'ai appris d'un autre Hindou, homme très intelligent, avec lequel j'ai eu un entretien au sujet de ces nombreuses hordes de bandits, qui pendant tant d'années ont infesté les diverses parties de l'Hindoustan, que, suivant une tradition, l'empereur Châh Djihan avait fait massacrer trois mille Thogs et poursuivit ces misérables d'une haine secrète mais sans relâche, à cause du meurtre d'un de ses officiers. Voici le fait tel qu'on le raconte, et quoiqu'il ne soit pas appuyé sur des témoignages aussi authentiques que beaucoup d'autres du même genre, parce que l'on manque de preuves directes des détails rapportés, il est généralement tenu pour vrai par ceux auxquels leurs ancêtres l'ont transmis.

« Un officier d'une haute réputation et d'un grand

courage personnel, fut envoyé au Bengale par l'empereur qui lui avait confié une mission importante. Ayant rempli ses instructions, il se mit en route pour retourner dans la capitale, et en chemin rencontra un corps considérable de Thogs. Adroit et prudent, et de plus, parfaitement instruit des usages et des habitudes de cette espèce de brigands, il se tenait sur ses gardes, et comme ils n'osaient pas l'attaquer ouvertement, il savait qu'il n'avait à craindre d'eux qu'un stratagème. Comme il surveillait sans relâche les artifices de ses ennemis, la première bande qui le suivit pendant une distance considérable ne put jamais le prendre en défaut; et s'étant enfin fatiguée de le poursuivre, elle le céda pour une somme d'argent à une nouvelle troupe qui, sur l'apparence des riches effets que l'officier portait avec lui, fut facilement excitée à tâcher de s'en emparer. Ces scélérats n'eurent pas plus de succès que les premiers; ils trouvèrent qu'il y avait trop de difficultés à commettre un assassinat, si bien qu'ayant rencontré une autre bande de leurs camarades, ayant une très haute idée de leur habileté, ils firent avec ceux-ci le même marché qui auparavant leur avait paru devoir être si avantageux.

L'officier continua à user de si grandes précautions, que les nouveaux assaillans n'eurent pas la moindre occasion de s'approcher de lui jusqu'au moment où il avait presque atteint le terme de son voyage. Son cheval commençant à être tout-à-fait

exténué de lassitude, au milieu d'une grande plaine, il devint absolument indispensable de lui donner un peu de repos; ayant ordonné à son domestique de le débarrasser de sa charge et de faire sentinelle jusqu'à son réveil, l'officier se coucha à terre, ayant mis à côté de soi le paquet qui contenait ses effets précieux. Le domestique pansa le cheval de son maître, mais, ainsi qu'on devait l'attendre d'un Hindou, il négligea la seconde partie de sa consigne, et bientôt, las de faire le rôle de sentinelle, il s'étendit à terre et il s'endormit. Un Thog, qui était venu en reconnaissance, se glissa doucement et à pas de loup à travers les herbes et parvint à passer un nœud coulant autour du paquet; mais il était trop pesant pour qu'il pût l'emporter sans être aidé, et il se retira. L'officier, qui faisait semblant de dormir, s'étant aperçu de tout ce qui s'était passé, dégagea le paquet du lacet et passa le nœud autour de la jambe de son domestique moins vigilant. En conséquence de cette manœuvre, lorsque deux ou trois des associés du Thog commencèrent à tirer sur la corde, au lieu de s'emparer de la proie qu'ils convoitaient ils n'eurent que le domestique tout étonné et presque stupéfié.

L'officier monta sur son cheval en riant et ne s'arrêta que lorsqu'il fut entré dans la capitale. Alors il se considéra en sûreté, et se réjouissant d'avoir pu échapper à un si grand nombre d'ennemis dangereux, il entra, car il commençait à être pressé

par la faim, dans la boutique d'un cuisinier et demanda un *kobâb* ou plat de viande rôtie pour se régaler. On le fit monter dans un appartement, et on lui servit bientôt ce qu'il avait demandé. Peu de temps après un nouvel hôte parut, le même appartement lui fut indiqué, et on le servit de la même manière. Quelque instans se passèrent, tout était tranquille dans la chambre des voyageurs, cependant ils ne reparaissaient pas, ainsi que l'hôte s'était imaginé que cela devait arriver lorsqu'ils auraient terminé leur repas. Un peu surpris, il monta l'escalier, et fut frappé d'horreur quand il aperçut gisant sur le plancher le corps d'un homme qui avait été étranglé; l'ayant examiné, il reconnut le premier voyageur: l'assassin s'était échappé à travers une petite fenêtre. Quoique accablé par cette horrible catastrophe, l'hôtelier eût encore assez de présence d'esprit pour être persuadé qu'à moins qu'il pût expliquer cette affaire d'une manière assez claire pour satisfaire le juge, il ne pourrait échapper à la mort, et peut-être même dans ce cas elle lui serait infligée. Après avoir pris l'avis de sa femme et de son domestique, il se décida à tenir l'affaire secrète; il mit en conséquence le cadavre dans une jarre dont l'ouverture était fort large, et ayant attaché à l'entour plusieurs pierres très pesantes, il la jeta dans la rivière. Le meurtre, dit-on, crie vengeance, et ce cas le prouva, car le plan du cuisinier ne réussit pas; les eaux refusant de la cacher, rejetèrent la jarre qui remonta à la sur-

face de la rivière. Par hasard l'empereur, qui était était assis sur un balcon de son palais, aperçut la jarre qui flottait en suivant le cours de l'eau. La curiosité ou tout autre motif indéfinissable le porta à vouloir voir ce qui arrivait ainsi vers lui. On obéit proptement à ses ordres, on retira la jarre de l'eau et on reconnut avec horreur ce qu'elle contenait. L'empereur irrité outre mesure en découvrant que des actions aussi atroces se commettaient tout près de sa propre résidence, manda le directeur de la police, et lui dit qu'il lui ferait trancher la tête si, dans un temps déterminé, il n'amenait pas le coupable pour recevoir la punition de son crime. Le directeur, stimulé par la peur de la mort, se livra à une sévère enquête, mais pendant long-temps elle fut sans succès; à la fin il fit venir tous les potiers de la ville; on plaça la jarre devant eux, ils la reconnurent et indiquèrent le cuisinier comme en étant le propriétaire. Le pauvre malheureux protesta hautement de son innocence, et l'empereur consentit à lui accorder la vie à condition qu'il amènerait le véritable assassin devant la justice. L'imagination du cuisinier fut aiguisée par le danger qu'il courait; comme il se souvenait de la figure du second voyageur, il parvint au bout de quelque temps à le désigner à la police. Une bague qui fut reconnue comme ayant appartenu à l'officier assassiné, ayant été trouvée parmi les effets du prisonnier, mit la vérité hors de doute.

Alors Châh-Djihan ayant interrogé le coupable

en particulier, et s'étant ainsi instruit de la nature affreuse des manœuvres et de l'étendue des combinaisons des Thogs, dissimula profondément; il fit grace au coupable, pour le rendre l'instrument d'un acte de justice plus éclatant. Cet homme fut employé de à persuader à un grand nombre de Thogs de profession, d'entrer au service de l'empereur; quelques-uns disent même que ce prince en forma un corps à part, mais ce n'était qu'un piège pour assurer leur destruction, car il tourna leurs artifices contre eux-mêmes, et dans une fête à laquelle ils furent solenellement invités, il fit entourer ces misérables par ses gardes, et ils furent tous taillés en pièces.

Ces récits et les discussions qui s'ensuivirent nous firent passer la matinée; les histoires de voyageurs assassinés, quoique souvent racontées, sont toujours entourées d'un charme étrange, et dans la dernière aventure, la mention de la jarre donnait une sorte de commentaire du conte populaire et si intéressant des *Quarante voleurs*. Les personnes qui aiment ces ingénieuses fictions connues sont le nom de *Mille et une Nuits*, trouveront que quelque-unes des sensations les plus délicieuses qu'elles éprouvent en voyageant dans l'Inde, est de reconnaître beaucoup de choses curieuses dont il est fait mention dans ces contes extraordinaires et merveilleux, qui ont amusé tant d'heures de leur jeunesse. La première fois que je vis dans la petite cour de la maison d'un honnête Hindou un des jarres dont on se sert habituellement

dans le pays, et qui peuvent contenir aisément un homme, la sortie de Morgiane à minuit, et son action héroïque me revinrent ausitôt à la mémoire, avec toute la fraîcheur et la vivacité que ce récit avait pour moi quand je le lisais à une époque de ma vie passée depuis bien long-temps.

Le soleil étant sur son déclin, l'extrême beauté des jardins m'engagea à sortir pour me promener, et accompagé des deux jeunes gens j'entrai dans un parterre, dans lequel, outre les plantes à fleurs indigènes de l'Inde, on voyait briller une grande quantité de fleurs d'Europe. Excepté les baumes, les althæa simples, et les roses, on contemple dans les jardins de l'Hindoûstan un bien petit nombre des fleurs qui en Angleterre croissent en pleine terre; le réséda même, quoique d'origine arabe, n'est pas commun, mais comme beaucoup d'autres plantes, il poussera si on peut se procurer successivement des graines fraîches : car si les amateurs, qui demeurent à des distances considérables les uns des autres, ne font par entre eux des échanges de leurs graines, les plantes exotiques dégénèrent et périssent promptement. Ce charmant jardin conduisait au bord d'un grand étang, ou plutôt d'un lac, l'une des plus belles de ces pièces d'eau artificielles qui embellissent avec tant de profusion les parties cultivées de l'Inde. Dans le centre, une île couverte d'arbrisseaux brillant de mille fleurs, présentait un abri à une quantité innombrable de jeunes hérons, à la crête blanche

comme la neige, et aux pieds de topase chatoyante : s'élancant en dehors ou dans l'épaisseur du feuillage d'un vert sombre ; effleurant la surface de l'eau, ou s'y laissant aller, en glissant sur le sable doré qui borde leur asile fleuri, ces sveltes volatiles me rappelaient les créations fantastiques dont les peintres se plaisent à peupler leurs îles enchantées et les cavernes de leurs fées. Chaque pas me faisait souvenir de ces touches magiques du pinceau d'un habile artiste qui retrace délicieusement les scènes des romans de féerie. Vis-à-vis d'un perron ou ghât, un arbre magnifique étendait son feuillage touffu et sombre au-dessus d'un puits. Ce monarque de la forêt, étant en grande vénération parmi les Hindous de ce canton, on les voit rassemblés en groupes sous son abri, remplissant d'eau leurs pots, ou bien arrivant ou s'en allant chargés de ces vases gracieux, qui ajoutent un effet si pittoresque aux formes si pures, et aux vêtemens si gracieux des Indiens de toutes les castes. Le soleil se couchant dans un splendide horizon de pourpre, répandait un éclat embrâsé sur tous les objets, et couvrait toute la scène de teintes admirables. Je me suis depuis rencontré avec beaucoup de personnes à qui ce magnifique paysage était familier, et qui en parlaient avec indifférence; mais sous l'influence d'une santé débile et d'une grande fatigue de corps, il me parut un des plus ravissans sur lequel mes yeux se fussent jamais arrêtés.

Mes compagnons me firent remarquer un petit

bâtiment situé le long du bord de l'étang, et me dirent qu'il avait servi pendant plusieurs années de retraite à un faquir dont l'histoire avait quelque chose de romanesque. Un des anciens propriétaires de ce beau séjour se promenant dans ses terres, heurta en marchant un objet hideux qui était accroupi sous un arbre ; ayant adressé quelques questions à ce misérable rebut de l'humanité, ce malheureux lui dit que depuis long-temps il n'avait pas eu d'autre abri que celui que lui prêtait l'épais feuillage des arbres et des buissons, ni d'autre nourriture que les racines ou les fruits sauvages des bois. Il ajouta qu'il n'avait jamais été molesté par le précédent propriétaire de ce domaine, et qu'il espérait qu'on ne l'arracherait pas à présent du sauvage asile pour lequel il avait contracté un fort attachement. Il avait passé la première partie de sa vie, avec honneur, au service militaire de la compagnie, mais, malheureusement frappé d'une maladie dégoûtante, il fut congédié ; sa femme et sa famille refusèrent de le recevoir, et le mirent à la porte ; il fut alors contraint d'errer loin du reste des humains, qui ne voulaient pas communiquer avec un lépreux. L'extrême misère qui remplissait son existence lui rendait complètement indifférens et la vie et les moyens de la conserver, et, s'abandonnant au hasard, il se coucha le soir au pied d'un arbre, sans aucun secours contre les attaques des bêtes féroces, exposé aux attaques des chacals, qui avaient la har-

diesse de ronger les chairs mortes de ses pieds et de ses mains, quand ils s'approchaient de lui. En plusieurs endroits de son corps, les os étaient découverts; mais les souffrances de cet infortuné étaient arrivées à leur terme, il avait à la fin rencontré un bienfaiteur. Les soins affectueux de son nouvel hôte adoucirent et allégèrent ses peines mentales et corporelles, et le malheureux lépreux proscrit put s'apercevoir qu'étant sous la protection d'un fidèle observateur des divins préceptes de la religion chrétienne, la vie avait encore en réserve bien des consolations et du bonheur. — M. G... ne perdit pas un moment pour faire bâtir une cabane commode, dans laquelle l'infortuné trouverait un abri sûr contre les injures du temps et les attaques des bêtes féroces. La première acquisition que fit le faquir, après s'être établi dans sa nouvelle habitation, ne laissa pas que d'être singulière : on lui donna un tatoo, ou petit cheval du pays, qui avait toute liberté de paître dans tous les prés voisins. On parle souvent d'un mendiant à cheval, mais on en voit rarement; cependant, ce spectacle n'est pas très rare dans l'Inde, où la mendicité est une profession, et où des gens qui ont des prétentions à passer pour saints demandent l'aumône pendant qu'on les porte dans un palanquin. L'état des pieds du malheureux lépreux rendait nécessaire l'emploi de quelques moyens de transport, et les secours que lui prodiguait son généreux bienfaiteur, lui firent

attacher assez de prix à l'existence, pour qu'il fît quelques efforts pour la conserver; c'est pourquoi, monté sur son petit cheval, il parcourait journellement le village, et ceux qui l'avaient évité, quand il gissait abandonné sur la terre nue, le comblaient de cadeaux; à présent qu'il était en partie sorti de sa misère, et appuyé de la bienveillance d'un homme puissant, il obtint amplement des boutiques des habitans du village des vivres et des vêtemens, et il commença à entasser de l'argent; quoiqu'il fut auparavant si peu soigneux de son existence et de ses membres, qu'il restait à la merci des bêtes féroces, il devint plus attentif à ce qui concernait l'arrangement de sa demeure, et, n'étant pas satisfait de la manière dont le toit de sa cabane avait été fait, il en fit placer un neuf à ses frais : tant il est vrai qu'un objet acquis nous en fait désirer un autre. Selon toute apparence, le faquir mourut riche. En effet bien destiné à périr dans le temps où, dégoûté par la cruauté des hommes, il s'était abandonné à la misère la plus abjecte, personne ne fut sourd aux demandes d'un homme qui, par l'intermédiaire d'un propriétaire généralement estimé, avait reçu tant de marques de faveur de la Providence qui gouverne tout.

A mon retour à la maison, je trouvai le dîner prêt, et les personnes qui l'avaient fait préparer ayant pris congé, me laissèrent m'occuper de mon repas, et quand de nouveau je me trouvai seul, dans un appartement bien éclairé, servi par des domesti-

ques étrangers, qui ne proféraient pas une seule parole, je pus me croire dans le château de quelque enchanteur, et cette illusion ne se dissipa que quand, sorti de la maison, je fus en chemin pour Dinapour, car, en parcourant les différentes chambres qui conduisaient dans celle où je devais reposer cette nuit-là, il me fut impossible de bannir de ma mémoire le souvenir de ces innombrables dames vêtues de mousseline blanche, dont les aventures, dans de longues galeries, et d'interminables enfilades de chambres abandonnées, avaient charmé mon enfance dans des temps bien loin de moi. Cependant, bien différent des dames de roman, je goûtai un profond sommeil, et ce fut presque à regret que je répondis au vieux concierge, qui frappait à ma porte, pour m'avertir qu'il était temps de me lever. Je quittai Arrah en emportant dans mon esprit une impression inexprimable; mais je ne puis jamais espérer de pouvoir communiquer à mes lecteurs l'effet qu'ont produit sur moi les récits étranges que j'y ai entendus, et les perspectives superbes que j'y ai contemplées. (*Asiatic journal.*)

CHERBOURG ET LA MER.

FÉVRIER 1835.

Les montagnes offrent un grand spectacle à l'homme. Qui peut arriver au pied des Alpes, suivre d'un point élevé leurs chaînes tortueuses à travers la Suisse et la Savoie, considérer ces pics élancés jusque dans les nuages, ces flancs couverts de neiges éternelles, ces glaciers béans qui menacent d'envahir les vallées; qui peut étudier les zones si tranchées, si invariables de la végétation, les assises perpendiculaires et horizontales de granit, de quartz et de marbre; écouter le torrent qui mugit, l'avalanche qui s'écroule, la cascade étincelante des couleurs de l'iris; et voir un coin de toutes ces merveilles, sans un plaisir bien vif, sans une émotion profonde? Qui peut les quitter sans regret, et qui de nous ne s'est pas retourné plusieurs fois avant de les abandonner pour jamais, pleurant pour ainsi dire quand la ligne de ces montagnes décroissait et s'effaçait tout-à-fait?....

Mais la mer, c'est une scène bien autrement variée, bien autrement majestueuse, bien autrement

saisissante! Entre elle et les montagnes il y a la différence du fini à l'infini, du repos au mouvement. Car enfin avec de la patience et du temps, vous pouvez gravir les pentes les plus rudes et les plus difficiles, et vous reposer sur le plateau culminant des Cordillères, au bord de l'immense cratère du Popocatepetl. Mais on n'a pas encore dompté les flots, parcouru l'Océan tout entier, sondé la profondeur de ses gouffres, analysé les richesses qu'ils cachent, deviné tous ses phénomènes, ses marées mystérieuses, sa phosphorescence sous certaines latitudes, ses bancs de corail, ses îles flottantes de verdure, ses volcans sous-marins; les montagnes de glace qui obstruent le passage sous les pôles. Puis c'est le théâtre des grands événemens, des évolutions savantes, des batailles meurtrières et décisives; c'est par ce grand chemin seul que l'homme peut tenter le tour du monde, c'est par cette voie rapide, abrégée, que circulent les richesses de tous les pays. Le produit le plus étonnant de l'industrie humaine n'est-ce pas un vaisseau de ligne, qui porte un monde tout entier, qui se meut avec majesté, qui accomplit, à jour fixe, sa mission à trois, quatre, six mille lieues du port qu'il a quitté; qui vient offrir la civilisation, les arts et l'industrie, ou faire éclater la guerre et la vengeance sur un rivage lointain?

Et la tempête, et le naufrage, et l'échouement, et le combat entre deux flottes acharnées, et l'incendie à bord, et toute cette masse enflammée qui

sauté et s'engloutit dans la mer, et enfin la rencontre et l'abordage du corsaire sans ame et sans pitié, ou l'abandon sur des côtes désertes, inhospitalières, voilà des images, des souvenirs plus puissans que tout ce que les montagnes peuvent offrir dans leurs tableaux les plus curieux et les plus sévères. Qu'est-ce qu'un ou deux voyageurs surpris par la tourmente au milieu des Alpes et que la neige ensevelit? Le chien du Saint-Bernard, avec son admirable instinct, le chien du Saint-Bernard, guidé par le prêtre de la charité, les retrouvera peut-être avant qu'ils aient rendu leur dernier soupir. Qu'est-ce qu'un malheureux dévoré isolément au milieu de la nuit par l'ours ou par l'aigle des montagnes? Qu'est-ce encore que les cabanes de quelques villages emportées par le glacier qui marche ou par le lac qui rompt sa barrière, si vous comparez ces accidens rares et individuels à ces grandes calamités dont la mer est le théâtre journalier, lors même que la guerre n'y entre pour rien, et que le redoutable élément sur lequel la vie de tant d'hommes se joue, accomplit seul son action ordinaire et terrible?

Les coquillages aux vives couleurs, aux formes gracieuses ou bizarres, les perles d'un prix inestimable, les madrépores entassés dans le sein de la mer, rivalisent avantageusement avec les cristaux, les améthystes et les pierres arborisées des montagnes : des milliers de plantes flottent à la surface de la mer, ou se cachent dans l'épaisseur de ses eaux;

des forêts entières existent dans ses abîmes, offrant les merveilles de la végétation la plus curieuse; enfin des oiseaux volent par bandes autour des navires, se fixent sur les mâts, annoncent la terre et couvrent le rivage; et ces êtres presque amphibies l'emportent par leurs formes, par leur plumage, par leur nombre sur ceux qui vous apparaissent, à de rares intervalles, sur les cimes des Alpes; enfin les monstres de l'Océan, qui se meuvent lourdement dans les mers du Nord, dépassent de bien loin par leurs formes colossales les animaux de la plus haute stature qui habitent les points élevés des continens.

Les guides sont renommés pour la plupart, je ne le conteste pas, pour leur courage, leur adresse et leur probité; l'un d'eux sauva Buonaparte au Saint-Bernard, et le retint par le pli de son manteau sur la pente d'un ravin profond; Pacart et d'autres sont célèbres à Chamouny par leur intelligence et leur dévouement. Mais qui oserait les comparer à ces marins de nos ports, qui, dans les momens de péril, se jettent dans la mer et volent au secours des bâtimens en détresse? Pour ne citer que Cherbourg qui va nous occuper tout-à-l'heure, chaque année c'est chose commune de voir des récompenses décernées (et quelquefois on les refuse noblement) à des pères de famille, à des enfans qui risquent leur vie pour sauver celle de leurs camarades ou d'un étranger. Et il y a peu de mois encore, n'avons-nous pas admiré le zèle héroïque de cet officier, M. de

Livois, qui pendant la tempête qui compromit le sort de tant de marins et de vaisseaux dans la rade d'Alger, s'est exposé à la mort pour protéger les malheureux naufragés; et que nous avons vu périr au moment même où il allait couronner trois jours de lutte intelligente et de courage par un dernier acte d'humanité? Enfin les mœurs des montagnards sont simples, uniformes, hospitalières. Leur vie se borne à des excursions rarement périlleuses pendant l'été sur des points qui leur sont familiers; à la culture d'un peu de terre arrachée aux torrens, ou conquis sur le rocher, au soin des animaux, à la fabrication des fromages, travaux tranquilles et monotones; mais l'existence des marins est dure, aventureuse et variée, pleine d'accidens; la nuit n'est pas même pour eux le temps du repos : c'est souvent l'heure des manœuvres les plus rudes; le simple pêcheur combat sans cesse contre l'élément qui le porte : toute sa carrière est misérable, et de ce poisson qui lui coûte tant de sueurs et qu'il ramène chaque matin dans sa barque, il ne lui en écheoit, pour prix de son labeur, que la plus chétive part.

Vous voyez quelquefois, je le sais, des Anglais patiens arriver dans les stations les plus solitaires de la Suisse, sur la fin de novembre, quand les touristes de leur île et les dandys de l'Europe s'en éloignent avec précipitation pour aller se caser confortablement au sein des villes du midi. De ces points scientifiques, de ces observatoires glacés et

déserts, enveloppés de fourrures épaisses, ces intrépides voyageurs visitent, avec d'incroyables efforts, aux dépens de leur vie, les montagnes les plus élevées; ils précisent avec une justesse mathématique la hauteur des neiges qui tombent chaque jour; la nuit, ils interrompent leur sommeil pour voir à quel degré le mercure descend; ils épient le vol des oiseaux de passage au milieu de ce ciel calme et nébuleux, ils suivent à la piste le petit nombre d'animaux capables de résister à cette température rigoureuse, vivant des mousses et des lichens que nul hiver ne flétrit, et que la Providence leur réserve; ils se plaisent à suivre aussi les rivières arrêtées souvent dans leur cours, à demeurer longtemps devant les cascades fixées le long des rochers, ou bien à jouir du reflet des rayons solaires, pâles et rares à cette époque; ils étudient les habitudes de ces bons Savoyards qui, durant l'été, sont nos guides intelligens, alertes, et qui, dans l'hiver, s'appliquent à diverses industries casanières, vivent renfermés comme des marmottes dans leurs maisons de bois, se frayant un chemin jusqu'au chalet le moins éloigné, à travers des remparts de neige. Ce doit être une vie curieuse que celle-là, une vie de silence et de travaux au coin du feu, à la lueur de la lampe, tandis que la vie de l'été n'est qu'une suite de courses, de fêtes et de jouissances. Puis, dans les mauvais jours, quand il y aurait folie et péril à se risquer sur les pentes glissantes, devant

un foyer où pétille le sapin résineux, ils s'occupent de leur journal, enregistrent chronologiquement les horreurs au milieu desquelles ils se condamnent à vivre pour notre instruction, et rédigent soigneusement le récit des expéditions aventureuses qui nous fera peut-être frissonner, nous autres lâches et heureux citadins, qui gardons le coin du feu, près de nos livres et de nos amis.

Quitter aussi Paris, quand le soleil est voilé, quand la pluie est froide et que le vent bat nos croisées; quitter Paris, lorsque près d'une cheminée ardente, les pieds sur un tapis moëlleux, assis devant une table chargée des brochures du jour et des lithographies nouvelles, vous pouvez passer une soirée littéraire, et savourer le thé des caravanes que verse une main amie dans une tasse de vieux Sèvres; quitter toutes ces douceurs pour s'acheminer vers la mer, vers la mer houleuse, qui bat les roches de ses lames mugissantes; faire cent lieues au mois de février, enfermé dans une lourde voiture, quelquefois avec d'insipides voyageurs, exposé au froid, à la boue, aux mauvais propos et aux méchans repas, tout cela n'est pas sans courage. Les désagrémens passagers, les légers sacrifices faits à la commodité et à l'amour-propre sont largement payés; lorsqu'avide d'un terrible et magnifique spectacle vous contemplez, avec un peu de philosophie, ermétiquement enveloppé dans votre plaid écossais, cette scène de solitude, de désolation, d'immensité, qui remue l'ame si

puissamment; lorsqu'en descendant de la diligence, à peine rafraîchi, réconforté, vous demandez sur le port de Cherbourg un guide avec sa veste bleue et son visage hâlé; vous enfourchez un cheval de louage, impassible créature, que ni l'éperon, ni le fouet, ni les paroles de douceur ou de colère ne peuvent émouvoir; quand vous vous acheminez lentement sur le galet, pendant trois lieues, le pied de votre monture souvent mouillé par le flot qui croît, n'ayant devant vous que la mer verdâtre, coupée d'intervalle en intervalle par des ondes blanchissantes; quand vous dépassez ces prodigieux ouvrages de l'homme, ces cônes de granit, ces citadelles fixées avec tant de peine et d'argent au milieu des vagues qui s'amoncèlent, qui rugissent, qui corrodent, qui voudraient dévorer ce bois, ce fer et ces pierres; quand vous jetez les yeux au loin, aussi loin que vous le pouvez, sans rien voir que la plaine tantôt unie, tantôt bouleversée; et que vous vous dites à vous-mêmes : devant moi, à vingt-cinq, à trente lieues au-delà de ce détroit, de cette Manche que nos navires sillonnèrent avec des chances si diverses (1), sont les îles Jersey-Guernesey, mi-françaises, mi-anglaises, vrai repaire de contrebandiers; c'est Plymouth, son triple port, ses chantiers, ses arsenaux, ses casernes immenses; Plymouth toujours prêt à vomir ses vaisseaux de guerre et ses vaisseaux

(1) Croirait-on que nous avons gagné plus de batailles navales que les Anglais?

marchands ; c'est l'île de Portland, celle plus connue de Wigth avec ses sites pittoresques, et Portsmouth d'où débouche, pendant la guerre, comme un lion furieux, au sortir de la longue rade de Spithead, la grande flotte anglaise, nouvelle Armada, qui court à son gré sur toutes les mers; que l'Inde la plus reculée connaît comme les parages les plus rapprochés de ses côtes; menaçante, exterminatrice à Aboukir, à Trafalgar, mais qui confondit à Navarin ses pavillons rouges avec ceux de la France et de la Russie : noble union de l'Europe civilisée contre le Turc ignorant et barbare ; enfin, c'est cette Angleterre, cette île étroite, séparée presque de tout l'univers, pays de science, d'industrie, de richesse et de *confortabilité* ; volcan qui fume de temps en temps, où peut s'allumer un vaste incendie, mais qui fait aussi jaillir de son sein des flots de lumière et de raison. Puis, si vous tournez les yeux à droite, vous cotoyez un pays ami, vous pouvez entrer dans les ports de France et plier votre voile au bruit des chansons gasconnes et basquaises; si vous prenez la gauche, vous vous enfoncez vers le septentrion, vous entrez dans la mer du Nord, orageuse et difficile, que traversent nos hardis baleiniers ; puis c'est la grande ceinture qui étreint le monde, puis c'est l'infini, l'inconnu. Sublime étude, inépuisable sujet de méditations, source féconde de pensées graves et religieuses .. Et alors, quoi qu'on en ait, quelque calme que le ciel vous ait mis dans l'ame,

on se sent ému, échauffé, passionné par ce grand spectacle, mille souvenirs vous viennent à l'esprit! et les vieilles rivalités de la France et de l'Angleterre, et les haines restées vivaces parmi les petits-enfans des deux rivages; et les intérêts du commerce, et les bienfaits de l'instruction qui doivent un jour rapprocher les vainqueurs et les vaincus, les conquérans et ceux qui furent conquis. Toutes ces idées vous préoccupent fortement; et vous vous plaisez à espérer qu'avec des bateaux à vapeur et des chemins de fer, avec des télégraphes et des journaux, des écoles primaires dans le moindre village et des gouvernemens mixtes et modérés, partout on peut voir se réaliser le rêve du bon abbé de Saint-Pierre, une pacification générale et perpétuelle.

Cependant le vent siffle avec force autour de moi; semblable au voyageur de La Fontaine suant sous son balandran, je fais effort pour retenir un manteau qui m'échappe. Tandis que la pluie et le soleil se disputent à qui lassera ma patience, je continue ma route, entre la mer qui se gonfle, la grêle qui m'assaille de ses projectiles aigus, et la tempête toujours croissante; mais malgré le dessein bien arrêté de pousser jusqu'aux falaises de Jobourg, cavernes profondes où s'engouffrent les eaux de la mer, toujours si curieuse à observer dans cet endroit, brisée, refoulée qu'elle est par les anfractuosités du rocher, force m'est de rebrousser chemin. Au moins parvenu à la pointe d'Acqueville, je fis

halte, et je jetai un long regard sur cette plaine verte et je me saturai de ce coup d'œil imposant, de ce spectacle grandiose, pour lequel je venais de faire cent lieues. Fatigué, mouillé, presque gelé, j'arrive dans la cabane d'un pêcheur; un vin généreux, une flamme pétillante me réchauffent et me fortifient, et j'écoute, en me délassant, les détails du naufrage de M. de Cheverus, lorsque revenant en France, après les longues années d'exil, le vaisseau qui le portait (je ne dirai pas lui et sa fortune, car le prélat français avant de quitter l'Amérique, abandonna tout son petit pécule aux pauvres qu'il avait instruits et soulagés), toucha sur des roches, par un temps affreux, à trois lieues de Cherbourg, en vue de ce port si désiré. L'évêque de Boston, au milieu d'un danger imminent, et du trouble qu'il entraînait, fit preuve de courage et d'habileté; sa présence d'esprit sauva l'équipage et le capitaine lui-même qui avait perdu toute force morale et physique. Les habitans de la côte garderont long-temps le souvenir de cet échouement, et se rappelleront avec admiration le prêtre intrépide, qui ne consentit à s'embarquer dans un mauvais panier à poisson, qu'après avoir assuré la vie de ses compagnons d'infortune.

Me voici revenu près de Cherbourg; voilà le port royal, où se construisent, où s'arment les grands vaisseaux de guerre; voici ces lourdes masses de bois, percées pour cent, pour cent vingt canons,

que l'on nomme le *Jupiter*, l'*Henri IV*, l'*Ajax*, le *Napoléon*, appellations mythologiques, historiques qui vivent tant qu'il reste un seul débris de ces bâtimens, qui sont connues dans tous les ports du monde, et dont l'histoire amuse les matelots fiers d'avoir servi sur ces navires de haut bord. On ne peut mieux concevoir jusqu'où va la puissante intelligence de l'homme que lorsque l'on parcourt les nombreux ateliers où se préparent les cordages, les poulies, les voiles, les ancres; les magasins qui renferment les pins du Nord et les grands chênes de nos vieilles forêts; ces salles de construction à l'abri desquelles les charpentiers dressent ces colosses aux larges flancs qui contiendront quelquefois autant d'hommes, de provisions, d'animaux vivans qu'un gros bourg; où vous voyez réunies la solidité, la précision la plus exacte, l'élégance dans les formes et toutes les prévisions humaines; ces autres salles en granit, où le vaisseau, malgré ses immenses proportions, est mis à sec, tourné, retourné et radoubé avec autant de facilité qu'une petite barque sur le bord d'une rivière, grace aux progrès de la mécanique. Voici encore le plan incliné sur lequel vont glisser ces masses épouvantables pour aller braver l'Océan et le feu ennemi, et revenir peut-être après un seul combat entr'ouvertes, criblées de mille coups de boulet, semblables à ces baleines que le harpon a déchirées, qui flottent sur l'eau tout ensanglantée et viennent enfin s'échouer sur le rivage.

Ce serait infini de raconter les divers travaux qu'entraîne l'établissement d'un vaisseau à trois ponts, l'imagination en est épouvantée; et l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, ou de ces bâtimens gigantesques, si bien distribués, si bien armés, si bien pourvus de toutes choses, portant si haut dans les airs leurs mâts et leurs voiles, enfonçant si profondément dans les eaux salées leur quille doublée de cuivre; ou de cette marche merveilleuse, de cet ordre parfait qui règne dans l'intérieur de ce puissant navire, soit qu'il vogue en paix sur la mer calme, toutes voiles dehors, pour une station d'honneur et de précaution, soit que la tempête vienne le balotter comme un jouet d'enfant, ou qu'il lui faille exécuter les terribles manœuvres du combat, quand règne le silence de la mort et que le sifflet du capitaine se fait seul entendre au milieu des flammes, de la fumée, du bruit et du sang.

Il est encore curieux d'examiner en détail les modèles de toutes les espèces de navires, conservés soigneusement dans une salle séparée. C'est d'abord le roi des vaisseaux, le vaisseau de guerre, véritable citadelle flottante; c'est la frégate, plus légère, plus hardie dans sa coupe, puissante auxiliaire au moment du combat, la frégate destinée aux voyages scientifiques, munie d'instrumens et de livres, trompant quelquefois l'ennemi par sa vitesse, comme celle de Bonaparte qui traversa l'escadre anglaise; c'est la corvette, le brig, la goëlette, la flûte qui

volent sur la mer semblables à la flèche, transmettent les dépêches et passent au milieu des flottes; c'est la lourde gabarre employée aux transports; c'est le ponton démâté, rasé, prison infecte et misérable; c'est le bateau plat de Boulogne qui fit un instant courir aux armes toute la population anglaise. C'est aussi le petit canot élégant et doré que les matelots portent en triomphe à l'église le jour de saint Nicolas pour se mettre, ainsi que toute cette famille qui naît et meurt sur la mer, sous la protection de celui qui commande aux vagues et à la tempête. J'ai repassé devant une statue de la Vierge chère aux marins; dans les grandes marées, elle surgit du sein des flots comme un phare consolateur. J'ai vu les hôpitaux, les magasins et les écoles de la marine, bâtimens taillés sur une large échelle, et dont l'importance échappe en temps de paix, quand tout sommeille dans le port, quand les vaisseaux non gréés semblent des cadavres; mais qui s'animent d'une vie active, bruyante, passionnée quand le signal de guerre est donné, quand la ville entière est sur la jetée, inquiète et belliqueuse, et que, depuis le vieux marin qui s'est battu toute sa vie, jusqu'au jeune mousse qui brûle de faire sa première campagne, tout crie: *aux armes, mort à l'Anglais!*

Voici un autre port dont le bassin est plus modeste, plus resserré, moins profond. Là se rangent paisiblement et dorment sur leurs ancres quelques navires marchands venus de l'Angleterre, de la Bre-

tagne, du golfe de Gascogne ou de la mer du Nord, ou bien encore de nos colonies. Mon œil, accoutumé à de grandes proportions, ne les regarde qu'avec une sorte de dédain. Ces petits bâtimens, presque méprisés par le voyageur qui vient du grand port, du port royal, renferment pourtant dans leur sein les intérêts réels et pacifiques de la cité; ils ne coûteront guère d'inquiétude et de larmes à ceux qui les montent; les femmes et les enfans de Cherbourg voient revenir leurs époux et leurs pères de leurs voyages aux Antilles (1), ou sur les côtes de Provence, ou des rivages de la Baltique, presqu'au jour dit, avec autant de régularité que la diligence de Paris; tandis que le lourd vaisseau de guerre, avec ses bouches à feu, ses triples mâts, ses étages de voiles et son formidable attirail, ne part que pour le combat, toujours incertain, et que la victoire s'achète cher sur un théâtre mobile, qui lui-même est un péril, où l'ennemi se touche corps à corps avec l'ennemi et sur lequel il faut vaincre ou mourir.

C'est dans le port marchand que vous voyez le dragueur, admirable invention moderne, qui sert à enlever, au moyen d'une espèce de vis d'Archimède perfectionnée et modifiée, les terres et les immondices, qui s'accumulent dans le bassin et que la marée en se retirant serait trop faible pour emporter dans le grand canal. Plus loin, vous rencontrez le

(1) Un marin, âgé de moins de 50 ans, me disait qu'il avait été déja quatorze fois dans nos colonies.

chemin de fer qui va du pied de la montagne jusque dans le port, voiturant ces blocs innombrables de granit que l'on extrait depuis soixante ans pour construire les quais, les chaussées, les cales du port royal, et pour charger ces cônes merveilleux qui se sont enfoncés dans la mer et sont devenus la base inébranlable de sept môles aujourd'hui armés de batteries, couverts d'artillerie et de soldats, qui défendent à l'ennemi de rentrer jamais dans la ville et de renouveler le pillage et les destructions de 1758.

Du haut de cette montagne le coup d'œil est admirable, on aperçoit la ville et ses rues irrégulières; la vieille église attribuée aux Anglais, et la pyramide élevée au duc de Berry, qui vous apparaît comme le mât d'un navire abîmé au milieu des eaux (1). La route de Paris passe au pied, tout près d'une petite chapelle nouvellement bâtie, dont la porte, les fenêtres, le confessional, et l'autel, et jusqu'aux niches du bénitier, singent le gothique des vieilles cathédrales normandes; et bientôt l'œil se repose d'un horizon sans bornes et d'un spectacle sévère, en s'abaissant sur un groupe de jolies maisons, abritées du vent du nord, bâties avec élégance, espèce

(1) Cherbourg est le port des princes malheureux. Depuis un roi de Danemarck, chassé de ses états en 947, jusqu'à Charles X quittant la France en 1830, vingt rois, empereurs ou princes, assassinés ou tombés sur l'échafaud, ou proscrits, ont visité cette ville.

d'oasis resserrée entre le roc élevé qui la domine, et la modeste rivière de Dillette, sa limite naturelle. Echauffé par un rayon du soleil, quand des lauriers-thyms, d'une grande dimension, étalaient leurs ombelles fleuries, lorsque tout, dans ces jardins, annonçait l'approche du printemps, j'aurais aimé à passer quelques jours dans une de ces maisons, peintes de blanc et de noir, qui me rappelaient la Suisse (1).

(1) Je connais en France quatre à cinq coins de terre, véritables paradis terrestres, où je voudrais dresser une tente quand Paris me pèse, quand le goût de la solitude me prend et que je suis en fantaisie de dire un adieu de quelques mois au monde. C'est, par exemple, au pied des rochers de Sassenage, dans un pré de quelques arpens, qu'arrose un filet d'eau murmurante sortant des fameuses grottes; enclos frais et borné d'où vous pouvez entrevoir les montagnes neigeuses de la Savoie, entendre le bruit de l'Isère qui roule comme un torrent ses eaux gonflées; et vous dire : je ne suis qu'à une heure de chemin de la ville de Bayard. C'est sur les bords de l'Aisne, à Vouziers, dans une maison commode, adossée à l'église, bien loin des commérages de la petite ville, sur une terrasse ombragée, dont la vue suit les jardins qui descendent d'étage en étage jusqu'à la rivière, se plonge ensuite dans la fraîche vallée qui tourne, se repose sur des bois en amphithéâtre et sur quatre à cinq villages dont les toits aplatis et les briques rougeâtres sortent du milieu des arbres fruitiers. C'est encore dans le beau verger de Jumièges, tout en face des ruines admirables de cette vieille abbaye visitée par les voyageurs de France et d'Angleterre, que je voudrais passer toute une saison, m'enfermant avec M. Caumont pour l'aider à faire les honneurs de ces pierres mutilées, de ces voûtes en-

Les arbres, les fleurs et le soleil me parurent plus attrayans que jamais ; car tout autour de moi régnait une nature triste et sauvage, je ne rencontrais que des arbres rabougris et fouettés par le vent, et l'Océan était devant moi, avec ses roches à fleur d'eau, avec le souvenir de ses tempêtes et de ses naufrages, rejetant de ses abîmes quelques plantes rubanées, d'un vert glauque, et les débris putréfiés et visqueux des mollusques.

Mais enfin force me fut de dire un long et solennel adieu à la mer, de jeter mon regard le plus loin possible sur sa surface immense, de demeurer longtemps immobile et pensif devant les flots qui se roulaient, les uns sur les autres, de graver profondément dans ma mémoire les moindres détails de ce beau spectacle, de m'en éloigner à regret, et d'en jouir encore jusqu'à ce que rentré dans l'étroit salon de l'hôtel, il fallut m'occupper des derniers préparatifs du départ, et reprendre le chemin de la terre immobile, monotone, hachée en morceaux par l'homme, hérissée de clôtures vulgaires.

trouvertes et menaçantes, de ces débris de colonnes et de statues. Des allées bien dessinées, bien entretenues, à travers un gazon fin, des arbres d'une belle végétation, la fumée du bateau à vapeur qui ondule dans le lointain sur la Seine, et l'horizon boisé qui vous entoure, et la lecture des chroniques du monastère, et les souvenirs qui s'y ratchent, et du lait et des fruits,.... que faut-il de plus pour être heureux, si on savait, si on pouvait l'être?

Il faut dire adieu à l'*Hôtel de Londres*, si paisible et si confortable; à cette chambrette commode et riante, d'où je pouvais, dès le matin, la tête encore sur l'oreiller, voir la Manche et les forts semés çà et là, et la longue chaussée, incroyables combinaisons de la patience et du génie, et le sloop léger arrivant des côtes d'Angleterre avec sa voile unique, et son faible équipage; ce sloop que j'avais vu vingt-quatre heures avant de quitter le port, chargé des richesses de cette bonne et féconde Normandie, qui n'envoie plus ses barques conquérantes comme autrefois sous Guillaume, qui ne se voit pas non plus envahie par l'Anglais, pillard et dévorant; mais dont toute l'ambition est de vivre en paix avec ses voisins, et de conserver avec eux des relations de commerce et d'amitié: heureuse rivalité d'industrie, d'intérêts et d'échanges, qui n'aigrissent point les cœurs, qui n'allument point de haines!

Il fallut dire adieu à cette presqu'île du Cotentin, dont le sol est si riche, dont la population est si belle, si fière et si courageuse (1), dont les femmes offrent des traits si réguliers, si nobles et quelquefois si fins (2); beau pays, à qui la providence a

(1) Tous les habitans du Cotentin s'embarquèrent pour la grande expédition d'Angleterre, et combattirent sous les ordres du frère de Guillaume le Conquérant à la bataille d'Hastings.

(2) En traversant la petite ville de Carentan, le jour de marché, mes compagnons de voyage et moi, nous remar-

tout donné, des terres fertiles, de gras pâturages, une liqueur nourrissante, qui le dispute quelquefois au vin le plus généreux; une mer poissonneuse, une température molle et chaude, le plus beau débris de l'architecture gallo-saxonne dans l'église de Saint-Lô, et le souvenir de Tourville, succombant au combat de la Hogue, mais loué, mais admiré par ses ennemis.

Plus tard, il fallut dire adieu à cette grande et opulente ville de Caen, bien assise dans une plaine fertile, arrosée par deux rivières où le flot de l'Océan remonte assez pour former une sorte de port marchand; à cette capitale du Calvados, qui garde la dépouille glorieuse du fameux Guillaume (*conquestor invictissimus*), et qui n'a pas laissé démolir la maison où naquit Malherbe, le père de notre poésie. Il fallut dire adieu à cette belle vallée d'Auge, où s'engraissent tous ces bœufs de stature colossale, victimes destinées aux abattoirs de Paris; il fallut dire adieu à cette vallée d'Auge, où l'on choie avec un soin particulier l'animal qui pendant les folles joies des jours gras, auxquelles nous touchions, se promènera dans Paris, les cornes dorées, chargé de draperies et d'oripeaux, au milieu d'une mascarade

quâmes avec admiration des groupes de Normandes d'une beauté parfaite; une d'entre elles, d'une taille moyenne, rappelait ces figures si fines, si délicates de la cour de Louis XIV, que Petitot nous a conservées dans ses précieuses peintures sur émail.

ridicule, portant un enfant aux joues roses, éternisant ainsi la mémoire des fêtes populaires et bouffones, qui précédaient, jadis, dans la France religieuse et sévère, l'ouverture d'un temps destiné à la prière et au jeûne.

Il fallut dire adieu à la petite et jolie ville de Lisieux, centre d'une grande fabrication de toiles, où nul voyageur philantrope ne passera plus désormais sans demander le tableau de Gosse, qui représente Jean Hennuyer (1), prélat charitable et courageux qui s'opposa de tout son pouvoir au massacre des protestans, après la saint Barthélemy. On aime à croire à ce trait de générosité, de la part d'un homme qui fut l'adversaire redoutable des protestans, et qui vécut constamment à la cour de Charles IX. Jusqu'à ce que ce fait honorable, contesté par quelques écrivains, me soit démontré faux, je serai heureux devant cette toile.

(1) Répétiteur du dauphin, depuis Henri II; précepteur d'Antoine de Bourbon, père d'Henri IV et des princes Charles de Bourbon et Charles de Lorraine; il se fit encore remarquer à la cour comme directeur (fonction délicate!) de la conscience de Diane de Poitiers et ensuite de la fameuse Catherine de Médicis. Il conserva la charge d'aumônier sous quatre rois. Je copie d'après la notice des tableaux exposés cette année au Musée, les paroles qu'il adressa au lieutenant du roi : « Je m'oppose à votre ordre ; « ce sont mes ouailles ; je les prends sous ma protection ; « je vais vous donner acte de ma désobéissance. » Et Charles IX lui rendit justice.

Il fallut dire adieu à la cahédrale d'Évreux, dont l'intérieur est si bien conservé, dont toutes les chapelles sont fermées par des grilles en bois sculpté avec autant de variété que de goût; il fallut dire adieu à cette horloge de l'Hôtel-de-Ville, si élégante, si délicate, si élancée, monument gracieux du moyen âge.

Enfin, il fallut dire adieu à la ville industrieuse de Louviers, qui élève au milieu des peupliers, dans les prairies que coupent en tout sens les bras multipliés de l'Eure, cent fabriques d'une haute importance, que peuplent trois mille ouvriers de tout âge, vastes ateliers où la laine subit cette série d'opérations ingénieuses, que ne soupçonne pas le consommateur et qui fondent la supériorité de ses draps dans tous les marchés d'Europe, sur ceux de l'Angleterre et de la Belgique.

La nuit est venue, me voilà sur le chemin de Paris; le sommeil me gagne. Je ne vois plus rien; je n'entends plus rien, et je ne me réveille qu'au bas de la montagne de Saint-Germain, où j'abandonne la lourde diligence, pour aller me délasser pendant quelques heures de mes fatigues de huit jours, dans l'étroit pavillon de Luciennes, que le ciel m'a fait si paisible et si riant, au milieu des violettes et des primevères naissantes. A. E.

NOTES

SUR QUELQUES ILES

DE L'ARCHIPEL DES AZORES

ET DE CELUI DU CAP-VERT.

PAR M. BARTHOLOMEW,

CAPITAINE DE VAISSEAU DE LA MARINE ROYALE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

AZORES. — SAINT-MICHEL.

« On peut avoir appris par tradition, ou bien les circonstances peuvent faire accueillir l'opinion partagée par beaucoup de personnes, que l'île de Saint-Michel était primitivement une plaine couverte de beaux arbres, d'une riche verdure et de plantes aromatiques. Mais à présent, elle offre un certain nombre de montagnes, de collines et de vallées; aucune n'est primitive; toutes évidemment sont le produit d'éruptions volcaniques. La forme conique des montagnes, l'excavation de leur sommet, la

lave, les scories et les sables volcaniques démontrent qu'elles sont le produit du feu.

« A l'intérieur les volcans paraissent éteints, mais on suppose qu'ils brûlent intérieurement; les sources thermales de la vallée de Farnan, et d'autres parties de l'île, sont des signes manifestes qui donnent beaucoup de force à ce sentiment. Cette vallée est à environ vingt-cinq milles au nord et à l'est de Porto-del-Gardo, et on voit dans sa partie sud-est un petit village nommé Carcuis ou Farnan. Sur une petite élévation d'à peu près un mille carré, on distingue une grande quantité de petits tertres sur lesquels l'action du feu est partout évidente. Les minéraux que l'on rencontre sur ce point sont des pyrites, des laves, des pierres ponces, du marbre et de l'argile de différentes couleurs, de l'ocre, du minérai de fer, de la terre calcaire mêlée d'alun et de soufre; il y a aussi une quantité de source thermales et beaucoup de froides. Les sources chaudes forment plusieurs ruisseaux, dans leur cours elles fument, et il s'en exhale des vapeurs sulfureuses; dans les temps calmes, la vapeur s'élève à une grande hauteur. La plus grande de ces fontaines bouillantes, appelée la *Caldeira*, a près de trente pieds de diamètre et sa profondeur est inconnue. Son eau a la chaleur de l'eau bouillante, elle est dans un état constant d'ébullition, sa vapeur est fortement sulfureuse, et son odeur ressemble à celle de la poudre à canon brûlée; son goût est piquant. Le sédiment

qu'elle dépose est une substance argileuse de couleur bleu clair.

« A quelques toises de distance, derrière une coulée de lave et au pied d'un rocher qui fait saillie, on trouve une autre fontaine nommée *la Forga* (la Forge), elle tient le second rang : la vapeur sulfureuse et épaisse qui s'en exhale est cause que l'on peut rarement voir sa surface; elle bout avec une grande violence, fait entendre un bruit considérable et vomit, avec la vapeur, de fortes quantités d'une belle argile gluante, de couleur blanche, qui s'incruste sur les rochers et les autres objets environnans.

« Outre ces principales fontaines il y en a plusieurs autres; et dans beaucoup d'endroits, on aperçoit la vapeur qui sort par les fissures des rochers. En appliquant l'oreille contre quelques-unes de ces crevasses, on entend distinctement le bruit du bouillonnement, et ailleurs l'eau est par intervalle lancée au dehors et échaude ceux qui s'en approchent trop sans précaution. La température de ces sources n'est pas uniforme; dans les unes elle est aussi élevée que celle de l'eau en ébullition, dans les autres elle est plus tempérée, d'autres enfin sont très froides; dans quelques-unes l'eau est limpide et transparente, dans d'autres elle est trouble avec une teinte blanchâtre ou rougeâtre, et généralement elles déposent toutes une substance argileuse rouge ou bleue. On trouve dans la vallée de Farnan des cristaux d'alun et de soufre; il y en a dans le nombre de beaux et de cu-

rieux, et quand la vapeur s'ouvre une issue par les fissures et les crevasses des terrains, quelques cristaux ont d'un à deux pouces de long.

« Une petite rivière coule dans cette vallée, sur ses bords il y a en divers endroits des sources chaudes, et l'on aperçoit de temps en temps le bouillonnement de l'eau de ces sources qui s'élève au milieu de la rivière. Celle-ci dépose un sédiment d'ocre sur les pierres et les cailloux de son lit; çà et là le sédiment est d'une couleur verte et ressemble au vitriol martial; les buissons qui croissent sur les bords sont incrustés et couverts de soufre et d'alun.

« Le goût de ces eaux varie. Quelques-unes sont fortement impregnées d'acide sulfureux, dans d'autres d'acide carbonique, quelques-unes ont le goût d'alun et de fer, tandis que d'autres sont entièrement insipides. Les habitans de la campagne font usage de ces sources pour les besoins du ménage, et épargnent ainsi le bois de chauffage. Ils placent leurs vases de cuisine au-dessus d'une source chaude, ou d'une crevasse d'où s'exhale la vapeur; et leurs bestiaux, guidés soit par l'instinct, soit par l'expérience, s'approchent de ces endroits pour se débarrasser de la vermine qui les tourmente, en se plaçant dans la vapeur sulfureuse.

« A peu de distance des sources thermales, il y a une colline de pierre ponce, d'où jaillissent plusieurs sources d'eau froide qui, au pied du coteau, forment un petit ruisseau. Dans le court espace

qu'elles parcourent, quelques-unes de ces sources déposent un sédiment d'ocre d'un jaune tantôt pâle, tantôt plus foncé; leur goût est âpre et acidulé, leur odeur ferrugineuse; la saveur de quelques-unes est excessivement piquante, et dans un verre elles pétillent comme du vin de Champagne. Environ à un quart de lieue à l'ouest, il y a un grand nombre d'autres sources chaudes, c'est là que vont les gens qui prennent les eaux. Plus avant dans la vallée, coulent d'autres sources du même genre. A environ un mille également à l'ouest, on rencontre une petite rivière nommée *Sanguinolenta* (rivière de sang), à cause de sa couleur rouge; on trouve sur ses rives plusieurs sources froides d'une odeur et d'une saveur ferrugineuse, acidulée, fortement prononcée; et au sud, derrière une chaîne de montagnes et à environ un mille de distance, un grand nombre de sources chaudes présentent les mêmes diversités que celles que nous venons de décrire; une de celles-ci a environ vingt-quatre pieds de long et douze de large; elle bout avec beaucoup de force et un grand bruit; tout près de là plusieurs sources froides sont dans le même état d'ébullition que les fontaines chaudes; elles ont une odeur et un goût fortement acidulé et sont fortement impregnées d'oxigène.

« Saint-Michel commerce avec Lisbonne, l'Angleterre, l'Amérique et la Russie. Elle envoie en Portugal du blé, des pois, de la volaille, des bestiaux et des légumes, et reçoit en échange du tabac, du

sucre, du café, de la bimbeloterie et diverses bagatelles, des dispenses ecclésiastiques, des indulgences, des images de saints, des reliques, etc. On expédie tous les ans en Angleterre environ soixante bâtimens chargés de fruits, et qui rapportent des draps, de la quincaillerie, de la faïence et d'autres objets utiles. Cette île reçoit d'Amérique des planches, des bois, du merrain, des douves, du riz, du poisson sec, de la résine, du goudron, et différentes espèces de marchandises de l'Inde, qui sont payées en vin ; le commerce avec la Russie est le même qu'avec l'Amérique. Il existe encore un commerce qui se fait en argent comptant, avec Madère et les Canaries, où l'on porte du blé, des bestiaux et de la volaille.

« Saint-Michel renferme une cité, cinq villes, cinquante-quatre paroisses, et 80,000 habitans. La force militaire se compose de 1,250 hommes d'infanterie régulière, 100 d'artillerie, trois régimens de milice, formant 3,000 hommes, et environ 6,000 hommes d'*ordenanza*, ou levée en masse. Le costume des principaux habitans des deux sexes est à peu de chose près le même qu'en Angleterre, mais les paysans ont une coiffure singulière : elle consiste en une forme convexe, comme certains chapeaux de cuir anglais, un bord qui se prolonge en avant, ressemble à une pelle, et s'étend de chaque côté ; il a environ dix-huit à vingt pouces de largeur, un autre appendice pend du haut de la forme, se boutonne sous le menton, et couvre les épaules. Ce

vêtement est particulier aux habitans de Saint-Michel. On montre ici beaucoup de respect aux Anglais; quand ils passent, tout le monde les salue et ôte son chapeau.

« On ne voit pas beaucoup de femmes dans les rues ou le long des chemins; cependant on dit qu'elles ne restent guère chez elles. Elles sont extrêmement affables et attentives pour les étrangers, et leur hospitalité est égale à leur politesse remarquable.

« Je regrette beaucoup que le temps ait été si mauvais, la dernière fois que je suis allé à Saint-Michel. J'avais pris mes précautions, pour qu'aussitôt que le navire arriverait à la pointe la plus proche de la vallée de Farnan, il y eût des moyens de transport tout prêts, pour porter un grand nombre de vases, que l'on eût remplis de l'eau des différentes sources, afin de l'embarquer pour l'Angleterre, où des chimistes en auraient fait l'analyse; mais la cause que je viens d'énoncer empêcha toute tentative de ce genre. L'efficacité de ces eaux pour guérir un grand nombre de maladies, est parfaitement connue aux Azores; et quand on les connaîtra davantage en Angleterre, il est probable qu'on viendra aussi à Saint-Michel pour en faire usage.

TERCEIRE.

« Cette île est superbe, et ainsi que les autres des Azores, de formation volcanique. Le climat est déli-

cieux, l'air généralement serein et pur, et la terre si féconde que presque toutes les plantes d'Europe et des régions intertropicales y croissent. L'aspect de l'île est varié par des collines volcaniques : des jardins, des prairies, des vignobles et des plantations d'orangers embellissent le paysage. De belles routes sont ouvertes sur tous les points de l'île, et on y voyage beaucoup plus aisément que dans aucune des autres. Terceire me paraît convenir beaucoup mieux aux malades que Madère, ou toute autre île de l'archipel des Azores; ils trouvent ici les moyens de prendre de l'exercice et de se distraire. La capitale de l'île et de toutes les Azores est Angra, résidence du gouverneur civil. Mais l'évêque réside à Saint-Michel. On estime la population de Terceire à 40,717 ames. (C'est avec la permission du gouverneur qu'on a bien voulu me donner cet état officiel.) Un dixième se compose de prêtres; et sur le nombre d'habitans indiqué ci-dessus, la ville d'Angra, en contient 8,000. On estime à environ quatre mille pipes la quantité de vin qui se récolte tous les ans dans l'île, on le convertit en eau-de-vie. Le vin pour la consommation se tire de Fayal. Angra a six couvens de religieuses, et un pour les femmes mariées dont les maris sont absens; on compte à Terceire vingt-deux paroisses, trente grandes églises, et un grand nombre de plus petites, mais sur lesquelles je n'ai pu me procurer rien de positif. Le gouverneur actuel a rendu de

grands service à l'île, en faisant ouvrir des routes, et en forçant les propriétaires de terres à laisser celles qu'ils ne cultivent pas eux-mêmes aux pauvres, pour le produit qu'ils peuvent en tirer. Cette méthode a depuis quelques années enrichi l'île; les récoltes en blé on été bien plus abondantes, et l'industrie s'est développée. Les habitans sont polis et prévenans pour les étrangers. Ils sont plus propres sur leurs personnes que ceux de Madère. Ce sont des hommes inoffensifs, bons et honnêtes; et malgré l'influence oppressive des établissemens ecclésiastiques, ils cherchent plutôt à se distinguer par l'industrie que par les armes, et préfèrent la branche d'olivier au laurier, en se soumettant à un joug qui est bien pesant. Les maisons d'Angra sont bien bâties, les rues larges et bien pavées; mais en y passant, les étrangers sont fatigués par le grand nombre de porcs qui s'y nourrissent, et par le bruit insupportable des charrettes. On entretient dans chaque maison plusieurs de ces animaux, et comme elles n'ont pas de dépendances par derrière, on les laisse courir dans les rues, et le passant est souvent obligé de s'arrêter dans sa route, jusqu'à ce qu'il se soit fait faire place, ou qu'il ait fait un détour. Quant aux charrettes, elle ont des roues fixées et arrêtées sur les essieux, de manière qu'en tournant, le frottement de l'essieu contre le corps de la voiture produit beaucoup de bruit, ce qui plaît singulièrement aux propriétaires; ils prétendent que ce son aigu anime les

bœufs et les excite à marcher plus vite. Mais c'est un grand désagrément pour un étranger, car lorsque deux ou trois de ces charrettes vont ensemble, comme cela arrive souvent, le vacarme est si grand, que deux personnes ne peuvent converser ensemble, ni s'entendre l'une, l'autre quand les voitures sont près d'elles.

« L'île de Terceire contient une cité, c'est Angra; trois villes, savoir : Praya, Saint-Sébastien et Villa-Nova, et vingt-deux paroisses.

« En voici la nomenclature d'après un état officiel du 5 novembre 1819.

Noms des paroisses.	Population.
La Cathédrale,	4,548
La Conception,	3,145
Saint-Pierre,	2,505
Sainte-Lucie,	2,094
Saint-Matthieu de Colheto,	1,243
Saint-Barthélemy,	1,395
Sainte-Barbe,	2,310
Saint-George-des-Trois-Ruisseaux,	1,333
Saint-Roch-près-d'Altars,	1,839
Saint-Pierre-près-des-Biscoutes,	1,510
Saint-Béatrix-des-Quatre-Rivières,	921
Notre-Dame-de-Anza-Olva,	1,778
Le Saint-Esprit,	1,351
Saint-Michel-de-Lagas,	1,895
Notre-dame-de-la-Fontaine,	958
A reporter.	28,825

Report.	28,825
Notre-Dame-de-la-Ste-Croix-de-Praya,	3,594
Sainte-Catherine, vis-à-vis la Praya,	1,830
Sainte-Barbe-de-la-Fontaine-Bâtarde,	820
Notre-Mère-de-Saint-Sébastien,	1,301
Saint-Antoine-du-Port-du-Juif,	1,202
Saint-Pierre-de-la-Petite-Rivière,	1,871
Saint-Benoît-près-Angra,	1,013
	40,456

« Le produit annuel en maïs, froment et une quantité assez insignifiante d'orge, est estimé à peu près 720,000 boisseaux; on y vendange 4,000 pipes de vin, et on y récolte 50 tonneaux d'orseille; si on se donnait plus de peine pour recueillir cette substance, on s'en procurerait une quantité bien plus considérable.

« La force militaire se compose de 1,200 hommes de troupes régulières, et 2,000 de milices. Au cas d'attaque, les habitans âgés de quinze à soixante ans, sont obligés de s'armer d'une longue pique qui leur sert à conduire les bœufs, c'est un aiguillon d'environ dix pieds de long.

« Les propriétaires, les marchands, les négocians, ainsi que leurs femmes, imitent les Anglais dans leur manière de s'habiller; les hommes des classes inférieures portent des vestes courtes, et des caleçons ou culottes; leurs chapeaux de drap bleu sont d'une forme singulière, bordés de rouge ou de brun; les femmes ont des chemises de bombasine noire; un capuchon qui y est attaché, et dont elles couvrent leur tête, leur sert de manteau quand elles sortent;

dans la maison elles le rejettent en arrière. En général, les femmes sont plutôt jolies que laides ; elles ont une démarche lourde et lente.

« Les habitudes à tables sont les mêmes qu'en Portugal ; tous les mets sont découpés, ensuite placés sur des plats que l'on fait passer l'un après l'autre ; chacun se sert donc soi-même ; j'ai vu des personnes mettre sur la même assiette quatre ou cinq mets différens ; chacun remplit lui-même son verre ou son gobelet, et boit ce qui lui convient ; on laisse la nappe sur la table, jusqu'à ce que la compagnie se lève, et on boit peu de vin après le dîner.

« La côte aux environs de la capitale de Terceire est élevée et escarpée, excepté en quelques endroits ; et ceux qui sont accessibles sont convenablement défendus par des batteries : la ville et tout le contour de la baie d'Angra surtout, sont garnis d'ouvrages de fortifications fortes et bien construites.

« En venant de l'Est, on aperçoit d'abord la terre près de Porto-Praya ; et en avançant vers Angra, on rencontre ensuite les Moines, qui sont quatre roches s'élevant au-dessus de l'eau et les îles de la Chèvre ; cette dernière paraît avoir été primitivement une île de production volcanique, mais, par l'effet de quelque tremblement de terre subséquent, le milieu a disparu, laissant un étroit passage d'une encâblure de largeur, et de vingt-quatre brasses de profondeur. La réunion primitive des deux parties paraît évidente quand on compare la nature des couches de chaque côté du passage ; les lits des diffé-

rentes substances, offrant une identité complète dans la qualité de la roche, leur couleur, leur épaisseur, et par la direction qu'ils suivent. Entre les îles et la terre s'ouvre un chenal très sûr; il a plus de deux milles de large, quinze brasses de profondeur sur un fond de sable clair; de nécessité tout navire peut y mouiller. Entre les Moines et l'île de la Chèvre, le chenal a deux milles de large, et neuf brasses de fond, et ne présente aucun danger; mais vers le sud, à peu près à trois quarts de mille, il y a sous l'eau une roche que l'on doit soigneusement éviter. La baie d'Angra est exposée à tous les vents du S. S. O. à l'est; les mois les plus sûrs pour y mouiller sont juin, juillet, août et septembre, époque où les vents du nord à l'ouest règnent le plus généralement; mais à cause de la saison du fruit, il y a ici un plus grand nombre de navires en octobre, novembre et décembre. Ils mouillent au nord du fort Saint-Antoine, qui est sur le côté ouest et nord de la baie, et sont obligés d'avoir trois et même quatre ancres devant; les navires qui sont plus en dehors prennent la mer dès qu'il y a la moindre apparence du vent.

« Le plan de la baie par Tofigno est exact. J'estime que le pilier du sud, sur le mont Brazil, est par 38° 38′ 17″ de latitude, et 27° 14′ de longitude ouest de Greenwich, observée par la moyenne de trois chronomètres.

ILES DU CAP-VERD. — FUEGO.

« Cette île est fertile et produit en grande quan-

tité de maïs, des pois, et toutes sortes de plantes potagères, on y fabrique des toiles pour le commerce de Guinée et pour l'usage des habitans des autres îles. Le climat, quoique chaud, est sain à cause de la raréfaction de l'air produite par le volcan. Il y a plusieurs endroits où les canots peuvent aborder, mais le seul mouillage pour les bâtimens d'un fort tonnage, est sur la côte ouest de l'île; dans la baie nommée *Luz*; le *Leven* y avait jeté l'ancre par vingt-cinq brasses fond de sable fin, presqu'en ligne avec le puits, et à un mille un quart au large de la côte. L'eau est rare et mauvaise, quoiqu'elle sorte de la roche; mais le puits d'où on la tire est en bas, sur la grève qui est de sable fin et noir. Quand la mer est grosse, elle brise à terre et passe par-dessus le rivage, et y pénètre aussi au travers du sable, ce qui rend l'eau saumâtre. Pour arriver à ce puits, il faut que les habitans, aussi bien que leurs bestiaux, descendent un précipice de quatre-vingts pieds de hauteur, par un sentier taillé en zig-zag dans la roche.

BRAVA.

« Cette île est très élevée, et on pourrait l'apercevoir de très-loin, si elle n'était pas continuellement enveloppée d'une atmosphère épaisse. Cependant le climat en est tempéré et sain; Brava est fertile et produit une grande quantité de maïs, de pois et toutes sortes de plantes potagères, mais le bois y est d'une rareté excessive. Il y a ici quatre mouillages, aucun n'est sûr pour des bâtimens tirant beaucoup

d'eau; aussi on n'y voit aborder que des petits navires qui viennent y charger de l'orseille ou du blé.

« Au nord-est, environ à cinq ou six milles de Brava, on voit deux petites îles nommées îles *Rombo* ou *Rondes*. Ces îles sont presque jointes avec d'autres petites roches, dont quelques-unes se montrent au-dessus de l'eau, et sont rangées en croissant. Entre l'île la plus occidentale qui est haute et sur laquelle s'élève un pic, et les roches les plus rapprochées, il y a un passage d'environ un demi-mille de largeur, et où l'on trouve vingt-cinq brasses d'eau. L'île la plus à l'est a une chaîne de roches qui s'étend à près de deux milles, dans la direction du N.N.E.; une partie de ces roches sont sous l'eau. Vers le sud, il existe un bon passage, entre l'île dont nous venons de parler et la partie nord de Brava: nous sondâmes à bord du *Leven*, à l'extrémité ouest de ce chenal, et nous trouvâmes quatre-vingts brasses d'eau. L'incertitude du temps ne nous permit pas de le parcourir en entier, mais d'après nos observations, en cas de nécessité, tout navire peut y passer en se tenant à mi-canal.

SAINT-VINCENT.

« Cette île est très montueuse et très exposée aux vents; le bétail y abonde, mais il est maigre, et dans la saison sèche beaucoup d'animaux meurent faute de nourriture. Cette île produit de l'orseille et un peu de coton; on ne peut s'y procurer aucune sorte de rafraîchissemens, les habitans tirant principalement de Saint-Antoine le blé et les fruits. Il

y a ici une excellente baie nommée *Porto-Grande*, une des plus vastes et des plus sûres de l'Archipel du Cap Vert. Les navires peuvent y mouiller par toute profondeur, depuis cinq jusqu'à dix-huit brasses, parfaitement à l'abri de tous les vents, et l'on peut s'y procurer de très bon bois en abondance; quant à l'eau celle que l'on tire d'un puits qui est dans la partie nord de la baie, n'est pas bonne, et de plus est assez rare. Il y a une autre baie à la partie sud-ouest de l'île; on la nomme *San-Pedro*; elle est de moyenne étendue, avec une belle plage de sable; il n'est pas de navire qui ne puisse y mouiller par dix brasses, à peu près au milieu de la baie, ou mieux un peu plus à l'ouest : c'est un bon mouillage dans la saison sèche, et les habitans disent qu'il y a de bonne eau et du bois en abondance. Les bâtimens américains, employés à la pêche de la baleine, fréquentent cette baie.

« Nous roulions considérablement quand je passai par là, ce qui m'empêcha d'observer cette baie plus attentivement. La côte de l'est offre encore un mouillage nommé *do Pria da Gatta*; la côte est sablonneuse, et les bâtimens peuvent mouiller près de terre par six brasses; le fond est net, mais la mer porte directement en dedans, quand le vent souffle, soit du nord-est, soit du sud-est, l'île de Sainte-Lucie formant un abri entre les deux points.

SAN-ANTONIO.

« Cette île est très haute, et possède beaucoup de

sources; ses nombreuses montagnes y entretiennent des rosées continuelles; aussi, on récolte ici une grande quantité de blé, toutes sortes de plantes potagères et du coton, on y recueille beaucoup d'orseille. Le coton fournit un objet de commerce avantageux avec la côte de Guinée, mais les montagnes rendent les routes presque impraticables. La côte est saine tout autour de l'île, et quoiqu'elle ne possède aucun port, elle a plusieurs mouillages.

« *Do Porto da punta do sol.* — On ne peut appeler cette plage un port, quoique les Portugais donnent le nom de port à tous les endroits où la plus petite embarcation peut mouiller; c'est seulement un point de la côte où le fond est bon; cependant, tous les bâtimens qui arrivent dans l'île, ou qui en partent, y font des affaires; la douane et les magasins y sont placés sur une pointe de terre, à l'ouest de laquelle est le mouillage, à peu près à trois quarts de mille de la côte. Il est à l'abri des vents depuis l'ouest jusqu'à l'est, en passant par le sud; et quoique les vents N. N. E et N. E. y frappent en plein, on ne les sent pas, à cause de la hauteur des montagnes, seulement ils causent une forte houle, qui fait beaucoup rouler les navires. Le débarcadère est excellent, car c'est un bassin naturel creusé dans le roc; d'abord on trouve environ dix-huit à vingt pieds de large, mais ensuite le passage devient si étroit, qu'il faut donner de l'aire au canot, et ensuite lever les rames, pour aller au-delà de l'entrée, car

il n'y aurait pas leur longueur. On se procure ici de bonne eau, et toutes sortes de rafraîchissemens à des prix raisonnables; on peut aussi s'approvisionner de bois, mais il est apporté de très loin. La ville où réside le gouverneur est à peu près à trois mille de ce lieu; le chemin qui y conduit est, en beaucoup d'endroits, taillé dans le roc. A l'ouest de cette ville, on rencontre, à quelques milles de distance, une vaste baie, nommée le Port de la Montagne du Blé, du nom d'une haute montagne qui est derrière; le fond de cette baie est de sable et de petits cailloux. Les bâtimens peuvent y mouiller par onze ou douze brasses, en tout temps, et on peut y obtenir de l'eau et du bois, mais peu de vivres, à cause du grand éloignement du village, et du manque d'habitans, car il n'y a que quelques bergers qui demeurent accidentellement en cet endroit.

« *Baie de Tarafal.* — Cette baie est vaste et spacieuse, fond de sable noir. Les bâtimens mouillent par vingt brasses, à trois quarts d'encâblure de la côte, et sont défendus des vents de nord-est et de sud, et également à l'abri de la lame; et quand le vent passe à l'ouest, soit par le nord ou par le sud, la grande hauteur de la terre fait que l'on a toujours du calme dans la baie, le vent n'y arrivant jamais, et causant seulement une houle.

« Le *Leven* était mouillé par quarante brasses, à trois quarts d'encâblure de la côte. On trouve ici la meilleure eau de toutes les îles du Cap-Vert; elle vient des montagnes et coule continuellement toute

l'année dans une ravine. On y a construit trois réservoirs, que l'on a soin de tenir constamment remplis; des hommes sont chargés de ce soin, dans la crainte d'une saison extrêmement sèche. On a aussi creusé un petit puits sur la grève, et quand un bâtiment demande à faire de l'eau, on transporte ses futailles au puits, on détourne alors l'eau du réservoir placé le plus bas, et qui est à peu près éloigné de trois quarts de mille, et elle descend alors dans une rigole taillée régulièrement dans la roche; elle remplace exactement dans le puits la quantité d'eau qui en est otée; un vaisseau de ligne peut dans un jour faire toute son eau. Ayant un ordre du gouverneur à cet effet, je n'eus qu'à nourrir les hommes qui sont chargés de surveiller l'opération; mais les bâtimens marchands sont en outre obligés de les payer; cependant les frais sont peu considérables. Les indigènes apportent le bois, on dit qu'il est bon, mais je n'en ai pas vu. On peut aussi se procurer ici des rafraîchissemens, mais comme il y a près de quatorze lieues jusqu'au village, ils ne sont pas abondans. Quand un bâtiment touche ici, il doit s'adresser à Punta-Sol, et là il peut être approvisionné de bœufs, moutons, volailles et fruits à bon marché, obtenir un ordre pour l'eau, et venir ici, sans mouiller à Punta-Sol. De cette manière il pourrait dans un seul jour être fourni de tout ce qu'il demanderait. On peut avoir, cependant, des rafraîchissemens à Tarafal, mais on y est très lent, et les prix sont exhorbitans. Je n'ai jamais vu

d'eau qui se soit conservée aussi bonne et aussi claire que celle que j'ai prise ici.

SANTA-LUCIA.

« Elle est d'une hauteur moyenne. Il y a dans la partie sud-ouest un baie, où les petits bâtimens peuvent mouiller; elle est à l'abri de tous les vents, excepté ceux du sud, et du sud-est; la côte est sablonneuse, le fond de cailloux et sable. Au milieu de la baie il y a une petite île, sur laquelle on voit les ruines d'un village; mais à présent l'île est entièrement déserte, et fréquentée seulement par des pêcheurs. Il y a ici une grande quantité de tortues, et on y recueille beaucoup d'orseille, et un peu de coton. Autrefois on y voyait des plantations, à présent elle sont dans un état complet d'abandon. Le passage entre cette île et Saint-Vincent n'est pas embarassé, comme on le représente sur les cartes; j'y suis entré par les deux extrémités, et j'ai envoyé des embarcations dans toutes les directions, on n'a pas rencontré une seule roche; et à mi-canal, à distance égale des deux entrées, la moindre profondeur que j'aie trouvée a été de quatorze brasses.

BRANCO.

« Le *Leven* est resté plusieurs jours à l'ancre entre cette île et Santa-Lucia, quand nous visitâmes Brava et examinâmes le passage : nous nous tînmes par onze brasses, fond de sable blanc dur.

« Cette île est haute, son terrain inégal; il s'y trouve un puits, et un peu de bois en mauvais état;

dans la partie du sud-est, un long banc de sable s'avance au large; le ressac était si violent que je ne pus l'explorer; j'essayai deux fois de débarquer, mais je fus obligé de renoncer à mon projet.

RAZO.

« Cette île est basse, les bords de la côte sont escarpés et bordés de roches, ce qui rend la descente à terre difficile, pour peu que le vent souffle. Elle est stérile, et seulement habitée par des oiseaux. Entre Razo et Branco, à-peu-près à un tiers de distance de la première, existe un banc de corail, qui a la forme d'un toit de maison, et se dirige S.-S.-O., et N.-N.-E. Heureusement que dans l'endroit où il est le plus haut, il est couvert de six brasses d'eau; en allant vers l'ouest, la profondeur augmente jusqu'à quinze brasses, et à l'est jusqu'à dix-huit et vingt brasses. Cependant la mer brise toujours avec beaucoup de force sur le banc, à cause de la forte marée qui passe entre ces îles; mais malgré cet indice le passage est sûr.

SAINT-NICOLAS.

« Cette île est haute; on y aperçoit deux montagnes remarquables, elles sont visibles à quinze lieues de distance; l'une en forme de pain de sucre, nommée le Pic-du-Commerce, est au milieu de l'île; l'autre à l'extrémité occidentale est le Mont-Gordo. Saint-Nicolas est fertile, et l'on peut s'y procurer des rafraîchissemens à bas prix, mais on trouve difficilement de l'eau et du bois. Sur la côte sud, et à peu

près à huit ou neuf mille de la pointe de l'est, il y a une baie que les habitans nomment *Carrical*, et que les Anglais connaissent sous le nom de la baie de l'eau douce. Sur quelques cartes elle est aussi désignée sous le nom de *Porto-Pregnica*. La grève de cette baie est de sable noir. On aperçoit au-delà, dans une ravine beaucoup de roseaux ou de buissons verts. Les navires peuvent mouiller par dix brasses, à l'abri des vents de nord-est. Quelques habitans y occupent de petites cabanes. On se procure de l'eau en creusant un puits sur la côte. On trouve aussi derrière la grève un étang où on peut en puiser, mais dans les fortes marées la mer passe par dessus, et rend l'eau de cet étang saumâtre.

« On ne peut obtenir des rafraîchissemens qu'au vieux port; il est situé à huit ou neuf milles N.-E. 1/4 N. de la pointe Vermelha, ou Pointe-Rouge, qui est le point le plus méridional de l'île; c'est là que sous les magasins du roi, et au-dessus, s'élève un petit fort. A quatre lieues de distance de ce fort est la ville où résident le gouverneur et l'évêque. Le mouillage est bon pour de petits bâtimens, mais on ne peut leur fournir de l'eau en grande abondance. On a creusé un puits à environ deux cents brasses du bord de la mer, pour secourir les navires qui auraient besoin d'eau, mais la quantité qu'il en fournit est insignifiante.

(*Extrait du journal manuscrit du capitaine.—Journal of the royal geographical Society of London.*)

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Journal of a recent visit to the vineyards of Spain and France. — Journal d'un voyage fait récemment aux vignobles d'Espagne et de France, par James Busby. Londres, 1834.

Il n'existe pas sur les vins et leurs différentes qualités d'ouvrages anglais dont on puisse obtenir quelque instruction pratique. Parmi les auteurs modernes, le docteur Henderson, du livre duquel feu Malte-Brun se plaisait à extraire de tout petits articles qu'il insérait dans les *mélanges* des *Annales des Voyages*, et M. Cyrus Redding ont occupé le public de leurs théories sur ce sujet intéressant, mais quoique leurs traités, d'ailleurs dignes d'éloges, aient été enrichis d'un certain luxe typographique, on peut douter si, sous le rapport de l'utilité, l'opuscule de M. Busby ne doit pas fixer davantage l'attention que tout ce qui a été imprimé sur cette matière depuis nombre d'années. Il est vrai qu'on n'y trouve pas d'hypothèses plus ou moins ingénieuses sur les vignobles et les vins des anciens, mais ce qui nous touche bien plus, M. Busby entre dans des détails exacts et très curieux sur la culture de la vigne et la fabrication des vins d'Espagne et de France, auxquels aujourd'hui nous devons certainement donner la préférence sur le vieux

Falerne. Peut-être les amateurs des choses antiques applaudiront aux investigations scientifiques de Redding et de Henderson; quant à nous, plus partisans de la réalité qu'épris de systèmes enfantés souvent par les écarts de l'imagination, nous donnons notre sincère approbation aux observations et aux recherches d'un homme sans prétention comme M. Busby qui va droit au fait et nous communique, à un prix modique et dans un style clair, précis et à la portée de tout le monde, toutes les notions que nous pouvons désirer.

Notre auteur est né dans le New-South-Wales, cette contrée qui compose la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande et dont l'existence comme colonie ne date pas d'un demi-siècle. Le désir d'améliorer la situation de sa patrie l'a engagé dans une entreprise qu'il méditait depuis assez long-temps. Avec un climat favorable et un sol qui ne le cède à aucun autre par sa fécondité, M. Busby a pensé que la vigne pouvait y réussir et même devenir un jour un objet important de commerce, et c'est dans ce but patriotique qu'il a parcouru les principaux cantons de l'Espagne et de la France qui produisent du vin, visité avec soin les vignobles les plus renommés et les mieux cultivés, et enfin demandé et obtenu des marcottes d'une immense variété de vignes.

Bien loin d'imiter la prolixité de la plupart des *touristes* sur le lieu, l'époque de leur départ et les particularités les plus minutieuses de leur voyage, M. Busby évite tout ce qui n'a point de rapport avec l'objet qu'il se propose et il raconte sa traversée de Londres à Cadix en ce peu de mots :

« Embarqué à Londres le 6 du présent mois, je suis arrivé à Cadix aujourd'hui lundi 26 septembre 1831. »

A peine à terre, il ne perd pas un moment, et après avoir

rendu visite au docteur Wilson pour qui il avait une lettre d'introduction, il alla avec lui à Xérès, si célèbre par ses vins. En route, ils goûtèrent d'un *vin du pays* appelé *Manzinilla*, qui est léger, doux et d'un parfum agréable. Il ne parvinrent au canton du vignoble qu'à l'entrée de la nuit, et la première rencontre qu'y fit M. Busby fut celle d'un homme armé d'un fusil; cet incident n'eut d'ailleurs aucun résultat fâcheux, mais il lui « servit, dit-il, d'avertissement pour la suite. »

« Vendredi, 30 septembre. Un violent orage nous a empêché hier de quitter la chambre, et quoique la pluie ne cesse pas aujourd'hui de tomber par intervalles, nous n'avons pas hésité, le docteur Wilson et moi, à visiter les celliers de James Gordon et compagnie. La toiture porte sur plusieurs rangées de gros piliers carrés et massifs en maçonnerie; l'étendue de ces celliers est immense, car ils ont dans leur plus grande longueur 110 *varas* d'Espagne, ou 600 pieds anglais, sur 222 pieds de largeur, et cependant M. Gordon s'est trouvé obligé d'en faire construire d'autres un peu moins grands à la vérité. Ses approvisionnemens ordinaires sont d'environ quatre mille bottes (1), contenues dans des barils de différentes capacités, depuis une jusqu'à quatre bottes. Ces barils, qu'on appelle *soleras*, sont disposés dans un ordre régulier et sur quatre de hauteur dans quelques parties des celliers. On ne les déplace jamais, et ils sont remplis de vins de qualités et d'âges différens depuis un an jusqu'à cinquante. Les marchands de vins de Xérès ne se dépouillent jamais entièrement de leurs vins les plus vieux et les plus fins, et suivant le prix qu'ils mettent à ceux qu'ils vendent et expédient, ils y ajoutent une quantité plus ou moins considérable de vin vieux, mais ils ne mêlent une certaine portion des crus les plus estimés que dans les vins

(1) Mesure contenant à peu près 450 litres.

d'un très haut prix. On remplit les barils d'où ces derniers vins sont extraits avec ceux qui en approchent le plus par l'âge et la qualité, et ainsi successivement. D'après ce procédé il est facile de conclure qu'une pièce de vin qu'on dit avoir cinquante ans, doit contenir diverses portions de vinées de trente ou quarante saisons. »

Voilà donc comme se fabriquent les fameux Xérès de M. Gordon et compagnie. Les Allemands qui sont si fiers de quelques immenses tonnes de vin du Rhin, auquel ils donnent jusqu'à un siècle et plus, n'en font pas d'autre ; et effectivement la contenance peut avoir cette antiquité respectable, mais le contenu est un composé de produits divers d'un grand nombre de récoltes. Ce qui se passe à Xérès nous démontre que les bons, loyaux et probes Germains ne sont pas les seuls qui en imposent sur l'âge de leurs vins.

« Les qualités supérieures du *sherry* (1), s'obtiennent en mélangeant des vins dont la plus grande partie a trois ou cinq ans, avec une certaine proportion de vins plus vieux ; d'après cet amalgame on voit qu'il n'y a point de vin qui puisse moins que le sherry usurper le nom de *vin naturel*. Mais outre ces vins préparés pour la vente et auxquels on a donné de la richesse et du moëlleux par l'addition, comme je viens de le dire, de vins plus âgés, il y a une autre sorte de sherry sec appellé *amontillado* ou *montillado*, qui contient abondamment ce goût particulier de *noisette*, si recherché par les gourmets, et qu'on y ajoute au besoin. Léger en couleur on s'en sert aussi pour diminuer celle des sherrys dont la teinte est trop foncée, et lorsqu'au contraire on veut leur donner de la couleur, cette opération a lieu au moyen de l'introduction d'une certaine dose de vin cuit, ou plutôt de moût bouilli. »

(1) Nom donné par les Anglais aux vins d'Andalousie ; il se prononce *cherry* ; c'est une corruption du mot Xérès (Khherès).

Continuons les citations pour l'édification des consommateurs du sherry naturel :

« Les sherrys d'un prix inférieur proviennent en général des crus du Port-Sainte-Marie ou de San-Lucar, qui ne sont qu'à la distance de dix milles de Xérès, ou bien de produits de quelques vignobles des environs de Malaga que l'on a expédiés au Port-Sainte-Marie, d'où on les exporte, principalement pour l'Angleterre, sous la dénomination mensongère de sherrys, après avoir été probablement débarqués et mélangés avec d'autres vins pour leur donner les qualités qui leur manquent. Par une ample addition d'eau-de-vie, on augmente le montant de ces vins destinés à la consommation d'une classe qui ne juge de la qualité du vin que par sa force. Mais on ne verse qu'une très petite proportion de spiritueux dans les sherrys d'une qualité supérieure, jamais plus de quatre ou cinq pour cent tant qu'ils restent dans les celliers, et souvent point du tout, à moins qu'ils ne s'épaisissent ou ne bouillonnent excessivement. Mais lorsqu'on les embarque, une faible dose d'eau-de-vie est jugée nécessaire, même pour les vins les plus fins, afin, dit-on, qu'ils puissent supporter le voyage, mais en fait parce que leur force est réputée une qualité essentielle par les consommateurs. »

Ainsi, d'après le tripotage des vins de Xérès, d'après l'introduction des vins étrangers à ce terroir au Port-Sainte-Marie et à San-Lucar, et les procédés mystérieux que les marchands de Londres leur font subir, on peut avancer hardiment que les Anglais connaissent aussi peu les qualités franches et naturelles du sherry, qu'un Tartare la bierre forte de Dublin.

M. James Gordon conduisit notre auteur et son ami dans un établissement appartenant à Dom Jacobo Gordon qui, d'après son nom, paraît être d'origine

écossaise, et avoir été naturalisé Espagnol. Il a remarqué en route qu'il n'est pas permis en Andalousie de clore les champs de blé, et qu'aussitôt après l'enlèvement de la récolte ils deviennent en quelque sorte une propriété commune, et que « chacun peut y envoyer son bétail. » Un pareil usage semble remonter aux premiers âges, et malgré le système libéral qui généralement prédomine dans la vieille Angleterre, il est permis de douter que les possesseurs des terres consentent jamais à l'y laisser introduire. Nos voyageurs trouvèrent les ouvriers de Dom Jacobo réunis pour le dîner, « qui consistait en une espèce de potage froid, fait avec de l'eau, de l'huile, du vinaigre, du sel, du poivre et de la salade coupée par petits morceaux; » pauvre nourriture, mais comme ils sont bien payés c'est probablement une affaire de goût. M. Busby dégusta chez Dom Jacobo du moût bouilli qui sert à donner de la couleur au vin. « Aussi épais, dit-il, que de la mélasse, il a à peu près la même saveur avec un fort goût de brûlé. » Il visita encore plusieurs autres plantations où il trouva généralement l'emploi des mêmes procédés, et fut ensuite introduit chez Dom Pedro Domecq.

« En entrant dans son cellier ou plutôt son pressoir, nous vîmes tous ses vignerons à table ; le pain nous a paru, comme ailleurs, le principal objet de leur nourriture, et on leur avait distribué du raisin en abondance et des fruits du cactus. On avait mis récemment du vin nouveau en tonneau et nous en goûtâmes de différentes qualités ; celui de quinze jours était encore très doux, quoique la fermentation fut alors sensible. Nous avons aussi tâté d'un vin doux du même âge fait avec du raisin de *Pedro Ximenès*, et d'après la fadeur de ce raisin nous avons dû croire qu'on ne pouvait en obtenir un autre résultat, quoiqu'on nous ait certifié que lorsque l'été était sec il avait plus de fermeté.

Le propriétaire avait deux cents bottes de ce vin doux et aurait désiré en avoir davantage, nous avouant sans difficulté qu'il le mélangeait avec les vins qu'il achetait pour vendre à l'étranger.

« En revenant des celliers dans le pressoir, nous avons trouvé toutes les presses en activité; elles étaient au nombre de huit et toutes garnies à leur centre d'une vis en bois. Après avoir amoncelé dans une portion du baquet de presse une grande quantité de raisins, on y répand autant de plâtre pulvérisé ou de sulfate de chaux qu'un homme peut en contenir dans ses deux mains, puis on remplit le baquet avec de nouvelles grappes, et des vignerons, pourvus de sabots de bois armés de clous pour les empêcher de glisser, foulent le tout avec force. La plus grande partie du raisin étant écrasée, on en forme une pile autour de la vis; on enveloppe ensuite cette pile, en commençant par la base, d'une large bande platte faite avec une sorte d'herbe dans laquelle on la presse de nouveau en remontant toujours peu à peu jusqu'en haut de la pile, et quand enfin le raisin a été suffisamment pressé on met la vis en jeu et le moût s'écoule promptement. »

Remarquons ici que le vignoble de Xérès n'a pas une étendue de plus de sept mille acres et la totalité du sherry exporté s'élève au plus à vingt-cinq mille bottes, quantité bien inférieure à celle qui se débite en Angleterre par le savoir-faire des marchands, et ne se compose pas même entièrement de vins naturels ou provenant de ce terroir. Sans vouloir porter le trouble et le désespoir dans l'ame des amateurs qui dégustent avec délices cette boisson chérie et savent apprécier son charmant goût de noisette, nous les invitons à se souvenir de dom Jacobo Gordon, de dom Pedro Domecq et autres.

Revenu de ses différentes excursions à Xérès, M. Busby

prit congé de ses amis, partit pour Séville par le bateau à vapeur et de Séville se rendit à Malaga. Il y apprit que les vins si renommés de ce canton n'étaient plus aussi recherchés, que la fabrication en était grandement diminuée et que le commerce de cette place se trouvait presque réduit à ses raisins secs et à ses amandes. Il entre dans quelques détails sur les moyens employés pour la conservation et l'emballage de ces fruits, et sur une plantation de canne à sucre qu'il a visitée avec soin. Cette canne se cultive avec succès dans cette partie de l'Espagne depuis plusieurs siècles, et sa qualité est si bonne que le produit de cette plantation se vend ordinairement dix pour cent plus cher que le sucre importé. Avec le raisin des environs de Malaga, que l'on ne fait pas sécher, on fabrique une espèce de sherry d'une qualité inférieure qui est enlevé principalement par les Américains depuis l'établissement de leurs sociétés de tempérance.

Avant de quitter Malaga, M. Busby fut admis dans les celliers de dom Juan Langan qui est en possession d'envoyer des *vins vieux et de choix* aux grandes maisons et aux riches particuliers d'Angleterre ; ce marchand propriétaire ne déroge nullement aux pratiques industrielles de ses dignes confrères de Xérès.

« Quelques-uns de ces vins, continue M. Busby, ont vingt ans et plus; d'autres, âgés de sept à huit ans, ressemblent à un bon sherry, et dom Juan convint avec moi que ses vins doux de cet âge ne le cédaient pas à ceux qui étaient trois fois plus vieux. Il ajouta qu'en vieillissant ils ne s'amélioraient pas en proportion, et c'est par des mélanges et autres combinaisons qu'il a l'art de donner à ses vins les qualités qu'on attribue en général à leur ancienneté. Il ne me cacha même pas combien il avait à se féliciter de la manière dont il conduisait son commerce, et effective-

ment il passe pour y avoir acquis une très grande fortune.»

D'après ces renseignemens curieux, quelles obligations les consommateurs opulens des *vins vieux et de choix* de dom Juan Langan n'ont-ils pas à son rare talent !

Les vignobles espagnols et les vins de Catalogne donnent lieu à beaucoup d'autres observations importantes de M. Busby, qui de Barcelone alla par terre à Perpignan où il se présenta chez MM. Durand, grands propriétaires, auxquels il remit des lettres de recommandation de la maison Herries et Farquhar et compagnie, avec laquelle MM. Durand sont en relation d'affaires. Il en reçut le meilleur accueil, et deux d'entre eux eurent la complaisance de le conduire dès le lendemain à leurs vignes, qui sont situées à quelques milles de cette ancienne capitale du Roussillon, et aujourd'hui chef-lieu du département des Pyrénées-Orientales.

« Nous arrivâmes en une heure un quart au premier établissement de MM. Durand, qui se compose d'une immense enceinte entourée de murs très élevés et parsemée de plusieurs habitations. Il appartenait jadis aux chevaliers du Temple : l'église a *été* convertie en un vaste cellier, et les maisons des Templiers servent à la demeure des vignerons. Après avoir pris le chocolat, nous allâmes dans les vignes où l'on cultive trois variétés de raisins ; le grenache avec lequel on fabrique des vins doux, le carignan qui donne la couleur, et le mataro dont le produit est très abondant. Les vignes sont plantées en général ou en plaine ou sur un terrain légèrement incliné, mais dans ce dernier cas toujours à l'exposition du midi. Le sol est pierreux et a peu d'adhérence ; la pierre est de la nature d'un quartz grenu de diverses formes et couleurs. »

M. Busby entre ensuite dans quelques détails sur une grande ferme appartenant à MM. Durand, qui contient

562 acres et qui est fertilisée au moyen d'irrigations ménagées avec art, quand la chose est nécessaire. On laboure avec les bœufs dont il vante la beauté, et on en attache deux à chaque charrue qu'un seul homme dirige. On ne trait point les vaches qui nourrissent leurs veaux, on ne fait aucun commerce de laitage et le beurre est remplacé par l'huile qui est d'un usage général.

Il se rendit ensuite à Rivesaltes célèbre par ses vins muscats; puis, de retour à Perpignan, il visita le haras appartenant au gouvernement, ainsi qu'un troupeau de mérinos parmi lesquels il vit quelques chèvres de Cachemire.

En laissant de côté ses observations pleines d'intérêt sur le jardin botanique de Montpellier, la pépinière de Tarascon et les fruits secs de Provence, nous nous contenterons de citer ce peu de lignes:

« L'immense quantité de figues que les habitans faisaient autrefois sécher était pour eux d'un produit assez considérable, mais aujourd'hui le plus grand nombre des propriétaires se contente d'en recueillir environ quarante quintaux pour la consommation de leur maison. »

Nous passons à présent aux vins de l'Hermitage et de Bourgogne. Arrivé à Tournon, notre auteur y fut reçu de la manière la plus hospitalière chez MM. Richard, marchands de vins et banquiers, qui lui donnèrent tous les renseignemens qu'il pouvait dés rer, et il apprit qu'il y a des parties de la France où on en use comme en Espagne.

« Les clarets les plus estimés de Bordeaux, dit-il, reçoivent une certaine dose des meilleurs vins rouges de l'Hermitage, dont les quatre cinquièmes environ sont employés à ce mélange. Ces vins sont soutirés au printemps et soufrés; on brûle une très petite quantité de mèches souffrées dans les tonneaux destinés aux vins blancs, et il en faut davantage pour les vins rouges. Ces mèches, dont

la préparation forme une branche d'industrie particulière, se composent de bandes de papier d'environ un pouce et demi de largeur, et lorsqu'elles ont été enduites de soufre des deux côtés, elles ont l'épaisseur d'une pièce de six pences. Un morceau d'un pouce et demi carré suffit pour un baril de vin blanc de la contenance de cinquante gallons (environs quatre cents litres). »

Vient ensuite la description du célèbre vignoble de l'Hermitage.

« Le coteau de l'Hermitage doit son nom à un ancien hermitage dont on voit les ruines sur son sommet, et qui était encore habité il y a une centaine d'années. Ce coteau est très élevé, et a cependant peu d'étendue; la pente méridionale peut avoir trois cents acres au plus, mais quoique la totalité soit couverte de vignes, le terroir de la partie inférieure est trop gras pour produire des vins de première qualité, et la partie qui avoisine la cime est trop froide pour que le raisin puisse toujours y parvenir à une complète maturité ; le centre même du côteau ne fournit pas partout les produits les plus estimés. M. Machon, sur la propriété duquel nous nous trouvions, m'indiqua la direction dans laquelle une bande de sol calcaire traverse le terrain granitique ordinaire du coteau, et me dit qu'on réunissait ensemble les récoltes des différens terroirs pour obtenir les vins les plus fins et les plus délicats. J'emportai un peu du terrain calcaire qu'il m'avait montré, et l'ébullition qui se manifesta lorsque je le mis dans le vinaigre me démontra la présence d'une portion considérable de chaux. Il est probable que le vin de l'Hermitage doit sa qualité supérieure à cette particularité, car plusieurs côtes voisines sur les deux rives du Rhône se trouvent dans des expositions également favorables, et cependant leurs meilleurs vins se vendent toujours à un prix fort inférieur à celui des vins de l'Her-

mitage. Je crois aussi qu'on peut attribuer en partie cette supériorité à l'excellence du plant. Il n'y a qu'une seule espèce des meilleurs vins rouges de l'Hermitage, tandis que les blancs offrent deux variétés; l'un sec, spiritueux, monte facilement à la tête, l'autre est plus doux, et c'est de leur mélange que l'on obtient les meilleurs vins blancs de l'Hermitage; mais il y en a beaucoup d'autres sortes, tant blancs que rouges, dans ce canton. »

M. Busby se loue à plusieurs reprises de la bonne réception des propriétaires et des négocians français, à laquelle il avoue qu'il ne s'attendait pas, ce qui donne lieu de penser que dans l'Australie on n'a pas des idées bien exactes sur le caractère des diverses nations de l'Europe; il en fit tous ses remercîmens à son hôte M. Richard, qui le pria de ne pas omettre ce fait s'il publiait la relation de son voyage. En quittant les précieux vignobles de l'Hermitage, M. Busby se rendit en Bourgogne pour visiter ceux de Chambertin et de Clos-Vougeot.

« Après avoir vu avec soin les vignes de Chambertin, je rejoignis ma voiture, et regagnant la grande route je me dirigeai vers le Clos-Vougeot. Ce vignoble, qui appartenait jadis à des moines, est enfermé dans des murs plus élevés que les murs ordinaires des jardins; mais M. Ouvrard, son propriétaire actuel, ayant acquis un terrain considérable hors de cette enceinte, son étendue est aujourd'hui d'environ cent douze acres anglais (48 hectares).

« A mon arrivée, j'exprimai au régisseur de M. Ouvrard mes regrets de ne pas être muni de lettres d'introduction auprès de lui, et je lui déclarai franchement, que malgré l'absence de ce passeport, je n'avais pas hésité à lui rendre ma visite, plein de confiance dans le bon accueil que je recevrais. Il me fit la réponse la plus obligeante, et après l'échange des premières civilités, il me conduisit d'abord

dans les celliers où se fabrique le vin, puis dans ceux où on le conserve, m'expliquant en détail tous les procédés de la fabrication et répondant avec la plus grande complaisance à toutes mes questions. »

Vient ensuite la méthode employée pour opérer la fermentation, après quoi M. Busby ajoute :

« On ne commence à vendre le vin du Clos-Vougeot que quand il a trois ou quatre ans, mais on peut garder celui des très bonnes années jusqu'à dix ou douze ans; on le met alors en bouteilles, et il se vend souvent jusqu'à 6 fr. la bouteille. Le prix du vin de trois ou quatre ans des récoltes d'une qualité moyenne est d'environ 5 à 600 fr. la pièce, et il arrive quelquefois qu'il ne vaut pas mieux que le *vin ordinaire* du pays; c'est ce qui est arrivé en 1824, tandis que celui de 1825 ne laisse rien à désirer. Il remplit actuellement (1831) de grandes cuves, l'expérience ayant appris qu'il s'y conservait mieux et qu'il y acquérait plus de qualité et de parfum que dans les tonneaux. »

Les derniers vins dont M. Busby fait mention, sont les vins de Champagne. La méthode de leur fabrication excita particulièrement son attention, et il put facilement satisfaire sa curiosité à l'aide de lettres de recommandation de MM. Herries et comp., qui lui ouvrirent les meilleures caves.

« Muni de lettres d'introduction de MM. Herries, Farquhard et compag., je me présentai chez MM. Ruinard et fils, qui sont avec eux en relation d'affaires, et dirigent une maison de commerce en vins, très renommée. M. Ruinard *junior* me conduisit dans ses caves qui sont immenses, toutes souterraines, à trois étages creusés dans le roc. Lorsque le vin destiné à la consommation a reçu les derniers soins du vendeur, on dépose les bouteilles dans de grands paniers ou caisses, de forme carrée, côte à côte, les unes au-dessus

des autres, avec la seule précaution, pour les empêcher de balotter et de s'entre-choquer, de les affermir avec des lattes disposées de la manière accoutumée. Le vin se débite à l'âge de trois ou quatre ans, mais après le premier hiver on le met en bouteilles. On doit juger d'après cette pratique combien l'approvisionnement en bouteilles doit être considérable et il l'est effectivement, surtout à raison des différentes qualités que MM. Ruinard sont obligés d'avoir pour satisfaire les goûts divers des demandeurs en Angleterre, en Amérique, en Russie, où ces négocians font leurs principaux envois. Je crois avoir remarqué que le vin que j'ai bu en Angleterre était plus mousseux, et avait plus de force que celui que l'on vend en France.

« La fabrication du vin de Champagne exige les soins les plus continus et les plus minutieux ; les tonneaux dans lesquels on le fait fermenter à la sortie du pressoir, sont soufrés préalablement pour empêcher la fermentation de se prolonger trop long-temps ; ensuite on le soutire deux fois dans l'hiver pour le clarifier, et au mois de mars, avant l'époque du renouvellement de la fermentation on le met en bouteilles qu'on place diagonalement et la tête en bas dans des formes disposées à cet effet. Par ce moyen la lie s'amasse dans le cou de la bouteille, et cependant on ne juge pas qu'il soit nécessaire de décoiffer les bouteilles lorsque le vin s'est éclairci, ni qu'il y ait danger de le voir perdre de sa qualité dans le cas où la chaleur de la saison occasionerait encore de la fermentation et rejetterait la lie dans l'intérieur de la bouteille ; au contraire, on laisse quelquefois la lie mûrir, suivant l'expression reçue, plus long-temps qu'à l'ordinaire. Le vin reste en général en cet état jusqu'à l'hiver suivant; à cette époque on débouche les bouteilles avec beaucoup de soin et après avoir vuidé le goulot et fait sortir la lie, on les remplit avec du vin de la même qualité et on les

rebouche avec ficelle et fil-de-fer. Le vin ne demande plus alors aucun soin, et le temps seul peut lui donner toute la perfection qu'il peut atteindre. Il arrive fréquemment, ou que le vin a subi une fermentation moindre qu'à l'ordinaire, ou qu'ayant plus de vigueur, une plus grande fermentation lui était nécessaire; dans ces deux cas la fermentation est nécessairement trop forte dans les bouteilles, et il y a une casse considérable dans le courant du premier été. On a paré, autant qu'il a été possible, à cet inconvénient, en pratiquant en pente dans les caves et les celliers des rainures qui aboutissent à un petit conduit par lequel le vin provenant de la casse est dirigée dans une citerne où on le recueille avec la plus grande propreté, en sorte que la perte est moins considérable qu'on pourrait le croire. »

Nous reconnaissons ici avec un vif sentiment de satisfaction que partout, et en Espagne, et en France, M. Busby a trouvé le meilleur accueil. Partout les grands et les habiles producteurs ont eu pour lui les plus nobles procédés; ils ne lui ont fait aucun mystère de leurs opérations, soit lors de la récolte, soit au pressoir, et n'ont pas hésité à lui montrer et même à lui délivrer des échantillons de leurs meilleurs plans; partout il a rencontré l'hospitalité la plus cordiale et le plus grand empressement à satisfaire à toutes ses demandes et investigations, quoiqu'il ait eu la franchise d'avouer hautement dans quel but il avait entrepris son voyage. Nous avons déja rendu compte de la réception qu'il avait éprouvée au Clos-Vougeot, et pour confirmer davantage notre assertion, nous copions ici deux citations de notre auteur. «A mon arrivée, M. Domecq était à son cellier où je fus introduit; après les premiers complimens d'usage, je lui exposai l'objet de ma visite, et il m'a donné avec une extrême complaisance tous les éclaircissemens que je pouvais désirer. — J'ai eu le bonheur de trouver dans le jardin bo-

tanique de Montpellier une collection de la plupart des vignes cultivées en France et dans quelques autres parties de l'Europe jusqu'au nombre de 437, et sur ma demande le professeur de botanique me permit d'en prendre des boutures de toutes les espèces, auxquelles j'en ai ajouté 133 autres provenant du jardin du Luxembourg à Paris. »

C'est avec un bien sensible plaisir, nous le répétons, que nous transcrivons ces différens faits si honorables pour les hôtes de M. Busby. L'exemple d'une conduite si libérale trouvera, on doit l'espérer, plus d'un imitateur dans cette *vieille Angleterre*, où l'on aime tant à envelopper les procédés mis en usage dans les arts, d'un nuage de réserve impénétrable.

Le produit des différens vignobles peut s'apprécier d'après plusieurs données éparses dans l'opuscule de M. Busby et que nous réunissons ici.

A Xérès il est de deux et demi à quatre bottes par an ; un autre vignoble sur la route de Malaga rapportait six à sept bottes, un troisième à Dijon un millier de gallons, un quatrième sur un des coteaux de la Côte-d'Or trois barriques et demie, et un cinquième en Champagne de quatre cent quarante à cinq cent trente gallons. Les vins varient beaucoup en qualité, tant à raison de la nature du terroir ou des espèces particulières de vignes que des méthodes de fabrication. Cette qualité doit beaucoup au degré plus ou moins grand de fermentation, à l'admission ou à l'exclusion de la rafle ou de la peau dans la cuve, à la maturité plus ou moins avancée du raisin et à son état plus ou moins sain. Règle générale, les vins doux peuvent être le produit de sols d'une nature diverse, tandis que les vins secs ont toujours besoin d'un terrain calcaire.

Voici sur la taille une remarque importante.

« Don Pedro renouvelle successivement son plant dont

la partie la plus âgée n'a pas plus de quarante ans, ses vignes ayant été ravagées par un insecte destructeur, petit ver blanc à tête noire qui ronge le cœur des mères-tiges et les fait périr, en sorte qu'au lieu de produire jusqu'à cent cinquante ans, elles deviennent peu à peu inféconcdes. Il attribue ce désastre à l'ancienne défectuosité de la taille. On était dans l'usage de rogner la branche à fruit tout près du vieux bois; cette méthode ouvrait une entrée au ver dans le cœur de la tige et lui permettait de déposer dans la partie gâtée ses œufs qui, éclos, continuaient le dégat commencé, de sorte qu'il n'était plus possible de l'arrêter, et son résultat altérait graduellement la bonté de la vigne jusqu'à ce qu'enfin elle devînt tout-à-fait improductive. Pour obvier à ce mal auquel on avait vainement appliqué divers remèdes, il prit le parti de ne tailler la branche que jusqu'auprès d'un nœud qui s'oppose à l'introduction de l'insecte dans la tige. Cette méthode diffère de celle que nous avions remarquée jusqu'alors; au lieu de ne conserver qu'un seul nœud ou deux au plus à chacune des trois ou quatre branches dont on attend du produit, comme dans les autres vignobles que nous avions visités, il laisse sept à huit nœuds à une branche et un seul aux deux autres, et cela alternativement, s'embarrassant peu si par ce moyen il ne fatigue pas des sujets jeunes et vigoureux, et satisfait de mettre un terme à une dévastation continuelle et toujours croissante. Il fume tous les ans une portion de ses vignes et trouve d'assez graves inconvéniens à avoir une grande variété de plants, aussi n'en admet-il que trois ou quatre dans ses nouvelles plantations. »

Les résultats de tous ses soins seraient une vinée délicieuse, si l'on pouvait se la procurer dans son état naturel, mais rien n'est plus rare, et notre auteur va même jusqu'à affirmer « qu'il n'y a pas de vin qui puisse, moins que le

sherry, être appelé un vin naturel. » C'est un composé de récoltes de toutes qualités et d'années différentes, le bon servant à améliorer le mauvais ou le médiocre, et le vieux à adoucir l'âpreté du nouveau. Au reste, l'Espagne abonde en vins plus ou moins bons et d'espèces diverses dont ne parle pas M. Busby, et qui n'étant pas dans le commerce n'ont point attiré son attention ; ces vins fabriqués dans les provinces de l'intérieur de ce royaume sont, à raison du défaut de bonnes routes et de la difficulté des transports, rarement connus à un rayon un peu éloigné du canton qui les produit. Mais les étrangers qui ont parcouru l'intérieur de l'ancienne Ibérie ne peuvent perdre le souvenir des vins excellens dont ils s'y sont régalés, et le nom du *val de Peñas* n'a pas, dans leur opinion, de moindres droits à la célébrité que celui de l'immortel auteur de *don Quichotte* qui plus d'une fois en avait bu.

Les vins de cette France qui a été si hospitalière et si libérale pour M. Busby ont peut-être encore plus d'importance à ses yeux que les vins d'Espagne, et il est impossible de lire sans le plus vif intérêt les détails dans lesquels il entre sur leur fabrication et sur la culture de la vigne. Parmi eux les excellens vins de l'Hermitage, s'ils n'occupent pas la première place, sont à juste titre dans les premiers rangs, et nous croyons qu'on ne nous saura pas mauvais gré de terminer notre examen par une assez longue citation de notre auteur à leur sujet.

« Ces vignes demandent un travail immense et une surveillance constante. D'après ce qui m'a été rapporté par M. Machon, on est dans l'usage, lors de la première plantation et à chaque renouvellement du plant, de creuser le sol jusqu'à la profondeur de quatre pieds et demi ou cinq pieds, et en beaucoup d'endroits il faut soutenir les terres au moyen de terrasses. Un sujet perd-il de sa vigueur, ou

son produit devient-il plus faible ou s'altère-t-il, on le supprime et on lui substitue un *provin* tiré d'un cep voisin et bien sain. J'ai été témoin un jour de cette opération ; on arracha un pied de vigne que son apparence débile avait fait condamner, et on ouvrit une tranchée profonde de deux pieds ou deux pieds et demi entre la place qu'il occupait et le pied le plus rapproché dans l'alignement. Ce dernier pied était pourvu de trois forts scions : après avoir courbé la tige avec soin jusqu'à ce qu'elle atteignit le fond de la tranchée, on la recouvrit d'une certaine quantité de fumier et ensuite d'un peu de terre. Celui des trois jets dont l'inclinaison paraissait le moins favorable fut coupé ; un des deux autres fut abaissé en arriere de la position de la tige principale et fixé dans le sol en le chargeant de terre, et le troisième occupa, dans la direction opposée, la place du plant qui avait été arraché. On renouvelle ainsi tous les ans une partie de la vigne et l'on répand dans chaque tranchée un fort panier de fumier. Je ne pus m'empêcher de témoigner ma surprise de voir fumer ainsi des vignes d'une si grande réputation et d'ajouter que j'avais toujours cru que si on obtenait, par cet amendement, une récolte plus abondante on en affaiblissait la qualité ; mais le propriétaire m'affirma que si on ne fumait pas fréquemment et copieusement les vignes, leur produit diminuerait graduellement et finirait par se réduire à rien, et qu'en employant seulement du fumier de cheval et de mouton on ne courrait aucun risque de donner un mauvais goût au vin, mais que le contraire arriverait si on se servait de fumier de vache et surtout de cochon. »

Les vignobles de Champagne et de Bourgogne sont un exemple frappant de ce que peut l'industrie humaine pour surmonter les obstacles opposés par la nature et suppléer à

ses imperfections. Les sarmens y sont petits et chétifs, si on veut les comparer aux branches vigoureuses des vignes de l'Espagne ou du midi de la France, et cependant leur produit est beaucoup plus considérable ; car il est ordinairement de six cent soixante gallons par acre et s'élève quelquefois jusqu'à onze cents gallons. Ce résultat est dû à deux sortes de plants, le pineau blanc et le pineau noir ; il y a deux variétés du premier, la *plante verte* et la *plante dorée*; cette dernière était fort rare il y a quelques années.

Il est agréable de voir un homme tel que M. Busby, né dans un pays où la civilisation n'a été introduite et ne s'est développée qu'à une époque si récente, s'adonner à des recherches qui ont pour objet une des branches d'industrie les plus anciennes qui existent, et sans contredit une des plus utiles au genre humain.

Vina bibant homines, animalia cætera fontes

MÉLANGES.

Voyage du prince Maximilien de Neuwied dans l'Amérique du nord.

L'année dernière nous annonçâmes l'heureuse arrivée du prince Maximilien de Neuwied au Hâvre. Voici des détails sur son voyage extraits d'une lettre qu'il écrivit, en décembre 1833, à M. Auguste de Saint-Hilaire, membre de l'académie des sciences, et dont ce savant a donné communication à cette compagnie dans sa séance du 23 février 1835.

La lettre était datée du fort Clarke sur le Haut-Missouri.

Le prince était parti le 10 avril de Saint-Louis pour remonter le Missouri sur un bateau à vapeur, *l'Assiniboine*, appartenant à la compagnie américaine des fourrures (*American fur-company*); un autre bateau, le *Yellow-Stone*, appartenant à la même association, les avait précédés de quelques jours. Le 22 avril, les voyageurs avaient dépassé le dernier poste militaire de l'Union ; le 24, ils arrivèrent aux *Black-Snake-Hills* (coteaux aux Serpens noirs), résidence habituelle des Indiens *Aguaouys*, Indiens qui peu de jours auparavant avaient tué six Omahas. Le 3 mai, ils parvinrent à Bellevue, lieu où les Etats-Unis entretiennent un agent près des nations indiennes des *Omahas*, des *Otas* et des *Panis*. Le major Daugherty remplissait ces fonctions à l'époque du passage.

Le 5 mai, après avoir assisté à une danse exécutée au clair de la lune par les Omahas, ils quittèrent ce lieu et arrivèrent bientôt dans le territoire des *Sioux* ou *Dacotas*, comme ils l'appellent eux-mêmes. Trois branches principales de cette nation sont établies sur les bords du Missouri, de la rivière de Saint-Pierre et du Mississipi. Les rives du Missouri sont couvertes de bois de *populus angulata*, d'une espèce de saule à feuilles très étroites et de bouquets de *cornus sericea* (bois rouge des Canadiens). L'écorce de ce dernier est employée par les Indiens, qui, après l'avoir séchée et coupée en petits fragmens, le mêlent au tabac, qu'ils ne peuvent se procurer en quantité suffisante.

Le 12, M. de Neuwied arriva à un petit village d'Indiens Pouncas, qui vinrent visiter le voyageur. Dans ces parages on trouvait abondance de cèdres rouges dont le tronc était plus gros que le corps d'un homme ; le bois de ces arbres coupé pour alimenter le fourneau de la machine à vapeur répandait une odeur suave dont l'air était rempli à une assez grande distance du bateau.

Le 18 du même mois, les voyageurs virent dans l'île au Cèdre les premiers bisons et les premiers antilopes (du moins les ruminans que les Américains nomment ainsi).

Le 15 mai, l'*Assiniboine* arriva à l'agence des Sioux; l'agent américain s'y trouvait, mais il n'y avait du reste en ce lieu qu'une douzaine de familles indiennes qui logeaient sous des tentes coniques faites de perches réunies par l'extrémité supérieure et recouvertes de cuirs de bison. Les voyageurs observèrent la manière dont ces Indiens placent leurs morts sur des arbres ou sur des espèces d'échafauds que supportent quatre pilliers enfoncés en terre.

Le 12 juin, le bateau passa deux villages aujourd'hui déserts de la nation Arrekkara, nation qui, par les persécutions dont elle a été l'objet, est devenue errante et tout-à-fait hostile aux blancs qu'elle tue maintenant, quand elle les rencontre en petit nombre.

Le 15, on arriva au *Heart-River*, autrefois point central de la nation Mandan, qui vit à présent un peu plus haut sur la rivière. Là les voyageurs trouvèrent abondance de loups blancs; ils furent accompagnés jusqu'au fort Clarke par un parti de Sioux Yanktonans.

Le 19, les voyageurs passèrent les villages des Gros-Ventres situés sur le bord de *Knife-River;* c'est là qu'ils virent les premiers ours de l'espèce si redoutée nommée *grisly bear*.

Le 24, ils atteignirent le fort Union, résidence de l'agent américain de la compagnie des fourrures. Il partit alors sur un bateau à quille qui était destiné à remonter six cents milles plus haut, et à porter des marchandises au fort Malkourie, près des cascades du Missouri.

Sur la rivière des *Big-Horns* (des Grosses-Cornes), ainsi nommée parce que d'autres voyageurs y ont trouvé abondance de cornes de l'algali, ou mouton sauvage américain,

le prince vit une autre division de la nation Minetari ou Gros-Ventres. Il trouva dans ces parrages plusieurs *grisly bears ;* il prépara le squelette entier de l'un d'eux et plusieurs crânes ; mais tout depuis a été perdu. Il arriva ensuite au passage très curieux de *Stones-Walls* (Murs-de-Pierre), où des couches de grès blanc mou et friable sont superposées à des collines d'argile et de sable gris brun. Les couches blanches sont travaillées par les élémens de manière à former toute sorte de figures singulières dans lesquelles on peut voir des forteresses, des tours, des hommes portant, comme Atlas, un globe sur ſa tête. La couche supérieure, plus dure que l'inférieure, a en effet, dans beaucoup d'endroits, résisté plus que l'inférieure à l'action des eaux, de sorte qu'au-dessous de la masse arrondie qui couronne le tout on voit fréquemment un rétrécissement très prononcé, un profil tel que celui d'un petit pain rond placé sur un carafon, Ce lieu est le vrai séjour du mouton sauvage ou algali américain.

Le 7 août, les voyageurs eurent la première vue des monts Rocheux. Le 8, ils passèrent la rivière Maria ou Marayon, et le 9, ils arrivèrent au fort Mackensie où les attendait une scène assez curieuse. Plus de 600 guerriers de la nation des Pieds Noirs étaient rassemblés autour du fort et saluèrent les nouveaux venus d'une décharge de mousqueterie. Des femmes et des enfans en grand nombre couvraient la plaine et leurs tentes se dessinaient à quelque distance. Cette nation, qui a été souvent indiquée mais très peu étudiée, se divise en trois tribus qui parlent la même langue, et qui toutes trois sont assez mal disposées pour les blancs.

Le prince de Neuwied avait le projet de remonter jusqu'aux chutes du Missouri, et il avait fait construire pour ce voyage un canot d'écorce long de 25 pieds ; mais une ba-

taille ayant eu lieu entre les Pieds-Noirs et les Assiniboines aux environs du fort, et les blancs ayant pris parti pour ces derniers, il ne fut plus possible de s'exposer à rencontrer des Pieds-Noirs qui n'eussent pas manqué d'attaquer une faible escorte. Il profita de sa barque pour descendre le Missouri. Dans le canton dit *Mauvaises Terres*, il rencontra des milliers de bisons et de cerfs *wapiti* (*cervus canadensis*), un de ces derniers animaux tué par les voyageurs portait 24 livres de cornes, et chaque perche était garnie de dix andouillers.

A Fort-l'Union, le prince échangea sa barque d'écorce contre une embarcation plus solide, et ayant pris quelques hommes de renfort, il descendit jusqu'au fort Clarke où il se proposait de passer l'hiver qui s'annonçait comme devant être très rigoureux.

Influence des sociétés de tempérance aux Etats-Unis.

Il y a dix ans, on comptait aux Etats-Unis trois ou quatre millions d'individus qui faisaient un usage habituel des boissons spiritueuses ; et, comme il était reconnu depuis long-temps que, parmi les gens qui ont contracté cette habitude, il y en a au moins un sur dix qui devient intempérant ; on comptait trois à quatre cent mille ivrognes dans toute l'Union. A cette époque, l'ivrognerie faisait des progrès effrayans. Quelques philantropes pensèrent qu'il ne pouvait y avoir de remède contre ce vice honteux et funeste sous tant de rapports, qu'une abstinence totale de liqueurs fortes.

Cette idée donna naissance aux sociétés de tempérance, associations dont les membres prennent l'engagement de renoncer entièrement à l'usage des boissons spiritueuses. La première des sociétés de ce genre s'établit dans l'état de Massachusset en 1826; elles ne tardèrent pas à se répandre dans les autres états de l'Union, et, dans celui de New-York, on en compte aujourd'hui plus de huit cents. Un nombre immense d'individus appartenant aux classes laborieuses se sont affiliés à ces sociétés. Les maîtres ont pu conséquemment renoncer à la coutume de distribuer des liqueurs spiritueuses à leurs ouvriers, et ceux-ci n'en continuent pas moins de travailler avec zèle et courage.

La réforme la plus étonnante produite par l'influence des sociétés de tempérance a été celle des matelots, qui étaient si passionnés pour le grog que cette boisson faisait partie obligée de leur ration. Aujourd'hui, il y a au moins quatre cents bâtimens qui font voile des ports des Etats-Unis sans avoir à bord une seule goutte de liqueur spiritueuse : les matelots trouvent qu'une jatte de café chaud est plus efficace pour entretenir leurs forces. Ce retour à la sobriété de la part des marins a eu un résultat bien curieux; c'est une réduction de 5 p. 100 que les diverses compagnies d'assurance ont opérée sur le taux de leurs primes pour les bâtimens qui n'embarquent pas de boissons spiritueuses.

Les soldats ne sont pas restés en arrière des matelots. Par ordre du président, les distributions de whisky aux troupes ont été en partie supendues, et la suppression totale en est fortement recommandée par le département de la guerre. L'effet produit sur la masse de la nation n'est pas moins remarquable. Un rapport adressé au gouvernement en 1831 montre que, dans l'année précédente, la quantité de liqueurs spiritueuses venant de l'étranger et importées à New-York pour la consommation intérieure, avait dimi-

nué de 1,117,718 gallons (mesure de quatre litres et demi), valant autant de dollars (plus de 7 millions de fr.). Quant aux esprits fabriqués dans le pays, la diminution avait été d'environ 2 millions de gallons, valant 5,000,000 dollars (plus de 2 millions 1/2 de fr.). Le tout avait produit à la nation une épargne de plus de 10 millions de francs. Les quatre années qui viennent de s'écouler n'ont pu qu'accroître des résultats qui ne sont pas moins importans sous le point de vue moral que sous le rapport financier.

LES DIFFÉRENCES

DE CLIMAT DE LA RUSSIE,

EXPOSÉES

D'APRÈS LES LOCALITÉS ET CONSIDÉRÉES RELATIVEMENT A L'AGRICULTURE;

PAR M. LE COMTE DE CANCRIN,

MINISTRE DES FINANCES DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

Nous allons nous occuper d'examiner les différens climats entre lesquels notre patrie peut être divisée en zones ou régions, à chacune desquelles la position géographique et d'autres circonstances locales, indépendamment du climat proprement dit, donnent sous le rapport de l'agriculture un caractère particulier. Nous avons également pris en considération dans ce travail, des divisions du même genre établies par d'autres savans.

Une telle division systématique et spéciale, est d'autant plus nécessaire, que celle qui est adoptée ordinairement pour la Russie, que l'on partage en septentrionale, moyenne et méridionale, donne dif-

ficilement une idée précise, à moins que ce ne soit sous le point de vue de la géographie.

Mais avant que d'entamer notre sujet, nous pensons qu'il est nécessaire de présenter en général les causes des différences de climats, sans nous occuper d'ailleurs des particularités et des aperçus de la haute climatologie. Ces causes peuvent être partagées ainsi : générales, naturelles et accidentelles plus ou moins, qui modifient jusqu'à un certain point les lois générales de la nature.

Aux causes générales et naturelles, appartiennent premièrement et principalement, comme tout le monde le sait, la latitude géographique sous laquelle est situé le lieu dont on s'occupe.

Secondement, sa longitude, car on n'ignore pas qu'en Europe et dans l'Asie septentrionale, le climat des lieux placés sous le même degré de latitude, est d'autant plus froid qu'ils sont plus orientaux, phénomène dont nous n'avons pas présentement à rechercher la cause, et qui change de nouveau à mesure qu'on se rapproche de l'Océan oriental.

Troisièmement, la position plus ou moins élevée au-dessus du niveau de la mer; on sait, par exemple, qu'au Mexique, les cantons situés le long des côtes, et ceux du plateau de l'intérieur de ce vaste pays, ont un climat plus ou moins tempéré, et que même sur quelques grandes plaines élevées, la chaleur moyenne de l'année ne s'élève qu'à dix degrés. En un mot, plus un lieu est élevé, plus il est froid, jus-

qu'à ce qu'enfin les limites des neiges perpétuelles commencent sur les sommets des montagnes.

Les circonstances accidentelles des différences de climat comprennent : le voisinage de la mer, où ordinairement l'air est un peu plus doux ; ensuite les lacs, les marais et en général la quantité des eaux d'une contrée, l'étendue plus ou moins considérable des forêts, la direction des montagnes et des vallées, l'abri contre les vens régnans âpres ou trop chauds; enfin la nature même du sol et son exposition plus ou moins directe aux rayons du soleil.

Le changement de quelques-unes de ces causes, par exemple la diminution des forêts trop vastes, le dessèchement des marais et le défrichement du terrain, exerce une influence salutaire sur le climat de tout un territoire en général, tandis qu'au contraire la destruction excessive des forêts, change le climat au désavantage de la végétation. Dans certain cas, ce qu'on nomme le climat local, déterminé par diverses causes accidentelles, exerce une influence tantôt favorable, tantôt nuisible à l'agriculture. Dans les lieux situés avantageusement, quand la nature du fond est bonne, on voit mûrir des fruits et d'autres produits de la culture, et pousser des fleurs qui, d'après les régles générales peuvent sembler ne pas convenir à la latitude et à la longitude de ces lieux. Même les différentes espèces d'animaux et jusqu'à l'homme sont soumis à l'influence du climat local; mais les différences qu'il occasione ne

sont nulle part plus manifestes que dans les vignobles, où assez souvent on récolte de très bon vin, dans un endroit, tandis que très près de là, et à la même exposition au soleil, on n'obtient que de mauvais vin de la plus chétive qualité. Ceci tient principalement au voisinage des rivières, à la nature du terrain, à sa pente plus ou moins forte et à d'autres dissemblances pareilles dans la localité. Il est également très remarquable que parfois le climat local, surtout sur les dos des montagnes, montre des transitions brusques; non seulement sous le rapport de la latitude, mais aussi sous celui de la longitude. Les rivières servent aussi assez fréquemment de limites très évidentes du climat. C'est par exemple ce qu'on peut observer plus ou moins chez nous, le long de la Vistule, du Niemen et du Dnepr, où sur la rive orientale le climat est plus rude que sur l'occidentale.

De ces changemens accidentels, résultent quelques fois les phénomènes les plus surprenans. On sait que le climat des différentes régions n'est pas marqué par des divisions tranchées, et que le passage est toujours graduel; cependant on observe des exceptions importantes, comme par exemple quand sous l'influence de circonstances locales nécessaires on rencontre dans une zone plus septentrionale ou située plus à l'est, des végétaux qui sont propres au meilleur climat et qui dans les cas opposés ne croissent pas dans beaucoup

de cantons plus méridionaux ou plus orientaux.

Il nous a semblé utile de présenter préalablement ce petit nombre de principes généraux, et certainement connus suffisamment de la plupart de nos lecteurs, parce que quelques-uns d'entre eux pourraient ne pas les avoir présens à la mémoire, et parce qu'il pouvait être bon, pour mieux faire saisir leur ensemble, et faciliter l'intelligence du sujet, de rappeler quelques idées fondamentales qui doivent surtout êtres prises en considération. Maintenant passons au développement de l'objet que nous avons en vue.

Sous le rapport du climat et des lieux, la Russie peut, suivant notre opinion, être divisée en huit zones ou régions qui sont :

1° La région des glaces.

2° — de la mousse des rennes.

3° — des forêts et des pâturages.

4° — de la culture qui commence par l'orge.

5° — du seigle et du lin.

6° — du froment et des arbres fruitiers.

7° — du maïs et de la vigne.

8° — de l'olivier et de la canne à sucre.

Quelle prodigieuse gradation du nord au sud!

Dans cette division des zones ou régions, il ne faut jamais perdre de vue que dans leur extension à l'est, elles n'ont aucune direction parallèle avec l'équateur, mais qu'elles inclinent toujours davantage vers le sud, suivant qu'elles sont situées plus à

l'est. Enfin, il faut aussi prendre en considération les nombreuses modifications que le climat oriental produit, et en conséquence desquelles les lignes de démarcations de ces zones sont portées tantôt plus au sud, par exemple sur les monts Oural, à cause de la rudesse de leur climat, tantôt plus au nord à cause de l'influence bienfaisante de circonstances locales, comme dans quelques cantons du gouvernement de Vologda, sur des plaines fertiles, dans le voisinage de grandes rivières.

I.

On peut comprendre dans la *région du climat des glaces* la Novaia Semlia, et plusieurs pointes septentrionales de la Sibérie, ainsi que la partie septentrionale du cercle de Kola, dans le gouvernement d'Arkhangel; cependant ce cercle à cause du voisinage de la mer Blanche est moins froid que les contrées que je viens de nommer. Une nuit de trois mois, et le petit nombre de végétaux qui croissent dans cette région, empêchent l'homme et les animaux domestiques d'y séjourner constamment; les phoques, les morses et les poissons qui vivent encore plus près du pôle, sont les seuls animaux terrestres et aquatiques qui peuvent servir à la nourriture de l'homme; des ours blancs et de leurs compagnons constans les renards isatis. Dans la Novaia Semlia il existe d'ailleurs une grande quantité de rats, d'une espèce particulière qui amassent pour l'hiver des

provisions considérables de toutes sortes de racines et qui deviennent la proie des renards. Il ne peut pas être question ici de la pêche des poissons de mer, que les habitans du gouvernement d'Arkhangel pratiquent avec autant de hardiesse que de profit, et qui à la vérité remplace à un certain point l'agriculture, mais qui n'a nul rapport avec elle. La région des glaces passe graduellement à la suivante.

II.

La *région de la mousse des rennes* (*toundra*, step couvert de mousse) est celle où la terre continuellement gelée ne produit qu'une mousse jaunâtre, et près de la région suivante de maigres arbustes, et enfin des mélèses et des pins chétifs rampant à sa surface. La nature a donné à cette région un animal qui seul la rend habitable pour l'homme, c'est le renne. Plus au nord, le chien seul et deux ou trois espèces d'oiseaux accompagnent l'homme. Cette région qui suit immédiatement celle des glaces s'étend depuis et y compris le gouvernement d'Arkhangel, à travers des déserts immenses, jusqu'à l'Océan oriental. Elle n'est habitée que faiblement par des tribus nomades et peu nombreuses de Samoyèdes et d'Ostiaks et d'autres peuplades qui y ont émigré, mais qui en partie s'éteignent de plus en plus; car, l'homme grossier de la nature ne supporte pas le voisinage de l'homme civilisé. Indépendamment des

ressources qu'offre le renard, la plus grande partie de la population de cette région se nourrit de poisson, et emploie contre le scorbut qui la tourmente très violemment, quelques espèces de cochlearia. C'est principalement dans cette zone qu'on fait la chasse aux mammifères terrestres et aquatiques pour leur fourrure, ainsi qu'aux cygnes et aux oies sauvages qui au temps de la mue y couvrent, comme oiseaux de passage, par bandes immenses les bords des lacs innombrables, dont les *toundras* sont parsemés, et y font leurs nids. Ces oiseaux fournissent à la population éparse de ces contrées, une grande partie de sa subsistance. C'est sur les confins de cette région et de celle de la glace, à l'embouchure des grands fleuves, et sur les rivages élevés de quelques îles, que l'on trouve ces restes si prodigieusement nombreux d'ossemens gigantesques d'espèces d'animaux qui aujourd'hui ne vivent plus, et surtout de mammouth. C'est là qu'on a rencontré, entre autres, le squelette encore revêtu de chairs et de poils de l'un de ces habitans de l'ancien monde, desquels l'existence restera probablement pour toujours une énigme pour le naturaliste.

III.

La *région des forêts et des pâturages* suit par degrés celle des plaines revêtues de la mousse des rennes; les buissons rampans et chétifs y deviennent graduellement des forêts de pins blancs, de mélèses

et d'autres arbres ; forêts où la main de l'homme n'a pas encore porté la hache pour détruire les magnifiques ouvrages de la création.

Le long du bord des rivières et dans les autres lieux ouverts, l'abondance de l'herbe annonce une fertilité extrême de la terre ; mais des gelées tardives au printemps et prématurées en automne, s'opposent à la culture des céréales. Voilà pourquoi, dans les parties septentrionales de cette zone, la chasse est la principale occupation de l'homme, notamment la chasse aux écureuils, animal qui appartient principalement à ces contrées et qui y forme une condition essentielle du séjour de l'homme.

Dans les contrées méridionales de cette zone, il y a surabondance d'herbe et de foin, et c'est là qu'on commence à élever du bétail. Dans quelques cantons situés favorablement, on rencontre même ce qu'on peut appeler les postes avancés de la culture des céréales, mais elle est réellement insignifiante.

La partie septentrionale et la contrée la plus orientale de cette région, sont habitées par diverses tribus nomades, puis viennent les peuples qui, tels que les Sirjênes, les Finois et d'autres, vivent dans des demeures fixes. Presque tous les habitans de l'intérieur de la Finlande, subsistent principalement de l'éducation du gros bétail. Il est difficile de déterminer les limites méridionales de cette région, parce qu'elle s'y confond souvent avec la suivante.

IV.

Nous avons donné le nom de région de la *culture qui commence par l'orge*, à celle dont nous allons nous occuper, parce que la courte durée de l'été et les fréquentes gelées du matin, ne permettent d'y cultiver avec succès que ce genre de céréales. Avec des soins assidus, quelques plantes du jardinage y réussiraient peut-être, et il vaudrait la peine d'essayer d'y planter des pommes de terre. Les habitans de cette région sont des colons russes, finnois, siriènes et autres, qui à cause du peu d'importance de l'agriculture, trouvent à vivre de l'éducation du bétail, de la chasse, de la pêche, du commerce du bois, qu'ils expédient en trains, et d'autres branches d'industrie. Dans beaucoup de cantons du gouvernement d'Arkhangel et de Vologda, on nourrit de très belles races de bœufs. On peut prendre, par approximation, pour la limite méridionale de cette région, une ligne qui passe par Iarensk, ville du gouvernement de Vologda sous 62° 25′ et d'autres lieux situés sous le même parallèle à peu près jusqu'au 63° de latitude boréale.

La nature, ainsi que l'auteur a eu l'occasion de s'en convaincre, offre en général, dans cette zone, un bel aspect; des forêts immenses, de grandes rivières, de magnifiques prairies, et surtout la végétation vigoureuse, y produisent une impression profonde, et tout-à-fait particulière, et semblable à celle

qu'ont éprouvée beaucoup de voyageurs célèbres dans les cantons impénétrables des deux Amériques.



V.

Nous avons nommé *région du seigle et du lin* celle de l'agriculture constante dans le nord, parce que ce sont les végétaux qui lui sont spécialement propres. Elle s'étend depuis les limites de la précédente, en allant vers le sud, jusqu'au milieu du gouvernement de Tchernigov, à peu près jusqu'au 51e degré de latitude boréale et se prolonge à l'orient en fléchissant un peu vers le midi. Il serait superflu de présenter ici un tableau détaillé de cette vaste région qui embrasse la partie la plus importante du grand empire de Russie; nous nous en tiendrons donc à quelques remarques partielles.

1° On conçoit aisément que la portion méridionale de cette région a quelques avantages sur la septentrionale; mais ils ne sont pas assez considérables pour qu'on puisse en faire la base d'une subdivision particulière; on peut affirmer que le climat des cantons de transition a quelques désavantages; c'est ce qu'on observe surtout dans la Russie Blanche, ainsi que d'autres particularités défavorables à cette contrée.

2° La différence entre les points de limite de l'ouest et de l'est de cette région est très frappante. On peut prendre pour le climat propre de la Russie celui de Moscou; il est tempéré et très favorable à

l'agriculture. Les contrées de la Sibérie sont bien plus âpres. Dans l'ouest, au contraire, au-delà de la Duna et du Dnepr un grand changement se montre graduellement; le climat du gouvernement de Lithuanie est beaucoup plus doux; puisque, par exemple les poiriers et les pruniers réussissent en plein air à Grodno et à Bialystock, tandis que dans les autres cantons situés sous la même latitude, on ne peut pas les élever en plein air.

3° A l'aide de circonstances favorables, et par le moyen de soins employés pour les acclimater graduellement, des arbres fruitiers, notamment les pommiers, poussent aussi dans des cantons passablement septentrionaux; mais d'un côté ils exigent une attention toute particulière, et de l'autre les gelées détruisent souvent les arbres. C'est pourquoi les arbres fruitiers n'appartiennent pas proprement aux productions particulières à cette region.

4° Dans les provinces de la mer Baltique, indépendamment de la position occidentale, le voisinage de cette mer exerce aussi de l'influence sur le climat; il y est un peu plus doux que dans les autres parties de la Russie moyenne situées sous la même latitude.

5° La plus grande portion de cette région de la Russie européenne étant une plaine avec des montagnes et des collines peu considérables, la différence du climat n'y est pas très remarquable : elle y est produite principalement par les

forêts et les marais, ainsi que par la nature du sol.

6° L'agriculture est encore presque sans exception, dans cette région, au degré le plus bas d'une économie rurale soumise à des règles; les champs s'y reposent tous les trois ans. Dans la Russie proprement dite, on rencontre, par exception, çà et là des commencemens d'amélioration dans la culture de la terre, cependant ce ne sont guères que des essais, ou simplement une sorte de luxe dans l'exploitation de la campagne. Au contraire, dans les provinces de la mer Baltique, on a déja fait des progrès importans par l'introduction de récoltes alternes.

7° L'éducation du bétail reste également, sauf quelques exceptions, presque sans aucune amélioration; elle ne forme pas une branche particulière d'industrie, et n'est pratiquée que comme nécessairement liée à l'agriculture.

8° Les forêts diminuent à vue d'œil dans cette zone, à l'exception des cantons d'où le transport du bois à des lieux éloignés n'est pas commode. Cette circonstance menace d'être d'autant plus désastreuse, que plusieurs lieux situés plus au sud ne sont approvisionnés de bois que par celui qui arrive de cette zone en flottant sur les rivières. C'est pourquoi l'amélioration du régime forestier est aussi nécessaire chez nous que l'amélioration de l'agriculture, laquelle d'ailleurs peut aussi contribuer beaucoup au

rétablissement des forêts, puisque quand la culture des champs est améliorée, on a moins besoin de champs et de prairies nouvelles, et aussi puisque au moins, sur les propriétés particulières, on a coutume de ne pas couper autant de bois pour cet objet.

9° Le trait caractéristique de cette zone consiste dans ses nombreuses voies de communication par eau; elles sont si étendues et si commodes qu'on peut, avec raison, les nommer uniques dans leur genre. Sans leur secours, les produits de l'agriculture des provinces de l'intérieur n'auraient presque pas eu de débouchés. Nous ne ferons mention que du suif, dont on en exporte tous les ans pour une somme de 40 millions.

VI

La *région du froment et des arbres fruitiers* est ainsi nommée par nous, non parce que ces deux productions de la terre ne viennent pas dans la précédente zone, mais parce qu'on les trouve en plus grande quantité dans celle-ci et qu'elles y sont propres à son climat naturel. On peut regarder cette région comme s'étendant à peu près jusqu'à Iekaterinoslav ou jusqu'au 48e degré de latitude nord.

On commence à y cultiver, avec plus grand succès que dans la région précédente, plusieurs végétaux tels que le millet, le sarrasin et d'autres, ainsi que le tabac, qui peut devenir avec le temps une source

considérable de profit, quoiqu'il épuise la terre. Le chanvre y est semé aussi en plusieurs endroits avec plus d'avantage que dans les contrées plus septentrionales. Un des objets les plus importans de l'économie rurale de cette zone est l'éducation du bétail. Celle des chevaux et celle des moutons y forme déja deux branches spéciales d'industrie; on y élève le gros bétail au contraire, quoiqu'il soit très nombreux, plutôt comme utile et lié à la culture des champs. L'éducation des abeilles y est également une branche de l'économie rurale importante, surtout pour le paysan, cependant elle n'est point particulière à cette zone. La distillation de l'eau-de-vie forme, par l'abondance et le bon marché du blé, un objet principal de l'industrie dépendante de l'agriculture.

Une grande partie de cette région a été habitée plus tard que les précédentes d'une manière permanente; les établissemens de la partie méridionale ne peuvent être considérés comme faits d'une manière sûre et durable que depuis la réunion de la Russie nouvelle et de la Crimée à l'empire russe. Présentement cette région peut être appelée à bon droit, le grenier de l'empire, puisque par la surabondance des grains qu'elle produit, elle assure non seulement la subsistance de la capitale et des armées; mais elle fournit aussi au commerce extérieur par mer, une quantité considérable d'objets bruts pour l'exportation, indépendamment du chanvre. On peut donc présumer avec fondement, qu'avec l'accroissement de

la population et de la culture, le danger de la famine qui, autrefois était fréquente chez nous, cessera entièrement. Mais plus l'espoir fondé sur les productions de cette zone est certain, d'après les règles ordinaires, plus on ressentirait vivement le malheur d'une mauvaise récolte générale, qui d'ailleurs ne peut arriver que très rarement.

D'après l'importance de cette zone, il est nécessaire de prendre ici en considération particulière quelques points particuliers qui la concernent relativement à l'agriculture ; de ce nombre sont nommément les steps, la différence des climats, la population relative, et l'état de la culture des terres.

Les steps sont une espèce de terrain particulier à l'Europe orientale et à l'Asie moyenne; ils diffèrent entièrement des savanes ou prairies de l'Amérique, parce que celles-ci, au temps des pluies tropicales, sont en plusieurs endroits absolument couvertes d'eau. Les causes du manque de bois dans les steps sont les suivantes : 1° dans plusieurs cantons, la dureté ou la qualité trop compacte de la terre, qui est en général préjudiciable à la croissance des arbres; c'est pourquoi on n'en peut planter aucun, quand on n'a pas creusé très profondément le sol; 2° la terre tourbeuse qui dans les endroits où elle se trouve, n'est pas très favorable à la crue des arbres; 3° la nature du climat oriental et la sécheresse dominante du climat méridional, qui par l'élévation générale de toute la contrée, sont la cause

principale de la végétation chétive, par exemple des pommes, que portent des arbrisseaux bas ne dépassant que de très peu les hautes herbes; 4° la nature saline de beaucoup de cantons, qui s'oppose non-seulement à la croissance des arbres et des plantes, mais aussi à la culture des champs.

Les causes accidentelles sont la destruction des forêts qui jadis couvraient ces lieux, et de l'existence desquelles on rencontre des traces incontestables. Cette dévastation résulte principalement de la manière de vivre des peuples nomades, de l'incendie des steps, de l'anéantissement des jeunes arbres par le bétail. Toutes ces causes exerçaient autrefois une influence d'autant plus considérable, que depuis les temps les plus anciens, des peuples depuis longtemps éteints, vivaient dans ces steps et en sortaient pour envahir et ravager les pays occupés par des nations vivant de l'agriculture. Les forêts qui ont été une fois entièrement extirpées, ne se renouvellent presque plus d'elles-mêmes; et leur absence augmente non-seulement la sécheresse naturelle du sol, mais laisse plus d'espace à l'action du vent et du froid; ainsi le climat des steps devint plus dommageable. Le caractère particulier des contrées où dominent les steps, peut au premier coup-d'œil, faire paraître insuffisans les faits que je viens de citer, mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des développemens détaillés.

Les steps peuvent dans leur ensemble être divisés

en herbeux, landes parsemées de ray-gras, salés, sablonneux et pierreux, sans parler de ceux qui sont couverts de roseaux dans les lieux bas. Ils ont une grande influence sur la population et l'agriculture de cette sixième zone. Si d'un côté ils sont favorables à l'éducation du bétail, par laquelle les peuples nomades sont si utiles à la Russie, d'un autre côté ils entravent une culture régulière par le manque de forêt, par le grand nombre d'emplacemens inutiles à l'agriculture, par leur climat désavantageux, par la difficulté de défendre les champs contre les tribus errantes, et par leur pénurie d'eau, qui forme un obstacle essentiel à une population proportionnée à l'étendue du territoire. De plus, les steps donnent lieu, en partie, au système de culture par le défrichement des champs incultes (*pereloghi*) dont il sera question plus bas.

Cependant les steps inféconds dédommagent en partie de leur inutilité, par des lacs salans, qui sont vraisemblablement des restes de la mer, laquelle couvrait autrefois toutes ces contrées; quelques-uns peuvent aussi provenir de couches de sel gemme, cachées sous leurs eaux, ou de larges lits d'argile saline qui ont leur écoulement dans ces nappes d'eau. Il n'est pas improbable que par l'emploi persévérant des meilleures méthodes de culture, plusieurs de ces cantons salans pourront donner les productions végétales propres à leur nature; tandis que dans d'autres lieux, l'arrosement des steps pourra procu-

rer de grands avantages, surtout si le creusement des puits artésiens et des aqueducs élevés par l'art réussissent.

Mais le principal profit des steps consiste dans la possibilité qu'ils offrent d'y faire paître des troupeaux considérables de moutons de races perfectionnées. Quand on considère le bas prix des terres chez nous, la vaste surface des steps consacrés au pâturage des moutons, le bon marché du froment et de la main d'œuvre, on peut présumer avec fondement qu'un jour la Russie approvisionnera de laine une grande partie de l'Europe, à l'exception, peut être, des laines les plus fines, dont la production peut être plus convenablement l'objet des soins dans les contrées où l'éducation des moutons est unie à une agriculture perfectionnée; or, sous ce rapport, un commencement remarquable a déja été fait dans les provinces de la mer Baltique, et dans quelques autres gouvernemens de l'empire.

La différence du climat des diverses parties de cette région semi-méridionale, est beaucoup plus frappante que dans les précédentes. Celui des gouvernemens occidentaux tels que Kiev et la Podolie est très doux, tandis que ceux de l'est, sans parler de la Sibérie, qui offre dans son climat des dissemblances qui lui sont propres et particulières, ont la plupart des désavantages du climat oriental et asiatique, notamment dans les steps et dans les cantons voisins de la septième zone; or, il en doit résulter

une différence considérable relativement à l'agriculture. Dans l'est on ne peut pas obtenir sous une latitude semblable, avec le même succès les végétaux qui réussissent très bien dans les cantons de l'ouest. Du reste il est vraisemblable qu'avec le temps, par l'extension de l'agriculture, ainsi que par les plantation d'arbres, le climat s'améliorera dans plusieurs cantons de cette zone.

Sous le rapport de la population les contrées de cette zone peuvent se diviser en trois catégories; la première comprend celles qui de tout temps ont été cultivées par les Russes occidentaux; tels sont les gouvernemens de Podolie, de Kiev, de Nouvelle-Russie, etc.; la seconde, ceux qui comme celui de Koursk et d'autres, n'ont que plus tard été peuplés, principalement de Russes orientaux; enfin la troisième, ceux qui n'out été peuplés que par la suite, comme celui de Saratov. Dans la plupart des gouvernemens des deux premières sortes, la population est assez considérable relativement à la surface du terrain, et par suite du mode de culture encore en usage aujourd'hui, et par le grand besoin de forêts, de prairies et de pâturages, la terre manque en quelque sorte. C'est ce qui se fait surtout sentir dans différentes contrées de la petite Russie, notamment dans le gouvernement de Poltava, où le bien-être des habitans a beaucoup souffert par le nombre excessif des cabarets.

Il n'existe que trois moyens de remédier à ce

manque de terrain; 1° transporter les habitans dans d'autres contrées, mais cela est sujet à de grandes difficultés; 2° augmenter les branches d'industrie, et les fabriques propres aux villes et aux campagnes; mais il ne peut en résulter des effets bien avantageux à cause de la nature des localités, à cause du caractère de la masse de la population, à cause de la pénurie du chauffage et de la rareté des débouchés pour les productions. Il ne reste en conséquence qu'un unique moyen, l'amélioration de l'agriculture qui pourrait rétablir, sans aucun doute, l'ancien état florissant de la petite Russie et des autres contrées, ainsi que nous le verrons par la suite, car les cantons qui chez nous passent aujourd'hui pour manquer de terres, seraient regardés, dans d'autres pays de l'Europe, sans parler de l'Angleterre, de la Belgique et de la Haute-Italie, à cause de l'état perfectionné de leur agriculture, comme ayant une surabondance de terre. Mais on a dit que la grande quantité de terres sans maîtres et de steps, ainsi que le sol fécond de cette région, sont cause que l'agriculture y consiste principalement en *pereloghi*, c'est-à-dire dans le défrichement et la culture arbitraire d'un morceau de terre que l'on abandonne de nouveau quand il n'a plus la fécondité nécessaire, pour passer à un autre. Mais cette pratique n'est pas générale, car en beaucoup d'endroits, l'assolement de trois ans est introduit, et très récemment quelques essais ont été faits pour les récoltes alternes.

Il est tout naturel que l'homme dans les lieux où il y a surabondance de terrains fertiles, préfère à la culture assidue d'un seul et même champ, le simple labourage d'une nouvelle pièce de terre, parce qu'il sent bien que dans ce cas, il enlève, pour ainsi dire, une partie considérable de la force créatrice de la nature, qui aide à ses efforts, et sous ce rapport, il agit très sagement. Mais avec l'accroissement de la population arrive le temps où ce procédé n'est plus convenable. Les champs qui négligemment labourés, puis de nouveau abandonnés, ne sont pas ensuite rendus féconds, perdent peu à peu leur faculté de produire; le temps du repos ou de la jachère devient nécessairement toujours plus court, le terrain de provinces entières moins fertile, les moissons sont moins abondantes, et les mauvaises récoltes plus fréquentes, les pâturages du bétail diminuent, les forêts n'existent plus que dans le souvenir. Tel est l'état dans lequel se trouve une partie considérable de la nouvelle Russie, et des autres gouvernemens cultivés depuis long-temps. L'introduction de l'assolement de trois ans, quoique préférable au défrichement de champs abandonnés, ne pouvait pas encore éloigner ces désavantages; les récoltes alternes, l'emploi modéré et convenable des engrais et des autres moyens qui favorisent la fertilité, la culture des pommes de terre, et quand cela est possible, du maïs, les semis de plantes fourragères, de betteraves,

et l'augmentation de la culture des plantes qui fournissent un aliment au commerce, notamment des plantes oléagineuses, par exemple, du colza ou des navets, et des autres végétaux d'une culture facile, peuvent seuls améliorer la position des habitans. Réellement le paysan ne comprend pas aisément l'agriculture améliorée, et peut-être lui manque-t-il en partie un bien-être nécessaire pour l'introduire complètement; mais il lui reste les plus faciles des moyens d'amélioration dont il vient d'être fait mention, et qui ont une influence remarquable sur l'amélioration de sa condition. Il serait très désirable que l'on commençât à introduire des méthodes d'agriculture perfectionnée, au lieu d'attendre comme jusqu'à présent son principal revenu de la distillation des grains pour en obtenir de l'eau-de-vie.

On objectera probablement que même les productions actuelles de la terre ne trouvent pas de débit. Ce défaut de débouchés doit principalement être attribué à la circonstance que la culture se borne presque entièrement à celle du froment, dont les gouvernemens ont de plus en plus besoin. L'amélioration de l'agriculture n'a pas un résultat brusque, mais avec le rétablissement graduel du bien-être du paysan, des villes s'élèveront et floriront, et elles faciliteront et assureront le débouché des produits de la culture.

Du reste on se tromperait si l'on présumait que dans cette région il se trouve des cantons où, à cause de la densité de la population, il ne serait pas

nécessaire de passer de l'assolement triennal à la récolte alterne; au contraire, ce changement serait partout très avantageux excepté dans les endroits où il se trouve encore une quantité considérable de terres non cultivées.

VII.

Nous passons maintenant à la description de la septième région que nous avons nommée *région du maïs et de la vigne*, quoique du reste toutes les productions de la sixième zone y réussisent. La vigne exige, comme on le sait, ses localités toutes particulières, et le maïs y est connu non pas tant comme production exclusive, que comme production principale.

Cette région embrasse la Bessarabie, la nouvelle Russie, le pays des Cosaques du Don, le gouvernement d'Astrakhan, et le territoire du Caucase. La portion de la Sibérie qui entre dans les limites de cette zone, ne peut guère, à cause des particularités de son climat, être comptée comme en faisant partie. Presque toute la surface des provinces qui viennent d'être nommées consiste en steps qui sont employés seulement au pâturage du bétail, ou entièrement stériles. La partie méridionale de la Crimée appartient proprement à la zone suivante.

Voici le cararactère distinctif qu'on peut adopter pour les provinces de cette région; la Bessarabie est montagneuse, boisée et fertile, dans sa partie supérieure; la partie inférieure offre beaucoup de steps,

et dans le voisinage du Danube est couverte de roseaux et insalubre, mais près des autres rivières et dans d'autres cantons, favorable à la culture de la vigne. Le gouvernement de Kherson présente une plaine coupée de vallées étroites et profondes (*balki*, ravins) et dont le sol convient peu, sans l'aide de l'art, aux plantations d'arbres. Les sécheresses qui surviennent fréquemment, occasionent quelquefois des mauvaises récoltes. De plus les sauterelles occasionent parfois ici, de même que dans d'autres contrées de la septième région, de grands dommages. Le gouvernement d'Iekaterinoslav ne souffre pas autant d'inconvéniens que celui de Kherson; mais dans l'est, sur le dos des monts Donezk, dans le voisinage de Bakhmout et de Slavênoserbsk les sécheresses sont fréquentes. La Tauride a une surabondance de sel, et dans le nord, des steps, ce qui la rend plus convenable à l'éducation du bétail. Mais la Crimée méridionale a un climat de jardin, et la côte méridionale surtout appartient par sa situation avantageuse au sud-ouest, et par l'influence de l'air de la mer, ainsi qu'il a été dit plus haut, plutôt à la huitième zone. Non seulement les vignes et les arbres fruitiers qui les accompagnent ordinairement y réussissent à merveille, mais aussi les oliviers, les câpriers et d'autres végétaux délicats, qui s'y trouvent en partie et qui vraisemblablement pourraient y croître en plus grande quantité, s'ils étaient complètement acclimatés. Les parties méridionales du

gouvernement de Voroneje sont des steps, mais propres à l'agriculture. Le pays des Cosaques du Don y est plus favorable dans le sud-ouest. Les monts Donezk qui s'y prolongent, donnent de la houille, du fer, et de la graphite. Les autres parties sont plus ou moins propres à l'agriculture, mais le long des rivières il y a des endroits convenables aux vignes. Plusieurs cantons du territoire d'Astrakhan ont un terrain sablonneux, qui offre de maigres pâturages. Les vignes y sont cultivées à la manière des Asiatiques, par le moyen d'irrigations artificielles, c'est pourquoi les raisins ne valent rien pour faire du vin. La partie septentrionale du gouvernement du Caucase est presque partout sablonneuse, avec des terrains et des ruisseaux salans. Les nomades qui y vivent y élèvent de beau bétail. La partie méridionale, le long des rivières, est, en divers endroits, favorable à l'agriculture, et notamment au froment, dans les lieux encore en friche; les cantons occidentaux l'emportent, sous ce rapport, sur les orientaux. Dans les environs de Kisliar, on fait du vin, mais il est presque tout converti en eau-de-vie. Il n'est pas douteux que dans d'autres lieux également bien situés on ne pût cultiver la vigne. Le pays des Cosaques de la Mer-Noire est en partie bas, en partie semblable à la partie orientale de la Caucasie.

En général la population de cette région est peu considérable. Les commencemens d'agriculture appartiennent généralement à une époque très récente.

Une portion assez considérable des habitans est d'origine asiatique; on y rencontre aussi une quantité assez forte de nomades, les autres sont des Russes, des Moldaves, des Grecs et des colons allemands, parmi lesquels les Mennonites se distinguent comme bons cultivateurs. Cet état de la culture peut faire espérer que par la suite, différentes branches essentielles de l'agriculture et du jardinage deviendront florissantes. L'éducation du bétail est importante comme branche spéciale d'industrie. C'est là surtout qu'on élève principalement les nombreux troupeaux de superbes mérinos, dont le nombre peut avec le temps s'accroître infiniment. On ose espérer qu'à l'avenir de grands troupeaux de ces animaux pourront aussi être entretenus en Sibérie, c'est pourquoi l'entreprise de la compagnie qui a résolu d'y envoyer cette race de moutons, mérite des louanges particulières. Cette branche d'industrie peut prendre un nouvel essor si par la suite les métairies de la couronne sont employées à des bergeries. L'éducation des mérinos est d'une pratique difficile pour les tribus nomades, parce que dans les périodes rudes de l'hiver, il faut donner aux moutons un refuge dans des bâtimens convenables, et par conséquent avoir des provisions de foin.

Le principal inconvénient de cette zone consiste dans la disette de bois, et dans la difficulté d'y faire des plantations; on est obligé de se servir pour chauffage de l'herbe des steps, de roseaux, de paille

et de bouse de vache séchée. L'emploi de ces deux dernières substances est absolument contraire aux principes d'une agriculture perfectionnée, cependant il faut l'avouer, déja dans la plus grande partie de cette zône, des pratiques d'amélioration ont été introduites dans la culture. En général, on doit d'abord appliquer principalement ses soins à l'augmentation des troupeaux de moutons, au jardinage, à la culture de la vigne, du maïs, des plantes qui fournissent des produits au commerce, etc. Suivant toutes les probabilités, les semis artificiels de graminées y seraient très avantageux, tant pour fournir des pâturages au bétail, que pour cultiver plus tard des céréales. Une opération non moins importante serait les semis et les plantations de forêts, non seulement pour avoir du bois de construction et de chauffage, mais aussi pour produire une amélioration du climat. Jusque là, il faut se contenter des moyens de chauffage actuels; d'ailleurs on peut tirer un bien meilleur parti de la houille des monts Donezk, si l'on adapte la manière de l'employer, à la nature de cette substance combustible. On devrait aussi s'occuper de la recherche de la tourbe.

Il y a trois moyens de former des forêts : 1° semer des arbres résineux; parmi lesquels le mélèse croît le plus promptement dans les lieux où le sol lui convient, n'est pas trop élevé, et est protégé contre les violences des vents, qui pourraient nuire au jeune plant. C'est à l'abri des premiers arbres

que les autres réussissent; 2° planter des forêts entières, ce qui est pourtant sujet à de grandes difficultés, et à d'autres égards ne réussit pas à cause de l'excessive dureté du sol; 3° planter, peu à peu, des espèces particulières d'arbres dans le voisinage des métairies et des villages, le long des rivières et des étangs, sur le bord des champs et des chemins, dans les lieux bas et surtout dans les ravins, où déja se montrent des buissons. Par ces moyens on obtient avec le temps une quantité considérable de bois, qui même, lorsqu'il ne serait pas de l'espèce la plus compacte, pourrait néanmoins servir à plusieurs usages domestiques. On peut recommander pour les premières plantations les saules, les peupliers, et d'autres bois qui croissent avec promptitude et dont les branches fournissent une coupe périodique. C'est de cette manière que plusieurs contrées de l'Europe s'accommodent, et à mesure que les arbres augmentent le climat s'améliore. On peut tirer des grands arbres fruitiers du bois excellent pour le façonner, de même que dans les vignobles : l'émondage annuel des sarmens donne une quantité assez considérable de chauffage.

Malheureusement l'homme est peu enclin à entreprendre des choses dont il ne peut espérer que les fruits ne récompenseront sa peine que très tard ou même après sa mort, surtout quand il s'agit de choses auxquelles il n'est pas accoutumé. C'est par ce motif que dans les cantons où précédemment on ne

connaissait que l'agriculture, il est très difficile à persuader aux gens, ainsi que l'apprend l'expérience, de s'occuper de planter des arbres fruitiers et bien plus encore des arbres forestiers. Nous osons cependant espérer que le sens commun et la satisfaction que l'homme trouve dans une occupation utile, puisqu'il travaille pour le bien de sa postérité, quand même les commencemens seraient difficiles, vaincront peu à peu les obstacles qui s'y opposent.

VIII.

La *région de l'olivier, de la soie et de la canne à sucre* comprend la Russie transcaucasienne. Le climat y offre de grandes différences à cause de sa situation au milieu des montagnes, c'est ce que prouvent les espèces de productions naturelles. Dans les vallées croissent les plantes des climats chauds; tandis que sur les hauteurs on sème du blé et on a des pâturages pour les bestiaux. Le terrain même offre de grandes différences, et dans l'est s'étendent de vastes steps. En général on peut diviser de la manière suivante les climats orientaux de cette contrée. Sur les hauteurs, où au-dessous de la limite des neiges perpétuelles, et plus bas, au-dessous des pentes escarpées et nues commence la région des végétaux, on ne rencontre que des pâturages; ensuite viennent les champs, qui produisent du froment et d'autres céréales. Dans les vallées modérément chaudes, le

raisin et d'autres fruits délicats mûrissent; le mûrier y croît aussi, et du reste se trouve également dans d'autres cantons tempérés. Dans les vallées plus chaudes, surtout du côté de la Perse, on cultive le coton, le riz et d'autres productions des contrées méridionales. Beaucoup de cantons ont besoin d'être arrosés par des moyens artificiels que les Asiatiques entendent à merveille. L'olivier se trouve davantage dans la partie orientale, dans des lieux qui sont favorables aux arbres en général et en particulier à cette espèce. Autrefois on y voyait aussi la canne à sucre, cet important végétal; à la vérité on la cultive de nouveau dans les territoire bas, fertiles et chauds, voisins de l'embouchure du Kour, mais on ne peut guère se flatter que cet objet de culture puisse acquérir une extension importante.

La division des climats, d'après l'élévation au-dessus du niveau de la mer, dont nous avons fait mention, offre une analogie remarquable avec la différence des climats d'après les degrés de latitude, telle que nous l'avons décrite, avec cette exception, que dans les pays transcaucasiens, les montagnes sont pauvres en forêts, circonstance qui néanmoins, selon la vraisemblance, doit être attribuée plutôt à des causes locales, qu'à une règle générale. Les contrées transcaucasiennes possèdent aussi plusieurs productions naturelles qui sont d'une grande valeur telles qu'une espèce particulière de cochenille, l'assa-fœtida, la garance, le safran et d'autres

dont l'emploi convenable peut par la suite procurer de très grands profits.

La production la plus importante de la Transcaucasie est sans doute la soie; l'insecte qui la file vit ici dans sa patrie. On ne doit rien négliger pour perfectionner la culture des mûriers, l'élève des vers à soie, et le dévidage de la soie, puisque que le produit, indépendamment de ce qui est employé en Russie, peut être expédié par le Danube, au centre de l'Europe. On peut partout filer la soie.

Après la soie la culture de l'olivier paraît être la branche la plus avantageuse de l'industrie agricole dans la Transcaucasie. Les vignobles y sont aussi très profitables, mais plus pour la consommation locale. Il est également à propos de faire mention ici d'une plante oléagineuse, le sésame, cultivée en grande quantité et avec un avantage notable en Egypte et aux environs de Constantinople. L'huile que l'on exprime de ses graines a bon goût et ne le cède pas à la meilleure huile de Provence. La culture du cotonnier est aussi très avantageuse, mais il est difficile qu'elle prenne plus d'extension, et il en est de même du riz. L'un et l'autre rendent le climat insalubre. Avec le temps il sera peut-être possible de tirer aussi du profit de la culture de l'indigo; mais pour le moment, on ne peut rien dire de déterminé sur ce point. Il en est de même des autres plantes intertropicales. Toutefois, d'après un examen superficiel on reconnaît que le pays au-delà du

Caucase n'est pas assez méridional pour ces végétaux, et que par conséquent il est difficile d'attendre beaucoup de cet essai. Il est par conséquent plus convenable, ainsi qu'on l'a dit plus haut, de s'occuper particulièrement de choses qui sont principalement appropriées à la localité du pays, et non moins important de songer à donner de l'extension à l'agriculture ordinaire qui nourrit les habitans et l'armée, car c'est là un besoin essentiel.

Cette suite d'observations sur les différences de climats, depuis celui des glaces perpétuelles, jusqu'à celui de la canne à sucre, donne une mesure approximative de l'étendue gigantesque de notre patrie, et des moyens dont elle peut disposer pour son bien-être.

OBSERVATIONS

SUR LES MOEURS DES PEUPLES

QUI HABITENT

LA COTE MÉRIDIONALE D'ARABIE

ET LES RIVAGES DE LA MER ROUGE,

ET REMARQUES

SUR LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE DE CETTE CONTRÉE ET SUR LA ROUTE DE KOSIR A KENEH PAR LE DÉSERT;

PAR JAMES BIRD.

Une communication par les pyroscaphes ou bâtimens à vapeur, entre l'Inde et la Grande-Bretagne, étant devenue l'objet de l'attention générale; les derniers renseignemens relatifs aux habitans de l'Arabie méridionale et des rivages de la Mer-Rouge, peuvent être de quelque intérêt pour les membres de cette société. Je dois à la complaisance de diverses personnes la connaissance de quelques-uns des faits

géographiques que je donne ici, et le reste de cet écrit est le résultat de mes observations personnelles et des recherches que j'ai faites parmi les Arabes.

Le 10 janvier 1833, après midi, je m'embarquai à Bombay, à bord du *Hugh-Lindsay*, bateau à vapeur du gouvernement, qui était sur le point de faire son quatrième voyage à la Mer-Rouge; et le 20 du même mois, de grand matin, je vis pour la première fois les hautes terres de la côte d'Arabie, qui sont à l'est du Ras-Charwin ou Kisin-Point. A neuf heures du soir, nous n'étions plus qu'à vingt-cinq milles de distance de la côte, et nous trouvâmes qu'elle était partout escarpée et montagneuse; elle nous parut d'abord ressembler parfaitement aux rivages de l'Inde; mais quand nous l'eûmes examinée de plus près, nous fûmes promptement convaincus que nous nous étions trompés. Les montagnes qui s'élèvent à la hauteur de deux ou trois milles pieds, présentaient çà et là ces masses à sommet aplati, qui sont propres aux formations trappéennes, avec ces escarpemens et ces angles saillans et rentrans, semblables à ceux des travaux de fortification qui caractérisent la côte du Dekkan, mais sans un arbre, sans la moindre apparence de verdure, sans même ces buissons chétifs qui couvrent et embellissent jusqu'au rivage le plus aride de la côte de l'Inde. La stérilité semble réclamer cet affreux pays comme lui appartenant. L'œil de l'observateur parcourt avec étonnement cette région où la profondeur et l'âpreté

des ravins qui descendent jusqu'à la mer, lui font naître la pensée que la désolation y règne victorieusement.

Nous laissâmes bientôt derrière nous les deux colonnes verticales qui couronnent la crête des montagnes près du Ras-Charwin, et que l'on nomme les oreilles d'âne, à cause de la ressemblance que l'on s'imagine y trouver; et le bateau à vapeur continuant sa marche sur la mer devenue très unie, nous mouillâmes de bonne heure dans la matinée du 21, à Makallah. Ce port, depuis la ruine d'Aden, est devenu une place de quelque importance; il est généralement fréquenté comme entrepôt, par les bâtimens marchands de l'Inde et de la côte de Barbara.

Makallah, situé au nord-nord-ouest d'une petite pointe de terre qui abrite la ville à l'est, est caché à la vue de ceux qui arrivent de l'Inde, jusqu'à ce que le navire ait arrondi la pointe, et soit presque entré dans la baie. Là les grands bâtimens trouvent un mouillage sûr, tout contre la côte, excepté quand les vents de sud règnent, et dans ce cas ils sont entièrement exposés à leur violence. Makallah est sous la domination d'un cheikh indépendant, dont la puissance s'étend sur une douzaine d'autres villes du voisinage. Le possesseur actuel, un des membres de la famille qui depuis plusieurs générations commande à Makallah, se nomme Abd-al-Rab; il est âgé au moins de soixante-quinze à quatre-vingts ans; sa taille est haute, ses formes sont athlétiques,

son air est triste et refrogné, et annonce autant de fermeté dans ses projets, que de férocité naturelle. Peu de temps avant notre arrivée, il y avait eu entre le vieux cheikh et son jeune frère Abd-al-Habib, une de ces petites guerres, dans lesquelles chaque parti appelle à son secours les Bédouins du désert. Le dernier qui était plus populaire, à Makallah, que son frère, qui lui survit, réunit un fort parti en sa faveur, et s'empara d'un des quartiers de la ville, pendant que les amis de son rival en occupaient un autre. Durant plusieurs jours les deux partis firent l'un sur l'autre un feu insignifiant; mais Abd-al-Habib fut attaqué de symptômes de choléra, et mourut subitement; toutefois non sans soupçon qu'il avait péri par suite de poison administré secrètement. C'est ainsi que l'on se débarrasse facilement et sûrement d'un personnage qui gêne; et quoique nous ayons beaucoup entendu vanter l'hospitalité des Arabes, leur fidélité, la franchise avec laquelle ils se déclarent vos amis, ils hésitent rarement à démentir toutes ces belles qualités par leurs actions, dès que leur intérêt leur dicte une autre ligne de conduite. Les exemples d'empoisonnemens entre eux sont très fréquens, et parmi les étrangers distingués qui ont été leurs victimes, je peux citer le docteur Seetzen (1), voyageur regretté, qui fut empoisonné par le père de l'imam actuel de Sanaa. Ce

(1) Les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. I, p. 5 (3e série), donnent des détails sur Seetzen.

prince arabe a donné à M. Mackell, chirurgien-major à Bombay, un vocabulaire manuscrit qui avait appartenu au malheureux Seetzen, et qui contient les noms d'objets d'histoire naturelle, en allemand et en arabe.

Le présent cheikh de Makallah garde à son service un nombre considérable d'hommes pour le protéger contre les ennemis domestiques, ou les attaques des cheikhs qui se partagent la possession de cette côte, et qui souvent sont en guerre les uns avec les autres. Ces gens armés, qui sont généralement esclaves, et que l'on a recrutés parmi les Sohaïlis de la côte d'Afrique, sont cependant employés d'une manière moins innocente qu'à humilier leurs ennemis, ou à mettre fin à une sédition; on les a vus piller des bateaux de l'Inde qui n'avaient nul moyen de défense; c'était sans autre motif que celui de remonter les finances de leur maître. La présence de nos croiseurs armés dans ces parages, la communication établie nouvellement entre l'Inde et les côtes de l'Arabie, par les bâtimens à vapeur, et les relations plus intimes et plus cordiales formées par les cheikhs avec notre gouvernement de l'Est, ont apporté des entraves salutaires aux dispositions effrénées des petits potentats qui possèdent cette côte. Le cheikh de Makallah cependant doit s'avouer coupable d'avoir commis autrefois beaucoup de ces mauvaises actions; et il n'a peut-être pas plus de chagrin en apprenant la mort d'un frère factieux

qu'à se livrer à un de ces actes de brigandage. Quoique l'on ait soupçonné qu'Abd-al-Rab n'était pas étranger à la mort de son frère, cependant il est beaucoup trop avancé en âge pour avoir pris une part active à ce meurtre; et son karani ou secrétaire, qui possède la confiance et le pouvoir de son maître, est à beaucoup plus juste raison considéré comme le coupable.

La côte d'Arabie, ainsi que nous l'avons dit précédemment, a un aspect tout-à-fait différent de celle de l'Inde; au lieu de roches d'amygdaloïde et de basalte qui, dans le dernier pays, garnissent les bords de l'Océan, nous trouvons ici des falaises escarpées de craie et de grès qui alternent avec des bancs obliques de terre calcaire blanche; au lieu du sol ferrugineux rouge qui couvre les flancs des montagnes, et nourrit l'herbe et les buissons, nous avons ici d'interminables montagnes de roc nu, des amas stérils de tuf trappéen et de brèche, où on n'aperçoit pas un brin de végétation; pour remplacer la couleur verte des terres hautes, nous avons une surface brune, ou d'un gris désagréable; de plus le caractère et les mœurs des habitans sont aussi dissemblables de ce qu'on voit ailleurs, que la nature de leur pays l'est de celle des autres. Le visage brun et brûlé du soleil, les formes maigres, mais agiles, l'énergie de l'Arabe, presque sans vêtemens, ne présentent pas une différence moins frappante, avec le teint clair, le regard posé, et les mouvemens indolens du marchand

hindou, coiffé d'un turban rouge à plis amples, vêtu d'une robe blanche, et qui est ici exilé de son pays natal pour courir après le gain. Les traits beaux et réguliers des marchands Soumalis de la côte de Barbara, leurs boucles de cheveux lisses, artificiellement changés en couleur de lin, et qu'ils laissent négligemment flotter sur leurs épaules, présentent encore un contraste frappant avec le teint de jais, et les cheveux laineux des Sohaïlis de la côte d'Ajam, qui n'ont pas les lèvres épaisses ni les mâchoires saillantes des nègres.

Le costume des habitans de ce canton se rapproche plus de celui des classes les plus pauvres des mahométans indiens que de celui des Arabes en général. Au lieu de cette longue chemise de toile de coton bleue avec de larges manches que portent les habitans de l'Egypte et de la Syrie, ici les Arabes se servent d'un morceau de toile de coton rayée, qui leur couvre les reins et les cuisses, et ils ont une tunique de toile de coton ou de drap qui ne dépasse pas les aines; ils mettent par-dessus une ceinture de cuir pour soutenir la taille; elle sert aussi à y placer la dague recourbée, ou djambia, et quelquefois des pistolets, car tous portent une de ces armes. Indépendamment de ces armes les gens de la suite militaire du cheikh sont munis de sabres et de fusils à mèche; leur coiffure ordinaire est un mauvais turban que quelques-uns tordent sur leur tête comme une corde autour d'un cône. Quelques-uns portent

des sandales, mais le plus grand nombre ont les pieds complètement nus. Les Soumalis sont encore plus légèrement vêtus que les Arabes, et n'ont en outre de ce qui leur couvre les reins qu'un morceau de toile légère, blanche, jetée négligemment sur leurs épaules. Les habitans de Makallah et les musulmans du Kahtiwar et du Guzérat se marient entre eux, et la plus jeune femme du cheikh est la fille d'un petit chef de ce pays.

Quand on approche par mer de Makallah, cette ville a une apparence assez imposante : les maisons qui, en général, sont à trois étages, ont des fenêtres étroites garnies de jalousies, des toits plats et des tourelles. Des murs en balustrade ornés dans le genre mauresque, et des treillis dentelés entourent les toits des maisons et procurent aux femmes d'une famille un lieu retiré où elles peuvent prendre de l'exercice, et un appartement frais pour dormir pendant les chaleurs d'avril et de mai qui doivent être intolérables. L'aspect de ces maisons, ressemblant à des châteaux, rappelle les habitations des barons des temps féodaux ; et le style de ces derniers bâtimens a probablement été emprunté des Arabes dans le temps des croisades. Les matériaux dont on se sert généralement dans les bâtisses sont des briques cuites au soleil, une terre calcaire blanche et de la chaux de coquilles brûlées : quand le tout est recouvert avec de la chaux, l'extérieur des maisons a un air de propreté et d'aisance qu'on ne trouve pas à l'intérieur.

Quand nous rendîmes visite au cheikh, nous le trouvâmes entouré d'une troupe de serviteurs arabes très sales, et au milieu d'eux il y avait plusieurs de ses enfans. Après quelques momens de conversation avec le commandant du bateau à vapeur, du café fait avec la cosse de la graine et des sorbets sucrés furent passés à la ronde; le café ne me plut pas, car il était sans sucre; quand je rendis ma tasse à un domestique, il avala avidement ce que j'y avais laissé; ce qui me prouva évidemment que les musulmans indiens, qui ne veulent ni manger ni boire avec les Européens, ont adopté ce préjugé des Hindous.

Les serviteurs de ce patriarche musulman, qui riaient et bavardaient entre eux, paraissaient tellement à leur aise devant leur maître, qu'ils reportaient l'imagination à ces premiers siècles où tous les membres d'une tribu partageaient les dangers de leur seigneur et assistaient aux conseils. Le cheikh nous reçut dans un appartement blanchi à la chaux, sale, d'environ vingt pieds de large, dont le plancher était couvert d'une natte commune sur laquelle le vieillard et son conseil étaient assis; et les seuls meubles appartenant à sa maison, qui eussent le caractère des temps modernes, étaient quelques chaises placées pour la commodité des visiteurs européens.

Les montagnes de Makallah qui descendent presque jusqu'au bord de la mer, et ne laissent presque ...as d'intervalle entre leur pied et la mer, sont ...osées de calcaire blanc traversé par du grès;

c'est là même roche qui forme les montagnes du désert entre Kosseir et le Nil. A la base de la montagne la plus haute, qui est située au nord-ouest de la ville, on rencontre de la brèche trappéenne qui s'étend à quelque distance le long du côté oriental d'une vallée étroite, dans laquelle coule un petit ruisseau de bonne eau, qui a sa source près du village de Bakraïn, à trois milles de distance du port.

Sur la route entre Bakraïn et Makallah, des veines de grès secondaire traversent la craie dans une direction est et ouest. On rencontre près du village une source chaude, dont la température est de 98° de Fahrenheit (29° 32). On trouve aussi une source d'eau froide, qui fournit de l'eau aux bateaux marchands, et aux habitans de Makallah. Au nord du village, la route continue à passer sur un terrain nu et pierreux, et de temps à autre, serpente assez profondément entre des collines dont toute la production se compose de quelques buissons rabougris, qui donnent quelque pâture aux chèvres et aux chameaux des Bédouins. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne peut apercevoir qu'une suite de collines, entre lesquelles s'étendent des vallées, qui sont comme des oasis dans un désert, et ressemblent à celles de Bakraïn. On m'a dit que la ville de Hazramaut était éloignée de cinq journées, à dos d'âne, ou environ cent milles. On ajouta qu'à mesure qu'on en approche les vallées s'élargissent, et que la terre plus fertile et plus profonde

produit des dattiers en abondance. Le présent chef de Hazramaut est le cheikh Bobak-ben-Sélim, à qui grand nombre des autres cheikhs de cette côte paient tribut.

Dans les vallées, semblables à celles de Bakraïn, on a conduit un petit ruisseau pour arroser une plantation de dattiers, on cultive aussi le dourrah, *holcus sorghum*, quelques raves chétives et parfois un arbre à cachou appelé *vaidan* par les Arabes, sur quelques petites et rares portions de terre, que l'on a réunies et retenues en construisant une terrasse le long du lit de la rivière.

Pendant la saison où règnent les vents de sud-ouest, qui en juin et juillet annoncent la pluie sur cette partie de la côte, il se forme un cours d'eau considérable dans les vallées, ce qui augmente beaucoup les productions de la terre, mais néanmoins sans que sous aucun rapport cette fécondité s'étende au point de garantir à cette contrée le droit d'être appelée avec raison Arabie Heureuse, nom que les anciens lui avaient donné. C'était par l'intermédiaire de ce pays, et du commerce des Sabéens, que les produits de l'Inde consistant en pierreries, épiceries et autres objets précieux étaient transportés dans l'ouest; et il paraît que ces objets de luxe ont influé d'une manière si puissante sur l'imagination des peuples qui recevaient ces marchandises, que dans leur idée ils confondaient leur richesse et la contrée d'où elles venaient. C'est le

seul moyen de concevoir que l'on ait distingué un petit coin de terre d'une fertilité très ordinaire, par une dénomination qui annoncerait un paradis.

Pendant notre séjour à Makallah, la hauteur moyenne du thermomètre de Fahrenheit a été de 78 à 83° (20° 42 à 22° 64). Le vent qui soufflait du nord-est, amenait de gros nuages, et quelquefois une petite pluie ou bruine. On m'a dit qu'il en tombait assez souvent ici.

La partie méridionale de la côte d'Arabie, outre les îles de Curia Muria, et le détroit de Bab-el-Mandeb, ainsi que la côte occidentale depuis ce détroit, jusqu'aux environs de la Mecque, étaient connus des Grecs sous le nom de Αραβια ἡ Ευδαιμων ou Arabie Heureuse. Ce nom qui lui avait été donné pour la distinguer des autres parties du même pays nommées Arabie Pétrée, et Arabie Déserte, paraîtrait assez être une traduction de son nom Arabe de Yemen qui veut dire, *Béni*, bien que quelques personnes, ayant par erreur cru que ce nom était *Yaman*, ont dit que l'intention des Grecs était par là de désigner le pays à la droite ou au sud. Le géographe Ibn-al-Quardi décrit l'Yemen comme étant cette partie de l'Arabie, située vis-à-vis du pays de Barbar et de Zandj, ou celui des Soumalis, et des nègres, et séparée de la province de Nedjd par les montagnes qui sont entre deux. Chez les Grecs on comprenait sous le nom d'Arabie Heureuse, le pays des Atramites, ou le Hazramaut moderne ainsi que les

possessions des Homerites, des Sapphorites, et des Ascites, qui tous sont cités par Ptolomée et Pline. De même les géographes arabes comprennent quelquefois le Hazramaut, et le Tehamah (1) dans l'Yemen, quoique, en général, ils restreignent cette dénomination à la seule partie qui, embrassant les bords de la mer, et les parties montagneuses vers Mareb et Sanaa, s'étend à peu près depuis Mokha jusqu'au Ras-Hardjiah, ou l'ancien *Emporium arabiæ*. A l'est on trouve le Hazramaut, dont la partie, sur la côte depuis le Ras-Hardjiah jusqu'à Zafar, près du Ras-Morbat, est connue sous le nom de Chihir (2), nommé à tort Seger, ou Sijar, ce qui provient d'une manière fautive de lire son nom arabe. Marco Polo en fait mention sous le nom d'*Esčier*, ce qui est exact. Sa ville principale qui est située à 40 milles à l'est d'Aden a donné son nom à tout le pays.

Dans ce canton est située la ville de Zafar ou Dafar, qu'il ne faut pas confondre avec une ville du même nom dans le voisinage de Sanaa. Cette der-

(1) Ibn-al-Ouardi décrit le Tehamah de la manière suivante : « C'est une partie de l'Yemen située entre le Hedjaz « et l'Yemen, et qui est entourée de montagnes. Elle est « bornée au sud et à l'ouest par la mer de Kolzoum, et au « nord et à l'est par des montagnes. Elle est habitée par des « tribus arabes, et parmi ses villes Hedjar est célèbre. »

(2) D'après le dictionnaire géographique arabe intitulé *Maadjmâ-l-Baldan*, Al-Chihir est une étendue de pays sur la côte de la mer de l'Inde, et le territoire d'Yemen, et qui se prolonge, dit-on, d'Aden à l'Oman, auquel il est contigu.

nière, selon l'ouvrage géographique appellé *Maadjmâ-l-Baldan*, est à présent en ruines, c'était la capitale des fils de Hamaïar (les Homerites), une des branches des Sabéens, sur lesquels Kharibael régnait du temps du *Periple* (1). Les Homerites qui habitaient Zafâr étaient connus des géographes anciens, ainsi que les Sapphorites qui habitaient le pays entre les Homerites et les Sabéens. Pline nous dit que Saphar était une ville située plus dans l'intérieur que le port d'Ocelis, et que le royaume était appellé *Saphar*, ou *Savé*. Il paraîtrait qu'il l'a confondu avec le territoire de Saba, ou Mareb (2); car Savé est placé par le *Periple* comme une ville située à trois journées de distance de Mousa, et à treize d'Aphar ou Zafar, dans le pays de Sanaa. Le Savé dont il est ici question est probablement le même que Châïbba du *Maadjmâ-l-Baldan* que l'on dit être vis-à-vis de l'Yemen, et sur la route de Zébid à Sanaa. Saba, appelée par le prophète Ezéchiel Cheba (3), et qui d'après Ibn-al-Ouardi est la même ville que Ma-

(1) *Periple d'Arrien*, par Vincent, p. 314. Londres, 1809, 2 vol. in-4.

(2) Le géographe nubien dit que Mareb est aussi une des villes du Hazramaut, mais qu'à présent elle est à peu près détruite; et c'est là la ville de Saba d'où vint Belkis, femme de Salomon. La distance du Hazramaut à Saba est de deux cent quarante milles, et de cette dernière à Sanaa il y a cent vingt milles.

(3) Ezéchiel, XXVII, 22.

reb, ne doit pas être confondue avec Savé et Sabbatha : cette dernière est une ville dans le Hazramaut, nommée à présent Chibam. C'était principalement de Mareb ou Saba, qui est dans le N.-E. de Sanaa, que dans les premiers siècles on tirait les productions de l'Orient; ensuite les marchands allèrent aux marchés de Tyr « et y portèrent les principales de toutes les épices, toutes les espèces de pierres précieuses, et de l'or. »

Parmi le grand nombre d'opinions différentes sur le pays d'où vint cette reine célèbre qui visita Salomon et Jérusalem, celle qui paraît la plus raisonnable est celle qui désigne Mareb; de là elle se rendit avec « une grande suite, des chameaux qui portaient des épiceries et beaucoup d'or et de pierres précieuses (1). » Les épiceries étaient employées pour oindre le tabernacle d'assemblée, l'arche d'alliance, l'autel des parfums et des offrandes qui se brûlaient (2); la casse, la cannelle et le calamus aromatique étaient apportés de l'Inde, mais la myrrhe venait du Barbara et de la côte d'Afrique, ainsi que l'or que la reine de Saba présenta à Salomon.

Les marchandises qui font le fond du commerce de ce pays sont encore les mêmes que lorsque les marchands romains fréquentaient les côtes. On m'a dit à Makallah qu'outre la myrrhe, la gomme, l'encens, qui viennent de Barbara et d'Ajam par les Sou-

(1) Premier livre des Rois, chap. X, 2.

(2) Exode, chap. XXX, 23.

malis, on en apporte aussi en Arabie des moutons, des poules, des œufs et des esclaves qui s'y vendent facilement.

Il y a deux espèces d'encens ou *loban* : l'un est une production du Hazramaut et recueilli par les Arabes bédouins; les Soumalis apportent l'autre d'Afrique. Le premier, que l'on trouve en petits corps globuleux, est légèrement teint de vert; mais l'autre, qui ressemble davantage à la résine ordinaire, est d'un jaune clair. Ce que les Soumalis apportent et nomment *loban mati*, est moins odoriférant que l'espèce qui vient d'Arabie, aussi le préfère-t-on pour mâcher; mais l'autre est plus en usage pour les fumigations. Les marchands hindous importent ces deux espèces dans l'Inde, ainsi que la myrrhe, la gomme et un peu de miel que l'on recueille près d'Aden. Les moutons, qui sont de la race abyssine, ont de grosses queues comme ceux du cap de Bonne-Espérance, et au lieu de laine, ils sont couverts de beau poil blanc; on les vend ainsi que les poules et les œufs aux bâtimens marchands qui touchent à cette côte. Quand nous arrivâmes à Makallah il y avait deux navires américains mouillés. Ils y étaient venus pour s'y procurer des provisions fraîches et des radis, parce que l'équipage d'un des navires était attaqué du scorbut qui s'était manifesté pendant une longue croisière à la recherche des cachalots. A l'exception des nageoires de requins et du poisson salé que l'on obtient ici en grande abondance, les marchandises mention-

nées plus haut sont les seules qui s'expédient de cette partie de l'Arabie ; et en retour, les marchands qui trafiquent avec l'Inde, y achètent du riz, du sucre et des tissus de coton ; comme au temps du *Periple*, quand les habitans de *Muza* se rendaient à *Lymirica* et à *Barygasa*, c'est-à-dire au désert du Sindhi et à Broach, et apportaient ces marchandises à *Dioscoris* ou Socotora. En échange ils chargeaient leurs bateaux d'écailles de tortues. Outre ce dernier objet, on achetait encore sur la côte de Barbara de l'ivoire, et à présent c'est une caravane qui l'apporte ici de l'intérieur de l'Afrique.

La ville de Barbara (1) est située à près de 200 milles au sud du détroit de Bab-el-Mandeb ; il s'y tient tous les ans une foire quand de petits navires de commerce arrivent de la mer Rouge et du golfe Persique. Des caravanes de quatre mille chameaux y entrent alors venant de l'intérieur de l'Afrique et apportent de la gomme, de l'ivoire, des plumes d'autruche, des cuirs et d'autres marchandises. La langue des Soumalis qui sont maîtres de ce pays est le *ghiz*, ou l'éthiopien qui, d'après les modèles qu'on

(1) Ibn-al-Ouardi dit que « le pays de Barbara est contigu au pays de Nubah, sur la côte de la mer vis-à-vis l'Yemen ; et qu'il y a des villes populeuses et une montagne que les habitans nomment *Kanuti*. Cette montagne a six pics, et on la voit à la mer de quarante-quatre milles. Beaucoup d'habitans de Barbara mangent des grenouilles, des reptiles et autres objets dégoûtans. »

en voit dans le *Lexicon æthiopico-latinum* de Ludolf, se rapproche beaucoup de l'arabe. La géographie et le commerce de ce pays, si peu connus jusqu'à présent, méritent d'être plus mûrement étudiés. Mais je reprends mon journal du voyage sur le bateau à vapeur le long de la côte d'Arabie.

Le 24 janvier, nous quittâmes Makallah et doublâmes le cap d'Aden. Le lendemain, au point du jour, nous arrivâmes en vue du Ras Bab-el-Mandeb, qui est une montagne cônique d'une hauteur moyenne et qui paraît être composée de basalte. Le détroit de Bab-el-Mandeb est formé par deux passages étroits pour entrer dans le golfe Arabique. Ils sont séparés par l'île de Perim, qui est un rocher noir sur lequel il n'existe aucune trace de végétation. Le détroit de l'est, ou le plus petit, a environ 8 milles de largeur, l'autre en a 15. Nous passâmes par le premier avec une petite brise de sud-est, et avant la nuit nous avions dépassé Mokha et Djebel-Zeghir. Au sud du Djebel-Zi, nommé par les Arabes Daoab, et près de l'entrée du passage de l'est, on voit une baie sablonneuse et un village bédouin où il y a de l'eau. Sa situation correspond à celle d'*Ocelis* que Pline représente comme ayant été plutôt un endroit pour faire de l'eau, qu'un entrepôt de commerce. Près de l'île de Perim et sur la côte d'Afrique, on prend une grande quantité de tortues à cause de leur écaille, car leur chair est un poison. Ainsi qu'au siècle du *Périple*, beaucoup d'Arabes s'occupent de ce commerce.

Après avoir dépassé Mokha, nous continuâmes notre voyage, et le 27 nous éprouvâmes une température excessivement brûlante et étouffante, accompagnée d'un vent de l'est-sud-est. Ce phénomène est très rare dans cette saison, ce qui fit penser au capitaine que probablement il surviendrait ensuite un vent violent du nord-ouest. En effet, aux approches de la nuit, le vent souffla de cette partie, et alla toujours en augmentant; le ciel était couvert de gros nuages, et il pleuvait. Long-temps avant la naissance du jour suivant, le vent était devenu si impétueux, et la marche du bâtiment à vapeur avait tellement diminué, que l'on doutait qu'avec le peu de charbon qui restait alors à bord, nous pussions gagner Djidda. A midi nous aperçûmes l'île de Zobaïr qui nous restait au N.-O. 1/4 O.; et comme il devenait très important de chercher un lieu de refuge en attendant que le vent diminuât, nous laissâmes arriver vent arrière sur Hodeïda, et en peu de temps, nous y mouillâmes par quatre brasses.

Hodeïda est une ville d'une grande étendue, située au nord-est d'une baie de sable, qui d'un côté est abritée par la terre qui court nord-ouest, et de l'autre sud-sud-est. Quand les bâtimens ont attrapé le mouillage, ils sont à l'abri d'une forte houle, si elle vient du nord, parce que de ce côté il y a un banc de corail qui rompt la lame. Le genre de bâtisse est le même qu'à Makallah, cependant les maisons sont en général mieux finies; et les dômes ainsi

que les minarets des diverses mosquées ajoutent avantageusement à la beauté de la ville. Quoique les navires et les bateaux fréquentent moins ce port que celui de Makallah, cependant le marché de Hodeïda est mieux fourni d'objets d'agrément et de luxe; outre des soieries et des étoffes de différentes espèces qui étaient sur le marché, je vis exposées en vente plusieurs graines qu'on se procure dans l'Inde. Le *djaouar*, nommé par les Arabes *dourrah*, le *badjri* ou *dakhan*, *korad*, ou *ddjrah hindi* (phaseolus maximus), le *téhana* ou *sambarah* (cicer arietinum), ainsi que le froment (*barr*), et l'orge (*chaïr*) se récoltent dans les vallées de l'Yemen, où de petites sources arrosent la seule partie fertile de l'Arabie, et c'est de là qu'on expédie ici les céréales. Dans le voisinage de Mokha, et près de Hoheïda le pays est plat et sablonneux et sa principale production est le fruit du dattier, mais des montagnes situées au-delà du Téhamah, que l'on voit de la côte, et qui sont à deux journées de distance, on apporte au marché du café, des raisins, des citrons et d'autres denrées.

A 70 milles environ au sud de Hodeïda, une rivière coule dans le fertile Ouadi de Zébid; c'est le seul cours d'eau de l'Arabie qui en contienne une quantité suffisante pour que le courant puisse aller jusqu'à l'Océan. On a quelquefois douté qu'aucun des cours d'eau d'Arabie arrivât à la mer, et beaucoup de personnes ont pensé que la totalité de leur

eau était employée en irrigations, ou se perdait dans les sables. J'ai cependant appris de personnes dont le témoignage est respectable, que cette rivière fait exception à la règle générale. Quand Ibn-al-Ouardi écrivit son dictionnaire géographique, intitulé: *La Perle des Merveilles*, Zebid est décrite comme une grande ville, située sur une petite rivière, où des marchands des cantons maritimes du Habesch, ou Abyssinie, de l'Irak et de l'Egypte, venaient pour commercer. Son importance a diminué depuis, et l'embouchure de la rivière sur laquelle elle est située, est à présent tellement obstruée par une barre de sable, que ses eaux continuent à couler très doucement, jusqu'à l'endroit où elle se décharge dans la mer.

Quand nous arrivâmes à Hodeïda, la ville se trouvait au pouvoir des soldats turcs de Mohammed-Ali, qui s'étaient révoltés l'année précédente. Ils étaient parvenus à s'emparer de la ville et de la mosquée de la Mecque; mais ils en furent bientôt chassés par le nisam djedid, c'est-à-dire le corps de troupes disciplinées à l'européenne. Turkhi-bil-Maas, leur chef, qui était absent à Mokha, s'était aussi rendu maître de Zebid, de Beit-el-Fakih, et de plusieurs places le long de la côte. Le seul acte de cruauté dont il se rendit coupable pendant ces conquêtes, fut d'avoir mis à mort de sang-froid le daoulâ de Mokha. Le pays qu'il envahit, avait été long-temps soumis à l'imam de Sanaa qui, plongé dans la mollesse et la

débauche, ne s'occupe pas du bonheur de ses sujets, tant qu'il peut trouver les moyens tyranniques de satisfaire ses goûts sensuels, avec l'argent des contributions que ses agens prélèvent injustement et par exaction. Depuis notre relâche, les révoltés et Turkhi-bil-Maas ont été emmenés de Mokha, par Ali-ben-Madjitta, et conduits dans le territoire de l'Imam.

Nous partîmes de Hodeïda le 30 janvier, et nous arrivâmes à Djidda le 2 février. Après l'excellente relation donnée par *Burckhardt*, le plus habile et le plus instruit des voyageurs qui ont visité l'Orient, il est tout-à-fait inutile de donner ici une description de cette ville (1). Entre Djidda et le Ras-Mohammed, on trouve plusieurs lieux connus tant des géographes anciens que des modernes, et dont on peut avec certitude constater l'identité; mais le docteur Vincent a déja tellement éclairci ce sujet, qu'il a laissé peu de chose à faire aux autres (2). Cependant je ferai remarquer que Inoubanah, ville ruinée près du golfe d'Akaba, est l'*Onne* du *Periple*, et que *Charmotas* est le Cherm-Yambou, car *Cherm* en arabe, signifie un port.

De Djidda nous fîmes voile pour Kosseïr, où nous arrivâmes le 10 février; depuis ce jour là je vais

(1) Les *Nouvelles Annales des Voyages* ont rendu compte de la traduction française du *Voyage en Arabie* de Burckhardt, t. V (troisième série), p. 105 et 205.

(2) *Periple de la mer Rouge.*

continuer mon journal particulier, qui contient une relation du voyage de cette ville au Nil.

11 février. Je visitai le vieux Kosseïr, à six milles au nord-ouest de la nouvelle ville; ce vieux Kosseïr est situé sur le rivage septentrional d'un bras de mer qui autrefois s'avançait dans la direction de l'ouest, à environ un mille dans les terres; mais à présent il est traversé par une barre de sable qui empêche l'eau de pénétrer dans l'ancien canal. On trouve les ruines des maisons, surtout au nord du canal dont le fond est encore marécageux en quelques endroits, et où anciennement la mer formait une espèce d'arrière-bassin jusqu'à l'endroit où la ville était située. Une ligne de montagnes de tuf calcaire, situées au nord de la ville, s'étend un peu à l'est et la met à l'abri des vents du nord. Deux petites élévations coniques couronnent le sommet de cette chaîne : ce sont les montagnes craieuses dont parle Bruce. Les rives qui formaient les bords de l'ancien bras de mer se composent de tuf calcaire blanc et de sable; il en est de même de toute la côte de la mer Rouge dans cette partie. La mer paraît s'être retirée peu à peu et a laissé une plage considérable entre ses limites actuelles et le pied des montagnes à l'ouest. M. Carlass, officier de la marine de l'Inde, trouva dans les ruines un vase d'albâtre, et on y découvre beaucoup de morceaux de verre cassés et de poterie vernissée. Le thermomètre, au point du jour, se maintenait à 61° (12° 88).

Le nouveau Kosseïr est situé sur la côte méridionale d'une pointe de terre sablonneuse, dont la base est composée de calcaire coquillier, et qui forme une espèce de crique ou de mouillage où les habitans peuvent jeter l'ancre par cinq brasses d'eau, à 180 pieds de la terre. Au sud de la ville, on peut apercevoir une chaîne de montagnes hautes de 4000 pieds. Les bancs de sable qui se trouvent au sud de ces montagnes sont plus escarpés que ceux du nord, au-dessus desquels s'étendent des montagnes de tuf calcaire qui s'élèvent jusqu'à 200 pieds. Les maisons de la ville sont basses et d'une pauvre construction en briques séchées au soleil et faites de terre calcaire blanche. Un petit nombre de maisons ont deux étages. Au nord-ouest de la ville, il y a une petite citadelle défendue par des tours rondes, et sur les ouvrages on a monté quelques canons de petit calibre.

12 février. Nous sommes sortis de Kosseïr et nous avons, pendant une heure vingt-cinq minutes, marché au nord-nord-ouest entre des bancs de brèche et de cailloux, qui paraissent former des couches parallèles comme sur les bords des rivières. Quelques minutes après nous arrivâmes à un ruisseau qui suivait la même direction que la route; à cet endroit elle tournait à l'ouest et continuait dans cette direction jusqu'à Bir-Anglis : on nomme ainsi des puits d'eau saumâtre creusés par un détachement de l'armée de l'Inde, qui se rendit par cette route en Égypte; ils sont à la distance de deux heures et trente minutes

du ruisseau. De la rive méridionale du ruisseau, on voit quelques monticules noirs de trapp, et un peu plus loin, du même côté, des bancs de calcaire stratifié dont les couches s'inclinent au nord-est. Sur le côté opposé, on trouve alternativement du grès et du calcaire. Toute la route est plate et graveleuse, et a toute l'apparence d'un large lit de rivière, s'ouvrant de temps en temps à droite et à gauche sur des vallées de deux ou trois milles de profondeur. Dans le calcaire, près de Bir-Anglis, les couches alternent avec du sable qui fréquemment contient des galets arrondis. Au point du jour, le thermomètre était à 61° (12° 88) à l'ombre; quand nous nous sommes mis en marche il était à 70° (16° 87).

Je dois dire que quand nous étions près des bords de la mer Rouge, le lieutenant Wellstead, de la marine de l'Inde, trouva trois tablettes de pierre qui appartenaient à un temple qu'il découvrit près de Ras-el-Anf, ce qui détermine sans doute la situation de l'ancienne Bérénice. Les inscriptions sur deux des tablettes étaient en caractères hiéroglyphiques, et celle de la troisième en grec; la dernière, qui était mutilée, contenait une inscription dédicatoire par un Ptolémée qui avait pour épouse une Cléopâtre, sa sœur. Or, ce fut le cas de Ptolémée Evergète, Ptolémée Lathur et Ptolémée Denys, époux de la célèbre Cléopâtre.

13 février. Nous avons quitté Bir-Anglis à sept heures trente-cinq minutes et avons continué notre

route au travers du désert. Les deux petits puits d'eau saumâtre, à Bir-Anglis, sont les seules ressources que les malheureux pélerins maugrebins ou de la côte de Barbarie et de Maroc, qui suivent cette route pour se rendre à la Mecque, trouvent pour étancher leur soif, quoique cette eau ne soit pas potable pour ceux qui portent avec eux des outres de bonne eau, ou d'autres sortes de rafraîchissemens. Pendant une heure vingt minutes, ou quatre milles, la route se dirige à l'ouest, entre des collines de grès de couleur claire, qui sont à droite. La disposition régulière et horizontale, l'extérieur en forme d'escarpe, l'apparence striée des différentes couches de ces montagnes, offraient un contraste frappant avec la surface noire et brillante, les faîtes arrondis et ondulés, et les ressauts coniques de la brèche trappéenne, à gauche. La vallée, dont la largeur avait été rarement plus grande que celle d'une rivière d'une bonne dimension, se rétrécit à l'endroit où la formation de grès rejoint l'autre, qui se prolongea des deux côtés de la route, quoique l'on revît de temps en temps des roches de grès. A onze heures trente-cinq minutes, nous arrivâmes à Seïd Soliman, où l'on voit les débris d'un ancien *ouakkalah*, ou caravanserail, et un puits dont l'eau est passable pour le désert. Il paraît que ce puits a été réparé dernièrement aux dépens de MM. Briggs, Hancock et Wood dont les noms y sont inscrits. Nous employâmes quatre heures à parcourir la distance

entre Bir-Anglis et Seïd-Soliman; après nous y être un peu reposés, nous marchâmes encore pendant quatre heures et arrivâmes à Abouziran, où il n'y a pas d'eau. Il s'y trouve un ouakalah en ruines; dans le centre on remarque une profonde excavation, à présent elle est comblée en partie : c'était un réservoir ou un puits. Nous passâmes devant plusieurs tours bâties sur ce chemin, et devant un troisième ouakalah ruiné. Les habitans disent qu'ils sont tous l'ouvrage des *Afrandj*; mais on ne reconnaît pas clairement quel peuple ils veulent désigner par ce terme. Nous marchâmes quatre heures pour venir de Seïd-Soliman; la route se dirigeait tantôt au sud et tantôt au sud-ouest; les chameaux chargés mirent dix heures à venir de Bir-Anglis à Abouziran.

14 février. Nous avons quitté Abouziran à sept heures et demie. Au lever du soleil, le thermomètre était descendu à 35° (1° 33); pendant une heure et dix minutes, la route courait à l'ouest; ensuite elle montait un peu, et se dirigeait vers l'ouest-sud-ouest. On mit encore une heure cinquante minutes pour gagner Bir-es-Sid, où il y a de l'eau. Les rochers, au sud de ce puits, offrent une courte inscription en caractères hiéroglyphiques. Deux heures et vingt minutes après avoir quitté Bir-es-Sid, nous rencontrâmes, au nord de la route, une inscription hiéroglyphique bien exécutée; un peu avant cette inscription, et de l'autre côté du chemin, on trouve des inscriptions très frustes et très longues. La

course de ce point à Hammamat nous prit trente-cinq minutes : il y a un ouakalah en ruines et un puits très profond dont l'eau est amère; nous y descendîmes par un escalier en pierre. Toute cette construction a été réparée récemment, et un marhab, ou lieu de dévotion, y a été bâti pour les Arabes Ababdé du désert, aux frais des Anglais dont les noms ont été mentionnés à Seïd-Soliman. A Hammamat, les coteaux formés de trapp noir, ou wacke, sont plus hauts et plus escarpés que ceux que nous avions rencontrés auparavant, et à peu près à une heure et demie de marche de Hammamat, ou à quatre milles et demi de distance, les lits des courans d'eau qui, dans la première partie de la route, couraient à l'est, commencent à ne plus se montrer. Nous mîmes une heure cinquante minutes de Hammamat à Djaïf-el-Adjel, qui est à l'ouest; nous y fîmes halte. Les chameaux chargés parcoururent sans s'arrêter toute la route depuis Abouziran, en neuf heures quarante-cinq minutes. Djaïf-el-Adjel est un rocher de grès, à droite du chemin; les conducteurs de chameaux ont coutume de s'y reposer. Ce rocher est couvert de caractères hiéroglyphiques, et au-dessus du portique d'un temple de petite dimension, à chaque côté duquel il y a une figure d'Osiris, on voit une inscription en caractères démotiques.

Le 15 février, nous sommes partis de Djaïf-el-Adjel; à sept heures un quart, le thermomètre au lever du soleil était à 38° (2° 66). La route courait alterna-

tivement O. N. O. 80°, et O. S. O. 80°. Un peu après avoir quitté cet endroit, le pays s'étend et devient plus ouvert; le chemin passe entre des coteaux bas de grès et l'on apperçoit à droite et à gauche, et à une distance considérable, des montages élevées. Après cinq heures et demie de marche, nous arrivâmes à Laghetta. Les chameaux chargés furent sept heures et un quart en route. Laghetta est un village Ababdé.

Le 16 février, nous sommes sortis de Laghetta à sept heures; au lever du soleil le thermomètre était à 39°(3° 11). Après six heures de marche nous arrivâmes à Bir-Amber; les chameaux chargés avaient fait la route en sept heures et demie. La route court alternativement O. N. O. et N. N. O. et passe successivement sur plusieurs collines de sable et de gravier. Amber est le premier village sur les limites de la culture. Du côté de l'est on voit des hauteurs de gravier et de sable, et à peu près à six ou sept milles de distance on rencontre les montagnes de grès qui bordent le Nil à l'ouest. Les montagnes sont à l'O. S. O. 80° de ce village, et suivent la direction du nord. A notre arrivée à la mosquée de Biramber bâtie par Ibrahim Pacha, les habitans de ce village nous apportèrent du lait, du beurre, des œufs et des volailles toutes cuites, et nous engagèrent à acheter ces denrées. C'était une scène tout-à-fait nouvelle, et les vendeurs étaient si ardents à solliciter notre pratique, qu'à la fin nous nous décidâmes à acheter quelque chose pour nous débarrasser de leurs fati-

gantes sollicitations. Ici on fait manœuvrer par des bœufs la double roue à eau de l'Inde. Le cheikh du village nous engagea à prendre une garde pour la nuit, en nous racontant les pertes que des voyageurs avaient autrefois éprouvées de la part des voleurs.

17 février. Nous avons quitté Bir-Amber à sept heures et demie, et nous sommes arrivés à Kenéh à onze heures, ayant été trois heures en route, le thermomètre à 52° (24° 86) au lever du soleil.

En terminant ces observations rapides sur les pays et les habitans du voisinage de la mer Rouge, je désirerais que cette société sentît la nécessité d'obtenir, par l'entremise de ses membres qui voyagent, une description plus complète et plus soignée de cette partie de l'Arabie nommée la côte de Hazramaut, ainsi qu'une relation des pays d'Ajan et de Barbara, qui par leurs rapports avant notre ère avec le royaume grec d'Égypte, méritent certainement l'attention des géographes. L'histoire des diverses races qui habitent cette partie de l'Afrique pourrait être le sujet de recherches curieuses; une description du caractère physique des tribus des Soumalis et des Redja, laquelle ferait connaître en quoi ils diffèrent de celles de Changallas et des nègres, nous mettrait à même de pouvoir déterminer avec exactitude l'origine et la distribution ultérieure de ces différentes familles du genre humain.

(*Lu à la Société royale de Géographie de Londres le 23 juin 1834*).

EXCURSION DANS L'ATLAS.

PAR

LE PRINCE PUCKLER MUSKAW.

Le prince Puckler Muskaw, que son voyage en Angleterre a placé au rang de nos littérateurs distingués, est depuis quelque temps à Alger, où il s'occupe, dit-on, du soin de recueillir des matériaux pour la publication d'un ouvrage sur notre colonie. Il vient de faire dans l'Atlas une excursion dont les détails remplis d'intérêt sont propres à répandre un nouveau jour sur les mœurs et le caractère des Arabes de cette contrée.

Personne depuis l'occupation n'avait encore pénétré aussi avant dans les terres, et l'on voit avec surprise trois Européens s'avancer, presque sans escorte, au milieu de tribus que l'on supposait plus ou moins hostiles, et en recevoir l'accueil le plus hospitalier. Cette excursion peut contribuer à rectifier nos idées sur un peuple que l'on est disposé à se représenter comme essentiellement vénal, sans aucun sentiment de moralité et de dignité individuelle : c'est sous ce rapport que nous sommes déterminés à en publier quelques circonstances qui nous ont été communiquées par M. Habaïby, officier

d'ordonnance de M. le comte d'Erlon, qui avait été autorisé par lui, à accompagner le prince. Nous n'avons d'ailleurs aucun motif de penser que son récit soit empreint de la moindre exagération ou dicté par un esprit de prévention que l'on ne peut supposer; ce qu'il raconte de l'hospitalité arabe est, au surplus, attesté par les relations de tous les voyageurs; c'est le trait distinctif du caractère national et on le retrouve dans les monumens historiques des temps les plus reculés. M. Habaïby, fils d'un ancien colonel de mamelouks de la garde impériale, est un jeune homme judicieux, doué d'un caractère observateur; possédant parfaitement la langue arabe, il était à portée de recueillir avec fruit les renseignemens curieux que nous allons publier.

Le 27 février, le prince, M. Habaïby et M. Haukman, major au service belge, partirent d'Alger sous l'escorte de quatre Arabes. Ils traversèrent la Mitidja, en se dirigeant vers la tribu de Beni-Mousa, qui occupe une partie de la plaine vers son centre, et s'étend sur les pentes du Petit-Atlas. Partout leurs regards furent frappés de l'énergie d'une végétation libre, sauvage, mais vigoureuse, qui annonce tout ce que l'intelligence de l'homme laborieux peut attendre de ce sol lorsqu'il l'aura fécondé par ses travaux, et que les marais qui couvrent quelques parties de sa surface auront été desséchés. Vers le soir, ils arrivèrent chez le caïd de la tribu, qui leur offrit l'hospitalité. Après un repas modeste, mais offert

avec cordialité, il les conduisit sous un gourbi (1), dans lequel on avait étendu des nattes et des tapis pour y passer la nuit.

Le lendemain, ils parcoururent la plaine jusques aux premières rampes de l'Atlas et ils virent avec surprise que tout le territoire qui se prolonge à la base des montagnes est partout cultivé en céréales. Un beau haoutch (une ferme) situé dans la plaine et appartenant à un Turc de Belida fixa leur attention; les jardins étaient plantés de superbes orangers dont les fermiers s'empressèrent de leur présenter les fruits.

Arrivés à midi à Hadrah, ils y furent reçus par les Arabes qui les attendaient avec un déjeûner de couscoussou; ce repas fut pris sur le gazon au pied de quelques beaux arbres qui couvraient de leur ombrage les cabanes voisines. Ils s'arrêtèrent ensuite au marché de la tribu désigné sous le nom de Souk-el-Arbah (marché du mardi). C'est une campagne isolée, où les Arabes se réunissent toutes les semaines pour faire leurs échanges; ce lieu est remarquable par sa belle végétation, par son ruisseau limpide et par trois magnifiques palmiers qui s'élancent d'une même souche.

Le caïd de Kachna était venu au devant des voyageurs, jusqu'à Hadrah, avec quatre hommes qui devaient les accompagner; ils parcoururent le territoire de cette tribu, et, ayant été surpris par

(1) Chaumière en torchis couverte de paille.

une forte pluie, ils arrivèrent tard sous le gourbi que le caïd avait fait disposer pour les recevoir.

On servit un souper splendide dont on sera peut-être bien aise de connaître le menu. Le repas se composait de couscoussou, de pilau au mouton, de poulets rôtis, de dolmen (choux farcis avec du riz et des viandes hachées), des œufs en quantité, une espèce de ragoût de mouton avec des amandes, des marrons et du sucre, du pain arabe, des crêpes ou galettes cuites à la poêle, enfin un plat de viandes préparées avec des œufs, du lait, des artichauts et du jus de citron; nos voyageurs ne furent point fâchés de faire connaissance avec ce dernier mets qu'ils trouvèrent délicieux. On voit que les Grimod de la Reynière, les Brillat-Savarin ont des émules au pied de l'Atlas.

Ce repas tout magnifique qu'il était, eût paru à nos Européens par trop patriarchal, s'il eût été arrosé de l'eau limpide des ruisseau; mais le prince y avait prudemment pourvu; ses cantines chargées sur deux mulets étaient remplies de vin de Bordeaux et de Champagne; ils ne manquèrent pas pendant tout le voyage; les Arabes en goûtèrent sans trop se faire prier, l'on but à la santé du gouverneur et le caïd de Beni-Mousa daigna en accepter gracieusement deux bouteilles. C'est toujours un commencement de civilisation.

Le lendemain l'on fut visiter l'emplacement du marché de la tribu de Kachna qui se tient dans un

lieu nommé Souk-el-Jema (marché du vendredi) au pied de l'Atlas et dans une belle situation.

L'on se dirigea ensuite à travers les Petits-Atlas, vers le mont Hammal, le plus élevé de toute la chaîne, suivant les Arabes. C'est cette montagne que l'on voit d'Alger dominer toutes les autres crêtes vers le sud-est.

Cette partie de l'Atlas, couverte de cultures, de villages, de hameaux répandus dans les vallées et sur les flancs des montagnes, offre des aspects enchanteurs; en contemplant cette belle contrée, en songeant à l'hospitalité de ses habitans, l'on ne peut s'empêcher de penser que ces vallées ignorées recèlent encore des vertus, que cette terre eut sa période de gloire, qu'elle rappelle de beaux noms et d'illustres souvenirs, et que si sa grandeur passée n'existe plus, elle peut renaître sous un gouvernement habile qui saurait lui préparer de nouvelles destinées.

Au pied du mont Hammal, l'on voit un immense souterrain : les Arabes y conduisirent le prince et ses compagnons de voyage. C'était là que les Turcs fabriquaient leur poudre de guerre. Ce souterrain est très vaste; fort large à son entrée, il se resserre peu à peu, et se termine par une issue étroite au haut de la montagne.

Le mont Hammal, par sa forme fantastique, semble rappeler les allégories dont la fable a embelli l'histoire de ces montagnes; l'on dirait que la

main puissante du géant qui leur donna son nom cherche encore à les soulever. Son aspect extraordinaire ne présente qu'un amas confus de rochers entassés les uns sur les autres, dans le désordre le plus bizarre; toute cette masse semble récemment sortie du chaos.

Après avoir laissé le caïd et sa suite au pied de la montagne, les voyageurs résolurent d'en gravir le sommet. Ce ne fut qu'après quatre heures de marche et avec des peines infinies pour franchir les parois des rochers escarpés, qu'ils arrivèrent au terme de leur périlleuse ascension.

Ils étaient parvenus à la moitié de leur trajet lorsqu'ils aperçurent deux Arabes; harassés déja de fatigue, ils leur confièrent leurs fusils chargés à balles; ces deux hommes prirent ces armes dont ils pouvaient faire un si dangereux usage s'ils avaient eu des intentions hostiles, ils les portèrent jusqu'au haut de la montagne, et au retour, les restituèrent fidèlement; et lorsque, quelques momens après, on les chercha pour leur remettre la récompense qu'ils méritaient, ils avaient disparu.

Une vallée dont la beauté surpasse tout ce que les voyageurs avaient vu jusqu'alors, s'étend du pied de l'Atlas jusque vers le rivage de la mer, dans une étendue d'environ trois lieues de long sur trois quarts de lieue de large. Une végétation brillante d'éclat et de fraîcheur couvre partout un sol heureusement accidenté, et sur lequel on voit errer de

toutes parts de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, etc. . . . .

Le lion, la panthère, le chacal, sont assez communs dans cette partie de l'Atlas; ils causent souvent de grands ravages parmi les troupeaux. Cachés le jour dans les interstices des rochers, ils en sortent la nuit pour s'élancer sur leur proie. Les habitans ne redoutent nullement ces animaux, qui fuient la présence de l'homme; ils leur font une guerre continuelle et ordinairement à l'affût. Leurs riches fourrures offrent en quelque sorte une compensation des dégats qu'il occasionent.

Il y a une quantité immense de ramiers; le gibier est dans une prodigieuse abondance. Les perdreaux, les lièvres forment une partie de la nourriture des habitans. . . . .

Le pays est généralement peu boisé; l'on voit cependant beaucoup de palmiers, d'oliviers, d'arbousiers, etc. Les agavès et les cactus sont sur leur sol natal; ils servent ordinairement à clore les héritages. . . . .

Les voyageurs firent, dans un hameau, au pied du mont Hammal, une halte de quatre heures chez un Arabe qui leur offrit l'hospitalité et un repas substantiel. Ils quittèrent ce hameau, et déjà ils en étaient éloignés de plus d'une lieue lorsqu'ils virent un Arabe qui courait après eux en les appelant à grands cris : on s'arrêta pour l'attendre. Dès qu'il les eut rejoints, après avoir baisé les pieds et les mains

du caïd, il lui fit de touchans reproches de ce qu'il n'était pas descendu chez lui, et il ajouta que, puisqu'un autre avait été assez heureux pour le recevoir en son absence, il comptait qu'on ne voudrait pas le priver d'offrir à son tour l'hospitalité pour la nuit; il suppliait en grace de vouloir rétrograder, de ne pas lui refuser cet honneur. Le mouton, les poulets étaient tués, disait-il, ses femmes préparaient le couscoussou; l'écurie, l'orge et la paille attendaient les chevaux; mais malgré le vif désir de se rendre à des vœux exprimés avec tant d'empressement, il fut impossible d'accepter l'hospitalité du bon Arabe, à cause du mauvais temps qui se préparait.

En effet, de retour chez le caïd de Kachna, une pluie continuelle y retint les voyageurs pendant un jour et demi. Enfin le temps s'éclaircit, et ils continuèrent leur route en se dirigeant à travers la plaine de Mitidja, vers le cap Matifoux, pour y visiter le fort et les ruines de la colonie romaine de Rustonium.

En traversant la plaine, ils aperçurent sur leur gauche la Rassouta, ancienne ferme du dey; c'était autrefois le lieu de réunion de ses bestiaux et de ses chevaux; il y faisait aussi déposer les contributions en nature que lui payaient les beys de la régence. Lorsque ces denrées étaient en surabondance, il les vendait à crédit aux Arabes, et cet usage pouvait être considéré comme un moyen politique pour conserver son influence sur les tribus.

La contrée qui environne la Rassouta est sans contredit la plus belle, la plus féconde de toute la Mitidja; l'eau y est partout en abondance, le sol s'étend en douces ondulations qui offrent les expositions les plus favorables pour les cultures les plus variées. Cette ferme appartient au beylik, c'est-à-dire au domaine, et c'est l'emplacement le plus admirablement disposé pour y créer de belles entreprises rurales.

Aux approches de la mer, la scène change subitement d'aspect. Une zone d'une affreuse stérilité, large d'une à deux lieues, borde partout la plage; le sol se compose de rochers, de terres arides entremêlées de flaques d'eau stagnante; il se couvre de ronces et autres plantes épineuses, de quelques tristes chênes verts et de halliers qui semblent avoir été jetés dans cette solitude pour servir d'asile aux sangliers et aux chacals qui y sont très nombreux.

En arrivant au cap Matifoux, les voyageurs visitèrent d'abord le fort situé sur une hauteur qui domine les ruines romaines; il est abandonné et cependant il contient encore vingt-trois pièces de canon de vingt-quatre en fer, dont quelques-unes sont enclouées; elles sont couchées sur la terrasse de la batterie, les affûts et les ferremens ayant été enlevés par les Arabes. Il y a aussi une grande quantité de boulets. Les bâtimens sont en très bon état, ils peuvent servir à loger une compagnie.

Les ruines de Rustonium sont très remarquables;

elles occupent un vaste espace, et annoncent une grande ville dont la forme était circulaire; quelques édifices, composés de demi-voûtes, semblent indiquer d'anciens bains. Il est cependant étonnant que les Romains, si judicieux dans le choix de l'emplacement de leurs colonies, aient élevé une ville dans une contrée dont le territoire est si complètement aride, et sur une plage où il n'existe point de port; car cette partie de la rade est hérissée de rochers; l'on peut seulement conjecturer que la main lente du temps ou quelque conflagration subite ont opéré ce changement dans la disposition actuelle du sol sous-marin, et peut-être dans celui du littoral. Enfin, une autre circonstance singulière, c'est que les vents d'ouest-nord-ouest soufflent presque constamment dans ces parages avec une violence épouvantable, et cette disposition atmosphérique n'a pu changer.

Le cap est très élevé au-dessus du niveau de la mer. Le fort est placé à 50 pieds environ au-dessus de sa pointe septentrionale, et les ruines romaines en dedans du promontoire.

Les voyageurs couchèrent près de la Rassouta, chez un cheïkh arabe, ancien palfrenier en chef de la ferme du dey; ces fonctions de palfrenier n'avaient rien de dégradant, elles étaient au contraire très honorables et très lucratives. Ce cheïk est un homme très remarquable; ses manières solennelles, son maintien grave, son geste dramatique, sont en parfaite harmonie avec sa taille élevée et noblement

drapée du bournous; sa physionomie caractéristique, sa barbe noire, tout cet ensemble impose, et ce grand air de dignité le suit partout; ce n'est que par un geste qu'il donne ses ordres à ses gens.

Il désigna au prince un gourbi qui avait été divisé en deux parties, l'une pour les hommes et l'autre pour les chevaux; la première fut selon l'usage couverte de nattes et de tapis, et le cheïkh, après avoir fait servir un excellent repas à ses hôtes, vint partager leur logement où il passa la nuit avec eux.

Le lendemain, l'on se rendit à la Maison-Carrée à travers les ronces qui couvrent le sol, et de là au fort de l'Eau, gardé par Ben Zegri avec ses Arabes de la tribu de Harribi : il loge au fort qui est bien entretenu. Les indigènes habitent aux environs sous des tentes de poil de chameau; ce fut le seul endroit de la route où les voyageurs aperçurent des femmes arabes.

Enfin, après une absence de sept jours passés au milieu des Arabes, ils rentrèrent à Alger le 7 mars.

AL. D

(*Moniteur Algérien.*)

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Travels into Bokhara, being the account of a Journey from India to Cabool, Tartary and Persia; also, a narrative of a voyage on the Indus from the sea to Lahore performed in the years 1831, 1832 *and* 1833, by lieut. Alex. Burnes, F. R. S., 3 vol. 8°, London; John Murray, 1834.

Voyage de l'embouchure de l'Indus à Lahor, Caboul, Balk et à Boukhara et retour par la Perse, pendant les années 1831, 1832 *et* 1833, par M. Alex. Burnes, de la société royale de Londres, etc., trad. par J.-B. Eyriès. 3 vol. in-8° et atlas. Paris, Arthus-Bertrand, 1835.

(PREMIER ARTICLE.)

M. Burnes appartient à cette classe peu nombreuse de voyageurs restés modèles, et d'une imitation fort difficile, à cette école qui prend pour terrain d'exploration les lignes les moins fréquentées, les plus périlleuses et les plus intéressantes sous le triple rapport du sol, des habitans et des souvenirs historiques, qui exige de la part du voyageur le plus d'abnégation de la vie, le plus de force d'ame, le plus

de dévoûment, le plus de connaissances premières et de connaissances variées. Lisez seulement le titre de la relation de M. Burnes, voyez quels noms y figurent : le cours de l'Indus, Lahor, le Caboul, les pays de Balkh et de Boukhara. Est-il possible de choisir des points moins bien connus, ou il y ait plus à lutter contre les obstacles de la route, contre le fanatisme et l'intolérance des populations et la soupçonneuse inquisition des chefs de ces territoires. Là tout Européen, tout chrétien, est regardé comme un espion par la multitude; il lui faut éviter les embûches, imposer par sa bonne contenance et capter la protection des puissans par des présens habilement distribués, et par beaucoup d'adresse de langage et de conduite. Le sort de l'infortuné Moorcroft et de quelques-uns de ses compagnons, sans aller chercher des exemples plus anciens, était bien fait pour inspirer de justes inquiétudes sur un voyage dans les mêmes contrées. Les amis de M. Burnes redoutaient pour lui pareil sort et ne le lui cachaient pas. Félicitons-nous de ce que l'intrépide jeune homme a eu foi dans son étoile, dans sa force d'ame, dans sa froide énergie et dans les sages précautions par lui prises pour triompher des difficultés prévues.

Au talent de l'observateur, M. Burnes réunit le mérite non moins rare de savoir raconter, de n'être ni sec ni verbeux. Il sait choisir les véritables traits de la physionomie du pays et des hommes qui l'habitent, il aime à les peindre en action. Il se tient toujours en scène et donne ainsi de la vie à son récit, à la manière des anciens voyageurs des Tavernier, des Chardin, des Bernier. Sans prétention à la science il sait employer à propos les ressources d'une érudition très variée et substantielle. Il a de plus l'avantage de parcourir quelques-unes des contrées où Alexandre le Grand porta ses pas après avoir renversé la monarchie des

Perses ; il est en quelque sorte parti du point auquel s'était arrêté le conquérant. Cette coïncidence entre sa route et celle des Macédoniens, lui fournit d'ingénieux rapprochemens. Peut-être M. Burnes est-il resté trop intimement convaincu qu'il avait exactement suivi la route d'Alexandre. Cette idée a pu lui faire admettre certaines identités au moins contestables.

Sous le point de vue purement géographique, cette relation est d'un haut intérêt. On sait qu'elle a obtenu le prix que la Société royale de Géographie de Londres adjuge à l'ouvrage qui a le plus contribué à étendre le domaine de la science dont elle s'occupe. On sait aussi que la société de Paris l'a également honorée de son suffrage.

Je dois faire remarquer d'abord que les voyages dont nous allons nous occuper, ne sont point le début de M. Burnes dans cette carrière difficile. Employé comme officier d'état-major dans le Cotch pendant plusieurs années, il s'était déja livré à des recherches sur sa géographie et sur son histoire ; il avait déja visité la bouche orientale de l'Indus ainsi que le Ren, canton d'une nature singulière et dans lequel ce fleuve envoie une portion de ses eaux ; enfin il avait commencé l'examen des pays de la frontière N.-O. de l'Inde, et même il était parvenu jusqu'à Djesselmir lorsqu'il fut rappelé (1).

La relation de M. Burnes est déja à sa seconde édition en Angleterre. La traduction française ne pouvait être confiée à des mains plus habiles et plus exercées à ce genre de travail, qui, pour être bien fait, a aussi ses difficultés. En comparant cette traduction avec l'original, on remarque divers changemens dans l'ordre et la disposition des volumes et de

(1) M. Burnes a publié des renseignemens fort curieux sur ces pays mal connus ; ils ont été publiés dans *the Journal of roy. geog. soc. of London*, vol. 4, part. I, p. 88 à 129.

quelques chapitres. Le troisième volume est devenu le premier, quelques chapitres du tome deux ont été aussi insérés dans ce premier volume; quelques suppressions ont été faites, et tout cela de concert avec M. Burnes. Ces changemens étaient fort rationnels; les rédacteurs du Quarterly-Review et de l'Edimburg-Review, les avaient aussi indiqués dans leurs articles. L'ordre chronologique l'exigeait, et il faut ajouter que l'intelligence des diverses explorations de M. Burnes y a beaucoup gagné.

C'est au retour de la première excursion dont nous venions de parler, que M. Burnes fut désigné, à la recommandation de sir John Malcolm, gouverneur de Bombay, pour aller au nom de S. M. Britannique, offrir au souverain de Lahor de riches présens, entre lesquels se distinguaient de fort beaux chevaux. Il devait accomplir son voyage en remontant l'Indus de son embouchure à la capitale des Seïks, sous ce seul point de vue c'était un voyage de découvertes: car à l'époque du départ de M. Burnes, on n'avait sur ce fleuve que des notions vagues et peu satisfaisantes; on en était encore réduit pour une partie de son cours, aux données fournies par Arrien, Quinte-Curce et les autres historiens de l'expédition d'Alexandre. On n'avait de connaissances certaines que sur une étendue de 70 milles environ entre Tatta et Haïderabad. On avait raison de supposer que le fleuve était navigable à une distance bien plus considérable. M. Burnes l'a prouvé.

Je passerai rapidement sur le début de son voyage, sur l'examen qu'il fait des bouches de l'Indus au nombre de onze, sur ses longues et difficiles négociations avec les émirs ou chefs des territoires riverains, personnages soupçonneux, qui font tout leur possible pour l'empêcher de remonter le fleuve en insistant sur les dangers et les obstacles de sa navigation, tactique de la peur très pardonnable à des petits

chefs voisins du colosse britannique. Remarquons cependant que la côte du Sindhi dépouillée d'arbres, ne doit quelquefois son aspect verdoyant et ses hautes masses de feuillage qu'à l'effet du mirage qui grandit les chétifs arbrisseaux du Delta. C'est ici, selon M. Burnes, qu'on aperçoit le mont Irus de Nearque dans le mont Hala des modernes, chaîne rocailleuse et noire; ici, que le récit des historiens grecs présente des traits qu'on reconnaît encore; leur île Cillutas se retrouve dans une baie semi-circulaire formée par les coteaux au-dessus de Coratchi. Ce fut là que le héros macédonien, après avoir fait ranger sa flotte sous un promontoire, sacrifia aux dieux ainsi que le lui avait prescrit Ammon. Ce fut là aussi que Nearque fit creuser un canal, de cinq stades de longueur dans une terre mobile facilement entraînée par le flot, ce qui lui permit de faire entrer la flotte dans ce passage et de la conduire facilement à l'Océan. M. Burnes fait observer à ce sujet que l'amiral grec se borna à profiter de l'expérience des habitans, car encore aujourd'hui les Sindhiens creusent des canaux peu profonds et laissent aux eaux du fleuve ou à la marrée le soin de les agrandir. Notre voyageur n'a garde d'oublier dans cette circonstance, un souvenir classique qui se rattache à ce rivage; le phénomène du flux et du reflux si nouveau pour les Grecs, et le désastre de leur flotte dont Arrien et Quinte-Curce nous font un tableau si pittoresque et si vrai. Je dois avertir une fois pour toutes, que M. Burnes les a sans cesse à la main, qu'il compare sans cesse leur récit avec les points de sa route; qu'il justifie par son témoignage la plupart de leur indications, et parvient à déterminer plusieurs identités incertaines.

Nous voici à Tatta, après quelques semaines de pourparlers diplomatiques, terminés par l'autorisation de voyager sur l'Indus. Tatta, c'est la Pattala des Grecs, ainsi que

Vincent l'a déja reconnu. Son ancienneté est incontestable, elle est célèbre dans les fastes de l'Orient, mais sa prospérité commerciale a passé avec l'empire du Mogol. Elle compte au plus 15,000 ames: la moitié des maisons est sans habitans. Cent vingt-cinq familles se livrent encore à la fabrication de ces fameux tissus de soie et de coton, connus sous le nom de *lounghi* qui occupait des milliers de bras, aux jours de Nadir Châh, alors que cette puissante cité était la capitale du Sindhi. Rien ne rappelle mieux son ancienne splendeur, que l'étendue de ses ruines. Le pays qui l'environne est fort négligé, une petite partie seulement est labourée. Dans le Sindhi, de Tatta à la mer, de grands espaces d'excellent terrain restent en friche, couverts de buissons de tamariscs, qui atteignent quelquefois la hauteur de 20 pieds, et qui s'entrelaçant les uns dans les autres forment des haliers impénétrables. M. Hamilton a eu tort d'avancer qu'il se passe quelquefois trois ans sans qu'il tombe une goutte d'eau dans le Sindhi. M. Burnes assure qu'il y fut souvent très mouillé par d'abondantes ondées et des grêles très fortes, et que les brouillards sont fréquens. En revanche en été la poussière est insupportable.

La navigation de M. Burnes sur l'Indus est d'autant plus curieuse qu'elle est à peu près nouvelle. « Le 12 avril, dit-il, nous étant embarqués sur les *doundis*, ou navires à fonds plats du Sindhi, nous commençâmes notre navigation sur l'Indus avec une satisfaction infinie. Notre flotte se composait de six de ces doundis et d'une petite péniche anglaise. Les navires de l'Indus ressemblent aux jonques chinoises: comme elles ce sont des maisons flottantes très difficiles à manœuvrer, et dans lesquelles s'entassent les mariniers, leurs femmes, leurs enfans, leur bétail et leur volaille. De temps calme, on leur fait remonter le courant en les hâlant par des cordes attachées au haut du mât; leur vitesse

est alors d'un mille et demi à l'heure ; mais quand il vente, on déploie une grande voile carrée et alors leur vitesse est double. A mesure que nous remontions l'Indus, la population accourait de plusieurs milles de distance pour nous voir. Un Seïd debout sur la rive, nous ayant regardés avec étonnement, dit à haute voix à un de ses compagnons : « Hélas! c'en est fait du Sindhi, maintenant que les Anglais ont vu le fleuve qui est le chemin pour le conquérir (1). »

M. Burnes nous fournit de nombreux détails sur l'hydrographie de cette contrée : nous voyons que l'Ouaniani est le bras principal du fleuve ; que sa largeur est de 1500 pieds et sa profondeur de 24 ; son cours très tortueux et ses sinuosités souvent marquées par des embranchemens partant de ce tronc principal pour se joindre à d'autres bras du fleuve. Toute la géographie du Delta se trouve ici fort améliorée. En comparant ses propres observations avec les récits des anciens, M. Burnes demeure convaincu qu'Alexandre descendit le Bakkar et le Sata, les deux bras les plus considérables au-dessous de Tatta, et n'entra jamais dans le Cotch comme on l'a supposé.

M. Burnes remontait l'Indus dans la saison du *palla*, poisson du genre de la carpe, de la grosseur du maquereau et dont le goût égale celui du saumon. On ne le trouve que de janvier en avril, pendant les quatre mois qui précèdent le gonflement du fleuve, et jamais au-dessus du fort de Bakkar. « La manière de prendre le palla est fort ingénieuse : chaque pêcheur est pourvu d'une grande jarre en terre,

(1) La prédiction du Seïd pourrait fort bien se réaliser sous très peu d'années, et la mission de M. Burnes ne me paraît pas du tout étrangère à cet avenir. Je crois même que l'intérêt bien entendu de l'Inde britannique l'exige, et que l'occupation du Sindhi jusqu'à Haïderabad et de toute la ligne de l'ancien Hyphasis sera commandée un jour comme précaution fort utile contre tous projets d'invasion. L. R.

ouverte par le haut et un peu aplatie; il s'y place, et s'y couchant horizontalement, s'élance dans l'eau où il nage ou se pousse en avant comme une grenouille, en se guidant avec les mains. Parvenu au milieu du fleuve où le courant est le plus fort, il jette son filet immédiatement au-dessous de lui, et suit le fil de l'eau. Ce filet est une poche attachée à une perche; il le ferme quand il rencontre sa proie; puis il perce le poisson, le laisse tomber dans la jarre et continue sa pêche. Il y a aussi de petits vaisseaux sans aucun orifice, sur lesquels le pêcheur s'assied. On voit des centaines d'hommes jeunes et vieux occupés à prendre des pallas. L'arrivée de ce poisson cause beaucoup de joie : c'est une nourriture saine durant la saison, une provision abondante pour le reste de l'année et un article d'exportation dans les pays voisins. »

Toute cette partie du Sindhi est bien connue, on sait qu'elle est vouée à la stérilité par les émirs, afin de satisfaire leur passion pour la chasse, et que le despotisme de tous ces chefs fait la misère du peuple. C'est au reste un peuple éminemment superstitieux et le mieux asservi aux nombreuses pratiques de la religion musulmane. Pottinger nous l'avait déja fait connaître, et dans ces derniers temps le frère de notre voyageur, le docteur James Burnes a publié sur le Sindhi une relation fort intéressante, et qui mériterait d'être en partie traduite. Les détails fournis par ces deux voyageurs sur Haïderabad nous dispensent de nous arrêter dans cette capitale, dont les environs présentent un paysage riche et varié, sur lequel l'œil fatigué de la monotonie aride des plaines du Delta, aime à se reposer; ajoutons que l'Indus se montre ici dans toute sa magificence, et coulant entre des rives ombragées.

La réception faite par l'émir à M. Burnes est cordiale et hospitalière; ils se quittent fort satisfaits l'un de l'autre. On

continue de remonter l'Indus, et le premier mai, huit jours après avoir quitté Haïderabad, les minarets de la mosquée de Sihouan se montrent aux regards enchantés des mariniers qui battent le tambour en signe de joie. Et le motif de cette bruyante démonstration c'est que Sihouan est célèbre par le tombeau de *Lal-Chab-Baz*, saint personnage du Khoraçan, enterré ici il y a près de six cents ans, sous un dôme élevé à l'extrémité d'un édifice quadrangulaire et orné de dalles peintes en bleu. Des tentures de brocard d'or et de soie rouge, des plumes de paon, des œufs d'autruche, des fleurs, et des grains de verroterie sont suspendus au-dessus de la tombe, et complètent la décoration de ce lieu saint. Les miracles de *Lal-Chab-Baz* sont infinis. L'Indus obéit à son commandement et aucun navire n'ose passer devant son sépulcre sans y faire une offrande. Des milliers de pèlerins accourent à ce sanctuaire vénéré, et les monarques du Caboul et de l'Inde l'ont souvent visité. Sihouan, quelquefois appelé Siouistan, est une ville ancienne de 10,000 ames, à 2 milles de l'Indus. Sa position près des monts Lakka, fait conjecturer à M. Burnes que c'est Sindomana, la capitale des états de Sambus, radjah des montagnards indiens, mentionnée par les historiens d'Alexandre. Cette opinion me paraît d'autant plus admissible que les Sindomani ne peuvent pas être les habitans du Sindhi inférieur, qui est toujours nommé Pattala, et son souverain le prince des Pattalans.

Le plus singulier édifice de Sihouan, et peut-être des rives de l'Indus, est un vieux château ruiné qui domine la ville et qui remonte au temps des Grecs. C'est un tertre en terre, haut de 60 pieds, évidemment ouvrage de l'art, entouré depuis sa base d'un mur en brique; la forme de ce château est un ovale de 1,200 pieds de longueur, et de 730 de diamètre. L'intérieur présente un monceau de décombres.

jonchées de fragmens de poterie et de briques. Toute cette masse vue d'un certain côté ressemble au dessin de la tour du Madjilebi, à Babylone, que Rich a décrite. Les habitans l'attribuent au siècle de Bader-oul-Djamal, fée puissante, à laquelle on fait honneur de tout ce qui est ancien ou merveilleux dans le Sindhi. M. Burnes, son Quinte-Curce à la main, croit retrouver ici cette ville forte du territoire de Sambus, dont Alexandre s'empara par une excavation que ses mineurs creusèrent. « Les barbares ignorant l'art de l'ingénieur, furent confondus quand leurs ennemis apparurent tout à coup au milieu de leur cité, sortant par un passage souterrain dont on n'avait pas aperçu la moindre trace auparavant. »

A Khirpour M. Burnes fut comblé d'attentions par l'émir, auquel il fit de beaux cadeaux, et qui répondit par l'hospitalité la plus généreuse, qu'il appelait modestement l'hospitalité d'un pauvre soldat beloutchi. Quel pauvre soldat que celui qui peut envoyer chaque jour à son hôte huit à dix moutons, et des provisions de toute espèce, pour cent cinquante personnes de sa suite, et deux fois par jour soixante-douze plats pour sa table particulière. L'émir me paraît un homme fort adroit, très convaincu de la puissance des Anglais et de son infériorité, et très disposé à toutes les concessions pour ne pas déplaire à ses terribles voisins.

M. Elphinstone a signalé les chefs du Sindhi comme des barbares de l'espèce la plus grossière, sans aucune des vertus des barbares. M. Burnes est assez de cet avis, à l'exception de l'émir de Khirpour et de sa famille bien entendu, lequel émir mettait les Anglais au-dessus de tous les peuples de la terre. Tous ces chefs regorgent de richesses, et leurs sujets sont dans la misère la plus profonde. Leur ignorance est extrême et n'a d'égale que leur superstition. Les Beloutchis, tribu qui ne costitue qu'une petite partie de la

population du Sindhi, ne sont guère plus civilisés; mais ce sont au moins des gens de cœur et d'énergie. Ils sont élevés pour la guerre, et de bonne heure on leur en inspire le goût. M. Burnes a vu des petits Beloutchis de cinq à six ans le sabre au côté, qui se promenaient fièrement et semblaient défier les passans. Ces maussades petits héros sont d'une impertinence qui ne présage rien de bon aux paisibles cultivateurs du pays. Ceux-ci appellent de tous leurs vœux la chute des émirs et de leur gouvernement, qui n'est pas sans analogie avec l'état actuel de l'Europe féodale au moyen âge.

A 15 milles de Khirpour, sur un rocher siliceux, au milieu de l'Indus, M. Burnes nous montre la célèbre forteresse de Bakkar, couvrant une île ovale de 2,400 pieds de long de ses vastes fortifications. Elles semblent l'œuvre d'un ingénieur européen. Vue des bords du fleuve, cette forteresse se présente bien; ses tours sont presque toutes ombragées par de grands arbres, et le dattier élancé laisse tomber ses feuilles pendantes au-dessus des mosquées et des remparts. M. Burnes eut la discrétion de ne point demander à visiter ce prétendu boulevart de la frontière, demande qui aurait pu passer pour suspecte dans la bouche d'un des maîtres de l'Hindoustan. C'est à Mittan que la mission quitte l'Indus et salue d'un dernier adieu le cours majestueux du grand fleuve, qui n'a pas moins de 6,000 pieds de large. L'Indus est dans toute sa magnificence, enrichi des eaux réunies des rivières du Pendjab. M. Burnes entre dans le Tchénab, l'*Acesines* des Grecs, qu'Alexandre descendit jusqu'à son confluent avec l'Indus. Mittan doit être l'emplacement d'une ville grecque. Mais aucun souvenir du conquérant ne s'est conservé dans cette contrée, et les Sindhiens désignent Caboul comme le théâtre de ses exploits.

Passons rapidement sur le territoire d'Outch, pays plat et fertile, admirons le soleil qui se couche dans toute sa splendeur, derrière les monts de Souliman, et sans nous arrêter auprès de Bhaoual Khan, qui vient d'une résidence de 60 milles avec une escorte de quelques centaines de cavaliers pour présenter ses devoirs à notre envoyé britannique, auquel il fait présent de châles, de plateaux d'argent, d'un très beau faucon, d'un mousquet à sa façon et de superbes chevaux richement caparaçonnés; poursuivons notre route sur le Tchénab aux eaux rouges, et après avoir dépassé l'embouchure du Setledje aux eaux tranquilles et sans couleur, entrons enfin dans le pays des Seïks, à la frontière duquel un détachement envoyé par le souverain de Lahor, attend l'arrivée de M. Burnes. C'est une belle escorte : l'officier qui la commande, couvert d'émeraudes et de diamans est monté sur un éléphant; il tient un arc d'une main, et de l'autre deux lettres en persan dans un sac de soie, il présente l'arc et les lettres à M. Burnes, il lui fait un discours diplomatique au nom du roi son maître, et met 1,400 roupies à ses pieds.

« Quand la députation nous eut quittés, un détachement de troupes régulières se rangea près de nous pour recevoir nos odres, et des sentinelles furent placées autour de notre camp : ce fut une nouveauté qui nous fut agréable d'entendre les mots de commandement donnés en français. »

Remarquez bien que sur toute la route, M. Burnes va recevoir à chaque station un peu importante, des sacs de roupies et des pots de confitures, des œufs, du lait, des fruits, des fleurs, des roses, des poulets, etc. etc.; que dans les villes, il fait son entrée au bruit du canon; qu'on lui ouvre toutes les forteresses, qu'on le complimente partout, et que c'est ainsi qu'il parvint à Lahor. Il faut, vous l'avouerez, que le roi de Lahor ait grandement peur de l'honorable compagnie des Indes.

Un des points les plus curieux de cette route est, sans contredit, la ville de Moultan, déja décrite par M. Elphinstone dans sa Relation du Caboul; mais vue superficiellement par cet habile voyageur, parce qu'on se méfiait de lui. Pour M. Burnes, dont on se méfie peut-être aussi mais qu'on craint davantage, il vit tout : forteresse, temples, curiosités, aussi sa description est complète. Moultan a 4 milles et demi de circonférence et 60,000 habitans dont les deux tiers sont mahométans; elle est entourée d'un mur de 50 à 60 pieds de haut. Ses manufactures d'étoffes de soie sont célèbres. M. Burnes dans son mémoire sur l'Indus, la signale comme pouvant être un jour l'entrepôt du commerce par la voie du fleuve avec les contrées de Pendjab et le territoire voisin. Moultan est une des villes les plus anciennes de l'Hindoustan. On peut la regarder comme assise sur le sol de la capitale des Malli du temps d'Alexandre. Rennell place cette capitale à Toulamba plus près des bords du Ravi (*Hydraotes*), se fondant sur un passage d'Arrien qui dit que les habitans traversèrent cette rivière dans leur fuite ; ce qui s'accorde également bien avec la position de Moultan, qui n'est qu'à 10 lieues environ de cette rivière. Ajoutons qu'il n'y a point de ruines près de Toulamba, et que tout indique, d'après M. Burnes, que la ville moderne est bâtie sur des décombres d'anciens édifices. Si l'on voulait la considérer comme répondant à la cité des Brahmanes et de son château, dont Alexandre s'empara avant d'attaquer la capitale des Malli, on ne saurait plus alors quelle position fixer à cette dernière.

Moultan fut prise dans le siècle de l'hégire par Mohamed Ibn Cassim; ensuite sa richesse tenta les empereurs ghaznévides, gourides et mogols de l'Hindoustan. Huit siècles durant, les Musulmans en furent maîtres. La religion du prophète y règna seule; elle n'est plus que tolérée depuis la

conquête des Seïks en 1818. «Ce fut à Moultan, dit M. Burnes, que nous vîmes pour la première de fois les cérémonies religieuses des vainqueurs. Un gourou ou prêtre seïk avait établi sa demeure dans une galerie du tombeau de Chamsi Tabrizi. Nous le trouvâmes assis à terre ayant devant lui un énorme volume, à l'extrémité de la salle était une espèce d'autel couvert d'une toile. Sur ma demande, le gourou ouvrit le livre et répéta ces mots, cri national des Seïks: *Ouq gouroudji kafeth*, que le gourou soit victorieux. Puis il toucha le livre avec le front, et les Seïks présens s'inclinèrent, puis il ouvrit le livre au hasard et lut le passage suivant qu'il expliqua: «Vous avez tous péché, travaillez donc à vous purifier; si vous négligez de vous purifier, le mal finira par s'emparer de vous.» Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce livre là était le *Grinth*, ou le livre saint des Seïks. Au surplus, c'était un fort bon homme de prêtre que ce gourou, très communicatif, très tolérant, répondant à toutes les questions de M. Burnes, qui lui en fit beaucoup, et lui donnant par là dessus de très excellentes confitures.

Parvenu à l'embouchure du Ravi, qu'il allait désormais remonter jusqu'à Lahor, M. Burnes laisse ses bateaux, et se rend à cheval au point où l'Hydaspes se réunit à l'Acesines, au grand étonnement des Seïks, qui ne pouvaient comprendre le motif d'une telle curiosité. Elle était fort naturelle; on sait que ce fut là que des rapides firent éprouver de grandes avaries à la flotte d'Alexandre, et que les hordes de Timour furent effrayées par le fracas des eaux. Il est vrai qu'au point de jonction de l'Hidaspes avec l'Acesines, leur murmure est bruyant comme le tonnerre, mais la vitesse du courant est peu considérable, et les navires passent sans danger, excepté en juillet et en août. L'Hydaspes est nommé par les habitans de ses rives *Behat* ou *Bedasta*, et aussi *Djalem;* il se joint au Tchénab par 31° 11′ 30″ de latitude,

à 45 milles au nord de Toulamba, sur le Ravi; ses bords ne ressemblent guère à la description d'Arrien. Ils ne resserrent pas ses eaux dans un lit étroit, et on n'aperçoit dans le voisinage aucun rocher propre à marquer le point où les Grecs se retirèrent avec leur flotte demantelée. Le Djalem est moins rapide et moins considérable que le Tchénab, sa largeur étant à peu près de 1,500 pieds à l'endroit du confluent. . . . .

Entre le Tchénab et le Ravi, M. Burnes nous montre la tribu pastorale des Kattia ou Djan, ainsi appelés de leur vie vagabonde. Ils possèdent d'immenses troupeaux de buffles et de chameaux. Ils cultivent le tabac. Ils sont grands, bien faits et doivent peut-être leur robuste constitution à la règle qui chez eux interdit le mariage avant que les femmes aient atteint l'âge de vingt ans, dans la crainte que les enfans provenant d'une union trop prématurée ne soient faibles et maladifs. Les Kattia sont pillards et belliqueux. On les rencontre depuis les rives du Djalem jusqu'à Delhi. Ils sont aborigènes de cette contrée. On retrouve en eux les *Cathaei* d'Arrien, robustes aussi et guerriers intrépides. On a supposé que ces *Cathaei* étaient les Kattris ou Radjpoutes, mais on n'a pas fait attention que la patrie de ceux-ci est plus au sud, et qu'au temps de l'invasion des Macédoniens elle n'occupait pas cette partie de l'Inde.

Les souvenirs de l'antiquité plaisent trop à M. Burnes pour qu'il néglige de visiter les ruines de *Chorkote* qui couvrent un espace considérable, et ressemblent en grand à celles de Sihouan. Il croit retrouver ici la position où Alexandre fut blessé lorsqu'il marcha vers la rive occidentale de l'Hydraotes, poursuivant les Malli qui s'étaient d'abord retirés dans une ville fortifiée, dont les murs étaient en briques. Un mur d'enceinte en briques, assez haut, subsiste encore, et entoure les ruines de Chorkote. Nous remarquons que

la construction de cette place jette quelque jour sur les forteresses dont Alexandre se rendit maître. Les anciennes villes des rives de l'Indus paraissent avoir consisté en tertres de terre entourés de murailles. M. Burnes recueillit ici plusieurs médailles bactriennes, qui prouvent l'antiquité de cette forteresse et le séjour des Grecs. Une autre excursion de M. Burnes le conduit au ruines de *Harapa*, vastes ruines, sans un seul bâtiment entier, et qui ne présentent qu'un très médiocre intérêt.

C'était pour M. Burnes une source intarissable de divertissemens, que d'observer combien les Seïks aiment à apprendre et à raconter des nouvelles; chaque jour on transmettait à la cour un bulletin de la mission anglaise, chaque jour M. Burnes recevait des nouvelles de la cour, et même des réponses aux questions qu'il faisait. On était pour lui d'une politesse exquise et même un peu flagorneuse, car on lui répétait à tous propos qu'il était un second Alexandre, parce qu'il avait fait un voyage aussi dangereux que celui de l'Indus. Mais si les Seïks sont flatteurs, il faut convenir qu'ils sont gens intrépides. « Nous avions déja reconnu leur bravoure, dit M. Burnes, en les voyant attaquer à pied et avec leurs sabres des sangliers. Mais ils nous donnèrent, en tuant un tigre, une preuve plus parfaite de leur courage. L'animal était dans un taillis de tamariscs, tout près de nos bateaux, il y fut découvert, et aussitôt notre mehmandar nous invita à assister à la chasse. Tout le monde était à cheval, le monstre ne tarda pas à être blessé; quelques cavaliers furent désarçonnés par la frayeur de leurs chevaux. Les Seïks s'avancèrent à pied, et poussèrent au tigre; celui-ci s'élança avec fureur sur l'un d'eux, et à l'instant où il lui appliquait sa griffe sur l'épaule gauche, cet homme intrépide lui asséna sur la tête un coup bien dirigé. Le combat était inégal, et le Seïk tomba horiblement déchiré. Aussitôt ses

camarades approchèrent et le tigre succomba bientôt sous les blessures nombreuses qu'ils lui firent. Il était énorme ; il avait dix pieds de longueur, et sa cuisse égalait en grosseur celle de l'homme le plus robuste. Le sang-froid et la valeur des Seïks surpassent toute croyance, et ils reçoivent de grands encouragemens de leurs chefs. A toutes mes questions sur le malheureux qui avait été blessé, ils répondaient avec une ostentation d'indifférence, ce n'est qu'un Seïk, il sera bien récompensé, sa paie annuelle sera augmentée de cent roupies, et déja il a obtenu un cheval. » Cette aventure fournit à M. Burnes l'occasion d'observer la différence qui existe entre la médecine des Seïks et la nôtre. Au lieu de procurer du repos au blessé on l'empêcha de dormir pendant cinq ou six jours, dans la crainte qu'il ne vît le tigre en songe, et que cela n'amollît son courage. On lui fit boire force eau-de-vie pour le tenir éveillé, et l'on attendit que ses blessures commençassent à se cicatriser pour lui permettre de prendre un peu de repos.

Enfin, après 60 journées d'une lente et ennuyeuse navigation, dont 20 sur le Ravi, les hauts minarets de la mosquée royale de Lahor se montrent aux yeux de M. Burnes. Il voit aussi pour la première fois au coucher du soleil les immenses montagnes qui entourent le Cachemir, revêtues d'une robe de neige éclatante de blancheur, et le lendemain il fait son entrée à Lahor, escorté par un régiment d'infanterie, et un escadron de cavalerie. Deux Anglais, le capitaine Wade, et le docteur Murray vinrent à sa rencontre, ainsi que deux officiers français, MM. Court et Allard, généraux au service du souverain des Seïks. Depuis la porte de la ville, c'est au milieu d'une double haie de fantassins, de cavaliers, d'artilleurs, et d'une foule innombrable de peuple que M. Burnes se rend au palais du roi. Arrivé à l'entrée des appartemens et dans le moment même où il se

disposait à se débarrasser de sa chaussure pour se conformer à l'étiquette, un petit vieillard saute au cou de M. Burnes et le tient étroitement embrassé en l'accablant de témoignages de tendresse. Ce petit vieillard c'était le roi, le roi lui-même, le puissant maharadjah Rendjit-Sing en personne. Après ces accolades politiques, les questions et les complimens d'usage, M. Burnes exhiba la lettre officielle du ministre anglais, annonçant l'envoi des présens, et le but avoué de la mission. Rendjit-Sing prit respectueusement cette lettre, la porta à son front, et la remit à son ministre qui en fit lecture à haute voix. Puis un salut de 1,260 coups de canon apprit à la ville de Lahor le bonheur de son roi. 1,260 coups de canon pour une lettre de lord Ellenborough, c'est beaucoup! Cela surprit M. Burnes lui-même. Le maharadjah était singulièrement flatté de la mission, dont il appréciait le caractère politique. Les chevaux lui plaisaient fort; il ne revenait pas de leur taille qu'il comparait à celle d'un petit éléphant. M. Burnes ne fut pas aussi content des chevaux de Rendjit-Sing, que ce dernier lui montra avec complaisance, en lui racontant un peu longuement la généalogie et l'histoire de chacun d'eux. Dans cette entrevue le maharadjah fut d'une affabilité parfaite, il soutint la conversation pendant une heure et demie. Toutes ses questions annonçaient l'homme supérieur fort au courant de ses propres affaires et de celles de ses voisins. Il interrogeait beaucoup : sa phrase était vive, rapide, saccadée; ses aperçus prompts : tout annoncait la force de son caractère, la conscience de son pouvoir, et la faculté de généraliser ses idées.

En 1805 ce n'était qu'un des chefs de sa nation, confondu avec les autres, mais pour l'œil exercé de l'observateur, en lui se voyait le plus brave, le plus rusé, le plus adroit, le plus entreprenant de tous les chefs de la grande confédéra-

tion militaire des Seïks, le maître futur de tous. Forster dès 1785, avait prédit que dans certaines circonstances prévues, religieuses, politiques et militaires, les Seïks passeraient de la république à la monarchie sous un général qui surgirait du milieu des généraux. Rendjit-Sing a réalisé la prédiction; il est venu à point, il a compris son pays et son époque, il a profité des dissentions intérieures des chefs jadis ses égaux pour les soumettre successivement, et souvent les uns par les autres. Il s'est fait une armée compacte de leurs soldats et eux-mêmes il les a attachés à sa personne en les enrichissant des dépouilles des vaincus. Il s'est fait conquérant pour grossir son trésor, payer ses partisans et occuper sa nation brave et turbulente. Il lui a donné de la gloire pour mériter sa reconnaissance: mais il n'a conquis que ce qu'il pouvait conserver. A l'est et au sud du Pendjab il n'a pas franchi le territoire anglais, il ne s'est point avancé au-delà de l'Indus parce qu'il n'aurait pu s'y maintenir; au nord il s'est prudemment contenté du Cachemir et des autres vallées renfermées entre les montagnes inférieures. Son territoire est compacte et garanti par des frontières naturelles. Son administration est toute militaire, son despotisme est sans cruauté, sans rigueur même et son système de gouvernement bien supérieur aux institutions nationales de l'Orient. Peu croyant, il ménage les prêtres, il les accueille avec distinction et leur influence est toute à lui. Tout ce qu'il a créé subsistera-t-il après sa mort? C'est ce dont il est permis de douter, car ce qu'il a créé est à trop longue distance des habitudes de sa nation, est trop en avant de ses besoins et de ses préjugés. Rien n'est enraciné dans les esprits. Son fils unique est sans aucune capacité et sans partisans. Les généraux formés à l'école de Rendjit-Sing, fidèles à l'homme de génie ajournent leurs pensées d'indépendance au lendemain de son con-

voi. L'armée de Rendjit-Sing est de 95,000 hommes dont 25 d'infanterie exercés à l'européenne et que M. Burnes met de pair avec les soldats de l'armée britannique dans l'Inde. La cavalerie régulière et l'artillerie se montent à 5,000 hommes avec 150 canons attelés. Le reste se compose de troupes irrégulières, cavalerie indigène (*gortcharas*) bien montée et fort utile. L'instruction de l'armée est l'œuvre d'officiers français, vieux compagnons de Napoléon. M. Burnes parle de nos compatriotes MM. Court et Allard, généraux au service de Rendjit-Sing, dans les termes les plus honorables et les plus convenables, ce qui ne me surprend pas du tout d'un homme de talent, à idées généreuses et qui ne prend ses inspirations que dans son cœur. Rendjit-Sing aime à parler de son armée et je le conçois, elle l'a fait ce qu'il est. « Mes soldats seïks, disait-il à M. Burnes, sont exempts de préjugés et d'une bravoure à toute épreuve. Ils emportent sur leur dos des vivres pour huit jours, creusent un puits si l'eau est rare et construisent un fort si les circonstances l'exigent; c'est une besogne que je ne puis faire faire aux Hindoustanis. Mon armée m'a conquis le Cachemir. Comment crois-tu que je dispose des châles et des autres produits de ce pays dans ce moment d'encombrement du Commerce? c'est avec ces articles que je paie mes officiers. Je donne à un chef, qui a droit à une solde de 300 roupies, des châles pour une valeur de 500; il est très content et l'État y gagne. » M. Burnes assista à une revue. Cinq régimens d'infanterie régulière étaient rangés en bataille sur trois hommes de hauteur. Les soldats avaient des habits blancs, la buffleterie en travers et de couleur noire; ils étaient armés de fusils des manufactures de Cachemir et de Lahòr. Chaque corps offrait un mélange de Seïks et d'Hintoustanis et manœuvra sous les ordres d'un officier indigène, avec une exactitude et une précision com-

parables à celles des soldats européens. Le commandement se faisait en français. M. Burnes eut l'honneur d'inspecter cette belle troupe. Un autre jour le roi lui fit voir une brigade d'un autre genre, et je ne sais s'il eut aussi le bonheur de l'inspecter : c'était une quarantaine de danseuses toutes vêtues en hommes, et en uniformes. Elles étaient nées dans le Cachemir ou dans les montagnes voisines; elles étaient belles et gracieuses; la délicatesse de leurs traits était en harmonie avec l'élégance de leur taille, la souplesse de leurs mouvemens. Leurs habits de soie, à couleurs vives, allaient à merveille, et l'arc et le carquois qu'elles avaient à la main, ajoutaient encore au piquant de cet élégant et riche costume. On sait que les yeux des Cachemiriennes sont célèbres dans les poésies de l'Orient. Les yeux noirs et brillans de ces jeunes filles étaient la volupté même; il est fâcheux que, pour s'embellir, elles croient devoir les entourer d'une espèce de poudre d'or fixée par un enduit gommeux. Rendjit-Sing prétendait que cette troupe de jeunes beautés était le seul régiment qu'il ne pouvait discipliner. Les commandantes, probablement les plus jolies, ont reçu des villages en cadeau et touchent de cinq à dix roupies par jour.

Le vieux Rendjit-Sing n'était plus, en 1832, qu'un vieillard assez laid; le contraste entre son esprit et son corps est prodigieux. La nature ne l'a pas physiquement bien traité : il n'a pas plus de 4 pieds 10 pouces, il a perdu un œil, il est marqué de petite vérole, et cependant son abord est imposant, son air est celui du maître; ses habitudes, celles du commandement; sa passion pour monter à cheval et faire des voyages lointains est extrême; l'attitude respectueuse de sa cour est remarquable. La salle d'audience où M. Burnes fut reçu était toute revêtue de marbre : c'est l'ouvrage des empereurs mongols. Une partie du plafond était tendue d'une étoffe de soie garnie de pierreries du plus riche effet.

Le maharadjah portait un collier et des bracelets ornés de grosses émeraudes, son épée était garnie de pierres précieuses; c'était comme dans les Mille et une nuits. Rendjit-Sing possède un des plus grands et des plus gros diamans du monde : on l'appelle *Koh i noûr* (le mont de lumière). Il a volé ce mont de lumière à l'ex-roi de Caboul. On ne peut rien imaginer de plus admirable que cette pierre de la plus belle eau et grosse comme la moitié d'un œuf; on l'estime trois millions et demi, ce que M. Burnes trouve beaucoup trop. Le maharadjah possède, outre une multitude d'autres diamans dont nos princesses feraient d'admirables rivières, un grand rubis pesant 14 roupies et une énorme topaze grosse comme une bille de billard.

J'ai beaucoup parlé de Renjit-Sing, mais en vérité, c'est qu'on ne trouve pas souvent, même en Europe, à parler d'un homme de sa trempe, d'un homme d'état de son génie, d'un conquérant de son espèce. Voyons maintenant le pays qu'il a su rendre puissant par la guerre, et florissant par son administration.

Ses états s'étendent du Setledje à l'Indus, et du Cachemir au Moultan; ils comprennent tout ce vaste territoire arrosé par le Pendjab ou les cinq grands affluens orientaux de l'Indus; il y a donc peu de contrées sur le globe dont les limites politiques et naturelles, soient mieux définies. Les historiens d'Alexandre l'ont peint à merveille, on le reconnaît trait pour trait dans leurs récits.

Les productions naturelles du Pendjab contribuent, avec le caractère de la population, à favoriser son existence comme état indépendant. Le revenu net du pays se monte annuellement à deux crores et demi de roupies, dont 31 lacs pour le Cachemir, le plus opprimé, le plus mal administré et le plus délicieux de tous les pays du globe, et celui qui, défendu, peut défier tous les envahisseurs du monde.

Le Pendjab pourrait être facilement arrosé par des canaux. La navigation de ses belles rivières est à peu près nulle. Ses routes intérieures sont bonnes et bien entretenues. Grains, chevaux, mulets, chameaux sont au nombre de ses meilleurs produits naturels. M. Burnes évalue approximativement toutes les populations soumises au Pendjab, à 3,500,000 ames, dont 500,000 Seïks seulement. Le petit nombre de ces derniers est remarquable. La terre natale des Seïks est le Douab, ou la contrée comprise entre le Ravi et le Setledje. On en rencontre peu à 30 milles au-dessous de Lahor. Là où ils prédominent ils ne font pas un tiers de la population. Ils sont robustes, grands, bien faits et nerveux. Eux les vrais Seïks ne connaissent d'autres occupations que la guerre ou l'agriculture, ils la préfèrent à tout. Ambition et patriotisme sont les deux traits les plus saillans de leur caractère.

M. Burnes ajoute quelques détails à ceux que l'on trouve dans Hamilton, Malcolm et Elphinstone, sur les deux principales villes du Pendjab, Lahor et Amritsir. L'ancien Lahor, la vieille capitale, avait de l'est à l'ouest une étendue de cinq milles, et une largeur moyenne de trois. Ses ruines l'indiquent parfaitement. Les mosquées et les tombeaux restent au milieu des champs cultivés, comme des caravanserails dans la campagne. La cité moderne occupe l'angle occidental de l'ancienne, elle est entourée d'une forte muraille; ses rues sont étroites, sales et puantes, et son bazar fort mesquin. La mosquée royale, bâtie en grès rouge, qui fut apporté de Delhi, par ordre d'Aurengzeb, cette belle mosquée, avec ses minarets élevés, d'où la voix du prêtre de Mahomet n'appelle plus à la prière, n'est là qu'un témoin de la grandeur déchue de l'empire musulman. Cette grandeur se montre encore dans le tombeau de l'empereur Djihan-Gir, dans ce mausolée du style

le plus parfait, tout revêtu de marbre blanc, tout orné de riches et vives mosaïques nuancées de mille couleurs, tout chargé d'inscriptions à la louange du conquérant. Après avoir admiré cet antique ornement de Lahor, il faut aller se reposer dans le jardin de Chah-Djihan, délicieuse création du goût et de la magnificence des Mongols qui conserve encore le lit de marbre de leurs empereurs. Ses trois magnifiques terrasses disposées par étages et ce long canal, vaste réservoir de quatre cent cinquante jets d'eau qui rafraîchissent l'atmosphère, sont des merveilles vantées par les anciennes histoires de l'Inde.

Amritsir, à 10 lieues de Lahor, est la cité sainte des Seïks, leur Rome, leur ville religieuse. M. Burnes fut conduit au temple national; joli édifice, couvert en or bruni et placé au milieu d'un lac, il en fit le tour, il déposa son offrande au *Grinth sahib* (livre saint) ouvert devant un prêtre; lequel éventait avec une queue de vache du Tubet ce précieux volume, pour éloigner de lui toute impureté. M. Burnes entendit un fort beau discours prononcé par un Seïk qui remerciait la Providence de ce quelle avait permis qu'un envoyé de l'Angleterre vînt de très loin rendre hommage au gourou et offrir 250 roupies au livre sacré. M. Burnes obtint en retour de ses 250 roupies, trois ou quatre houras de l'assistance et ce qui valait mieux, il fut affublé de plusieurs beaux châles de Cachemir. Dans un autre temple où il se rendit ensuite, le grand prêtre ne lui donna que du sucre, et le pria de s'en aller bien vite de peur qu'une troupe de dévots fanatiques qu'on appelle Acalis ne l'injuriât et même ne lui jetât de gros morceaux de fer à la tête. Ce sont des espèces de palets que ces dévots portent en guise d'ornemens et dont ils se servent avec beaucoup de dextérité pour lapider les gens. M. Burnes nous confirme ce que nous savions déja d'Amritsir et de son importance commerciale.

C'est le vaste entrepôt des marchandises de l'Inde et du Caboul, du safran et des châles de Cachemir. Toutes les affaires sont entre les mains des Hindous qui font là d'immenses fortunes. C'est une ville fort ancienne, quoi qu'en disent les historiens seïks, une ville ouverte, bien bâtie, fort riche et dont la douane verse beaucoup d'argent dans le trésor de Rendjit-Sing ; qui affectionne singulièrement Amritsir, son temple, ses prêtres et ses marchands.

Avant de quitter le Pendjab, mes sympathies pour la géographie ancienne ne me permettent pas de passer sous silence quelques détails relatifs à ses antiquités. Est-il bien certain qu'Alexandre ait visité Lahor comme le croit M. Burnes, c'est ce qui ne me paraît pas démontré. On voit au sud-est de cette capitale, les restes d'une ville avec un lac dans son voisinage. Ce qui détermine notre voyageur à l'identifier avec *Singala*, la Sagala de Ptolémée. Le tope de Manikiala, décrit premièrement par M. Elphinstone, et récemment examiné par M. Ventura, à excité un grand intérêt dans l'Orient. MM. Court et Allard nos compatriotes, font remonter ces restes à un temps plus ancien que celui de l'expédition d'Alexandre. Ils se fondent principalement sur ce que les médailles qu'on y a trouvées offrent une figure assez semblable au trident de Neptune qu'on aperçoit sur les pierres des monumens de Persepolis. Ni M. Burnes, ni les officiers français, n'ont pu se procurer de médailles d'Alexandre. Il paraît qu'il existe deux autres édifices semblables au tope de Manikiala, récemment découverts dans les montagnes à l'ouest de l'Indus dans le canton habité par les Eusoufzis. L'ouverture de ces monumens pourra jeter quelque lumière sur les antiquités si intéressantes du Pendjab.

Nous allons laisser M. Burnes à Simla, dans les monts Himalaya, bien plus épris des beautés naturelles et des tableaux sublimes de ces hautes régions, que de la cour

brillante et militaire qu'il venait de quitter. Le voilà maintenant avec lord Bentinck, gouverneur-général de l'Inde, lui rendant compte de sa mission, recevant en échange de ses communications les éloges les plus mérités, et conférant avec lui sur les moyens d'explorer le Caboul et la Boukharie. C'est là que nous le suivrons dans notre prochain article.

LARENAUDIÈRE.

MÉLANGES.

Les ossemens du roi Teutobochus.

Plusieurs fois en creusant la terre, on a mis à découvert des ossemens de grande dimension et comme de tout temps l'homme a aimé le merveilleux, on les attribuait à des géans; on honorait les héros auxquels ils avaient appartenu. Pline parle du squelette d'un géant que l'on avait rencontré dans l'île de Crête, et qui avait quarante-six coudées de long. « Les uns, dit-il, le prirent pour Orion, « d'autres pour Otus. Des monumens attestent, ajoute-il, « que le corps d'Oreste, remis en terre d'après l'ordre ex- « près de l'oracle, avait sept coudées de long. Il y a déja « près de mille ans que le poète Homère s'est plaint de ce « que les corps des hommes n'étaient plus aussi grands « qu'ils l'avaient été auparavant. » Hérodote (livre I, ch. 68) raconte comment le tombeau d'Oreste fut découvert à Tégée; le cercueil avait sept coudées de long. Pausanias, Aulugelle, Solin, nous offrent des récits du même genre.

Jean Louis Vivès, l'un des plus savans hommes que l'Espagne ait produits, nous apprend dans ses commentaires sur *la Cité de Dieu*, de saint Augustin, qu'on lui fit voir à Valence, en Espagne, dans l'église de Saint-Christophe, une

dent de ce saint. « Elle était, dit-il, de la grosseur du « poing. » Ce n'est pas probablement à cause de ce passage que les moines du seizième siècle, contemporains de Vivès, décrièrent son livre, avec beaucoup d'amertume, et l'accusèrent d'impiété et d'hérésie.

En France, des ossemens d'une grosseur énorme furent mis à nu en 1466, par le Rhône, près de Saint-Peirat, bourg du Vivarais, vis-à-vis de Valence. Une partie de ces os fut portée à Bourges, et suspendue aux murs de la Sainte-Chapelle de cette ville, où ils sont restés fort long-temps.

Jean le Maire de Belges, dans ses *Illustrations des Gaules et Singularités de Troyes* (Paris, 1512, in-folio), tire de ces os une preuve que la maison de Tournon, descend des Troyens. Cette absurdité ne doit pas surprendre de la part d'un auteur qui dit que les rois de France, sont issus de Francus, fils d'Hector. Il aurait pu, sous certains rapports, trouver grace auprès de certains rêveurs de notre temps, puisqu'il affirme que le Bas-Breton, ou Brezonec, est le vrai langage troyen. Des auteurs contemporains nous apprennent qu'il mourut dans un hôpital de fous.

Vers 1564, des ossemens gigantesques, découverts également près de Saint-Peirat, furent apportés à Valence à Jean Cassanion, qui en a parlé dans son *Traité des Géans*, (en latin, Bâle, 1580). L'une des dents, qu'il a décrite, était longue d'un pied, et pesait huit livres. On la conservait au château de Charmes, voisin de Valence.

Ce fut également à peu de distance du Rhône, mais en Dauphiné, que le 11 janvier 1613, on fit près du château de Chaumont, appartenant au marquis de Langon, à quatre lieues de Romans, une trouvaille qui causa une rumeur bien plus grande qu'aucune de celles qui avaient eu lieu précédemment. Des ossemens fossiles furent découverts à dix-sept ou dix-huit pieds de profondeur, dans une sa-

blonnière que l'on exploitait. Ils étaient de grande dimension ; une partie fut brisée, soit par les ouvriers, soit par l'exposition à l'air.

Pierre Mazuyier, chirurgien de Beaurepaire, bourg voisin de Romans, et David Bertrand, ou Chenevier, notaire du même lieu, voulurent tirer parti de cette découverte, en montrant à Paris, et en divers autres lieux, ceux de ces ossemens qui étaient restés entiers. Afin de mieux exciter la curiosité, Mazuyier distribuait une petite brochure où il assurait qu'on les avait trouvés dans un sépulcre long de trente pieds, et sur la pierre duquel était écrit *Teutobochus rex*. On sait que c'est le nom du roi des Cimbres, qui combattit contre Marius, et que suivant le récit de Florus, historien romain, il était d'une taille si démesurément grande, que sa tête dépassait les trophées. Quelques auteurs modernes ont cru lire son nom sur l'arc de triomphe d'Orange ; Millin n'a pu l'y découvrir. La brochure ajoutait qu'il s'était trouvé de plus une cinquantaine de médailles, avec l'effigie de Marius, et les lettres initiales de son nom. Mais on soupçonna Mazuyier et son compère d'avoir fait écrire la brochure par un jésuite de Tournon ; elle est intitulée : *Histoire véritable du géant Teutobochus, roi des Teutons, Cimbres et Ambrosiens, défaits par Marius,* 150 *ans avant la venue de J.-C.* (in-12, 15 pages d'impression).

La curiosité publique fut en effet si vivement excitée, que la cour donna des ordres pour que les ossemens découverts en Dauphiné fussent transportés dans la capitale. Le 20, Antoine Rascatis de Bagaris, gentilhomme provençal, intendant et garde des médailles et antiquités du roi, et qui avait eu la fantaisie de changer son titre en celui de *Ciméliarque*, certifia par écrit qu'il avait reçu des mains de Mazuyier et de Bertrand, ou Chenevier, huit pièces qui sont spécifiées et dénommées.

Il paraît que l'on croyait que le marquis de Langon avait encore quelques-uns de ces ossemens, car dans une lettre de remercîment du cabinet du roi, du 1er août 1613, on demande ceux qui restent, en même temps que la pierre d'inscription, et même des pierres du tombeau, afin de les faire rétablir, ou du moins un dessin avec une échelle de proportion, ainsi que les médailles et le procès-verbal de la découverte. Cette circonstance prouve que l'on avait déjà des doutes sur la co-existence du squelette, long de vingt-cinq pieds, avec des médailles de Marius, et une inscription, dans un tombeau de trente pieds de long, sur douze de large, et huit de haut.

Une vive discussion s'établit sur l'existence des géans, Habicot, célèbre chirurgien de Paris, tint pour l'affirmative, dans sa *Gigantostéologie ; Discours sur la possibilité des géans* (1613). Le savant Peiresc, qui avait déjà conçu des doutes sur la découverte de Mazuyier, ne fut pas converti, après avoir lu le traité d'Habicot, et dit qu'en supposant que ces ossemens trouvés en Dauphiné fussent ceux d'un géant, on ne pouvait soutenir que ce fussent ceux de Teutobochus, puisque ni ce monarque, ni ses sujets, n'avaient fait usage de la langue latine, et que certainement ils ne l'auraient pas employée pour l'inscription d'un tombeau; que d'ailleurs si les Romains avaient eu la générosité d'élever un tel monument, ils se seraient servi, non pas de briques, mais au moins de pierres sur lesquelles ils auraient sculpté quelque bas-relief qui attestât leur victoire et leur piété envers leurs ennemis; et qu'enfin ils l'auraient placé non dans un lieu bas, mais sur une hauteur ou un rocher. La description que l'on avait faite des médailles lui avait prouvé qu'elles n'étaient pas romaines; en effet, elles furent reconnues pour gothiques. Quelques années après, Peiresc ayant obtenu un des fragmens de ces os, jugea d'a-

près leur inspection qu'ils devaient être ceux d'un éléphant.

Cependant la controverse continuait à Paris. J. Riolan, dans sa *Gigantomachie* (1613), et ensuite dans *l'Imposture découverte des os humains supposés d'un géant* (1614), prouva la futilité des assertions d'Habicot; et dans sa *Gigantologie*, ou *Histoire de la grandeur des géans* (1618), il démontra que de toute ancienneté les hommes les plus grands ne l'ont pas été plus que dans les temps modernes; enfin, que les ossemens trouvés en Dauphiné, ne pouvaient avoir appartenu qu'à une baleine ou à un éléphant. Habicot et d'autres répliquèrent : les nombreuses brochures que ce débat littéraire fit éclore sont remplies d'injures, et comme cela arrive assez souvent en pareil cas, ne contiennent presque rien qui puisse éclaircir la question en controverse.

La discussion cessa ; il en était résulté du moins la démonstration que Mazuyier avait voulu tromper le public en affirmant que les ossemens avaient été trouvés dans un tombeau de briques avec des médailles d'argent, et une inscription portant le nom de Teutobochus. Un procès-verbal que produisit Mazuyier, offrait des marques évidentes de supercherie. Les ossemens furent restitués à M. de Langon.

Dans le cours du dix-huitième siècle, le fameux abbé Desfontaines les vit : il en parle dans le tome V de ses *Jugemens sur les ouvrages nouveaux*.

Il y a deux ou trois ans que M. Audouin, professeur au Muséum d'histoire naturelle, se trouvant à Bordeaux, fut averti par M. Jouannot, naturaliste, que des ossemens fossiles, regardés comme ceux sur lesquels avait été bâtie la fable du roi Teutobochus, étaient depuis long-temps dans cette ville. Les pièces furent confrontées avec la liste que Cuvier en a donnée dans ses *Recherches sur les ossemens fossiles*; cet examen constata leur identité.

Ils ont été envoyés à Paris, où ils font maintenant partie de la riche collection palæontologique du Muséum. M. de Blainville, membre de l'Institut, les ayant comparés avec ceux dont il est fait mention dans la liste publiée par Cuvier, a reconnu qu'il est à peu près hors de doute que ce sont bien les ossemens attribués au roi Teutobochus. Il a, de plus, établi que la structure des dents ne peut laisser aucune incertitude sur le genre de mammifères auxquels ils ont appartenu; c'était un mastodonte, et non un éléphant, comme l'avait pensé Cuvier, qui n'avait eu pour porter son jugement que le poids, et une appréciation grossière de la dent principale.

M. de Blainville, dans la séance de l'académie des sciences, du 23 mars 1835, mit sous les yeux de cette compagnie les ossemens fossiles dont il vient d'être question, et fit lecture d'une Notice, à laquelle nous avons emprunté beaucoup des détails que nous venons de présenter, et qui se termine par ce passage :

« Ainsi, dès 1613, il avait été découvert en France, dans un terrain d'alluvion, des restes fossiles nombreux d'une véritable mastodonte, semblable à celui de l'Ohio, dans l'Amérique septentrionale; fait qui ne s'est présenté depuis que d'une manière beaucoup moins complète, puisque, parmi les restes européens de mastodontes, c'est à peine si l'on en cite quelques fragmens de mâchoire adhérens aux dents recueillies en assez grand nombre dans le midi de la France. »

Antiquités découvertes dans l'Inde.

En nettoyant le canal de Douab, situé au-dessous et près de Bihat, ville de la province de Delhi, district et à 15 milles

au N.-O. de Sabarapour, on a trouvé, après la retraite des eaux, des médailles et divers autres objets enfouis parmi des débris de vieux ais, de planches pourries et des gravois. Le terrain sur lequel la ville paraît avoir été bâtie est très noir, remplis d'ossemens et de fragmens de vases de différentes formes. On y rencontre aussi des briques très grandes et qu'on dirait, d'après leur figure, avoir été destinées à revêtir l'enceinte circulaire des puits, des scories de fer, tandis qu'à Bihat on n'a jamais fait usage de fourneaux pour fondre ce métal, des pointes de flèche, des anneaux, des grains de verre de différentes sortes.

Cette découverte est due au capitaine Cantled, surintendant du canal du Douab. M. Wilson, secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, a publié à ce sujet une note dont voici l'extrait.

L'époque où existait la ville souterraine peut être assignée ou plutôt renfermée avec assez d'exactitude dans des limites connues, graces à la découverte de plusieurs médailles enfouies au même endroit que les briques et les ossemens. Une de ces pièces a beaucoup d'analogie avec celles qu'on nomme indo-scythes, et appartient à une époque assez rapprochée du commencement de l'ère chrétienne. Sur vingt-six médailles de cette espèce, une seule est assez bien conservée pour en reconnaître l'empreinte; on y voit un homme revêtu d'une cotte de maille et posant quelque chose sur un petit autel.

La plus grande partie d'une autre espèce de médaille porte sur une des faces un éléphant, et sur les deux un ou plusieurs monogrammes. Quelques-unes portent le taureau des brahmanes et sur la tranche une inscription en caractères inconnus.

Une troisième espèce de médailles est en argent; ce sont des pièces épaisses et carrées sans aucune empreinte régu-

lière, mais portant plusieurs marques, comme il est vraisemblable qu'on en appliquait avant que l'usage de frapper la monnaie eût été généralement adopté. Ces pièces doivent être postérieures à l'existence des dynasties indo-schytiques dans la Bactriane et appartenir à une période durant laquelle, comme aujourd'hui en Chine, l'argent avait cours au poids, tandis que les métaux inférieurs circulaient comme signe d'une valeur nominale fixe. (*Asiatic journal.*)

Pierres d'Allemagne.

Le docte évêque Huet dit, dans ses *Origines de Caen*, ville où il était né, que les matériaux dont l'abbaye de Saint-Etienne fut bâtie furent tirés de Vaucelles et d'Allemagne. « J'ai déjà remarqué, ajoute-t-il, que l'on voit encore « des restes de deux grandes chaussées, dont l'une traversait « la prairie, depuis les murs du parc de l'abbaye jusqu'à la « rivière d'Orne, un peu au-dessous des moulins de Montaigu ; et l'autre chaussée un peu au-dessus de la précé« dente, tirait vers le village d'Allemagne. L'opinion com« mune et la vraisemblance nous portent à croire que ces « ouvrages furent faits pour faciliter le transport des maté« riaux nécessaires à la construction de cette abbaye. »

Voilà qui est clair comme le jour, et il suffit de lire ce paragraphe pour savoir ce que le docte Huet a voulu dire par des pierres d'Allemagne. Mais quand on veut citer un auteur, il faut non-seulement savoir lire son texte ; il faut de plus le lire avec attention, c'est à cette règle qu'a manqué le rév. Th. Frognall Dibdin dans son *Voyage bibliographique, archéologique et pittoresque en France.* Il est parfois léger ce grave auteur, et il en donne une preuve à propos de l'église de Saint-Etienne de Caen. « Selon Huet, dit-il,

« la pierre employée dans la construction de ce monument « a été apportée en partie de Vaucelles, en partie de l'Al- « lemagne (*from Germany*). » M. Théod. Licquet, conservateur de la bibliothèque publique de Rouen, a eu soin, dans l'excellente traduction qu'il a donnée des deux premiers volumes du Voyage de M. Dibdin ; de relever l'étrange méprise de cet Anglais et d'en expliquer la cause.

Mais parmi les étrangers qui liront l'ouvrage de M. Dibdin dans la langue originale, les uns pourront trouver étrange qu'on ait fait venir à Caen des Pierres de l'Allemagne pour construire un grand édifice ; d'autres ajouteront une foi entière à cette assertion et plaindront la Normandie d'être tellement dénuée de matériaux propres à la bâtisse, qu'il a fallu les y amener par eau d'une distance de plus de 300 lieues ; enfin des statisticiens n'auront-ils pas la fantaisie de noter que la Normandie n'avait pas de pierres de taille dans le douzième siècle, puisque celles qui furent employées pour élever Saint-Etienne de Caen venaient des carrières de l'Allemagne. M. Dibdin et même Huet seront cités à l'appui de ce fait, et voilà pourquoi il est toujours bon de vérifier les citations.

Eruption du Vésuve.

On écrit de Naples, 2 avril :

« La population de cette capitale est depuis long-temps habituée aux phénomènes continuels du Vésuve ; mais l'éruption d'hier a présenté des circonstances dont les habitans les plus âgés n'avaient pas encore vu d'exemple.

« Depuis quelques jours le volcan n'exhalait plus qu'un peu de fumée, quand tout-à-coup, à sept heures du soir,

on entendit une explosion épouvantable, et l'on vit sortir avec impétuosité du cratère une masse de laves enflammées. Il est impossible de se faire une idée de l'énormité de cette masse de feu ; elle occupait tout le cratère qui a 2,000 pieds de diamètre, et s'élevait à plus de 1,200 pieds ; aussi les matières embrâsées retombant avec un horrible fracas sur le cratère qui les avait vomiés le fermèrent entièrement, entraînant avec elles au moins 25 pieds du plateau. Alors les nouvelles matières volcaniques ne trouvant plus d'issue, la montagne entière fut ébranlée, et quatre secousses de tremblement de terre se firent sentir jusqu'à Naples, qui cependant est à trois lieues du volcan. Pendant quelques instans, les sombres lueurs que l'on apercevait à travers les flancs les plus élevés du Vésuve et le bruit terrible qui les accompagnait indiquaient suffisamment la lutte qui avait lieu au sommet intérieur du plateau.

« Une foudroyante explosion, semblable à la première, apprit bientôt que la violence de l'éruption venait de rouvrir le cratère, et jusqu'à dix heures du soir le volcan ne cessa de lancer à 12 ou 1,500 pieds de hauteur d'immenses colonnes de feu et de rochers enflammées. Ces éruptions se succédaient avec tant de rapidité, que les matières qui retombaient se heurtaient avec celles qui sortaient du cratère. Les détonations étaient presque continues ; elles imitaient tour à tour le bruit du tonnerre ou le feu roulant d'une formidable artillerie.

« Déja les paysans des campagnes voisines et des villes environnantes fuyaient de leurs maisons, emportant à la hâte ce qu'ils avaient de plus précieux, lorsqu'à dix heures du soir les détonations cessèrent complètement avec la dernière éruption des matières enflammées. La chute de celles-ci combla de nouveau le cratère ; ce qui annonce de prochaines et violentes secousses. Un quart d'heure après

cette explosion finale, les Napolitains avaient repris leur sécurité accoutumée. »

Froid excessif dans l'Amérique septentrionale.

L'automne pour l'Amérique septentrionale avait été sec; mais un peu avant le solstice, il était tombé beaucoup de neige, lorsque la gelée a pris avec une âpreté extraordinaire. Sur les bords du Saint-Laurent, comme sur ceux de la Delaware, le froid est devenu exessif, surtout dans la Pennsylvanie, l'état de New-York, le New-Jersey, où la neige a aussi été très épaisse. Du sud et de l'est, des corneilles sont alors remontées des États-Unis dans le bas Canada.

Par un air calme et un soleil étincelant, les 4 et 5 janvier 1835, le termomètre à New-York marqua à six heurs du matin —23°; il n'avait pas dépassé —16° depuis quarante-quatre ans; et dans l'hiver rigoureux de 1779 à 1780, s'était arrêté à —19°.

Suivant le *Courier* de Northumberland, des hommes et des animaux sont morts de froid sur les routes; des puits à quatorze pieds de profondeur ont gelé. Le 4 janvier à six heures du matin,—26°; à midi, o; à six heures du soir, —14°; à huit heures,—20°; à dix heures,—23°. Le 5, à cinq heures du matin, — 30°; à neuf heures, — 13°; à midi, — 2°.

Depuis cinquante ans à Dover, on n'avait par éprouvé un froid de —28°; à Lancaster le thermomètre est descendu à —29°; à Bangor et à Greenwcih à—27°; à Troy et à Exeter, à—20°; à Albany et à New-Haven, à—24°; à Salem, à—22°.

Le *Canadien* du 16 janvier dit: « Après une suite de temps froid presque sans exemple, nous jouissons depuis quelques jours d'une température fort haute pour la saison.

Aujourd'hui il pleut, nous avons la chaleur du printemps.»

En février, il y a eu recrudescence de froid, encore par un temps serein. A Quebec, depuis cinq années on avait manqué d'un pont ou voie de glace jusqu'à la pointe de Levi, pour le transport économique des denrées de première nécessité; mais le 9 février, la glace s'est consolidée à 9 pouces d'épaisseur.

(*Renseignemens fournis* par M. Isidore Le Brun, *à l'Écho du monde savant.*)

Revenu public de l'Angleterre, depuis la conquête jusqu'à l'époque actuelle.

Dans le principe, presque tout le revenu social, dans la Grande-Bretagne comme dans les vieilles sociétés européennes, se composait des fruits d'une certaine portion du territoire réservée par la nation pour les besoins généraux. Les Romains avaient bien cherché à établir quelques impôts permanens, conservés et augmentés par les Danois et les Saxons, mais le domaine n'en était pas moins la principale source de revenus; et, sous les rois saxons comme sous les rois normands, cet état de choses se perpétua.

Le monarque était le régisseur de ce sol réservé, il était en même temps chargé de l'emploi des produits pour le plus grand avantage de la communauté. Une autre portion du sol était consacrée aux besoins de l'église, à l'éducation générale et au secours des citoyens tombés dans la pauvreté. C'était aux *clercs*, aux ecclésiastiques qu'était confié le soin de l'empoi de ces revenus. On retrouve dans l'histoire de toutes le nations européennes, cette division des produits du sol.

Ce ne fut qu'au fur et à mesure que les rois moins scrupu-

leux eurent abandonné à leur noblesse la plus grande partie du domaine de l'état, que l'on mit en pratique d'une manière suivie les idées des Romains sur un impôt fixe. Dans l'intervalle, les rois avaient eu soin de combler le déficit, de faire face à leurs extravagances par des exactions, dont le plus souvent les juifs étaient les victimes, puis par des contributions volontaires levées à l'aide de toutes sortes de violences, etc., ou bien encore par des quêtes que les rois ne dédaignaient pas de faire eux-mêmes.

On raconte qu'Edouad IV, dans l'une de ces opérations, s'était adressé à une dame veuve; celle-ci frappée de sa bonne mine, lui donna 20 liv. sterl. au lieu de 10 qu'il demandait, en lui disant : « Par ma foi, pour ton gentil minois, tu auras 20 liv. » Cette somme était fort considérable, et le roi en témoignage de sa satisfaction, donna un baiser à la dame. Cette marque inattendue de considération la charma tellement, qu'elle ajouta 20 liv. encore à sa première offrande.

Il est curieux de suivre l'accroissement des revenus et des dépenses de chaque règne. A mesure que le domaine diminue et devient insuffisant, les impôts, qui d'abord ne sont que temporaires, augmentent et se perpétuent, et l'on arrive enfin sous le règne de la reine Anne à voter à la couronne une liste civile, pour sauver les débris du domaine public gaspillé et livré en grande partie aux whigs de la révolution.

Il n'est pas de forme d'impôt peut-être qui n'ait été essayée. Une seule taxe cependant n'a pu se perpétuer, malgré son importance et la justice qui réclamait sa consolidation, c'est la taxe foncière. Les nobles, seuls détenteurs du sol, ont toujours su la rendre pour ainsi dire nominale et y suppléer par les impôts de consommation, par les droits de douane, protecteurs de la production territoriale. L'industrie a été torturée de cent façons pour lui arracher une

partie de ses profits, mais le sol et ses produits ont été de tout temps protégés d'une manière exclusive.

	Années.	Liv. sterl.	Francs.
Guillaume-le-Conquérant.	1066	400,000	16,000,000
Guillaume le Roux.	1087	350,000	8,750,000
Henri Ier	1100	300,000	7,500,000
Etienne.	1135	250,000	6,250,000
Henri II.	1154	200,000	5,000,000
Richard Ier	1189	150,000	3,750,000
Jean.	1199	100,000	2,500,000
Henri III.	1216	80,000	2,000,000
Edouard Ier	1272	150,000	3,750,000
Edouard II.	1307	100,000	2,500,000
Edouard III.	1327	154,139	3,853,475
Richard II.	1377	130,000	3,250,000
Henri IV.	1399	100,000	2,500,000
Henri V.	1413	76,643	1,916,075
Henri VI.	1422	64,976	1,624,400
Edouard IV.	1460	100,000	2,500,000
Edouard V.	1483	100,800	2,502,000
Richard III.	1483	100,000	2,500,000
Henri VII.	1485	400,000	10,000,000
Henri VIII.	1509	800,000	20,000,000
Edouard VI.	1547	400,000	10,000,000
Marie.	1553	450,000	11,250,000
Elisabeth.	1558	500,000	12,500,000
Jacques Ier	1602	600,000	15,000,000
Charles Ier	1625	895,819	22,395,475
République.	1648	1,517,247	37,931,175
Charles II.	1648	1,800,000	45,000,000
Jacques II.	1685	2,001,855	50,046,375
Guillaume III et Marie.	1688	3,895,225	97,380,620

	Années.	Liv. sterl.	Francs.
Anne (1706).	1704	5,691,803	142,295,075
Georges Ier	1714	6,762,643	168,066,075
Georges II.	1727	8,522,540	213,063,505
Georges III (1783).	1760	15,372,971	384,323,275
Idem.	1800	36,728,000	918,200,000
Idem.	1815	71,153,142	1,778,828,550
Georges IV, moyenne de 1820 à	1826	58,000,000	1,450,000,000
Georges IV, moyenne de 1826 à	1830	60,000,000	1,500,000,000
Guillaume IV, moyenne des 3 dernières années.		46,620,165	1,105,504,125

L'année dernière le revenu s'est élevé à environ 1,300,000,000 de francs, mais il ne faut pas perdre de vue que le service de l'intérêt de la dette qui s'élève au capital de près de 800 millions de livres sterling ou 20 milliards de francs, absorbe sur les revenus une somme de 29 millions de livres sterling ou 725,000,000 de francs ; il s'ensuit que les dépenses ordinaires du gouvernement du pays ne dépassent pas 575,000,000 de francs.

Il convient encore d'observer que cette somme comprend le service de ce qu'on appelle le *dead weight*, les pensions, les demi-soldes, les compensations de toutes sortes, les sinécures ; ce qui réduit en définitive à 280 millions le total des dépenses occasionées pour les services publics.

Ce n'est guère que depuis la révolution qui a placé sur le trône la maison d'Orange, que les théories financières actuelles ont été étudiées et appliquées. C'est à cette époque qu'il faut rattacher la création de la banque d'Angleterre, de la dette flottante, celle des impôts de consommations, l'amortissement, l'impôt sur le sel, etc., et ce qui est aussi très remarquable, bien que M. Pebrer n'ait pas jugé à pro-

pos de le dire, c'est que c'est aux whigs que sont dues les principales applications de ces hardies conceptions.

Les tories, en effet, n'ont jamais eu la prétention d'innover. C'est au long ministère de Walpole, à celui plus long encore de Pelham, duc de Newcastle, à celui de Chatham, qu'il faut tenir compte de presque tous ces projets financiers qui ont été mis en pratique.

(*Histoire financière et statistique générale de l'empire Britannique,* par Pablo Pebrer; *traduit* par M. Jacobi, *avocat.*)

Culture de l'opium dans l'Asie mineure.

La ville d'Afioum-Kara-Hissar, dont le nom signifie *château noir de l'opium*, doit cette dénomination à la grande quantité de pavot noir cultivé dans son territoire; il est de formation trachytique. Une vaste plaine, longue de dix lieues, est abritée dans plusieurs de ses parties par des ilots trachytiques soulevés de distance en distance, depuis une hauteur de 40 toises, jusqu'à celle d'un simple tumulus. Le terrain de Kara-Hissar offre principalement une argile grisâtre assez homogène, ne formant point pâte avec l'eau, quelquefois un sable noir volcanique, recouvert d'une couche épaisse d'humus. A peu de distance de la ville, du côté de l'ouest, on commence à trouver la craie qui constitue la chaîne fermant cette plaine au nord.

La culture du pavot commence dès les montagnes de Kédous (Phrygie épictète). La température de ces contrées est très modérée; en hiver la neige y reste fréquemment sur la terre pendant plusieurs mois. On n'y voit naître aucun des végétaux tels que l'agave, le cactus, etc., qui croissent spontanément sous des latitudes plus hautes, en Corse, en Italie et même dans le midi de la France. Si pendant quel-

ques jours le thermomètre monte jusqu'à 25 et 30° R.; cette chaleur n'exerce aucune influence sur la récolte de l'opium qui est terminée en juin. Mais une condition nécessaire pour assurer la qualité et l'abondance des récoltes, c'est l'absence de pluies fortes et continues pendant la dernière moité du mois de juin.

En décembre on commence à travailler la terre à la bêche ou à la charrue; la graine du pavot se sème comme le blé, à la main; on sème clair. Dans les pays favorisés par des sources, l'irrigation se fait par des canaux; à Kara-Hissar, on attend la pluie. Trop d'eau rend l'opium sujet à se gâter ou à se moisir.

Très peu de jours après que les pétales des fleurs sont tombées, des hommes et des femmes vont dans les champs et fendent horizontalement la tête du pavot, en ayant soin de ne pas pénétrer dans l'intérieur. Il en découle bientôt un suc blanc qui est en larmes. Pendant la nuit suivante et le lendemain, on vient avec de larges couteaux peu affilés, racler le suc épaissi; l'opium a déja acquis une couleur brune qui augmente à mesure qu'il sèche.

Une tête de pavot ne donne de l'opium qu'une fois; les paysans altèrent sa pureté en grattant légèrement la capsule, pour augmenter le produit. Il y a déja là un douzième de substance étrangère. L'opium ainsi récolté est sous la forme d'une gelée gluante et grumeleuse. On le dépose dans de petits vases de terre, on le pile en crachant dedans; les paysans prétendent que l'eau le fait gâter. On l'enveloppe ensuite dans des feuilles sèches, et c'est dans cet état qu'il est livré au commerce.

La graine des pavots qui ont fourni l'opium est également bonne pour être semée.

Les produits de l'année sont portés à Constantinople. Le gouvernement ottoman qui a le monopole de cette drogue,

la vend 180 à 200 piastres l'oke, qui lui coûte 80 piastres ; et de plus elle est souvent falsifiée avec du bol d'Arménie et d'autres terres. (*Écho du monde savant.*)

Antiquités découvertes dans le département de l'Ain.

Des ouvriers travaillant dans un champ de la commune de Replonges (Ain), ont trouvé un vase de terre dont la partie supérieure avait été brisée par le choc de la charrue ; la partie conservée avait encore deux pieds de hauteur, et renfermait la moitié d'une mâchoire humaine, plus deux petits vases, aussi en terre, contenant tous deux des ossemens d'enfans, et dix-sept médailles latines, dont quatre de moyen bronze, à l'effigie de Tibère, qui mourut l'an 37 de notre ère, deux de petit bronze, du même empereur, toutes au revers de l'autel de Lyon, et un beau moyen bronze d'Antonia, belle-sœur de Tibère, et femme de Drusus l'ancien.

Ces divers objets ont été découverts près d'une digue connue sous le nom d'Etournes, et qui est généralement regardée comme ayant été construite pour s'opposer à l'envahissement de la Saône, sur les terres supérieures ; mais il est permis de conjecturer que ces digues étaient plutôt des ouvrages avancés d'un camp romain. (*Rénovateur.*)

La commune de Replonges est située dans le canton de Bage-le-Châtel, arrondissement, et à six lieues à l'O.-N.-O. de Bourg. Elle n'est éloignée que d'une lieue de la rive orientale ou gauche de la Saône, dans une plaine bien cultivée, vis-à-vis de Mâcon.

Statistique de l'Espagne.

M. Rodriguez a adressé à l'académie des sciences quelques observations sur l'ouvrage de M. Moreau de Jonnes intitulé *Statistique de l'Espagne ;* ces observations ont été lues dans la séance du 29 avril 1835. Elles ne seront pas nombreuses, dit M. Rodrigues, car je n'ai pas le temps de refaire tous les calculs, et moins encore de consulter les documens qui ont dû servir à ces importantes recherches; je me contenterai donc des trois suivantes :

1° L'auteur voulant prouver que le clergé d'Espagne possède le tiers du sol, cite à son appui, page 80, l'opinion de M. Arguelles, qui estimait « que les terres possédées par le « clergé, conjointement avec la couronne, avaient une éten-« due d'un million et demi de fanègues, ou de 12,700,000 « hectares, faisant 6,160 lieues carrées. » Or la fanègue est une mesure agraire de 80^{m},16 de côté ou de 0,64 d'hectare; le million et demi fait donc 963,750 hectares ou 486 lieues carrées, c'est-à-dire un nombre treize fois plus petit. J'aurais aimé à attribuer une telle inexactitude à une erreur de chiffres, si d'un côté *un million et demi* n'était écrit en toutes lettres, et si de l'autre les 12 millions d'hectares ne faisaient entièrement les 6,160 lieues carrées qui, pourtant, ne seraient pas encore le tiers, mais le quart de l'Espagne.

2° En parlant encore de la richesse du clergé, M. Moreau dit, p. 79, qu'on a vendu en 1812 pour 51 millions de francs de biens-fonds de *memorias* et *cofradias*. J'avais cru qu'il y avait encore ici erreur de chiffres et que M. Moreau avait voulu dire de 1803 à 1805. Mais il ajoute qu'on les a vendus pour faire face à l'invasion de Français ; c'est donc bien en 1812 que la vente aurait dû être faite ; mais il n'y aurait qu'une seule difficulté, c'est qu'alors

l'armée française occupait presque toute la Péninsule.

3° A la page 25, M. Moreau met au nombre des prolétaires les *familiers* ou employés subalternes de l'inquisition. Cette opinion me semble d'autant moins soutenable que pour la plupart, les familiers étaient des prêtres ou de riches propriétaires qui voulant s'exempter de certaines gabelles ou impôts personnels, ou même se mettre à l'abri des persécutions du saint office, se faisaient recevoir dans cette sorte de confrérie, dont ils ne pouvaient porter la décoration sans avoir fait une dépense de près de deux mille francs pour informations de mœurs et de familles. Il n'y a pas, que je sache, de prolétaires qui puissent faire une semblable dépense pour acquérir un titre qui ne procurait que certaines exemptions personnelles, et qu'on recherchait beaucoup plus pour l'honneur que pour tout autre motif. M. Moreau aurait pu se rappeler que quelques-uns des *grands* d'Espagne mettaient en tête de leurs titres celui d'*alguasil mayor* de l'inquisition. L'*alguasil mayor* était chargé de faire les arrestations.

Vienne en Autriche.

L'Autriche au-delà de l'Ens se montre comme une terre promise, pleine de vie, de bonheur et de joie. A mesure qu'on approche de Vienne, le nombre des belles figures augmente avec la population et le bien-être, et Vienne renferme plus de ces figures là que toutes les villes de l'Allemagne ensemble. On rencontre dans Vienne, sans qu'il y ait une constitution, des représentans de toutes les races de peuples qui prient chacune dans son langage pour le bonheur du maître. Nulle carte géographique n'est plus bariolée de pays divers que celle de l'Autriche, et nul centre n'est

plus beau que la charmante Vienne, assise au milieu de ses campagnes comme une perle enchâssée dans l'or. Le véritable Autrichien, que l'on croit flegmatique, est le plus joyeux compagnon du monde. La force d'inertie n'est chez lui que politique; mais elle est si forte qu'elle comprime l'activité de tous les peuples voisins, sans qu'à leur tour les passions et les forces intellectuelles de ceux-ci puissent mouvoir ni dominer cette nature abondante. C'est à côté des figures sombres et pleines de caractère des Hongrois, des Italiens et des Bohêmes, qu'il faut voir les physionomies autrichiennes et leur folâtre abandon. Le Hongrois a quelque chose du flegme oriental; l'Italien est théâtral comme le Polonais; le Bohême, comprimé, mécontent et toujours de mauvaise humeur dans la ville la plus gaie du monde. Ce qui maintient chez les habitans de Vienne la santé, la beauté, la gaîté, c'est d'abord la douceur et l'aménité de leur climat, mais surtout leur bien-vivre, leur aptitude à jouir de la vie; un *épicurisme sans passions*. Ils aiment, ils sont voluptueux : mais point de physionomies flétries par le vice et la honte, comme à Berlin, et même à Francfort. On ne remarque pas même en leurs prêtres la suffisance des triomphateurs du démon, ni la physionomie chagrine et morose des plaisirs défendus. La religiosité des Autrichiens porte un caractère ouvert et serein; point d'hypocrisie ni de doucereux piétisme.

L'amortissement dans la Grande-Bretagne.

Bien que l'amortissement ait commencé sous le ministère Walpole, en 1717, ce n'est que sous celui de Pitt qu'il prit son développement et adopta les formes qui furent suivies si long-temps. On a peine à concevoir l'engouement qu'a-

vait pour cette création la nation tout entière à l'époque où le docteur Price vint proposer son plan au premier ministre.

C'était en 1786 ; l'énormité de la dette (elle s'élevait déjà à près de quatre milliards en intérêts et principal) avait donné lieu à une alarme générale. On fit un appel à tous les savans pour trouver un moyen de la diminuer. Le docteur Price, excellent arithméticien, se mit à la tâche. Il publia une brochure où il faisait voir clairement que, par la ressource des intérêts composés, rien n'était plus facile que d'arriver à ce but de réduction tant désiré.

Le docteur avait calculé, comme exemple de l'infaillibilité de sa proposition, que si du temps de Jésus-Christ un bon citoyen eût placé *un sol* à intérêts composés, ce sol, en 1786, aurait produit un nombre infini de *globes d'or, chacun aussi gros que la terre*. Ce résultat était prodigieux, et le docteur prouvait par des chiffres la vérité de cette assertion. Aussi pensait-il que le rachat de la dette nationale était un enfantillage, une niaiserie; tout ce qu'il demandait pour l'effectuer, c'était du temps, et puis un sol. Pitt, à ce qu'il paraît, fut aussi charmé de la découverte que son auteur lui-même.

A cette époque, chose inouie, les revenus dépassaient les dépenses de 25 millions. Pitt proposa que ces 25 millions fussent employés au rachat de la dette d'après le plan de Price ; on nomma des commissaires chargés de la garde de ce dépôt sacré, et la nation tout entière fut un moment tirée d'inquiétude. Mais, ô fragilité de l'esprit humain! une fois le pays rassuré sur le paiement de la dette, une autre inquiétude s'empara de lui; avec ces millions pour commencer, n'était-il pas à craindre que la dette ne fût payée trop tôt? Ce fut un nouveau cri d'alarme. « Qu'allons-nous devenir sans dette nationale, s'écria-t-on de

toutes parts, que ferons-nous de tout notre argent! »

À ces clameurs soudaines, M. Pitt fut obligé de répondre qu'il n'avait l'intention que de racheter 100 millions de francs par an et pas plus. Alors le calme se rétablit; on pensa d'ailleurs que les emprunts successifs qui allaient suivre, comme une conséquence naturelle, la découverte de Price, devaient mettre la nation à l'abri des craintes d'un rachat trop précipité. Et depuis, les Anglais n'ont plus témoigné, que nous sachions, la crainte de voir racheter leur dette trop vite, ou d'avoir trop d'argent de reste.

(*Histoire financière et statistique générale de l'empire britannique*, par Pablo Pebrer.)

Géographie des Canaries.

Dans la séance de l'Académie des sciences du 18 mai 1825, M. Bory-Saint-Vincent fait en son nom et celui de M. Cordier un rapport sur une nouvelle carte de l'île de Ténériffe, dressée par MM. Berthelot et Webb.

M. Bory commence par déclarer que malgré la proximité des îles Canaries et le grand nombre de voyageurs instruits qui, à diverses époques, ont visité ces îles, leur géographie est plus imparfaite que celle de pays situés à l'autre extrémité du monde. Les cartes de Ténériffe, de Lanzarote et de Palma peuvent être, dit-il, considérées comme des fictions typographiques plus ou moins élégamment exécutées.

Il y a peut-être, ajoute t-il, quelque courage à votre rapporteur à s'exprimer ainsi, puisqu'il a donné lui-même sa carte de Ténériffe; à la vérité un peu moins défectueuse que les précédentes, mais qui ne doit être vue que comme un essai où l'auteur, faute de temps et de données suffisantes, [illegible] que de corriger quelques erreurs nota-

blies dans ses devanciers, en y substituant l'expression d'accidens de terrain qui le frappèrent au premier coup d'œil; ces accidens qui avaient disparu sur une carte postérieure se trouvent reproduits sur la carte de MM. Berthelot et Webb.

Après avoir donné sur l'histoire des Canaries quelques généralités, M. Bory passe à l'histoire des travaux géographiques relatifs à cet archipel.

« Lorsqu'en 1634, un édit de Louis XIII enjoignit aux navigateurs français de compter la longitude à partir du méridien de l'Ile de Fer, l'importance géographique donnée par là aux Canaries inspira le désir de les mieux connaître. Cependant la première carte que nous en ayons en France, est celle que fit Delille d'après les observations faites sur les lieux par le P. Feuillée. Cette première carte servit de canevas à la plupart de celles qu'on publia jusqu'en l'an 1772. On en reconnaît des imitations dans Jefferyes, Bellin, Bone, et autres. Les Espagnols possèdent celles qu'a publiées en cette année 1772, don Thomas Lopez. Ce laborieux compilateur donna, outre une carte général de l'Archipel, en deux feuilles, un plan particulier de chaque île. Il ne les avait pas visitées lui-même, mais en combinant avec une grande sagacité les renseignemens fournis par des alcades, des curés, des notables et quelques marins, il réussit beaucoup mieux qu'on n'eût dû l'attendre, et sa carte de Ténériffe en particulier n'est nullement à dédaigner.

« Une carte nouvelle fut en 1776 le résultat du voyage d'un second savant français de Borda, membre de l'Académie; elle se trouve insérée dans le premier volume de l'*Hydrographie française*. »

En 1808 parut celle de M. Bory lui-même, qui n'ayant pu parcourir la totalité du pays, mais ayant observé de quelques points culminans les formes générales des mon-

tagnes qu'il trouva s'accorder assez bien avec celles qu'indiquait Lopez, suivit la carte de cet auteur de préférence à celle de 1776, quoique cette dernière fût plus moderne.

M. Bory passe ensuite à la carte de M. de Buch qu'il juge très sévèrement. Il dit qu'elle parut en 1814; mais il y a ici une erreur de date trop singulière pour ne pas la relever, et il est difficile d'imaginer comment elle a pu échapper au savant rapporteur. M. de Buch n'a fait le voyage des Canaries qu'en 1815. Comment donc ce zélé, docte et consciencieux voyageur aurait-il pu donner sa carte de Ténériffe avant d'avoir vu cette île ? cette carte porte la date de 1831.

La carte de M. Berthelot, dit M. Bory, nous a rappelé le pays dès la première vue, mais nous l'y avons d'autant mieux retrouvé que nous sommes entrés dans les moindres détails du figuré de son terrain. Chez M. Berthelot, la masse énorme et à peu près centrale du pic de Teyde, s'élève comme un vaste dôme sur les pentes duquel se prononcent d'autres mamelons secondaires, imposans aussi, mais qui ne sauraient rivaliser de majesté. Les moindres courans de lave qui se sont échappés à diverses époques des flancs de la montagne y sont exprimés parfaitement, et tout autour du pic, à une distance qui varie d'une à trois lieues, se dessine une ceinture escarpée de rochers, interrompue en plusieurs points, et qui environne la montagne, cirque de même genre que celui qu'on observe autour d'autres grands volcans, et dont l'île de Bourbon en particulier offre un exemple remarquable. »

Suivant M. Bory, la carte de M. de Buch met entre ce cirque et la côte de l'île, du côté du midi, beaucoup trop de distance, et beaucoup trop peu du côté du nord.

Les commissaires expriment leur étonnement de ce que la carte de M. de Buch ait été citée à l'appui du système des

cratères de soulèvement. Dans la figure que cette carte donne à Ténériffe, on ne saurait tout au plus discerner que la marque d'un affaissement en longueur de l'une des moitiés de l'île, dont la rupture se serait exercée dans la direction du sud-ouest au nord-est. « S'il y eut soulèvement, ajoutent-« t-ils, ce ne fut pas un soulèvement en forme de cratère « sur la carte de 1814, car un cratère, d'après l'étymo-« logie du mot, doit avoir la forme d'une coupe fermée « dans l'intégrité de son pourtour.

« Si M. de Buch, disent-ils un peu plus loin, eût fait re-« présenter le pays comme nous le montre M. Berthelot, « son système eût peut-être pu s'en appuyer avec quelque « apparence de raison. En effet, dans la disposition des « vastes fragmens qui témoignent de l'existence primitive « d'un grand cirque, peut-être continu autour du pic, on « peut à la rigueur concevoir le résultat d'un effort souter-« rain qui, agissant à la manière d'un fourneau de mine, « put d'abord produire un immense entonnoir; mais cet « entonnoir n'était point un cratère. Il se forma pro-« bablement au milieu un cratère véritable, dont les éjec-« tions accumulées ont produit le mamelon central. . . . . « . . . . . Nous ne saurions encore une fois y voir un « cratère, dans le vrai sens du mot. »

Les commissaires finissent par déclarer que la carte de M. Berthelot leur paraît la meilleure de toutes celles qu'on a du pays; ils pensent, en conséquence, que l'académie doit accorder son suffrage à l'auteur.

Dans la séance du 27, l'académie a reçu de M. Berthelot une *Dascription orographique de l'île de Ténériffe* (extrait du bulletin de la société de géographie).

Voici comment Berthelot s'exprime sur la carte de M. de Buch.

« Malgré le vague de certains détails, dû probablement

« à un trop court séjour sur ces lieux, ce beau plan offre « l'ensemble d'un système orographique bien conçu, et je « n'aurais peut-être jamais osé en publier un autre ; si je « n'avais été enhardi par des connaissances acquises du« rant une résidence de dix années. Aidé de mes propres « observations et de toutes les précieuses données de mon « savant devancier, j'ai tâché de rendre les détails topo« graphiques d'un pays que j'ai parcouru dans tous les « sens ; si j'ai été assez heureux pour réussir, je me conten« terai de la petite part de gloire que M. de Buch m'avait « laissée. »

Dislocations remarquables dans les montagnes de la vallée de Chambéry. (Extrait de l'*Echo du Monde savant.*)

La vallée de Chambéry est la continuation de l'une des grandes vallées longitudinales qui s'étendent depuis le Rhin jusqu'à la Méditerranée. Le sol est à 243 mètres 2 décimètres au-dessus du niveau de la mer, et les cimes les plus élevées qui l'entourent ont à peu près, comme la pointe du Nivolet, 1,560 mètres de hauteur absolue.

« Quelques-unes de nos montagnes, dit M. Rendu, qui s'est beaucoup occupé de l'histoire géologique du pays, ont subi des dépressions locales, ou des inflexions qui en ont fait baisser des portions plus ou moins considérables. Telle est la dépression de la montagne de Lémenc. Dans l'intérieur des carrières qui sont au-dessous du calcaire, on voit des brisemens, des fentes et des failles, ou solution de continuité dans les strates.

« On voit plus loin la montagne du Colombier et celle de Chamez se pencher toutes deux vers la plaine, et leurs couches supérieures venir s'enfouir sous le sol. Le col de Pierre-Châtel, qui donne passage au Rhône, a subi plusieurs changemens. Ce n'est pas une fente de la montagne : les couches qui sont à fleur d'eau, quand les eaux sont basses, se prolongent sous le lit du fleuve, ce qui démontre qu'il n'y a point eu d'écartement dans les rochers; et que cette vallée est une de celles qui sont formées par l'Océan.

« Avant que le rocher fût aussi profondément creusé, le Rhône passait en partie dans l'ouverture qui sert aujourd'hui de chemin. On reconnaît encore l'action des eaux sur les parois du rocher comme on la reconnaît sur les flancs de la montagne, au-dessous même des terrasses du fort de Pierre-Châtel.

« Le long de la vallée du Coux, des masses de rocher, détachées de la montagne qui tient au massif de la chartreuse, s'élèvent en aiguilles, ou sont, pêle-mêle, répandues dans tout le fond de la vallée. En examinant les masses les plus grandes, on reconnaît, par la direction des couches, qu'elles ont fait en tombant un demi-tour sur elles-mêmes, et que la portion qui forme aujourd'hui le sommet de ces pyramides était, avant la chute, tournée contre terre.

« Quand l'histoire ne nous apprendrait pas que les collines qui s'étendent depuis Apremont jusqu'à Chaparillan recouvrent une ville qui à été engloutie, la seule inspection du terrain suffirait pour donner l'idée d'un éboulement. L'absence de cailloux roulés, l'échancrure faite à la montagne par le terrain qui en est descendu; ces milliers de monticules arrondis qui se touchent par la base, l'aspect général de cette surface, tout indique la catastrophe dont le XIIIe siècle a été témoin.

« La vallée de Novalaise est toute sillonnée par des val-

lées d'érosion, creusées dans le terrain diluvien; il en est de même de la vallée des Bauges.

« La vallée d'érosion, la plus grande et la mieux marquée, est celle qui se trouve comme encaissée dans la vallée ammonéenne qui va de Chambéry au Bourget; c'est une petite vallée dans une grande. L'ouverture livrée au Rhône par la dépression des montagnes de Chanaz et de Culoz, a laissé le fleuve se créer un débouché dans la Balme. Mais auparavant, il ne pouvait que suivre la vallée de Chambéry et celle de Grésivaudan pour aller à la Mediterranée. La plus grande élévation du sol qu'il aurait eu à parcourir ne dépasse guère celle de son lit actuel au-dessus de Seyssel, et si l'on comprend combien il a pu baisser depuis son changement de cours, on verra que cette supposition est possible.

« Depuis l'établissement des courans actuels, la vallée de Chambéry a dû subir des attérissemens considérables. A mesure que le Rhône a dû creuser son passage à la Balme, son lit s'est abaissé dans tous les parages qui s'étendent depuis Yenne jusqu'à Seyssel. Dès-lors, le lac du Bourget, qui devait auparavant couvrir tous les marais de la Chautagne, du Bourget, de la Motte et de Bissy, a trouvé un écoulement pour ses eaux, qui, dans leur abaissement, ont suivi celles du Rhône. D'un autre côté, le terrain lui-même s'est élevé par les dépôts des torrens descendus des montagnes. »

FÊTES

DES MUSULMANS DANS L'INDE.

Les chétifs restes de splendeur que possède encore la cour de Delhi, sont étalés et déployés d'une manière qui rappelle encore l'ancienne pompe, à la célébration annuelle du *Backra-Eudé*. Mais c'est à Laknau que le spectacle le plus imposant a lieu, à l'occasion de cette fête. On sait que les sectateurs de Mahomet prétendent descendre du patriarche Abraham, par son fils Ismaël; ils assurent que c'est lui qui fut choisi pour être sacrifié au Tout-Puissant, et non pas Isaac : différant en cela de la croyance des juifs et des chrétiens, et soutenant leur assertion en contradiction avec l'autorité de la Bible, sur des écrits qui, dans leur opinion, contiennent des preuves suffisantes en faveur de leurs sentimens. Cette offrande, ainsi faite au ciel, est célébrée par le sacrifice de certains animaux, tels que chameaux, moutons, chèvres, chevreaux ou agneaux, selon les moyens de chacun; on suppose que cette cérémonie répond à deux objets, non-seulement on honore la mémoire d'Abraham et d'Ismaël, mais aussi ces sacrifices sont d'un grand se-

cours dans un temps de pressante nécessité. Les Musulmans pensent que pour entrer au paradis, il faut passer sur un pont aussi délié qu'un cheveu, et aussi aigu que la lame d'une faux ou de tout autre instrument tranchant, et qui par conséquent présente un trajet très peu sûr pour les pieds; il faut absolument que les sectateurs du prophète effectuent, en courant ou en marchant à grands pas et très légèrement, le passage, qui leur présentera plus ou moins de difficultés, selon le degré de faveur dont ils se seront rendus dignes aux yeux du Très-Haut. Les hommes vraiment pieux, seront transportés de l'autre côté sains et saûfs, mais ceux qui n'ont nul mérite, se verront obligés d'essayer bien des fois, et dans leurs efforts pour réussir, seront souvent blessés avant de pouvoir atteindre à la rive opposée. Les Musulmans s'imaginent que dans cétte extrémité le même nombre et les mêmes espèces d'animaux, purs et propres aux sacrifices qu'ils ont offerts à la célébration du Backra-Eadé, seront à les attendre pour les transporter en sûreté le long du passage périlleux du pont. D'après cette croyance, les classes les plus riches des mahométans fournissent à leurs frères pauvres des chèvres et des moutons pour le sacrifice: œuvre de charité excitée par les motifs les plus purs, et qui, si elle n'a pas toute l'efficacité qui lui est attribuée, fournit du moins la maison du pauvre d'un festin abondant, et recueilli avec plaisir; car quoique la pauvreté

contraigne les Musulmans des classes inférieures à imiter la frugalité des Hindous dans leur diète végétale, ils ne refusent jamais la viande, quand ils peuvent s'en procurer.

On fait à Laknau de grands préparatifs pour la célébration du Backra-Eadé; une scène animée a lieu sur la rivière, où les éléphans sont envoyés à cette occasion, pour s'y baigner. Toutes les personnes qui ont les moyens de nourrir ces animaux, en possédant au moins un, on peut s'imaginer la multitude qui en existe dans une ville dont la population peut être estimée à 300,000 ames. Depuis que nous connaissons plus intimement l'intérieur de l'Amérique méridionale, nous nous sommes complètement accoutumés à la vue d'un mendiant à cheval; mais nous croyons que ce n'est qu'à Laknau où un membre de cette confrérie a l'ambition de monter sur un éléphant. Il y a peu d'années, un mendiant connu sous le nom de Châhdji, étant en haute faveur près du roi, auquel, dit-on, il avait prédit des choses qui en effet se réalisèrent par la suite, obtint la permission de lever des contributions sur la ville, et monté sur un éléphant, il exigeait cinq cauris par jour de chaque marchand tenant boutique. La contribution perçue sur chaque individu était très légère, puisqu'il faut quatre-vingts de ces coquillages pour faire la valeur d'un demi-penny ou cinq centimes, mais la somme levée dans tous les bazars de la ville, formait un revenu très considérable.

Après que les éléphans ont été bien lavés dans le Goumti, on frotte leur peau d'huile, et on peint sur leur tête divers emblêmes. On les orne ensuite de leurs *djhouls* (housses) brodés, dont un grand nombre ont des franges d'or d'un quart de yard de hauteur, et sont surmontés de *hôdâs* ou siéges, tantôt peints pour ressembler à de l'émail, ou faits entièrement d'argent. Les caparaçons des chevaux sont tout aussi magnifiques; les selles et les étriers d'argent massif, et de grands colliers d'argent, composés de médaillons pendans, couvrant tout le corps, sont d'un très bel effet, et proproduisent un son ressemblant à celui de sonnettes, lorsque l'animal, fier de ses ornemens, piaffe et caracole en marchant. On peint leur queue en couleur écarlate brillante, et sur les hanches de quelques-uns des étoiles et des croissans. Quelquefois on substitue l'or à l'argent pour les caparaçons de ces animaux, et quand la fortune des propriétaires ne leur permet pas de leur donner des ornemens de ce genre et aussi coûteux, ils y substituent des parures moins riches, mais aussi gaies. Le collier est formé de grains de verroterie, et la tête est ornée de touffes de soie bigarées, dont l'effet est très pittoresque. On pare ordinairement de la même manière les chameaux, quoiqu'il soit assez rare, qu'excepté les clochettes attachées à leur cou, on décore d'enjolivemens en argent des animaux plus estimés pour leur utilité que pour la beauté de leurs formes.

On méprise peut-être trop le chameau, car il est d'une grande importance comme accessoire dans une pompe orientale. Sa tête branlante, son cou recourbé, son dos conique, quoique grotesques, ajoutent beaucoup à l'effet d'une troupe mélangée d'éléphans, de chevaux et d'hommes; un groupe asiatique n'étant jamais parfait, que quand les chameaux en font partie.

Les animaux destinés au sacrifice, à la fête du Backra-Eadé, sont conduits dans un endroit à quelque distance de la ville, bâti exprès pour les recevoir, et que l'on appelle Eadé-Gaarh; c'est une cour quadrangulaire, entourée d'un mur bastionné, et on y entre par de grandes portes. Les cortèges à Delhi et à Laknau sont particulièrement imposans. Celui de Delhi doit la majeure partie de sa splendeur à la suite qui accompagne les omrahs et autres grands personnages de la cour, tandis qu'à Laknau le train du roi ôte tout espoir à quiconque voudrait essayer de l'égaler. Ce jour-là toutes ses troupes se montrent habillées à neuf, et ce qui ajoute beaucoup à l'effet du coup-d'œil, c'est l'attention que l'on apporte à de petits détails généralement négligés dans le costume des indigènes; les Asiatiques se souciant peu de la tenue. L'avant-garde de la cavalerie est composée de cinquante chameaux, portant des pierriers, chacun accompagné d'un conducteur, et de deux artilleurs en uniforme rouge, avec des turbans et des ceintures rouges et vertes, les couleurs des vêtemens

déterminant celles des housses des chameaux. Vient ensuite un parc d'artillerie, dont les canonniers sont en uniforme bleu; suivent deux compagnies de cavalerie, en vestes pittoresques de serars, c'est-à-dire en drap écarlate, avec des bonnets pointus en peau d'agneau noir. Après ces cavaliers vient un régiment de fantassins, seulement à moitié vêtu d'un costume sauvage et barbare; leurs culottes descendant tout au plus jusqu'au milieu des cuisses, où elles sont terminées par des pointes noires; ils portent des vestes rouges et des petits turbans de cuir noir; enfin la musique guerrière, mais discordante du *dankah* ou de la timbale, est en harmonie parfaite avec l'apparence fantastique que présentent ces troupes. Les nadjibs sont suivis de près par la portion la plus somptueuse du spectacle, elle consiste dans les éléphans du roi et de sa cour; le grand satrape est assis sur un trône dans une espèce de char de triomphe d'argent, surmonté d'un dais, et entouré de rideaux de velours cramoisi, brodé en or, et bordé de franges aussi en or, traîné par quatre éléphans exactement pareils en couleur, hauteur et taille. Les autres chars n'ont chacun que deux éléphans, mais tout est resplendissant d'or et d'argent, et ces superbes personnages, portés si orgueilleusement, brillent de la tête aux pieds de pierres précieuses, et de brocard. Leurs turbans sont ornés de somptueuses aigrettes de pierres précieuses; des agraffes, des ceintures, des bagues et des bracelets, enrichis de

tout ce que le règne minéral fournit de plus précieux, sont déployés avec une profusion extrême, même les pantoufles sont brodées en pierres précieuses; et toute cette magnificence éblouissante est en harmonie avec les plis gracieux des draperies, composées des tissus les plus beaux, et des châles les plus fins. Autour de ces chariots, des tchobdars ou massiers, des tchaprassies, des herkaras (messagers) et autres domestiques, les uns brandissant des cimetères dans leurs foureaux, et d'autres donnant de l'air avec des tchôries ou éventails, proclament à haute voix les titres des illustres et puissans personnages auxquels ils appartiennent, pendant qu'une nuée de cavalerie irrégulière circule de chaque côté. Les chevaux courant, caracolant en apparence dans un désordre absolu, mais en réalité exécutant leurs évolutions avec le talent le plus consommé. Les chevaux de main du roi viennent ensuite, pour augmenter la pompe et le spectacle; ils sont tous richement caparaçonnés, et conduits par des palfreniers en belles livrées. On voit ensuite le paalkie et le palanquin du roi; ces voitures spéciales au pays sont les plus splendides qu'on puisse voir; elle sont entièrement en or façonné et portées l'une et l'autre par des hommes vêtus de longues vestes écarlates, brodées en or, et leurs turbans sont ornés des emblêmes de la royauté. Le carrosse de cérémonie fait aussi partie de cette pompe religieuse; il est de fabrique anglaise, traîné par huit chevaux

noirs, conduits à la main par un cocher européen, en livrée, ou plutôt en uniforme écarlate. Les Anglais composant la partie étrangère de la suite du roi, paraissent en habit de cour, montés sur des éléphans, et après eux vient une longue file de nobles du pays, montés de la même manière; le train est fermé par des soldats de cavalerie et d'infanterie; ceux qui appartiennent à la compagnie des Indes marchent enseignes déployées, et la musique jouant, pendant que des centaines de banderoles de tissus d'or et d'argent flottent en l'air dans toutes les directions.

Malgré le défaut d'ordre et de discipline qui semble essentiel au mouvement d'une aussi énorme masse d'individus, le cortège arrive à sa destination, sans que la confusion qui semble régner l'ait matériellement dérangé, confusion qui est considérablement augmentée par le bruit des instrumens, ceux d'Europe s'efforçant inutilement de lutter avec le son aigre et perçant des trompettes et des timbales du pays. La cavalcade arrivée au lieu indiqué, le prêtre ou mollah le plus élevé en dignité, après avoir célébré le service religieux d'usage, présente un couteau au roi, qui, en répétant une prière, plonge cette arme dans la gorge d'un chameau, victime choisie pour le sacrifice. Les canonniers sont à leur poste, et quand un signal annonce que le roi a accompli lui-même la cérémonie, cette nouvelle est annoncée à toute la ville par une salve

générale de mousqueterie et d'artillerie ; alors finit la partie religieuse de la fête, et les réjouissances commencent. Le chameau ainsi mis à mort est servi sur la table du roi ; c'est la seule occasion où dans l'Hindoustan on mange la chair de cet animal ; on en envoie des morceaux en cadeau ; on regarde un présent de cette nature comme une marque considérable d'honneur, et il arrive souvent que l'on y fait participer les résidens européens, tant à Laknau qu'à Delhi. Le régal est général, car comme chez les musulmans c'est un devoir essentiel de faire partager aux autres les bienfaits et les choses heureuses qui adviennent ; les pauvres en ce jour partagent les mets recherchés de la table du riche.

A son retour en ville le roi d'Aoude tient sa cour, et le Backra-Eadé est souvent choisi comme une époque de conférer des honneurs et des titres. Il était autrefois d'usage que les Européens reçussent, des souverains du pays, des diplômes de noblesse ; mais à présent il paraît que cela est assez rare ; cet honneur est peu ambitionné par des hommes qui affectent de mépriser les dignités asiatiques. Lorsque quelqu'un est gratifié d'un *khalaat* ou habit d'honneur, ce don implique toujours des titres honorifiques et les hérauts d'armes sont très libéraux dans leurs proclamations, surtout à Delhi où cette grace est à meilleur marché, et où, par conséquent, il est plus commode de substituer de grands mots, résonnant bien haut, à des signes plus solides de la faveur

royale. Beaucoup de gouverneurs généraux et de commandans en chef ont été créés omrahs, khans ou nababs par le roi de Delhi; mais on peut très fort mettre en question s'il y en a eu parmi eux qui aient pensé qu'il valût la peine de faire confirmer ces titres, conformément à l'étiquette en usage pour ceux que confèrent les cours d'Europe, et à présent le khalaat et les titres paraissent avoir dégénéré en une vaine cérémonie qui, relativement aux Européens, n'est pas autre chose qu'une pure formalité de politesse; mais, quant aux indigènes, le rang et la considération de chaque individu dépendent du degré d'estime dont on sait qu'il jouit à la cour. Certaines distinctions, n'étant pas accordées à la multitude, sont vivement convoitées et deviennent l'objet de beaucoup de cabales et d'intrigues. Le rang de chacun est reconnu à son équipage; il n'y a que des personnes privilégiées qui puissent se servir de palanquins d'une construction particulière; elles les reçoivent du roi en même temps qu'il leur accorde leurs titres.

Les fêtes de Backra-Eadé se terminent par des *nôtchès* et des feux d'artifice; tous les palais de la ville de Laknau sont illuminés; le Goumti est couvert de bateaux remplis de musiciens et de danseuses, et quoique dans les zenanas ou harems, les réjouissances aient lieu d'une manière bien plus restreinte, ils en ont aussi leur part : les dames, somptueusement vêtues et chargées de joyaux, se

réunissent entre elles; on exécute devant elles des danses d'un genre bien plus décent que celle que contemplent les yeux des hommes, et après un banquet splendide, elles se régalent du *houkah*, c'est-à-dire de la pipe persane, plaisir qui ne leur manque jamais.

Malgré le temps passé à se montrer dans le cortège, ou à tenir la cour ou derbar, qui a toujours lieu ensuite, le roi s'arrange de manière à pouvoir consacrer une partie de la journée à un spectacle de prédilection, le combat d'animaux féroces, auquel, chose étrange! un grand nombre de dames européennes consentent à assister. Un déjeûner public, donné aux membres de la résidence, fait aussi partie de la fête. La présence de dames à une cour d'Asie est une anomalie si étrange, qu'il ne peut y avoir de règle établie pour leur costume; on consulte plus les convenances que l'étiquette, et les dames ne se font aucun scrupule d'être présentes à ces déjeûners en robes du matin et en bonnet. Du temps de la mode de ces énormes chapeaux, dont la circonférence était à peu de chose près égale à celle d'une roue de carosse, le roi d'Aoude éprouvait une très grande difficulté en plaçant le *haarh* ou collier. La guirlande de clinquant, dans plus d'une occasion, dut s'arrêter à moitié chemin, ce qui n'était pas peu embarrassant pour la dame, et ce qui forçait le roi à perdre tout espoir de pouvoir exécuter cette partie de la cérémonie avec sa grace accoutumée.

Peu de choses dans l'Inde surprennent plus les indigènes que les changemens dans les modes d'Europe. Une malheureuse *dirzi* (tailleuse) n'a pas plutôt surmonté les difficultés que présente la façon d'un habit dont la taille offre une suite de plis, qu'elle est obligée d'appliquer ses facultés et ses talens pour en produire un autre sans plis ni bouffisures; quelques dames qui ne sont pas en état de diriger leurs ouvriers, présentent aux yeux étonnés de ces pauvres gens des gravures de modes qu'ils considèrent d'un air étonné et découragé, avouant avec candeur leur inaptitude à suivre un pareil guide. La phraséologie mystérieuse dans laquelle les marchandes de modes de Paris et de Londres ont l'usage d'envelopper leurs descriptions, ne cause pas moins d'incertitude aux dames mêmes, et réellement il est souvent très étonnant de voir le produit des efforts réunis de la *dirzi* mystifiée et de sa maîtresse tout aussi embarrassée. Cet état de choses n'est pas très favorable pour que les dames puissent [illegible] leur parure ; et, en conséquence, on doit dire à regret que la cour de Laknau ne reçoit aucun lustre nouveau de la présence de celles de la résidence, quand elles s'y présentent, l'effet étant plutôt diminué qu'augmenté par le contraste de la toilette un peu simple, pour ne pas dire grotesque, de ces belles étrangères, avec la magnificence que présentent les groupes asiatiques.

Le roi d'Aoude est souvent présent à la célébration des mariages des Européens, et dans une occasion au

moins, il remet la future entre les mains de son époux ; singulier emploi à remplir par un monarque musulman envers une dame chrétienne ! Quand cela arrive on se relâche un peu de la rigueur des lois faites par le gouvernement anglais et dont l'exécution est strictement observée, et la mariée est autorisée à garder le collier de perles dont le roi entoure son cou. Dans d'autres solennités, la situation des dames anglaises est tout-à-fait celle de Tantale ; elles voient, mises à leurs pieds, des corbeilles remplies de châles telles que les rêves de leurs jeunes années les leur ont représentées, de brocards tout resplendissans d'argent, et de colliers de pierres étincellantes. Elles sont sollicitées d'accepter tous ces objets ; cette offre est accompagnée de complimens flatteurs, dans lesquels on leur dit que toutes les richesses du pays seront à leur disposition. Elles se contentent de la part qui leur est assignée, et qui se borne à voir et à regarder ; et quelquefois cette vue leur fait venir les larmes aux yeux ; car ces trésors si tentans, saisis par un gouvernement inexorable, sont renvoyés à l'endroit d'où ils viennent. Il est nécessaire que le résident soit d'une nature impitoyable pour ne pas céder aux instances des jeunes dames qui le conjurent de faire en leur faveur particulière une exception à la loi générale si despotiquement imposée, et la résistance est encore rendue plus difficile par les efforts que font très gaiement les indigènes pour seconder les désirs de ces belles. Quelquefois des do-

mestiques de confiance font en sorte de retirer un châle ou deux des mains des ennemis, et après que la totalité du cadeau royal a été rendue sans espoir de le revoir, une portion a été transportée clandestinement, dans l'ombre de la nuit, à l'appartement de la belle désolée; alors, si elle n'est pas mariée, et par conséquent si elle ne peut pas compromettre d'autres personnes qu'elle-même, elle ne se croit pas obligée à respecter les ordonnances du gouvernement, et accepte avec aussi peu de scrupule, que si elle achetait en Angleterre quelque objet de contrebande.

La célébration du moharram, dans toutes les communautés musulmanes considérables, de la secte des chiites, quoiqu'elle soit, à parler strictement, un jeûne du genre le plus lugubre, est accompagnée de tant de pompe et de splendeur, que les étrangers sont embarrassés de découvrir en quoi il diffère des fêtes qui sont purement de réjouissance. Il n'y a aucun lieu dans l'Inde, où cet intéressant anniversaire de l'année musulmane soit célébré avec plus de zèle et d'enthousiasme qu'à Laknau.

Il est certain que les chiites établis dans l'Hindoustan prêtent aux imputations de leurs adversaires, les sunnites, qui les accusent d'introduire des rites et des cérémonies se rapprochant terriblement de l'idolâtrie, dans leur dévotion à la mémoire des imams Hassan et Houssaïn. Leur longue habitude de vivre au milieu d'un peuple passionnément attaché à la

pompe et au spectacle, leur a inculqué un vif amour de fêtes publiques, et ils se sont départis de la modestie et de la simplicité du culte de leurs ancêtres ; dans les décorations des emblêmes et dans les processions qui les accompagnent à la place de la sépulture, ils montrent leurs sentimens respectueux pour Ali et ses enfans, d'une manière qui, en Perse et en Arabie, passerait pour scandaleuse si les choses se passaient ainsi ; car dans ces pays, la douleur des chiites se manifeste avec plus de tranquillité et de retenue, sans aucun mélange de ces représentations théâtrales qui excitent et enflamment d'une manière si étonnante les esprits à la célébration de cette fête dans tous les cantons de l'Inde.

Plusieurs processions se font pendant la célébration du moharram. A Laknau, le cinquième jour, on porte les bannières à un célèbre tombeau, ou dorgah, du voisinage, pour y être consacrées, parce que l'on suppose que l'étendard de Houssaïn, miraculeusement révélé à un fidèle fervent, est conservé dans cet endroit. La vénération que l'on a pour cette relique sacrée, et qui approche presque de celle que l'on montre dans quelques pays de l'Europe pour des morceaux de la vraie croix, est une nouvelle preuve de la corruption de la religion musulmane dans l'Inde. On visite le dorgah à Laknau, non seulement en commémoration des funérailles de Hassan, mais encore on récite des prières et on offre des oblations dans son enceinte sacrée, au sujet de

la guérison de maladies, ou à toute autre occasion qui demande des remercîmens et des actions de grace. Les dons déposés au dorgah consistent en argent, habillemens et autres objets de prix ; ils deviennent la propriété du prêtre officiant, que l'on suppose devoir en dépenser la plus grande partie en charités. Tous les musulmans qui habitent Laknau ont le plus grand désir de consacrer les bannières employées au moharram, en obtenant qu'on les fasse toucher aux reliques sacrées, et, à cet effet, elles sont portées au sépulcre avec autant de pompe et de cérémonie que le permet la fortune des propriétaires. Un homme riche envoie ses bannières sur un éléphant entouré d'une garde armée et accompagné de bandes de musiciens. Ces étendards sont en forme de banderolles et très longs, quelques-uns faits de tissus d'or ou d'argent, et tous richement brodés ; ils sont suivis par une procession de gens à pied, habillés de deuil. On promène dans quelques-unes de ces processions des armes et des costumes représentant ceux que portait Houssaïn, et l'un des traits les plus remarquables de cette pompe est Dhall Dhall, le cheval qui fut tué avec son maître sur le fameux champ de bataille de Kerbélah : son harnachement est teint de sang, et l'on voit des flèches qui sont restées dans ses flancs. Ces processions se composent d'une multitude de monde, qui s'arrête souvent quand les mollahs récitent l'histoire si souvent répétée, mais qui ne fatigue jamais, de la catastrophe

de Houssaïn, ou quand cette scène tragique est représentée par des jeunes gens experts au maniement du sabre : à l'instant où Houssaïn est entouré et renversé, des coups de fusils sont tirés, et aussitôt des cris lugubres et le bruit des coups que les fidèles se donnent sur la poitrine attestent la sincérité avec laquelle les sectateurs de cet imam déplorent sa mort prématurée.

Ce ne sont pas seulement les classes élevées qui célèbrent le Moharram ; toute personne qui peut disposer d'une petite somme se joint à d'autres dans le même cas, afin d'acheter les objets nécessaires pour la circonstance. On trouve, dans les bazars, des figures et des bannières de toutes les dimensions, de tous les prix et de toutes les dénominations; on aperçoit des groupes qui se succèdent continuellement sur les routes et les chemins publics, les uns avec des ornemens les plus splendides, et d'autres se contentant d'une démonstration bien humble, mais tous pénétrés du même désir d'honorer les martyrs. Un des effets les plus curieux de ces réunions innombrables est produit par l ttahs,
qui sont ordinairement tr de
différentes couleurs; on les voi
tels que les flots de la mer, et ils ont
lière apparence quand ils sont portés
sonnes à pied, que quand ils couvrent le u
siége placé sur le dos d'un éléphant, auquel c
dant ils forment un accessoire très magnifique.

Les plaines ouvertes de l'Inde sont très convenables pour faire paraître les processions dans tout leur avantage; et comme le moharram a lieu dans la saison des pluies, il n'y a pas de poussière, et le temps couvert de nuages permet aux spectateurs européens de considérer le spectacle, sans courir le danger d'être aveuglés par la réverbération du soleil en plein midi. La septième nuit du Moharram, on célèbre avec beaucoup de pompe et de solennité le mariage de la fille de Houssaïn avec son cousin Cossim, zélé partisan de la maison d'Ali. Cet événement à réellement eu lieu le jour de la bataille dans les plaines de Kerbélah, où Houssaïn fut surpris dans son camp et obligé de combattre ses ennemis avec beaucoup de désavantage. La procession du mariage se rend à quelque tombe, ou mosquée célèbre des environs; et à Laknau elle se dirige quelquefois vers l'Imam-Baareh, édifice magnifique qui ressemble à une cathédrale. Asoph ed Daoulah, son fondateur, et premier roi d'Aoude y est enterré. L'interieur, quand il est décoré pour cette solennité, est d'une magnificence qui passe l'imagination, et quoique, en examinant de près cet étalage, on reconnaisse qu'il y a beaucoup de clinquant et d'oripeaux des pompes de théâtre, cependant la nuit quand l'édifice est illuminé, la beauté gracieuse de l'architecture asiatique, la réunion pittoresque des groupes nombreux de spectateurs, produisent un effet magnifique; cet ensemble magique désarme la critique, et le spec-

tateur s'abandonne entièrement a l'enchantement de la scène.

Le tazi ou théâtre, appartenant au roi d'Aoude, qui, chose étrange, a été construit en Angleterre, est un des ornemens les plus frappans de la fête. Il est formé de glaces vertes montées sur des moulures de cuivre. Des modèles en argent des lieux sacrés de La Mecque, sont posés sur des supports de même métal dans des niches faites exprès pour les recevoir; le poisson, emblême de la royauté, se voit de tous les côtés, et des armes choisies parmi celles du roi, forment quelques-uns des objets les plus précieux de la décoration. Peu de monarques possèdent une collection plus précieuse d'armes offensives et défensives. Les armes à feu sont d'une beauté sans pareille, incrustées d'or et de pierres précieuses, et les sabres et les poignards, sont du poli le plus fini, ont des foureaux en agate, en lapis lazuli, en chrysolite, en jaspe sanguin, et sont ornés soit en bosse, soit en creux, d'une immense variété de figures et de feuillages, des dessins les plus délicats, travaillés en or et en argent. Tous ces ornemens et d'autres encore se réfléchissent dans de nombreux miroirs, et le tout est plongé dans des déluges de lumières que donnent les multitudes de cierges et de lampes de différentes couleurs. Les portiques de l'Imam-Baareh sont illuminés de la même manière, et leurs vastes dimensions, la beauté de leurs proportions, la manière riche avec laquelle se groupent les pinacles et

les dômes, les longues arcades, les portails majestueux, et les minarets élancés ne peuvent que rarement, et on peut même dire jamais, être vus avec autant d'avantage, que quand la réverbération éblouissante d'une lumière artificielle imite celle du jour sans sa chaleur, ni son désagrément pour les yeux, et quand l'obscurité qui les entoure donne à chaque édifice éclairé un relief brillant.

La procession du mariage du malheureux Cossim, et de son infortunée fiancée, se distingue par des corbeilles contenant les présens de noces, et par des palanquins couverts, qui sont supposés amener la dame et sa suite. Les animaux employés dans la cavalcade, à l'exception du favori Dhall Dhall, sont laissés en dehors des murs. Mais les plateaux sur lesquels sont placés les confitures et autres objets semblables, et un modèle du tombeau de Cossim, et le palanquin de la mariée sont amenés jusque dans l'intérieur, et confiés aux soins des gardiens du sanctuaire, jusqu'au dernier jour, qu'ils font partie de la procession finale au lieu de la sépulture.

Dhal Dhall, dressé et façonné avec la même attention qu'on apporte à l'éducation du cheval du champion au couronnement des rois d'Angleterre, est conduit autour du théâtre, et la manière dont il s'acquitte de sa besogne, qui n'est pas sans difficulté (le pavé étant très poli et très glissant), excite généralement un degré proportionnel d'admiration parmi les spectateurs. On distribue de l'argent à la

foule, comme cela a lieu à l'occasion de noces véritables, et quand on considère que l'on observe le jeûne le plus sévère pendant toute la période du Moharram, les plus dévots s'abstenant de la plus grande partie de leurs jouissances ordinaires, les sommes immenses prodiguées pour un unique semblant de repos, paraissent presque incroyables. Un grand nombre des sectateurs d'Ali, indépendamment des austérités pratiquées au Moharram, s'imposent des retranchemens dans leurs vêtemens et leur nourriture, pendant l'année entière, afin de se montrer avec plus d'éclat en cette occasion : ces privations sont inspirées tant par l'affection enthousiate qui règne chez toutes les classes des chiites pour leurs imams égorgés, que par la passion pour l'étalage innée et si générale chez les Asiatiques. Cependant, le trait le plus extraordinaire dans cette commémoration de la mort de Hassan et de Houssaïn, est la part que les Hindous y prennent; on les voit souvent s'efforcer d'égaler la contenance d'Ali, dans leurs démonstrations de chagrin pour le massacre de ses deux fils martyrs; dans la splendeur de la pompe que les païens déploient à l'anniversaire du malheur de ces imams, un très grand nombre d'Indiens portent des habits de deuil, pendant les dix jours du Moharram, se couvrant de vêtemens verts, et se conformant au costume des fakirs. Un prince mahratte de Goualior, se distinguait par l'ardeur avec laquelle il se conformait à toutes les observances

musulmanes de cette époque. Il parut au derbar vêtu de vert, et ne portant d'autre ornement que huit ou dix rangs d'émeraudes magnifiques autour du cou, ayant même laissé de côté ses perles, quoiqu'elles fussent les parures de prédilection qu'il avait coutume d'étaler sur sa personne, et en telle profusion, qu'il en avait été surnommé *Moti ouallah*, *homme de perles*, surnom auquel il aspirait.

Parmi les Mahrattes, il n'y a que les Brahmanes qui refusent de se joindre aux rites et cérémonies en usage au Moharram; beaucoup de serdars riches construisent des théâtres à leurs propres dépens, et s'unissent avec un zèle vraiment musulman, aux lamentations qu'excite le récit des tristes événemens de Kerbélah.

La complaisance des Hindous leur est rendue avec intérêt, au temps du Houli, saturnales indiennes; car les sectateurs du prophète s'y mêlent du meilleur cœur possible, paraissant trop charmés de la licence générale, et de la gaieté des réjouissances de cet étrange carnaval, pour que l'horreur de leur origine païenne les empêche de s'y joindre. Sur beaucoup de points il existe un mélange des deux religions, que l'on ne pouvait guère espérer des intolérans disciples de Mahomet, et des sectateurs de Brahma, non moins exclusifs dans leurs sentimens : les premiers ne sont plus ces bigots furieux et saguinaires, portant le fer et le feu dans les temples des dieux étrangers, et contraignaut, sous peine de mort, les

tribus vaincues à se conformer à leurs opinions. Leur zèle s'est relâché, et ils se sont corrompus par les exemples qui les entouraient. La politesse des Hindous est plus conséquente, car ils croient que les nombreuses formes de culte pratiquées par les différentes nations qui couvrent le globe, émanent toutes de la Divinité, et lui sont toutes également agréables, parce qu'elle a prescrit des formes diverses, afin qu'elles pussent convenir à des hommes dissemblables; et d'après ces idées, ils respectent les jours de fêtes prescrits par le Coran, ou indiqués pour la commémoration des événemens remarquables de la vie du prophète, ou de celles de ses apôtres. L'expérience politique n'a pas été sans influence pour amener cette tolérance. Les Hindous ont trouvé qu'il était avantageux pour leurs intérêts d'assister aux cérémonies musulmanes, et le fidèle n'a pas reculé à sacrifier ses préjugés religieux, dans des occasions de grande importance. Les conversions ont aussi été très imparfaites; un grand nombre de ceux qui se conformaient à la croyance de Mahomet, conservant des cérémonies et des coutumes très peu différentes de l'idolâtrie, tandis que d'autres, d'origine plus pure, ont trouvé à peu près impossible de résister à l'influence corruptrice de l'exemple.

Cependant au milieu de cette union et de cet accord entre des personnes professant des religions aussi opposées, il éclate quelquefois des ruptures,

dans lesquelles les Musulmans et les Hindous déploient les uns contre les autres toute la férocité et et l'animosité qui autrefois les distinguaient. On s'insulte dans les fêtes et l'un et l'autre parti ne tardent guères à rendre les outrages ou à les venger; et quand, comme cela arrive quelquefois, les fêtes des Hindous et celles des Musulmans tombent au même temps, il faut que les autorités déploient de grands moyens pour empêcher une collision hostile. A Allahabad, à l'époque de la célébration du Moharram, quelques Musulmans influens se présentèrent chez le juge pour lui demander qu'il ne fût pas permis aux Hindous, qui étaient sur le point de célébrer quelqu'un de leurs rites idolâtres, de sonner de la trompette, et de battre leurs tambours, et de mettre leurs ornemens païens en contact avec la triste et sainte solennité par laquelle ils manifestaient leur douleur pour la mort des imams. Ils représentèrent de la manière la plus vive, que les chrétiens étaient dans l'obligation de soutenir les adorateurs du vrai dieu contre les infidèles, et ne furent pas satisfaits de l'assurance qui leur fut donnée, qu'ils ne seraient pas molestés par les processions de ces derniers, puisqu'il leur serait strictement enjoint de se tenir dans les quartiers de la ville les plus éloignés. Les Hindous furent tout aussi tenaces pour le soutien de leurs droits, et il fut nécessaire de faire sortir des troupes pour empêcher qu'il n'y eût du sang répandu.

Les pompes et les cérémonies qui ont lieu avant

le dernier jour du Moharram, ne sont rien auprès de la magnificence du spectacle que l'on réserve pour ce jour-là, lorsque l'on porte les figures au lieu de l'enterrement. Ce spectacle représente la cavalcade militaire de la bataille de Kerbélah, ainsi que la procession funéraire des jeunes princes, et le cortège de noces du marié et de la mariée, séparés par la mort le jour même de leur union. On porte en tête les bannières, dont les bâtons sont ordinairement surmontés d'une main ouverte, qui est l'emblême des cinq saints personnages de la famille du prophète, et un symbole désignant particulièrement la secte des chiites. Beaucoup parmi eux font la déclaration de leurs principes religieux en levant la main; les sunnites n'élèvent que trois doigts, au lieu que les chiites les élèvent tous les cinq. On voit le cheval du prince Houssaïn et son équipage de campagne, accompagné de tous les attributs de la souveraineté; quelques figures, dont il y a une grande variété, sont accompagnées d'une plate-forme sur laquelle on a mis trois effigies : la jument Borak, animal choisi par le prophète pour le porter dans sa course vers le ciel, et deux houriss; ces dernières en général sont des figures effroyables, ressemblant plutôt à des démons qu'aux beautés du paradis de Mahomet, dont cependant on a par là l'intention de donner une idée. La tombe de Cossim, époux de la fille de Houssaïn, reçoit l'honneur d'être traînée sous un dais; les voitures de noces, les palanquins et autres parapher-

naux l'accompagnent, et le tout est orné avec profusion de guirlandes de fleurs. Quand plusieurs de ces processions, toutes composées des mêmes signes emblématiques, mais différemment ornées, se réunissent, l'effet est extrêmement imposant et forme un spectacle dont il est impossible de donner une description exacte. Des milliers et des dizaines de milliers d'individus sont fréquemment réunis avec une longue suite de chevaux, de chameaux et d'éléphans; un certain nombre de ces deux dernières espèces d'animaux sont chargés de gâteaux de la pâte la plus blanche, que l'on distribue à la foule dans tous les endroits où les théâtres s'arrêtent; on a aussi de grandes cruches de sorbet pour le même objet, et beaucoup de porteurs d'eau sont continuellement employés à étancher la soif des pauvres sectateurs d'Ali; ces hommes sont payés par les personnes riches et charitables. Ces processions sortent au point du jour, mais elles font tant de pauses pour la lecture des poèmes consacrés à cette portion de l'histoire des événemens de Kerbélah, et tant de répétitions de la scene de Houssaïn mourant, qu'il est nuit close avant le commencement de l'inhumation.

Les musulmans dévots marchent dans cette occasion la tête et les pieds nus, se frappant la poitrine, s'arrachant les cheveux, et jetant des cendres sur leurs personnes, avec toute la véhémence du chagrin le plus frénétique; mais beaucoup d'entre eux se contentent de montrer leur douleur d'une

manière moins incommode, et laissent aux pleureurs loués à cet effet la tâche d'exciter et d'enflammer la multitude, par leurs lamentations et leurs pleurs. Le zèle et la turbulence que les sectateurs d'Ali déploient dans les démonstrations de leur affliction, choquent surtout les sunnites, qui, d'après leur croyance, ne considèrent Hassan et Houssaïn que comme des saints et malheureux membres de la famille du prophète, et regrettant les circonstances qui leur a fait rencontrer une fin prématurée, sont choqués de la frénésie presque idolâtre qui anime leur coreligionaires, moins orthodoxes, et l'expression de ce sentiment conduit souvent à des troubles sérieux, qui éclatent à l'enterrement des figurés. Souvent les sectes rivales réservent l'arrangement de querelles particulières pour cette époque, où, sous le prétexte de zèle religieux, chaque parti peut attaquer son ennemi, sans faire connaître le motif réel de son inimitié : ces sortes de disputes ne sont que trop fréquentes parmi les cipayes musulmans au service de la compagnie, et quelquefois il est jugé nécessaire de faire aller les sunnites à une certaine distance, pendant la période du Moharram. Dans quelques endroits, sur les bords du Gange ou du Djemna, on jette les figures dans le fleuve ; mais généralement il y a un grand espace de terre mis à part et destiné à l'enterrement. C'est un spectacle très curieux de voir les tombeaux même confiés à la terre, avec les mêmes cérémo-

nies qui ont lieu à l'inhumation des corps des personnes décédées. On dépouille les figures de leurs ornemens, et quand il ne reste plus à peu près que des châssis en bambou, on les dépose dans des puits. La solennité a ordinairement lieu à la lumière des torches, et la lueur rouge de flambeaux innombrables, ajoute considérablement à l'effet sauvage et pittoresque de cette scène. Un *massaultchi*, ou porteur de torche, est, généralement parlant, une des apparitions les plus sataniques qu'on puisse imaginer. Ceux qui suivent cette procession sont des gens d'une classe basse et pauvre, le peu de vêtement qui les couvre est taché et souillé par les instrumens couverts de graisse de leur emploi. Le *massâl* en lui-même n'est qu'un simple morceau de bois entortillé de sales chiffons, alimentés par une couche d'une huile grossière et épaisse, qui produit une lumière sale et livide. Les figures basannées, les membres noirs, et les vêtemens grossiers d'hommes si maigres, et vêtus d'une manière si étrange, qu'on pourrait aisément les prendre pour des êtres d'une sphère plus basse, prennent un aspect qu'on peut dire effrayant, à la lumière vacillante des torches qu'ils brandissent avec des gestes extraordinaires: quand ils se précipitent dans les plaines, en poussant des cris féroces, au milieu d'une pareille illumination, toute la scène devient mêlée et confuse; çà et là on aperçoit quelque objet brillant frappé par le resplendissement des armes

brillantes, ou l'éclat de l'or et les pierres précieuses; mais le reste est un fantôme noir, une masse mouvante, étrange et indéfinie, et rendue presque épouvantable par les cris d'hommes dont l'excitation est portée au plus haut degré, et les décharges continuelles de mousqueterie. (*Asiatic Journal.*)

SECOND VOYAGE

DU CAPITAINE J. ROSS

A

LA RECHERCHE D'UN PASSAGE AU NORD-OU

FAIT DE 1829 A 1833.

On sait que la recherche d'un passage au n
ouest pour aller de l'Océan-Atlantique dan
Grand-Océan, a occupé à diverses époques
navigateurs européens. Sans retracer l'histoire
leurs tentatives nous nous bornerons à rappeler q
1818, le capitaine Ross fut expédié par le gou
nement britannique, avec deux vaisseaux à la
de Baffin, à laquelle, par une singulière habitude,
donne le nom de baie, quoique son étendue
assez considérable pour qu'on la désigne par la
nomination que nous lui attribuons. Le capita
Ross, franchissant les obstacles que lui opposai
les glaces, pénétra jusqu'à l'extémité septentrio
de cette mer; en revenant le long de sa côte o
dentale, il se trouva le 30 août devant la baie
Sir James Lancastre; il s'y enfonça jusqu'à la d

tance de dix lieues et crut voir à l'extrémité vers l'ouest des terres ou des montagnes de glace qui lui barraient le chemin.

Comme on douta, même dans l'équipage de Ross, que le fond de la baie de Lancastre fût réellement bouché par des terres, le capitaine Parry, qui avait commandé en second dans l'expédition précédente, fut chargé d'aller avec deux vaisseaux constater le fait. Parvenu le 1er août 1819 à l'entrée de cette baie, il trouva qu'elle offrait un détroit ouvert directement à l'ouest; il s'y engagea en nomma le prolongement dédroit de Barrow, et canal (*inlet*) du Prince-Régent, un bras de mer au sud; les glaces l'y arrêtèrent à 72 degrés de latitude. Revenu au nord, il navigua entre les terres jusqu'au 97e méridien, où il entra dans la mer polaire. Les glaces l'empêchèrent sous le 74e degré de latitude d'avancer plus loin. Il y passa l'hiver. Il retourna en Angleterre l'année suivante.

En 1821, Parry partit pour une seconde expédition; cette fois il fut expédié pour la mer de Hudson, où il entra le 2 juillet. Quoique sans cesse entravé par les glaces il arriva jusqu'à l'extrémité nord-ouest de cette mer, où il découvrit le détroit de Lyon, ainsi nommé d'après le capitaine de son second vaisseau, et terminé par la baie Ross. Il passa l'hiver près de la côte d'une île; quand il put reprendre la mer le 1er juillet 1822, il poursuivit sa route au nord, et ensuite arriva devant le détroit

de *la Furie* et de *l'Hécla*, conduisant dans une mer à l'ouest entièrement gelée ; il est sous le 70e degré de latitude, on y navigua jusqu'au 85e méridien, puis on hiverna dans une baie voisine. Au mois d'août 1823, Parry partit pour l'Angleterre.

En 1824, Parry et Lyon furent de nouveau expédiés ; le second pour la mer de Hudson, où il ne put pénétrer aussi avant que dans la campagne précédente ; après avoir couru les plus grands dangers, il ramena la même année en Angleterre son vaisseau le *Griper*.

Parry avec la *Furie* et *l'Hécla* se dirigea vers le détroit de Lancastre et ensuite entra dans le canal du Prince-Régent, Il y passa l'hiver dans un havre qui ne fut débarrassé des glaces que le 19 juillet 1825 ; *la Furie* fut jetée à la côte ; il fallut l'abandonner avec tous ses approvisionemens. Les deux équipages arrivèrent sans accident en Angleterre, sur *l'Hécla*.

L'inutilité de toutes ces tentatives était bien faite pour dégoûter le gouvernement britannique d'en entreprendre de nouvelles : il y renonça donc. Par conséquent il n'est pas surprenant que le capitaine Ross ayant présenté en 1827 et 1828, aux commissaires de l'amirauté, et subséquemment au grand-amiral un plan pour un nouveau voyage au nord-ouest, on lui répondit que l'on n'avait pas l'intention de faire aucune expédition pour cette recherche. Alors le capitaine Ross s'étant adressé à M. Félix Booth,

négociant de Londres, et son ami intime, celui-ci avec une générosité admirable prit à son compte toute la dépense de l'entreprise.

Le capitaine Ross pensa qu'un bâtiment à vapeur lui serait utile parce qu'il tire moins d'eau que les autres; on en acheta un nommé *la Victoire*, il fut mis en état de porter 150 tonneaux; des vivres et une provision de houille pour mille jours furent embarqués.

Tous ces préparatifs terminés, le capitaine fit connaître son projet à l'amirauté, et bientôt après le rendit public. Alors il lui arriva de toutes parts des demandes pour servir sous ses ordres, des officiers offrirent même de supporter une partie des frais, tant était grand l'intérêt inspiré par ce dessein.

Un second bâtiment, *le John* et *le Krusenstern*, bateau ponté de seize tonneaux, furent aussi équipés. A Woolwich, au-dessous de Londres, *la Victoire* fut honorée de la visite du duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français, et de celle de son fils aîné. Enfin, le 24 mai 1829, elle mit à la voile avec *le Krusenstern*; sortit de la Manche en faisant route au sud; puis entra dans le canal Saint-George, entre l'Irlande et l'Angleterre, et le 9 juin s'arrêta devant Galloway, où *le John* l'attendait. L'équipage de ce navire s'était mutiné; les matelots séduits par des brouillons, voulurent entraîner dans leur sédition l'équipage de *la Victoire*. Ils échouèrent dans

cette tentative; le capitaine Ross repartit le 14 avec *le Krusenstern ;* le 29 il eut le premier indice du voisinage de la glace, dans le N.-N.-O; on calcula que la côte du Groenland était à 220 milles de distance dans cette direction.

Le 1er juillet au soir, on eut connaissance du cap Farewell, pointe la plus méridionale du Groenland. La température de l'air et de la mer baissa de 3 degrés dans le cours de cette journée. En conséquence, et pour que l'équipage pût mieux supporter le changement de climat on lui fit une distribution de vêtemens plus chauds.

Le 5, on entra dans le détroit de Davis; le temps était froid, le vent favorable; on vit passer beaucoup de bois flottant; et à 30 lieues au N.-E. une terre qu'on supposa être le cap Farewell : plusieurs montagnes de glace se montraient de ce côté. Le lendemain il n'y avait plus de terres en vue. Quelques jours après on aperçut de nouveau la côte du Groenland, et le 13 on découvrit la première montagne de glace depuis qu'on était dans le détroit; on se trouvait alors à peu près par la latitude du Baalsriver; mais à mesure qu'on avança vers le nord, on fut frappé de la rareté et presque de l'absence totale des grandes glaces flottantes. « Cela nous fit « espérer, ainsi que nous l'avions cru probable avant « notre départ d'Angleterre, dit le capitaine, que « l'hiver précédent avait été singulièrement doux et « que la tentation à laquelle nous avions cédé en

« conséquence, de ne pas perdre l'été actuel, quoique « nous fussions partis très tard, serait suivie d'un « meilleur succès que nous n'avions osé nous en « flatter au milieu de quelques contrariétés ré« centes. »

Le capitaine alla mouiller le 23 dans une anse d'une petite île de la côte du Groenland, près du poste danois de Holsteinborg. « Nous ne trouvâmes « pas d'habitans sur l'île, dit-il, mais la vue de trois « chiens esquimaux nous annonça que nous n'étions « pas éloignés de quelque établissement. Étant monté « au sommet de l'île, j'aperçus de magnifiques « bras de mer, entourés de montagnes d'un carac« tère frappant : entièrement dépouillés de neiges, « leurs flancs raboteux bordés de précipices, et « leurs cimes âpres et aiguës, nous présentaient « un aspect tout différent de celui que nous avions « remarqué dans notre premier voyage, car alors « la saison étant moins avancée, non seulement « la neige enveloppait leurs formes en beaucoup « d'endroits, mais aussi en les rapprochant de l'œil, « retrécissait l'effet de la perspective atmosphérique. « C'était réellement un tableau magnifique et « imposant.

« L'île elle-même nous rappela vivement un pays « plus beau que nous avions quitté un mois avant, « et l'été que nous pensions avoir laissé derrière « nous. Chaque portion de la surface, qui n'était « pas pierre ou rocher, offrait une pelouse ver-

« doyante, et une multitude de plantes alors en
« fleurs, transformaient en un jardin d'été une île
« qui, dans notre précédent voyage, ne s'était mon-
« trée à nos regards, que comme un chaos de rochers
« scabreux et de neige. Nous ne fûmes donc pas éton-
« nés de ce qu'on eut donné le nom de *Groenland*
« (terre verte) à un pays, que d'autres ainsi que nous
« avaient pensé qu'on n'avait appelé ainsi que par
« dérision. C'était bien réellement une terre verte que
« nous avions sous les yeux, et cette verdure nous la
« trouvions d'autant plus attrayante que depuis long-
« temps nous n'avions aperçu que la mer et le ciel, et
« des rochers et des glaces dont nous savions que nous
« étions environnés, d'après ce que nous avions eu
« présent à nos regards auparavant. Ce lieu n'était
« pas non plus exempt d'un fléau compagnon or-
« dinaire des climats chauds, et tourment spécial
« des étés dans les contrées boréales: des essaims de
« cousins nous poursuivaient avec une violence
« plus grande que beaucoup d'entre nous n'en
« avaient éprouvée, même dans les Antilles.....

« Retournés à bord, nous vîmes arriver une mul-
« titude de canots au milieu desquels flottait un
« pavillon danois. Parmi les hommes qui les mon-
« taient, il y avait deux Européens que nous aurions
« d'abord, à leur costume, pris pour des Esquimaux.
« Ils s'annoncèrent l'un comme le gouverneur, l'autre
« comme le pasteur du district de Holsteinborg,
« ajoutant qu'ils étaient venus pour savoir qui nous

« étions et si nous avions besoin de quelque secours,
« car ils supposaient que nous avions été jetés là
« par un accident, n'ayant jamais vu un navire dans
« cette anse. »

Tous deux parlaient anglais, étaient des hommes instruits et de bonnes manières, habitant ce canton depuis six ans, et âgés d'une trentaine d'années. Les Anglais profitèrent de leurs offres en achetant une partie des vivres et des agrès d'un navire de leur nation, naufragé quelque temps avant dans ces parages. Ils apprirent avec plaisir que leurs conjectures relativement à la douceur extraordinaire de l'hiver précédent étaient bien fondées, le thermomètre de Réaumur n'étant descendu qu'une seule fois à 18° au-dessous de zéro, et depuis ce jour-là il n'avait jamais été au-dessous de 9°; ce qui était bien différent des années précédentes, car souvent et pendant long-temps il s'était tenu à 32° au-dessous du point de la congélation. Quoiqu'il fut tombé beaucoup de neige durant le dernier hiver, il y avait eu peu de gelée en comparaison de l'état ordinaire des choses; enfin toute les particularités confirmèrent leur assertion que l'été actuel était très doux.

La position du poste de Holsteinborg que les Anglais allèrent visiter, fut déterminé à 66° 38′ N. et 53° 54′ O. de Greenwich. Le capitaine reçut en présent du gouverneur six chiens esquimaux, et après que les réparations nécessaires eurent été faites à son navire, et qu'il eut écrit ses dépêches pour l'Angle-

terre, il partit le 26 juillet et fit route au nord. On aperçut beaucoup d'îles de glace, qui paraissaient être dans un état de dissolution; la température de l'air était à 3° 55 et celle de la mer à 3° 11. Même parmi les îles de glace dont la quantité augmentait à mesure qu'on avançait au nord, la température de la mer était de 4° à midi, et de 3° 55 à minuit.

Le 6 août on entra dans le détroit de Lancastre (73° 51′ N.). On vit la terre des deux côtés; on longea la côte sud, et on marcha entre des glaçons de toutes les dimensions, qui parfois étaient très serrés. On doubla le cap York, et on pénétra dans le canal du Prince-Régent, en se rapprochant de sa côte occidentale. Quand on eut passé la baie Batty, on s'aperçut que la glace qu'on rencontrait présentait un caractère tout différent de celle de la mer de Baffin, étant beaucoup plus inégale et en général plus compacte; on en conclut que non seulement celle-là, mais la plus grande partie de celle qui avait passé précédemment, était de l'année précédente, et avait été détachée des rivages au nord du canal du Prince-Régent. La température de l'eau était à zéro, ou bien variait d'un degré tantôt au-dessus tantôt au-dessous.

Le 12 on aperçut la place où *la Furie* avait échoué; les piquets des tentes étaient encore debout, mais on ne put rien découvrir de la carcasse du vaisseau; un courant très fort empêcha d'en approcher, et une brume épaisse obligea de virer de bord et de

chercher un abri sous des masses de glace dont on venait de s'éloigner. Un très gros ours blanc s'avança jusque sur le rivage comme pour satisfaire sa curiosité; toutefois il ne vint pas à portée de fusil, et après avoir regardé les Anglais il s'en alla.

Le lendemain on mouilla dans un port qui reçut le nom d'Adélaïde, en l'honneur de la duchesse de Clarence; ce fut le premier point découvert dans ce voyage. Le navire était en sûreté entre de grandes pièces de glaces, les unes dans un état de dissolution, et celles de l'extérieur se prolongeant au sud. Plus on s'avançait le long de cette côte, plus on trouvait les falaises élevées; ici les rochers formaient une saillie en tablettes horizontales; ailleurs ils ressemblaient à des murs, des châteaux, des tourelles, ou présentaient des formes encore plus fantastiques; souvent ils étaient coupés par des ravins profonds, remplis d'eau, ou portant les marques de torrens qui avaient existé.

On voulait atteindre le lieu où devait se trouver la *Furie*. Comme la machine fonctionnait très mal, un grelin fut porté à une certaine distance en avant; de sorte qu'on put se remorquer, et par cette manœuvre combinée alternativement avec l'action de la vapeur, on longea la côte malgré le le vent et le courant contraires, quoique la glace obligeât quelquefois d'approcher tellement du rivage, qu'on n'en était qu'à portée de pistolet, et que l'on n'eût que quelques pouces d'eau au-delà de la

quantité nécessaire pour que le bâtiment flottât. Après bien des efforts il fut amarré dans un bon port formé par les glaces, à un quart de mille de l'emplacement des tentes de *la Furie*.

M. J.-C. Ross, neveu du capitaine, avait fait partie de cette expédition, tous deux et deux autres officiers allèrent examiner en quel état étaient les choses. La côte était presque entièrement bordée de houille, et ce fut avec un bien vif intérêt qu'ils s'approchèrent de la seule tente qui restait entière. C'était celle des officiers de *la Furie*, mais il était évident que les ours lui avaient rendu de fréquentes visites. J.-C. Ross avait suspendu près de la porte un sac où il avait laissé son livre de notes, et des échantillons d'oiseaux; il était déchiré et il n'y restait pas un fragment de ce qu'il avait contenu; les côtés de la tente étaient également arrachés de terre en plusieurs endroits; à cela près elle était entière.

« Rien ne manquait, ajoute le capitaine, au dépôt des viandes et des légumes conservés. Les caisses avaient été empilées en deux tas, mais quoique exposées pendant quatre ans à toutes les chances du climat, elles n'avaient pas souffert le plus léger dommage. Il n'y avait pas eu d'eau pour les rouiller, et les jointures étaient si hermétiquement fermées, que les ours n'avaient pu sentir ce qu'elles contenaient. Si ces animaux avaient pu le deviner, sans doute nous n'aurions pas eu grand'part de ces provisions, et ils auraient eu plus de raison que

nous d'être reconnaissans du procédé de l'inventeur. Rien n'était gelé dans l'intérieur, et la saveur des différens mets n'avait pas subi la plus légère altération. Nous fûmes enchantés de cette découverte, car il s'agissait pour nous non de friandises, mais de la conservation de notre existence et du succès de notre expédition : il n'y avait que peu de chose de gâté, et c'était peu important. Les voiles, qui avaient été très bien faites, étaient très sèches et semblaient même n'avoir jamais été mouillées; l'odeur du goudron était complètement évanouie. »

On alla ensuite à la partie du rivage où *la Furie* avait été abandonnée : on en distingua pas le moindre vestige. Chacun fit ses conjectures à ce sujet : comme on avait observé les effets que pouvaient produire sur cette côte les glaces mobiles, on supposa qu'elles avaient enlevé le bâtiment en entier, ou bien l'avaient broyé en mille pièces qui avaient ajouté à la masse des bois flottans sur cette mer. On n'en avait pas aperçu le moindre fragment en venant, et toutes les recherches subséquentes que l'on fit n'eurent pas plus de succès.

On retourna donc à bord, et on fit les dispositions nécessaires pour embarquer la quantité d'agrès et de vivres suffisante pour compléter un approvisionnement de deux ans et trois mois. « Je n'ai pas besoin, dit le capitaine, de faire remarquer que c'était un événement non moins nouveau qu'intéressant de trouver dans cette région déserte au mi-

lieu des glaces et des rochers un marché où nous pourrions nous procurer tout ce dont nous avions besoin, et que nous n'aurions pu rassembler qu'après bien des peines, en visitant beaucoup de magasins de la métropole. C'était pourtant la certitude de cette trouvaille qui avait formé la base de notre expédition, et l'événement venait de prouver que nous ne nous étions pas trompés. Tout ce que nous prîmes parut à peine diminuer la pile des caisses ; nous en embarquâmes autant que nous pûmes, ainsi que de la farine et du sucre; et dix tonneaux de houille; des armes, des cordages et des voiles : des hermines ou des rats avaient trouvé le moyen d'entrer dans les caisses de chandelles ; une était entièrement vide, et les autres l'étaient en partie. Les câbles en chaînes et les caronades étaient en partie couverts par les galets du rivage, et à l'exception d'un peu de rouille, précisément tels qu'on les avait laissés. Le magasin à poudré séparé du reste était découvert, la toile imperméable qui le garnissait tombait en lambeaux, mais la poudre était parfaitement sèche. On en prit ce dont on présuma avoir besoin, et on mit le feu au reste, comme Parry l'avait recommandé, et parce qu'on jugea ce parti nécessaire, de crainte que cette poudre ne causât quelque accident très fâcheux aux Esquimaux qui viendraient dans ce lieu. On vit plusieurs baleines pendant cette journée; elles descendaient et remontaient le long de la côte. »

Après avoir halé à bord les canots et mis en sûreté à la manière ordinaire *le Krusenstern*, on sortit des glaces, et on se dirigea vers le cap Garry. Une ouverture qu'on avait vue à l'ouest semblait offrir une passe, mais elle était plus encombrée de glaces, et avait un courant plus faible que celle du sud; celle-ci sembla donc devoir conduire plutôt au continent américain, et de plus le vent poussait dans cette direction.

Le 15 à minuit le temps se couvrit, il plut à torrens et on perdit la terre de vue. On avait remarqué que les boussoles ne donnaient plus d'indication dès que le bâtiment était en mouvement; on n'avait donc aucun moyen de constater la véritable route qu'on devait suivre; on gouverna donc d'après le vent et d'après le gisement d'un amas de glaces, on réussit ainsi à gagner le cap Garry.

La terre était comparativement basse; à ce point s'arrêtaient les découvertes faites précédemment; on avait conjecturé que de là jusqu'au continent américain s'étendait une mer ouverte, mais le capitaine ne tarda pas à reconnaître la fausseté de cette opinion, puisque ayant tourné un peu à l'ouest, la terre, autant qu'il en put juger, se prolongeait au sud-sud-ouest, et paraissait être continue.

On la suivit tantôt d'assez près, tantôt à une certaine distance, à travers les glaces qui parfois étaient très grosses; parfois aussi elles barraient le passage; on était donc arrivé trop tôt pour explorer ces mers

boréales. Des noms furent donnés à tous les enfoncemens, à toutes les saillies, et à toutes les hauteurs qu'on avait aperçus; les baleines ne s'inquiétaient nullement de la présence du navire. Les ours blancs, les phoques, les narvals se montrèrent également. Pour la première fois on descendit à terre sous le 72e parallèle, et on découvrit des traces d'Esquimaux : on en vit aussi plus au sud. Partout où l'on put aborder on tua des lagopèdes et d'autres oiseaux des terres boréales, des lièvres blancs; des vestiges de rennes et de bœufs musqués étaient fréquens; les renards paraissaient être très communs.

La température était devenue plus froide pendant le mois de septembre; la neige tombait abondamment; le 1er octobre on reconnut que l'on ne pourrait sortir d'un port où l'on était entré. Le 8 on eut une conviction complète qu'il fallait se résigner à y rester; car nulle part l'eau n'était libre, et à l'exception de quelques pointes de rocher noir que l'on apercevait çà et là, on ne découvrait du côté de la terre qu'une immense et monotone surface de neige. Ross se décida donc à prendre les mesures nécessaires pour y passer le long hiver qui allait commencer. Tous les objets dont on n'avait pas besoin furent portés sur une île voisine. On mesura la houille et le coke, et on trouva qu'il y en avait pour sept cents jours. L'examen des vivres fit connaître qu'ils suffiraient pour deux ans et dix mois à ration entière; enfin la provision d'huile et de suif pouvait durer aussi long-

temps, indépendamment de ce que fourniraient les ours et les phoques qu'on avait l'espoir de tuer.

Le 21 on construisit autour du navire une digue de neige et de glace pour préserver du froid. Le 26 le toit qui couvrait le pont du bâtiment fut terminé; on se servit des voiles provenant du dépôt de *la Furie*; sans cet abri il eut été impossible de faire aucun ouvrage. Le toit fut recouvert d'une couche de neige.

La position du port Félix où *la Victoire* se trouvait retenue par un temps qui devait probablement être très long, fut déterminée à 69° 58′ 42″ de latit. et 92° 1′ 6″ de longit. O. de Greenwich. La température moyenne du mois d'octobre à l'air libre fut de 8° 43 (10° 66 au-dessous de zéro). Il commençait à devenir nécessaire de maintenir celle de l'intérieur du vaisseau à un degré convenable à la santé des hommes. Par les arrangemens qui furent pris, la chaleur moyenne de l'entre-pont fut entretenue à 55° (10° 21); un tuyau partant du foyer passait dans l'entre-pont, séjour habituel de l'équipage, et de là sur le pont, les mettait à l'abri de l'humidité. Des tuyaux en cuivre furent disposés tout autour des parois, pour absorber la vapeur. Au dessus de la cuisine, du four et du passage d'arrière des ouvertures furent pratiquées dans le pont, et des chaudières renversées placées par-dessus; la vapeur s'y réunissait et s'y condensait à l'instant; on avait espéré pouvoir l'en retirer sous forme d'eau, et

on avait disposé les choses à cet effet, mais elle était en général tellement gelée qu'il n'y avait pas moyen d'en faire usage.

On reconnut que ce dernier expédient était le meilleur auquel on pût avoir recours; car en tenant l'entre-pont bien sec, on évitait la nécessité de pousser la chaleur comme on l'avait fait précédemment dans les expéditions du même genre, afin de maintenir la vapeur flottante jusqu'à ce qu'elle se condensât sur les traverses et le plafond. Il en résultait aussi une grande économie de houille; en effet, on reconnut qu'une température entre 40 et 50° (3° 55 et 7° 79), suffisait pour que l'entre-pont fût bien sec, tandis que sur les bâtimens qui avant celui de Ross avaient passé l'hiver dans ces régions boréales, il avait été nécessaire de la porter à 70° (16° 87). Non seulement les matelots se trouvaient dans une température convenable, et tout était bien sec dans l'intérieur du navire, mais on ne fut pas obligé de placer des poëles dans la cale et dans les lieux les plus éloignés. Il en résulta moins de travail et d'inconvéniens; probablement aussi des dangers furent évités, et naturellement la consommation du chauffage diminua.

Les matelots couchaient dans des hamacs qui étaient descendus à six heures du matin, remontés à dix heures du soir; et exposés à l'air deux fois par semaine. Chaque matin on répandait du sable chaud sur le plancher de l'entre-pont, puis on le frottait

avec du sable jusqu'à huit heures, alors l'équipage déjeûnait. Le lundi fut fixé pour blanchir le linge; cette opération était terminée à midi, on le mettait sécher dans l'étuve.

Le pont ayant enfin été couvert de neige, à une épaisseur de deux pieds et demi, elle fut foulée aux pieds, jusqu'à ce qu'elle devînt une masse solide de glace, puis on y répandit du sable, de sorte qu'elle présentait l'aspect d'une allée sablée sur laquelle on aurait fait passer le rouleau. Par-dessus s'élevait le toit dont il a été question plus haut, et la toile qui le formait descendait assez bas pour couvrir les flancs du navire. La digue de neige, quand elle fut terminée, atteignit à la hauteur du plat-bord, de sorte que par son union avec le toit, elle mettait les hommes parfaitement à l'abri du vent et contribuait essentiellement à les garantir des impressions du froid extérieur.

Quand aux arrangemens de l'entre-pont, une communication fut établie de l'avant à l'arrière par le moyen d'une porte conduisant d'abord dans une antichambre fermée par de la toile à voile, et ensuite dans un espace disposé de la même manière et d'environ 5 pieds carrés. Les matelots y descendaient immédiatement de dessus le pont, passaient de là dans l'antichambre, puis entraient dans leur lieu d'habitation; et ainsi ils n'étaient pas exposés à un changement subit de température. De cette manière, après avoir secoué la neige, ils étaient obligés

de laisser dans la première pièce tous leurs vêtemens qui pouvaient conserver encore de la neige ou de l'humidité, ensuite ils pénétraient dans l'antichambre qui servait de plus à empêcher l'entrée de l'air froid du dehors dans l'entre-pont.

Pendant le jour, c'est-à-dire depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, la cuisine chauffée par la vapeur suffisait pour donner de la chaleur et cuire les alimens; pendant la nuit le four au pain servait au même usage et de plus chauffait le sable qui devait servir le matin. Un grand tuyau de cuivre amenait au foyer l'air extérieur qui ainsi ne pouvait établir un courant incommode; et le tuyau même s'échauffait assez pour tenir l'entre-pont bien sec.

« Voici, ajoute le capitaine, le plan adopté pour le service et pour les heures de repas de l'équipage, il fut divisé en cinq quarts. Les trois maîtres, l'ingénieur et le harponeur avaient chacun à leur tour avec un matelot, la garde du pont; leurs fonctions étaient de veiller au feu, aux bêtes sauvages, aux indigènes, de tenir note de la direction et de la force du vent, ainsi que de la température, de l'apparence du ciel et du temps, de l'état des marées, et de l'apparition des auréoles boréales. Les officiers avec leurs domestiques, les charpentiers, les armuriers et les cuisiniers avaient assez d'autres devoirs à remplir.

« Le déjeûner consistait en thé, ou en chocolat;

le dîner avait lieu à midi; quand le temps permettait qu'on sortît du vaisseau, les matelots travaillaient après dîner jusqu'à trois ou quatre heures; quand il fallait absolument rester à bord, ils étaient obligés de se promener pendant un certain nombre d'heures sur le pont à l'abri du toit. Ils prenaient le thé à cinq heures, ensuite ils assistaient à une école du soir qui commençait à six heures et durait jusqu'à neuf; enfin ils tendaient leurs hamacs et se couchaient à dix.

« A cette école étaient enseignées la lecture, l'écriture, l'arithmétique, les mathématiques et la navigation; les matelots étaient partagés en classes, auxquelles furent distribués les livres et les autres objets nécessaires. Sur dix-huit, trois ne savaient ni lire ni écrire. Presque tous ignoraient l'arithmétique; les trois maîtres étaient en état de commencer l'astronomie et la navigation. La contrainte ne fut nullement nécessaire, tous apprenaient volontairement. Les heures destinées à l'école se terminaient par la lecture de deux chapitres de la Bible et des psaumes du soir.

« Les progrès des écoliers furent évidens; mais quand même ils eussent été nuls, l'exécution de ce plan avait l'avantage de tenir nos matelots constamment occupés. La chasse nous procurait très peu de gibier; mais c'était un exercice qui jetait de la variété sur l'emploi du temps. A défaut de lièvres si souvent suivis à la trace, si rarement vus, si ra-

rement atteints, l'espérance nous amusait du moins, bien que les feuillets de notre livre de chasse fussent presque tous en blanc. Quoi qu'il en soit, l'ennui ne se fit pas sentir, et presque sans nous en être aperçus, nous n'avions pas été dans la nécessité d'inventer quelque amusement futile pour tuer le temps. Je crois que ceux qui parmi nos matelots avaient l'ambition de s'instruire, pensaient qu'ils s'était écoulé trop rapidement, puisqu'ils prévoyaient que les devoirs dont ils auraient à s'acquitter au retour de l'été, forceraient de fermer l'école avant qu'ils eussent fait autant de progrès qu'ils le désiraient.

« Le dimanche on ne travaillait pas; les matelots mettaient leurs meilleurs habits, ils étaient passés en revue à dix heures; ensuite on lisait le service divin et un sermon. Pour les occuper le reste du jour, ils avaient une collection de petits traités religieux. A six heures commençait une école du dimanche : dans cette soirée les matelots lisaient des morceaux de l'écriture sainte, et la journée se terminait par des psaumes et les leçons indiquées dans la liturgie. Je ne pus douter du bon effet de ce système d'instructions et d'obligations religieuses; nos matelots semblaient véritablement sentir qu'ils appartenaient tous à une même famille; ils se montraient mutuellement de l'affection et se comportaient avec une régularité et une tranquillité qui ne sont pas très ordinaires à bord d'un vaisseau. »

A la fin de novembre le soleil cessa de se montrer. Dans les premiers jours de décembre, l'atmosphère étant d'une pureté extraordinaire, on aperçut, pendant quelques minutes, la partie supérieure de son disque. C'était le résultat de la réfraction, puisque la disparition complète de cet astre avait eu lieu six jours avant. On n'était alors qu'à trois semaines du jour le plus court de l'année dans l'hémisphère boréal, de sorte qu'avec les mêmes circonstances, à l'époque de la réapparition du soleil, les Anglais n'étaient pas condamnés à plus de six semaines de son absence totale.

Cependant ils n'étaient pas plongés dans une obscurité complète, une sorte de crépuscule était manifeste pendant les heures du jour ; la nuit était illuminée par de magnifiques aurores boréales, et la clarté de la lune était rarement voilée par des nuages.

Parfois de violens ouragans amenaient des chutes considérables de neige ; ils étaient précédés d'un temps très nuageux. Le vent rendait toujours le froid beaucoup plus vif. Le capitaine Ross pense qu'en février 1830, il dut être de 50° au-dessous de zéro (37°). Plusieurs fois le mercure gela. En revanche, dans les premières semaines de décembre, le temps avait été si doux qu'on avait pu discontinuer les feux pendant la nuit, sans que la température baissât entre les ponts au-dessous du degré fixé comme le plus convenable. A mesure que le froid

devint plus intense, les animaux se dirigèrent plus au sud : leur instinct les poussait à s'éloigner d'une région où les moyens de subsister leur manquaient. En effet, le 5 décembre, une hermine mourant de faim vint à bord ; les matelots la prirent et lui donnèrent à manger. Plus tard cependant on vit des lièvres et on en tua.

Souvent on avait aperçu des traces d'Esquimaux ; dans les courses qu'on faisait à terre on avait vu des pièges qu'ils avaient tendus aux animaux ; mais on n'avait pas rencontré, avant le 9 janvier 1830, ces habitans de ce coin du globe.

« Etant allé à terre dans la matinée, dit le capitaine, un matelot m'apprit que, de l'observatoire, des hommes avaient été découverts dans le voisinage. Je marchai aussitôt du côté indiqué et je ne tardai pas à distinguer quatre Esquimaux près d'une petite montagne de glace, à peu de distance de la terre, et à environ un mille du navire. Ils se retirèrent derrière la montagne dès qu'ils m'aperçurent ; mais à mesure que je m'approchai, toute la troupe déboucha brusquement de sa retraite, formant un corps aligné sur dix de front et trois de profondeur ; un homme séparé des autres paraissait être assis sur un traîneau, c'est pourquoi j'envoyai mon compagnon chercher mon neveu et quelques matelots, auxquels je fis donner l'ordre de se tenir à quelque distance derrière lui. Alors avançant seul jusqu'à trois cents pieds à peu près, je reconnus que cha-

cun de ces sauvages était armé d'une lance et d'un couteau : je n'aperçus ni arcs ni flèches.

« Sachant que dans leurs rencontres les tribus de ce peuple se saluent mutuellement des mots *Tima*, *Tima*, je les hêlai en prononçant ces expressions ; une acclamation générale et du même genre me répondit ; l'homme qui se tenait à l'écart, vint se placer en tête de la ligne. Le reste de mon monde m'ayant alors rejoint, nous marchâmes en avant, et, à une centaine de pas, jetant nos fusils à terre, nous criâmes : *Aya*, *tima* ; nous savions que c'était la manière d'ouvrir une communication amicale. Là-dessus eux aussi jetèrent en l'air leurs lances et leurs couteaux, répétèrent le cri d'*Aya* et étendirent les bras pour montrer qu'ils restaient également désarmés. Cependant comme ils ne bougeaient pas de leur place, nous allâmes à eux et nous embrassâmes successivement tous ceux de la première ligne, en passant aussi la main sur leur vêtement de haut en bas, et ils nous rendirent ce signe d'amitié. Ces démonstrations parurent leur faire un grand plaisir qu'ils manifestèrent tous par des rires, des cris et des gestes étranges. Ainsi la confiance était parfaitement établie entre eux et nous.

« L'expérience de mon neveu nous fut ici très utile : apprenant que nous étions des *Kablenais* (Européens), les Esquimaux nous répondirent qu'ils étaient *Innouits*. Ils étaient, comme on l'a vu, au nombre de trente et un ; le plus âgé, nommé *Illicta*,

avait soixante-cinq ans; six autres comptaient entre quarante et cinquante ans; vingt, de vingt à quarante; les quatre autres étaient de jeunes garçons. Deux des hommes étaient boiteux et portés ainsi que le vieillard sur des traîneaux : l'un d'eux avait perdu une jambe en attaquant un ours, et l'autre avait eu la cuisse cassée ou disloquée. Tous avaient de bons vêtemens, principalement en peaux de rennes; le supérieur était double et entourait le corps; il allait par devant, du menton jusqu'à mi-cuisse et avait par derrière un capuchon pour couvrir la tête; le bas, de ce côté, descendait jusqu'au gras de jambe et se terminait en pointe. Les manches atteignaient jusqu'au bout des doigts. Des deux peaux qui composaient cet habit, celle de dessous avait le poil tourné du côté du corps, et l'autre dans le sens opposé. Ils avaient deux paires de bottes, chacune avec le poil tourné en dedans, et par-dessus, des pantalons descendant très bas sur les jambes; quelques-uns avaient des souliers par-dessus leurs bottes, et des pantalons en peau de phoque au lieu de peau de renne.

« Avec cette prodigieuse quantité de vêtemens, ils paraissaient plus grands et plus gros qu'ils ne le sont réellement. Tous portaient des lances assez semblables à nos cannes et munies à une extrémité d'une boule en bois ou en ivoire, et d'une pointe en corne à l'autre. En examinant la hampe, nous reconnûmes qu'elle était formée de petits morceaux de

bois, ou d'os d'animaux très artistement joints ensemble. Les couteaux que nous vîmes d'abord étaient d'os ou de bois de renne, sans pointe ni tranchant, ce qui composait une arme très inoffensive; mais nous découvrîmes bientôt que chacun d'eux portait suspendu derrière le dos un couteau plus réel, avec une pointe et quelquefois un tranchant en fer. Il y en avait un fait de la lame d'un couteau anglais et portant encore la marque du coutelier; elle avait été fixée à un manche, de manière à tenir lieu de poignard.

« C'était une preuve que si cette horde n'avait pas eu de communication directe avec les Européens, elle en avait du moins avec des tribus qui ont des relations avec eux. A la vérité, mon neveu ne reconnut parmi ces Esquimaux aucune de ses anciennes connaissances, et il leur était évidemment inconnu; mais quand il leur cita les noms de divers lieux de la baie Repulse, ils le comprirent à l'instant et indiquèrent du doigt la position où elle se trouve. Il put aussi deviner qu'ils venaient du sud, qu'ils avaient aperçu le vaisseau la veille, et que leurs cabanes étaient à peu de distance au nord, enfin qu'ils ne les avaient quittées que le matin.

« N'ayant pu prévoir une pareille rencontre, nous n'avions sur nous rien dont nous pussions leur faire présent : j'envoyai donc un matelot au vaisseau pour qu'il en rapportât trente et un morceaux de cercles

de fer, afin de pouvoir en donner un par tête; mais avant que le messager fût de retour, ils consentirent à nous accompagner à bord. Nous arrivâmes bientôt à notre mur en neige : il ne leur causa aucune surprise, parce qu'en effet il ressemblait beaucoup aux ouvrages qu'ils font; mais ni le navire, ni la quantité de bois et de fer qu'ils avaient sous les yeux, ne leur arrachèrent ces signes d'étonnement qu'avaient manifestés les sauvages de la partie septentrionale de la mer de Baffin, en 1818. Il était donc clair que l'abondance de ces objets n'avait pour eux rien d'étrange.

« Toutefois le fer que nous leur donnâmes causa une joie universelle; ils nous offrirent en retour leurs lances et leurs couteaux, et leur étonnement égala leur satisfaction quand nous les refusâmes. Il nous fut alors facile d'observer que leur extérieur l'emportait de beaucoup sur le nôtre; car ils étaient au moins aussi bien vêtus et bien mieux nourris. Ils avaient les joues rebondies et aussi colorées qu'elles pouvaient l'être sous une peau si basanée. Comme ceux des autres tribus d'Esquimaux, leurs visages, empreints d'une expression de bon naturel, offraient un ovale régulier; ils avaient des yeux noirs et rapprochés l'un de l'autre, un petit nez, des cheveux très noirs; leur peau n'était pas aussi cuivrée que celle des autres Esquimaux que j'avais vus précédemment plus au nord; ils semblaient aussi être plus propres, et ce que je n'avais pas ob-

servé auparavant, leurs cheveux étaient coupés et arrangés avec quelque soin.

« Leurs vêtemens étaient faits avec beaucoup de dextérité : quelques-uns étaient ornés de franges faites de nerfs ou de cordons de petits os ; des peaux de gloutons, d'hermines, et de phoques gris, suspendues à la poitrine, semblaient aussi former une parure. Leurs traîneaux étaient fort grossièrement fabriqués : les côtés consistaient en morceaux d'ossemens liés ensemble et entourés d'une peau, et les traverses du haut étaient faites des jambes de devant des rennes. L'une de ces voitures n'avaient que deux pieds de long sur quatorze pouces de large ; les autres avaient trois à quatre pieds de longueur. La partie de dessous était recouverte sur la peau d'un revêtement de glace, ce qui les faisait avancer très facilement.

« Trois d'entre eux furent introduits dans la chambre où ils donnèrent enfin de nombreuses marques d'étonnement : les gravures représentant des Esquimaux, tirées des relations des voyages précédens, leur firent grand plaisir, car ils reconnurent à l'instant que c'étaient des portraits de gens de leur nation. Les miroirs furent, comme à l'ordinaire, la principale source de surprise, notamment quand ils se virent dans notre plus grande glace. La lampe et les chandeliers n'excitèrent pas moins d'admiration : cependant ils ne montrèrent pas le désir de se mettre en possession d'aucune chose, recevant seulement ce qu'on leur offrait avec des signes de reconnaissance

bien évidens. Nos viandes conservées ne leur plurent pas ; mais ils trouvèrent l'huile excellente. Ainsi le goût de toutes ces tribus est merveilleusement adapté aux alimens dont elles sont forcées de se nourrir, et leurs idées de bonheur sont analogues aux moyens qu'elles ont de se les procurer. Bien pourvus de graisse et d'huile d'animaux, de viandes dégoûtantes et d'une odeur infecte, ces hommes n'avaient aucun motif pour envier les alimens délicats d'un pays plus méridional, et de même au milieu de ceux-ci ils auraient non seulement éprouvé du dégoût, mais aussi ressenti de la pitié pour notre barbarie et notre ignorance ; enfin s'ils avaient pu se résoudre à manger de nos mets, ce n'aurait été que contraints par la faim.

« Trois autres furent ensuite admis dans la chambre, tandis que les premiers amusaient leurs compagnons du récit de ce qu'ils avaient vu. Une course eut lieu entre l'un d'eux et un de nos officiers ; mais l'un et l'autre y mirent tant de politesse, qu'il n'y eut pas de vainqueur. L'un des nôtres joua du violon et les Esquimaux se mirent à danser avec nos matelots ; ils semblaient ainsi, soit que ce fût ou ne fût pas un fait, avoir plus de goût pour la musique qu'on n'en avait trouvé généralement chez les autres tribus de ce même peuple.

« Comme il était temps de se séparer, nous leur proposâmes de les accompagner pendant une partie de la route conduisant à leurs huttes ; ils nous en

indiquèrent la position en nous faisant entendre que leurs femmes, leurs enfans, leurs chiens et leurs traîneaux y étaient et qu'ils y avaient des vivres en abondance. Chemin faisant, nous rencontrâmes un trou de phoque, et ils nous montrèrent comment ils l'élargissaient avec leurs lances pour y placer une baguette de frêne ou de bouleau (1), et comment ils lançaient cette arme. Mais toutes nos questions ne purent nous procurer la moindre lumière sur un sujet bien autrement important pour nous, c'est-à-dire de quel côté il y avait une mer libre. A la vérité ils désignaient toujours le nord, mais ne pouvant comprendre ce qu'ils nous disaient sur ce qui se trouvait au sud et à l'ouest, nous fûmes obligés de remettre nos demandes à un autre jour. Après avoir parcouru avec eux environ deux milles, nous fîmes sur la glace une marque fixant le point où nous nous rencontrerions le lendemain; nous leur annonçâmes que nous irions les voir chez eux, proposition qui fut accueil-

(1) Le texte anglais dit expressément *ash and birch*; passe pour le bouleau qui, ainsi que chacun sait, est l'arbre qui s'avance le plus vers le nord; mais il paraît incroyable que les Esquimaux, vivant sous le 70° parallèle et allant parfois un peu plus au sud, aient pu se procurer de proche en proche des branches de frêne. En Europe cet arbre ne va pas au-delà de 62° de latitude; et personne n'ignore qu'en Amérique la température, sous les mêmes parallèles, est beaucoup plus basse qu'en Europe. On peut donc présumer que le capitaine Ross a écrit le nom d'un arbre pour celui d'un autre. E.

lie avec la plus vive satisfaction. Nous nous quittâmes avec les mêmes cérémonies qu'au moment où nous nous étions abordés.

« Ce fut une journée bien agréable pour nous, car nous avions renoncé à tout espoir de trouver des habitans dans ce lieu, et nous savions que c'était des naturels du pays que nous devions attendre sur sa géographie des renseignemens qui devaient nous aider à aplanir les difficultés et à continuer notre marche...

« Le 10 janvier, nous nous mîmes en route quoique le thermomètre eût baissé à 57° au-dessous de zéro (—40°). Les Esquimaux étaient au rendez-vous convenu ; quand nous nous approchâmes, l'un d'eux, qui paraissait être un chef, s'avança à une centaine de pas en étendant les bras pour montrer qu'il n'avait pas d'armes; nous jetâmes donc nos fusils et tous les autres en arrière lancèrent leurs armes en l'air et nous attendirent en poussant les cris ordinaires. Le nombre était alors augmenté d'une vingtaine d'enfans; les salutations se firent suivant la forme ordinaire.

« Nous ne tardâmes pas à apercevoir le village; il consistait en douze huttes de neige, placées sans ordre à l'extrémité d'une petite anse sur la côte, à deux milles et demi du vaisseau; elles ressemblaient à des bassins renversés : chacune était précédée d'un long corridor tortueux à l'entrée duquel se trouvaient les femmes avec leurs filles et les petits enfans. Nous

fûmes invités à nous avancer; nous avions préparé pour elles des présens d'aiguilles et de grains de verroterie; la distribution de ces objets eut bientôt fait disparaître la timidité qu'elles avaient montrée à notre vue.

« Ce passage conduisait au principal appartement, qui était en dôme circulaire de dix pieds de diamètre pour une seule famille; il est ovale et a quinze pieds sur dix quand il est destiné pour deux. Vis-à-vis de la porte, il y avait un banc de neige, occupant près d'un tiers de la largeur de l'espace, de la hauteur de deux pieds et demi, bien uni au sommet et couvert de différentes peaux : c'était le lit commun. A une extrémité était assise la maîtresse de la maison, en face d'une lampe dans laquelle une mèche de mousse, brûlant dans l'huile comme c'est la coutume générale des habitans de ces régions, produisait une flamme suffisante pour éclairer et chauffer, de sorte que l'on n'y avait pas froid. Au-dessus de la lampe était suspendu un vase en pierre, qui contenait de la viande de renne et de phoque cuisant dans l'huile; ces provisions paraissaient ne pas manquer; du reste, elles étaient pêle-mêle avec les vêtemens, les armes et les meubles, ce qui prouvait que l'ordre, au moins, n'est pas au nombre des vertus de ces peuples.

« Il fut bien plus intéressant pour nous de remarquer, au milieu de ce désordre, du saumon frais, puisque si ces Esquimaux pouvaient pêcher

ce poisson, nous étions sûrs qu'il nous fournirait une ressource, et nous ne pouvions trop les multiplier. Leurs réponses à nos questions sur ce sujet nous apprirent que le saumon abondait, et nous eûmes ainsi la perspective d'un nouvel amusement et d'une récompense précieuse de nos peines. Ils nous offrirent alors en retour de nos présens tout ce qui pourrait nous être agréable : nous choisîmes des lances, des arcs avec leurs flèches, un pendant d'oreille composé d'une balle de minérai de fer attachée à un cordon, décoré de dents de renard et d'une frange en nerfs, enfin quelques échantillons pour notre collection d'histoire naturelle. Des aiguilles, que nous ajoutâmes à notre premier cadeau, achevèrent de nous gagner leur confiance et leur affection sans réserve.

« Ces huttes, construites entièrement en neige, étaient toutes éclairées par une grande pièce ovale de glace transparente, enchâssée à peu près à la moitié du côté oriental du toit. Nous remarquâmes plus tard, ce qui nous avait d'abord échappé parce que le peu de lumière empêchait de bien distinguer les objets, que, vers le milieu du passage, un embranchement latéral conduisait à un réduit destiné aux chiens. Nous reconnûmes aussi que l'ouverture extérieure du passage pouvait toujours être changée et tournée de manière à ce que le vent n'y pénétrât pas. Nous apprîmes que ces huttes venaient d'être construites, et qu'elles existaient à peine depuis un

jour. La provision d'hiver en chair de phoque et de renne était enterrée sous la neige : ils l'amassent pendant l'été et ils y ont recours dans les grands froids. Jusqu'ici on n'avait pas observé cet usage chez les Esquimaux de ces régions, mais nous ne pûmes décider si c'était par oubli.

« Les femmes n'étaient certainement pas des beautés, du moins elles valaient leurs maris et se comportèrent aussi bien envers nous. Toutes celles qui avaient plus de treize ans semblaient être mariées; il y en avait trois ou quatre dans chaque hutte; nous n'étions pas sûrs que toutes appartinssent au même ménage, mais elles semblaient être les jeunes épouses dans les maisons où il y en avait une vieille. Elles étaient petites et fort inférieures aux hommes sous le rapport des vêtemens et de la propreté; leurs cheveux, notamment, étaient en désordre : du reste, leur physionomie était douce, et leurs joues étaient colorées comme celles des hommes; une jeune fille de treize ans pouvait même passer pour jolie. Toutes avaient le visage plus ou moins tatoué, surtout sur le front et de chaque côté de la bouche et du menton : ces ornemens ne consistaient qu'en lignes isolées sans former aucun dessin, ce qui est conforme à l'usage des Esquimaux de la côte nord-ouest d'Amérique, tels que les voyageurs les ont décrits. Leurs vêtemens ne se distinguaient de ceux des hommes qu'en ce que le supérieur se terminait en pointe par devant comme par derrière, quelques-unes y

avaient ajouté une frange de différentes *peaux*.

« Maintenant il nous restait à leur adresser les questions importantes pour nous : voici le résultat de leurs réponses. Ils connaissaient Igloulik, l'île Winter et la baie Repulse ; depuis treize jours seulement ils avaient quitté Ackouli, lieu situé vis-à-vis de cette baie ; ils étaient venus à celui où nous les avions trouvés afin de se rapprocher de la mer *libre* qui, nous dirent-ils, était à quelque distance au nord. Ils ajoutèrent que la terre à l'est était une île nommée Kayaktagavik, et qu'ils étaient arrivés le long de la côte située à l'ouest de cette île, où il y avait plusieurs grandes rivières; mais nous ne pûmes bien comprendre s'il y avait un passage au sud de cette île, ou de la pointe méridionale que nous avions devant les yeux. Rien de plus contrariant pour nous, car c'était de ce côté que se fondaient toutes nos espérances de pouvoir avancer, et nous ne pouvions douter que la terre à l'est ne fût le continent d'Amérique.

« Ils nous apprirent aussi que les bœufs musqués étaient très communs sur les montagnes au sud, et que les rennes arrivaient de ce côté au mois d'avril : la peau d'un glouton que nous leur achetâmes, annonçait que cet animal s'y trouvait aussi.

« La tentative de faire un dessin de ce village excita d'abord de l'inquiétude chez ces Esquimaux ; mais elle se calma aussitôt que nous leur eûmes expliqué notre projet, et ils furent enchantés de la

fidélité du dessin, chacun y reconnaissant son habitation. Comme il était temps de retourner à bord, plusieurs d'entre eux offrirent de nous accompagner; nous invitâmes le blessé à venir le lendemain pour que le chirurgien l'examinât. Huit hommes nous suivirent. Six restèrent avec les matelots, les deux chefs furent invités à dîner avec nous dans la chambre.

« La vue des couteaux, des fourchettes, des assiettes et des autres ustensiles de table leur causa naturellement une grande surprise : si leur goût ne s'était pas perfectionné depuis la veille, du moins la soupe parut leur plaire, et ils apprirent sur-le-champ à se servir de la cuillère, sans trop de gaucherie. Ils étaient d'excellens imitateurs, car après nous avoir regardés quelques instans ils firent également usage du couteau et de la fourchette, comme s'ils y eussent été accoutumés depuis long-temps. Ils parurent alors manger avec plaisir la viande conservée et le saumon, ce qui se concevait aisément, mais ils montrèrent de la répugnance pour la viande salée, le pouding, le riz et le fromage. Le dîner fini ils demandèrent à se lever de table, et nous les conduisîmes à leurs compagnons qui avaient été également bien traités par les matelots, et que nous trouvâmes dansant avec eux.

« Je ne dois pas oublier de dire qu'en revenant avec eux au navire, un air très froid sortit brusquement d'une vallée : l'un d'eux remarquant que j'avais

une joue gelée, fit aussitôt une boule de neige, et m'en frotta, ce qui m'épargna au moins une plaie fort désagréable. Ensuite il resta constamment près de de moi, en me recommandant souvent de me couvrir la joue de la main, pour prévenir le retour du même accident. Cette action annonçait un bon naturel, et contribua, ainsi que le reste de leur conduite, à nous inspirer une opinion très favorable de cette peuplade; tous montraient les mêmes dispositions, en nous aidant à porter les fardeaux, comme s'ils n'eussent pu en faire trop pour nous obliger.

« L'homme qui avait perdu une jambe se nommait Tallaêhiou. Le 11 janvier il arriva sur un traîneau tiré par son compagnon Tiagachou, homme très intelligent. Le chirurgien examina le moignon, le trouva en très bon état et guéri depuis long-temps; comme il n'y avait nulle difficulté pour appliquer une jambe de bois au genou, le charpentier en prit la mesure, et annonça qu'elle serait prête dans trois jours, nouvelle qui remplit Tallaêhiou d'une joie extraordinaire. Après le dîner les deux Esquimaux furent gratifiés chacun d'une boîte d'étain qui avait contenu des viandes préservées, et ils partirent comblés de joie; un vent très froid nous empêcha de les accompagner une partie du chemin.

« Comme ils avaient semblé tous deux extrêmement communicatifs, nous avions déployé devant eux la carte des contrées ou nous étions: ils connaissaient tous les points entre Igloulik et la baie Re-

pulse, au moins de nom, et celui de quelques-uns de leurs habitans. Quand nous prononçâmes celui d'Akouli, et le leur montrant sur la carte, ils reconnurent sur-le-champ la position et celle du navire.

« Tallaêhiou prit alors le crayon et traça la ligne qu'ils avaient suivie en venant : fit ensuite des marques et compta sur ses doigts pour marquer qu'ils n'avaient dormi que neuf fois durant leur voyage. Tiagachou traça ensuite une ligne de côtes autour de laquelle il nous dit que nous pourrions naviguer en automne; cette ligne se dirigeait vers l'ouest et désignait des caps, des baies et des rivières; au large de la côte, il dessina plusieurs îles, dans l'une desquelles il plaça un lac. Il indiqua les endroits où le saumon et les autres poissons abondaient. Il prolongea la côte au nord, beaucoup au-delà et à l'ouest de notre position actuelle : il estima la distance à deux journées de marche, ajoutant que là deux rivières se jetaient dans la mer. Talaêhiou ajouta d'autres détails géographiques à ceux-là; puis ils nous dirent que dix-huit de leurs compagnons étaient partis pour aller tuer des phoques, mais qu'il faisait trop froid pour que les femmes et les enfans les accompagnassent.

« Dans la chambre, les mouchettes attirèrent fortement l'attention des deux Esquimaux; mais une loupe produisit un effet bien plus merveilleux, quand tenue entre eux, chacun vit la figure de son compa-

triote grossie et agrandie au-delà de toute compréhension.

« Le lendemain Tiagachou revint avec Ikmalik, l'Esquimau le plus robuste et le plus grand que nous eussions vu, car sa taille était de cinq pieds dix pouces (1). Ikmalik ajouta de nouveaux détails à ceux que ses amis nous avaient donnés sur la géographie de ces contrées. Il dessina avec beaucoup d'exactitude la baie de Wager dans la mer de Hudson, et les rivières qui s'y jettent, et en indiqua aussi plusieurs autres. De plus, il nous fit entendre que notre navire pourrait naviguer par cette route jusqu'à l'automne.

« Le 13, quoique le termomètre marquât 35° (29° 75), nous nous mîmes en route pour le village des Esquimaux; l'air était calme. Nous les rencontrâmes à mi-chemin; ils étaient sans armes; et quand ils apprirent que nous allions les voir ils retournèrent sur leurs pas avec beaucoup de joie. Tout à coup un vent très vif vint à souffler directement contre nous, ce qui nous fit courir le risque évident d'avoir le visage gelé: mais tous se chargèrent de nous avertir quand nous devrions frotter avec la main, pour y rétablir la circulation, la partie qui serait en péril.

« A cette seconde visite, les femmes avaient perdu beaucoup de leur timidité : nous entrâmes dans la

(1) Mesure d'Angleterre. Il faut déduire à peu près un pouce par pied pour la réduire à celle de France.

cabane de Tallaêhiou; nous y fûmes reçus cordialement par sa mère et sa femme, qui, avec deux jeunes enfans, paraissaient composer toute sa famille. Un costume complet de femme avait été préparé pour m'en faire présent : un soin tout particulier avait été pris pour que les peaux fussent en harmonie ensemble, et que les couleurs se correspondissent de chaque côté; une frange ornait le bas, et une bordure blanche le tour du capuchon, et celui des ouvertures pour les bras. J'offris en retour à cette généreuse femme un mouchoir de soie qui, de tout ce que je lui avais montré, avait le plus attiré son attention. Je découvris aussi que toute femme qu'elle était, elle avait des connaissances positives en géographie. Tiriksiou, c'était son nom, comprit fort bien ce que signifiait la carte que je lui mis sous les yeux, et quand je lui eus remis un crayon, elle en traça une à sa manière qui y ressemblait beaucoup, mais qui présentait un plus grand nombre d'îles; elle y ajouta les lieux ou nous devions nous arrêter chaque soir pour dormir, et ceux où l'on pouvait se procurer des vivres. Sous ces deux rapports, du moins c'était une addition précieuse aux notions que nous avions déja obtenues.

« Une partie des hommes qui étaient allés à la chasse revint bientôt avec un grand phoque blanc; et le reste de notre équipage vint nous rejoindre; partout nos gens avaient été aussi bien reçus que nous : ils y avaient vu de grandes provisions de chair de renne

et de phoque qui avaient évidemment été enterrées dans la neige. Les Esquimaux nous accompagnèrent par politesse une partie du chemin; mais au bout d'un certain temps ils demandèrent à s'en retourner, et nous nous séparâmes avec le bruyant cérémonial d'usage. En revenant au navire, l'âpreté du froid me fit perdre une partie de l'épiderme de mes joues.

« Le 14, à midi, Tallaêhiou tint sa promesse; il vint avec son ami Otoukiou, Kouanga, épouse de celui-ci, une vieille femme, quatre hommes et deux petits garçons. Les trois premiers furent seuls admis dans la chambre, où toute cette compagnie n'aurait pu tenir commodément, le maître fut chargé des autres. L'essai de la jambe de bois fut fait ensuite pour voir si elle était de la longueur convenable : il fallait que le charpentier y mît la dernière main, et nous remîmes Tallaêhiou au lendemain pour la lui ajuster. Au départ de cette troupe, nous reconnûmes que le maître avait déterminé la vieille femme à se laisser couper, peigner et arranger les cheveux, ce qui avait produit un changement si avantageux sur sa personne, que les autres demandèrent à subir la même opération. C'était une manifestation extraordinaire d'amour-propre et de goût chez ces tribus; elle me fit regretter de n'avoir pas apporté un assortiment de peignes que j'aurais distribués en cadeau; mais un cordon de verroterie, que je donnai à chacune de ces femmes, eut probablement plus de prix à leurs yeux, quoique bien moins utile.

« Le 15, Tallaêhiou et Otoukiou étant revenus, la jambe de bois fut attachée au genou du premier; il eut bientôt appris à en faire usage et à en apprécier la valeur, car il commença bientôt à se promener fièrement et avec un air d'extase dans la chambre. Certainement il avait plus de raison d'être ravi de ce présent, que tous les autres ensemble de ce qu'ils avaient reçu de nous. Le nom du navire fut gravé sur la jambe, et celle-ci placée sur un traîneau, Tallaêhiou n'étant pas encore assez habitué à s'en servir pour entreprendre une marche de deux milles sur la neige et la glace. Il n'est pas nécessaire de dire que nous nous quittâmes meilleurs amis que jamais.

« Nous apprîmes que Tallaêhiou avait un frère qui était allé plus au nord, avec une troupe, pour chasser le bœuf musqué, et qu'il comptait bientôt aller le joindre; qu'au printemps et en été, il y avait là du saumon excellent et de grands poissons dans les lacs; il nous informa de plus que sa tribu devait rester où elle était, parce que la veille elle avait pris beaucoup de phoques.

« Nous reconnûmes avec regret que quoique ces Esquimaux parlassent la même langue que les autres, leur dialecte différait beaucoup des vocabulaires contenus dans les livres, et du dictionnaire danois-esquimau que nous possédions aussi. Nous avions donc intérêt à l'étudier sérieusement, puisqu'il devait être probablement notre principale ressource pour

obtenir des renseignemens à l'avenir. Mon neveu fut celui qui fit le plus de progrès dans cette étude...

« Le soleil reparut le 20 janvier après une absence de cinquante jours; la moitié de son diamètre fut visible au-dessus de l'horizon, de sorte que nous aurions pu apercevoir son limbe supérieur la veille si le ciel avait été assez clair. Mais cet événement qui nous causait du plaisir ne produisait pas le même effet sur les Esquimaux : pour eux, la nuit de ces régions est préférable au jour, parce qu'elle les sert mieux pour la chasse des phoques, animaux rusés et circonspects. C'est par cette raison qu'ils retournaient toujours chez eux au point du jour, et ils se plaignaient de la lumière comme d'une ennemie qui les contraignait à une oisiveté forcée.

« Dans la soirée, James Maslin, notre armurier, mourut. Nous savions depuis long-temps qu'il était attaqué d'une phthisie incurable, circonstance qui, naturellement, rendit nos regrets moins amers. Dès les premiers jours de notre voyage nous avions appris qu'il avait été dans les hôpitaux d'Angleterre pour cette maladie, mais il n'était plus alors en notre pouvoir de le congédier. Il avait quarante-cinq ans: il est douteux qu'il eût vécu plus long-temps en restant dans sa patrie. »

Quoique l'on comblât les Esquimaux de présens et qu'on leur payât tout ce qu'ils apportaient, on s'aperçut de la disparition de plusieurs objets; d'abord ce fut une paire de mouchettes qui manqua,

puis un marteau, un harpon et d'autres choses ne se retrouvèrent pas quand on en eut besoin. On sentit bien qu'on ne devait pas s'attendre à trouver chez cette tribu des idées plus nettes sur la propriété que chez les autres peuples sauvages, puisque dans les contrées les plus civilisées, bon nombre d'hommes ont des notions par trop larges sur ce point. C'était donc un devoir pour les Anglais d'éviter qu'un trop grand nombre d'Esquimaux revinssent à la fois à bord; il fut réglé qu'on n'en recevrait que quatre à la fois, et, de plus, le capitaine fit reporter sur le navire divers objets portatifs qu'on laissait ordinairement sur la glace, afin de le y avoir plus aisément à sa disposition en cas de besoin; enfin des matelots furent chargés d'avoir l'œil au guet.

Dans une visite qu'on rendit au village, on apprit qu'Otoukiou était malade. Cet Esquimau était un *anghekok*, ou sorcier; cependant sa science surnaturelle ne lui fournissait pas de spécifique contre son mal; on alla le voir, il avait le visage enflé: on lui dit de venir le lendemain chercher des médicamens, il n'y manqua pas. Peu de jours après, le capitaine réfléchissant à l'absence subite d'une loupe dont il se servait pour lire, soupçonna l'anghekok de ce larcin, et ses suppositions se confirmèrent ensuite quand il vit la répugnance que cet Esquimau montrait à le laisser entrer dans sa cabane. « Je lui dé-
« clarai donc, ajoute le capitaine, que l'enflûre de
« son visage avait été occasionée par le verre ma-

« gique, et qu'il fallait qu'il le rendît. Il confessa « aussitôt le larcin et promit de rapporter la loupe « le lendemain; je lui assurai que, s'il y manquait, « son autre joue enflerait pareillement. Il tint sa « parole, et rapporta aussi le marteau. J'appris que « les mouchettes étaient entre les mains d'une « femme, avec un verre de mes lunettes qui était « tombé et qu'un enfant avait ramassé. La terreur « de l'anghekok fut si grande qu'il me rendit même « un hameçon et un harpon que je lui avais donnés « en échange d'un arc, et afin de conserver chez « lui cette impression de frayeur, qui pouvait être « utile, je consentis à effectuer de nouveau ce troc. »

Une autre fois, l'homme à la jambe de bois rapporta une aiguille et un dé qui avaient été trouvés ou volés; il fut récompensé par le don d'une aiguille.

Quelques jours après les Esquimaux se présentèrent pour vendre quelques objets; on refusa de les laisser monter à bord : le motif principal de leur visite était de faire une restitution générale de tout ce qu'ils avaient volé. Ils rendirent le couteau, un morceau de fer, un fragment d'un cercle de même métal et le rouet d'une poulie. « Nous découvrîmes « que la cause de cette restitution, dit le capitaine, « était due à des coups de fusils que nous avions « tirés pour faire des expériences sur la vitesse du « son. L'un d'eux ayant accompagné mon neveu à « l'observatoire, lui avait demandé ce que disaient

« les fusils et avait reçu cette réponse : Ils disent « le nom des voleurs qui ont dérobé quelque chose, « même la plus petite, sur notre vaisseau. Bientôt « après, une assemblée générale fut convoquée dans « le village, il y fut décidé que tout nous serait « rendu... Nous ne perdîmes pas cette occasion d'af- « fermir nos amis dans la résolution de ne plus voler, « en leur disant que leurs larcins étaient la cause de « ce qu'ils manquaient de succès à la chasse des « phoques. Nous étions d'avance instruits de cette « particularité, et comme beaucoup d'autres sorciers « moins excusables, nous mîmes à profit cette cir- « constance. Nous eûmes ensuite sujet de croire « qu'ils ne songeaient plus à nous voler; mais il est « certain qu'il ne considéraient pas le vol comme « grand crime, car lorsqu'ils étaient découverts, ils « ne faisaient en général qu'en rire. »

Un jour un Esquimau rapporta la porte en fer d'une trappe à renard, que son frère avait volée après l'avoir construite. Ces hommes semblaient avoir plus de tentation de dérober que de désir de conserver leurs larcins, car ils ne montraient jamais de répugnance à rendre ce qu'ils avaient pris. Leur sentiment paraissait être que, quoique ce fût mal de commettre un vol, cependant on ne causait aucun préjudice au propriétaire de la chose volée, s'il ne s'en apercevait pas, « raisonnement qui, je suis fâché de le dire, ajoute le capitaine, est assez fréquemment employé dans notre pays, même parmi des

gens plus instruits que ces sauvages, et qui n'en vaut pas mieux pour avoir trouvé un apologiste dans Shakespeare.» Ne se cachant pas de leurs amis, ceux-ci devenaient leurs dénonciateurs, et les accusés ne cherchant pas à nier le vol, ils semblaient traiter toute l'affaire de plaisanterie. Cependant ils apportaient quelquefois des présens comme offrandes expiatoires. »

Parfois ils donnaient des échantillons de finesse : l'un d'eux avait mal à une jambe, il demanda qu'on lui en fît une de bois, espérant, par ce moyen, se procurer un bon morceau de bois. On lui fit aisément comprendre que la première chose à faire était de couper la jambe malade, et il ne répéta pas sa demande.

Voici un exemple de leur franchise : dans une excursion que fit M. J. C. Ross avec deux autres Anglais, son guide essaya de le tromper sur la position d'un lieu; mais il était si différent de la description qu'un Esquimau plus intelligent et plus âgé en avait faite, que lorsque M. Ross lui eut montré que ce n'était pas le même, le jeune Esquimau répondit sur-le-champ : « J'ai fait une histoire. » Le lendemain, pendant que les deux voyageurs descendaient, à pied, vers un bras de mer, leurs chiens attelés au traîneau chargé des effets aperçurent trois rennes qui se dirigeaient vers le rivage de l'autre côté; aussitôt, avant qu'il fût possible de les arrêter, ou de savoir au juste ce qui se passait, ils poursui-

virent les rennes en emportant le traîneau. A chaque bond qu'il faisait sur une glace raboteuse, quelque portion du bagage en tombait, au grand amusement du guide qui poussait des cris de joie, tant il trouvait l'aventure plaisante. « Ils furent bientôt hors de vue, dit M. Ross, et nous n'eûmes d'autre parti à prendre que de les suivre, en ramassant, aussi vite que nous le pouvions, les instrumens et autres objets. Enfin, après trois heures de course pénible, nous retrouvâmes le traîneau fixé entre deux glaçons, et les chiens si fatigués qu'ils pouvaient à peine remuer; il n'en résulta pourtant d'autre inconvénient que celui d'alonger notre voyage, car la marche des rennes avait suivi une direction différente de la nôtre. Nous n'arrivâmes donc au navire qu'à huit heures du soir. Nous avions été obligés de laisser le guide en arrière, puisque la fatigue le mettait hors d'état de nous accompagner; heureusement il rencontra une bande de ses compatriotes qui prirent soin de lui.

« Le lendemain matin, il vint au vaisseau; mais ce ne fut ni avec son air de confiance ordinaire, ni avec le bon renom qu'il avait eu au départ. Ses compagnons, instruits de sa tentative de nous tromper par un mensonge, l'avaient surnommé *chag lou* (le menteur). Il était évidemment honteux, mais était-ce de sa conduite ou du sobriquet? c'est sur quoi nous ne pûmes d'abord former que des conjectures; toutefois il est probable que le trouble de sa conscience

en fut la cause, puisqu'il ne réclama pas la lime que je lui avais promise en récompense de ses services; et ce qui prouve que cette supposition était juste, c'est que lui ayant ensuite demandé pourquoi il l'avait oubliée, il me répondit qu'il ne l'avait pas méritée, parce qu'il m'avait menti. Il raconta ensuite toute l'affaire à ceux de ses compagnons qui étaient venus au navire avec lui; et cè fut avec une apparence de simplicité parfaite et sans avoir l'air de croire qu'il eût commis une faute.

« Jusqu'à quel point les Esquimaux désapprouvent-ils le mensonge? c'est ce qu'il n'est pas facile de découvrir, puisqu'il était plus souvent pour eux un sujet de plaisanterie que de blâme sérieux. S'ils se contentent de rire de ce qu'on nomme chez nous mensonges insignifians, il ne diffèrent pas beaucoup de nous sous le rapport de la véracité, mais il semble qu'il y a tout lieu de croire qu'un mensonge réel ayant pour but de tromper, est pour eux un sujet de louange ou de reproche, suivant qu'il réussit ou qu'il est découvert, comme le vol autrefois chez les Spartiates, et encore aujourd'hui chez les sauvages du Grand-Océan; le larron pris sur le fait étant le seul qui encourût le blâme ou le ridicule; de même ici, le jeune menteur fut plutôt bafoué que réprimandé. Deux hypothèses et deux erreurs se sont perpétuées parmi les voyageurs qui ont visité les tribus grossières et sauvages de la terre : les uns voient partout la vertu et la trouvent même déguisée

sous la forme du vice, d'autres embrassent le sentiment contraire. Je ne puis m'empêcher quelquefois de penser que nous avons nous-mêmes été un peu trop enclins à juger trop favorablement nos Esquimaux ; mais, en fait d'illusions, les plus douces sont toujours les meilleures, parce qu'elles nous maintiennent en bonne humeur.

« Quoi qu'il en soit, l'aventure se termina par la promesse que fit le menteur de ne pas récidiver. Alors la lime promise lui fut donnée, et il courut rejoindre ses compatriotes le cœur léger et, sans doute, la conscience soulagée. »

La première tentative qui fut faite de tromper les Anglais eut lieu de la part d'un jeune homme, le capitaine la regarda comme assez pardonnable. Un jeune Esquimau demanda une boîte d'étain, pour sa mère, dont le mari, comme nous le découvrîmes, en avait déja reçu une. La divulgation de cette ruse ne fit que mettre les autres en gaîté : résultat qui ne manqua jamais de se montrer dans les occasions semblables. Ils témoignèrent toujours beaucoup de reconnaissance de ce qu'on leur donnait, et, dans toutes les circonstances, ne manquèrent pas de déployer autant de générosité qu'ils pouvaient. Dans une expédition que le neveu du capitaine fit, dans l'été de 1831, il fut, ainsi que ses compagnons, très bien accueilli partout où il s'arrêta. Ils avaient passé la nuit dans une hutte, « dans la matinée, dit-il, deux des femmes nous apportè-

rent de la graisse de phoque pour notre feu, et une autre, qui était allée à la pêche pour nous pendant notre sommeil, nous offrit une trentaine de poissons : c'était tout ce qu'elle avait pris. Comme je désirais savoir si ces cadeaux étaient des marques de reconnaissance pour tout ce que nous leur avions donné précédemment, ou s'ils étaient faits dans l'attente d'une récompense, j'enjoignis à mes hommes de ne rien leur donner en retour. Néanmoins, ces femmes qui nous avaient gratifié de la graisse, objet qui semblait être le plus précieux pour elles, nous dirent que d'autres étaient chargées, après elles, de nous en approvisionner. En effet, elles nous en apportèrent à tour de rôle, de trois heures en trois heures, beaucoup plus que nous n'en avions besoin; elles nous fournirent aussi du poisson en abondance, mais non avec la même régularité; nos deux chiens ne furent pas non plus négligés, deux fois par jour elles leur distribuaient de la nourriture et avaient soin d'écarter les leurs pour qu'ils ne privassent pas de leurs alimens ceux qui en avaient le plus besoin. Nous ne leur offrîmes rien en retour, elles n'avaient pas même l'air de s'y attendre. »

M. J. C. Ross fit une petite excursion avec un Esquimau. « A mon retour, dit-il, mes gens me racontèrent que, durant notre absence, les Esquimaux leur avaient donné un régal, chaque famille ayant fait cuire une marmite de poisson. Ils furent d'abord invités à entrer dans une des tentes, et quand

le contenu de la marmite eut été mangé, la famille suivante les traita de la même manière; et cela continua ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent été festinés dans les cinq tentes. Un trait de politesse exquise de leur part, c'est que pendant tout le temps de ce repas prolongé, ces Esquimaux ne cessèrent de les remercier de l'honneur qu'ils leur faisaient, leur rappelant en même temps qu'ils avaient eux-mêmes été régalés d'une manière semblable à bord du vaisseau, pendant l'hiver, et prouvant ainsi que le sentiment de la reconnaissance ne leur était pas inconnu; nous en avions douté, et maintenant nous en étions assurés, car nous ne leur avions fait jusqu'alors aucun présent, durant notre séjour parmi eux, et je voulais différer jusqu'au dernier moment pour leur donner ce que je leur destinais, afin de leur laisser tout le mérite de leurs bons procédés. »

L'officier anglais remarque que, dans cette occasion, ses compatriotes mangèrent beaucoup plus qu'ils n'auraient dû; quant aux Esquimaux, ils ne firent que suivre leur habitude : ils sont d'une voracité vraiment surprenante. Un jour le déjeûner d'une troupe d'Esquimaux se composa, pour chacun, de cinq à six livres de phoque. Durant une expédition que fit le capitaine, ils lui apportèrent des poissons parmi lesquels se trouvaient deux beaux saumons. « Nous les fîmes cuire dans notre cuisine portative, dit M. Ross; ils examinèrent très attentivement toute l'opération et furent fort étonnés de la promptitude

avec laquelle l'un des poissons fut frit et l'autre bouilli. Ils nous avaient proposé de dîner avec nous; naturellement nous ne pouvions refuser; quoique très embarrassés de faire cuire dans notre petite cuisine assez de poisson pour tant de monde, néanmoins nous les invitâmes tous les douze à entrer dans notre tente, et comme nous étions cinq, elle se trouva suffisamment pleine. Bientôt nous fûmes délivrés de toute inquiétude en voyant qu'ils mangeaient leur poisson cru. Nous dinâmes donc ensemble, mais non dans la même proportion, car un saumon et demi suffit pour nous cinq, tandis que chaque Esquimau en mangea deux. D'après cette consommation prodigieuse, il n'est pas surprenant que tout leur temps soit employé à se procurer des vivres : chacun d'eux avait, cette fois, dévoré environ quatorze livres de saumon cru, et probablement ce n'était qu'une espèce de collation, faite uniquement pour jouir de notre société. Il n'est donc pas étonnant qu'ils souffrent si souvent de la famine; avec une répartition plus économique de leurs moyens de subsistance, avec un peu plus de prévoyance du lendemain, le même canton pourrait sustenter le double d'habitans presque sans aucun risque de disette. Le glouton, animal sauvage de ces contrées, calomnié peut-être par ce nom, peut être regardé comme une créature d'un appétit modéré en comparaison de ce peuple qui, bien que doué de raison comme le reste du genre humain, l'emporterait en voracité s'il trouvait

toujours les moyens de la satisfaire, et sur le glouton et sur le boa.... L'Esquimau est réellement un animal de proie qui n'a d'autre jouissance que de manger. N'étant guidé ni par la raison ni par aucun principe, il dévore, comme le vautour et le tigre, aussi long-temps qu'il le peut et tout ce qu'il peut trouver...

« Pour en revenir à notre dîner, la vue des usages de nos hôtes à table ne nous amusa pas peu. La tête et la grosse arrête ayant été retirée de deux poissons, ils furent passés à Ikmalik et à Tallaêhiou qui étaient les plus âgés : ceux-ci les coupèrent en long en deux portions égales et ensuite chacune en deux autres; puis ils les roulèrent en morceaux cylindriques de deux pouces de diamètre, s'en enfoncèrent un bout dans la bouche aussi avant que ce fut possible, ensuite, avec leur couteau, le tranchèrent tellement près qu'ils firent courir des risques au bout de leur nez; après quoi ils passèrent ce qui restait à un de leurs compagnons, et la même opération se répéta jusqu'à ce qu'ils eussent consommé tout ce qu'ils avaient de poisson. L'un d'eux qui se mit plus tard à manger ce qui restait sur nos assiettes, y rencontra du jus de citron qui lui fit faire de rudes grimaces, sujet de gaîté et d'éclats de rire pour les autres.

« Nous allâmes ensuite essayer notre filet quoiqu'ils nous assurassent que nous ne prendrions pas de poisson, nous promettant néanmoins, dans ce cas, de partager avec nous leur provision. Leur pro-

nostic se réalisa ; car ayant jeté trois fois le filet, il n'amena qu'une douzaine de petits poissons nommés *kanayoki*, et la dernière, ne rapporta qu'une grosse pierre. Ce résultat les fit beaucoup rire; mais s'il ne leur donna pas une grande idée de notre dextérité, il produisit du moins l'avantage de les empêcher de convoiter notre filet. Du reste, la renommée que nous avions perdue à la pêche fut compensée par celle que nous obtînmes en tuant au vol une mouette et une oie sauvage; et le don de ces deux oiseaux et de quelques autres que nous avions également abattus, nous avança encore davantage dans leurs bonnes graces. Après vingt-quatre heures de veille et de travail, il était naturel que les Esquimaux prissent du repos; je les envoyai donc se coucher en leur indiquant notre prochaine réunion au moment où le soleil serait au sud.

« J'allai voir avec Ikmalik un des trous dans lesquels ils conservent le poisson gelé, et voyant qu'il contenait au moins quarante saumons, je lui offris du tout un grand couteau qu'il accepta sur-le-champ. De tous ceux avec lesquels nous trafiquions, c'était celui qui s'était toujours montré le plus satisfait des marchés conclus; ses compagnons le prenaient pour exemple; de sorte que les deux autres m'offrirent leur magasin pour le même prix. Si j'avais su ce que contenaient les trois dépôts, j'aurais à peine osé en proposer si peu ; car j'y trouvai deux cent vingt saumons pesant l'un dans l'autre cinq livres; ainsi j'a-

vais le poids d'une tonne de ce poisson pour une valeur de sept shillings six pences (8 francs).

« Nous avions alors plus de poisson que nous ne pouvions en emporter; mais comme ces provisions fraîches étaient nécessaires pour la santé de l'équipage et surtout des hommes menacés du scorbut, nous prîmes différens moyens pour en emporter autant que nous pourrions. Nons fîmes deux sacs de nos lits de peaux de phoque, Ikmalik nous en prêta un troisième et nous réussîmes, de cette manière, à empaqueter deux cent dix saumons, réservant le reste pour l'usage du moment. L'offre de deux morceaux de bois, pour faire la hampe d'une lance, et une rame, nous valut de plus le prêt de quatre chiens et l'assistance de trois Esquimaux qui devaient nous aider au transport de nos bagages, ramener ces animaux et rapporter la récompense promise.

« Après avoir dîné tous ensemble comme la veille, nous étions prêts à partir, quand, nous montrant un grand phoque sur la glace, à environ un demi-mille de distance, ils nous dirent qu'ils allaient nous faire voir comment ils tuaient ces animaux. Huit d'entre eux s'avancèrent vers lui le long du rivage qui en était le plus près, et ensuite s'en approchèrent lentement jusqu'au moment où il leva la tête pour les regarder. Ceux qui étaient en face de lui poussèrent de grands cris et trois autres coururent à lui avec une vitesse incroyable; mais au moment où le plus avant levait sa javeline pour le frapper,

le phoque plongea dans une crevasse de glace et disparut. Nous n'exerçâmes pas de représailles de ce qu'ils avaient tant ri de notre mauvais succès à la pêche, car nous étions réellement contrariés tout comme eux.

« Ils nous montrèrent ensuite la manière dont ils prennent le saumon. Leur arme est une lance avec deux pointes barbelées, en os ou en ivoire, très divergentes; ils en frappent le poisson dans l'eau. Ils décrivirent cette méthode comme très facile, parce que les saumons nagent en troupes si serrées, dans les canaux entre la glace et la terre, qu'ils ne pouvaient y lancer leur arme sans qu'elle en perçât quelqu'un. Cela arrivait sans doute au temps où ces poissons remontent les rivières pour frayer; cette saison étant passée, les Esquimaux avaient abandonné un lieu où nous serions venus pêcher plus tôt si nous eussions été mieux informés. Ce fait en confirme un autre qu'on a traité de fable, c'est que dans quelques rivières d'Amérique les poissons sont tellement nombreux, à certaines époques, que les chevaux les écrasent sous leurs pieds en passant ces rivières à gué; et s'il fallait une autre preuve, la relation du voyage de La Pérouse la fournirait. »

Leurs armes, excellentes pour tuer des poissons ou des phoques, n'ont pas la même efficacité pour abattre les grands mammifères. Ils ont recours à la ruse pour chasser le renne : ils s'affublent de la dépouille d'un de ces animaux, se couvrent la tête de

sa ramure et s'avancent à quatre pattes jusqu'au milieu du troupeau.

Le bœuf musqué est trop farouche et trop défiant pour qu'ils emploient le même expédient ; c'est donc avec leurs flèches qu'ils l'attaquent. Le neveu du capitaine, dans une de ses excursions, fut témoin d'une chasse de ce genre. Il cheminait avec un Esquimau. « En moins d'une demi-heure, dit-il, les yeux exercés de Pou-yet-tah remarquèrent les traces de plusieurs bœufs musqués en face d'un coteau escarpé, au pied duquel passait notre route. En les examinant, il reconnut que des bœufs avaient marché par là plusieurs jours auparavant ; mais en continuant ses recherches, il trouva des empreintes qui, suivant ce qu'il assura, devaient avoir été faites la veille au soir par deux de ces animaux ; nous retournâmes donc aux traîneaux, et, après avoir choisi un lieu où il chargea son jeune compagnon de construire une hutte en neige, il prit son arc et ses flèches et partit, emmenant deux de ses chiens en laisse et me recommandant de le suivre avec mon fusil et mon chien favori.

« En arrivant près des traces, il découpla ses chiens et je mis également le mien en liberté. Ils s'élancèrent avec une rapidité extrême et bientôt nous les eûmes perdus de vue, la nature de la surface ne permettant pas que nos regards s'étendissent très loin. Cependant la politesse de l'Esquimau le portant à me supposer trop fatigué pour courir aussi

vite que lui après les chiens et le gibier, il ralentit son pas et refusa de me laisser en arrière, malgré mes vives instances, parce que je craignais de perdre notre proie.

« Nous continuâmes donc à parcourir assez péniblement pendant deux heures, un pays très raboteux et couvert d'une neige épaisse. Alors voyant que les traces des chiens ne suivaient plus celles des bœufs, l'Esquimau en conclut qu'ils avaient atteint les animaux et qu'ils en tenaient au moins un en arrêt. Nous reconnûmes bientôt la justesse de cette conjecture, car ayant tourné le coin d'un coteau, la vue d'un superbe bœuf arrêté devant nos trois chiens, nous guérit instantanément de notre fatigue, et nous courûmes pour les seconder.

« L'Esquimau qui avait pris l'avance sur moi, décochait sa seconde flèche quand j'arrivai; nous vîmes qu'elle avait frappé sur une côte, car elle tomba sur-le-champ, sans même distraire l'animal dont toute l'attention était fixée sur les chiens qui continuaient à le harceler et à aboyer en tournant autour de lui, ils lui mordaient les jambes quand il se retournait pour leur échapper, et battaient en retraite quand il leur faisait face. L'animal tremblait de colère, et faisait tous ses efforts pour atteindre ses ennemis agiles, mais ils avaient acquis trop d'expérience à cette chasse pour venir jusqu'à la portée de ses cornes.

« Il était évident que les armes de mon compa-

gnon étaient peu efficaces pour ce genre d'attaque, ou qu'il ne pourrait obtenir la victoire qu'au bout de plusieurs heures, car il continuait à tirer sans nul résultat apparent, ayant beaucoup de difficulté à trouver un moment favorable pour décocher ses flèches, et perdant ensuite beaucoup de temps à les ramasser. Indépendamment du prix que j'attachais à un pareil gibier, j'étais bien aise de montrer à l'Esquimau la supériorité de nos armes, je fis donc feu sur l'animal avec deux balles, à la distance d'environ cinquante pieds. Le coup porta, et le bœuf tomba, mais se relevant il courut sur nous. Nous étions à côté l'un de l'autre; nous nous refugiâmes derrière un rocher qui heureusement était près de nous. Le bœuf en nous poursuivant s'y frappa la tête si violemment qu'il tomba de nouveau avec un fracas qui fit retentir le terrain tout à l'entour. Là dessus l'Esquimau essaya de le percer de son couteau, mais sa tentative ayant manqué il chercha un abri derrière les chiens qui recommencèrent leur attaque. L'animal perdait tant de sang que ses longs poils en étaient tout couverts; mais il semblait conserver toute sa force et toute sa fureur, et s'avança avec la même férocité.

« Cependant j'avais rechargé mon fusil derrière le rocher, et je me préparais à tirer de nouveau quand l'animal se précipita vers moi. L'Esquimau vivement alarmé me cria de retourner à mon refuge, mais j'avais eu le temps d'ajuster le bœuf, je tirai

successivement mes deux coups quand il ne fut plus qu'à une quinzaine de pieds, et il tomba. La vue de cet ennemi terrassé fit hurler et danser de joie l'Esquimau, et quand il arriva il le trouva mort; une balle lui avait traversé le cœur, l'autre lui avait fracassé l'épaule à la jointure. L'Esquimau fut saisi d'étonnement en considérant l'effet des armes à feu; d'abord il examina soigneusement les trous que les balles avaient faits à la peau de l'animal, et me fit remarquer que son corps avait été traversé de part en part. Mais ce fut la vue de l'épaule fracassée qui lui causa le plus de surprise, et je n'oublierai pas aisément l'air d'étonnement et de surprise avec lequel il s'écria en me regardant en face: « *naou ek poki!* » (elle est brisée!)

« Il y avait alors dix-huit heures que nous n'avions rien mangé, et je m'attendais naturellement à ce que mon Esquimau ne perdît pas de temps à dîner aux dépens du bœuf; je ne lui rendais pas justice, sa prudence l'emporta sur son appétit. Il se contenta de mêler du sang chaud de l'animal avec de la neige dont il fit fondre ainsi une quantité suffisante pour étancher sa soif, et aussitôt il commença à écorcher le bœuf, sachant très bien, ce que j'aurais pu oublier, que la violence du froid ne tarderait pas à rendre cette opération impossible, en faisant du corps une masse impénétrable. Par la même raison, il le partagea en quatre et il en fit autant des intestins et de la panse, après les avoir vidés de tout ce

qu'ils contenaient. J'ignorais que les Esquimaux ne mangeaient pas ces matières comme celles de l'estomac du renne; je pus seulement conjecturer que le bœuf musqué broute dans cette saison des plantes désagréables à leur goût. Quant au renne, les matières trouvées dans son estomac sont regardées comme une grande friandise, et quoique notre délicatesse puisse se révolter à l'idée d'un plat de plantes potagères cuites de cette manière, c'est un aliment qui est utile et salutaire à ces Esquimaux au milieu de la nourriture animale dont ils se repaissent constamment : car il est presque impossible qu'ils puissent se procurer par leurs efforts d'autres substances végétales susceptibles d'être mangées.

« Comme nous ne pouvions emporter notre proie, nous fûmes obligés de la couvrir d'une petite hutte de neige; nous y plaçâmes des marques pour être sûrs de la retrouver à notre retour, et nous partîmes pour l'endroit où nous avions laissé nos compagnons. Chemin faisant, nous découvrîmes un autre bœuf musqué à une distance d'un quart de mille au-dessous d'un précipice, mais nous étions trop fatigués pour songer à le poursuivre. L'Esquimau m'assura que cela importait fort peu, puisque l'animal resterait là quelque temps, et qu'il nous serait facile de le poursuivre le lendemain matin.

« Il était cinq heures du matin quand nous arrivâmes à la hutte, assez fatigués et affamés pour trouver une jouissance véritable dans un souper

chaud et dans le repos. Nous avions apporté une partie du bœuf; sa chair était excellente : elle n'avait pas en cette saison (à la fin d'avril), ce goût de musc qui, à l'île Melville, au mois d'août, dans une expédition antérieure, était repoussant; probablement cet effet n'a lieu que dans la saison du rut.

« Nous n'avions pas dormi plus de quatre heures quand nous fûmes éveillés par les cris de Pou-yet-tah et les aboiemens de nos chiens. J'en demandai la cause au jeune Esquimau; il me dit que son compatriote avait quitté la hutte sans bruit depuis environ une heure, pour aller à la poursuite du bœuf que nous avions vu la veille. Un instant après, Pou-yet-tah, entrant dans la cabane, raconta qu'il avait trouvé l'animal paissant sur le sommet du coteau; qu'il y était monté par le seul chemin qui fût accessible, en se tenant au milieu de ses chiens, et avait effectué ce mouvement avec tant de rapidité que le bœuf, ne trouvant pas d'autre moyen de s'échapper, s'était laissé tomber du haut du précipice.

« Nous courûmes à cet endroit; le bœuf était mort : sa chute d'un rocher de trente pieds de hauteur, sur un bloc raboteux de granit, lui avait brisé tous les os; mais il n'en était pas moins bon pour l'usage auquel nous le destinions. Pou-yet-tah répéta les mêmes opérations que la veille, et l'animal, dépecé en quatre quartiers, fut apporté à la hutte; la journée entière fut employée à ce travail.

« L'après-midi un vent très fort s'éleva; la neige

tomba en abondance. Le lendemain l'ouragan, continuant avec la même violence, nous retint dans la hutte. Je profitai de cette occasion pour obtenir des Esquimaux des renseignemens curieux sur leurs usages. La conversation ne les empêcha pas d'occuper leurs mâchoires d'une manière toute différente : tout le jour ils taillèrent la chair de la moitié supérieure du bœuf, en longues aiguillettes minces qu'ils s'enfonçaient dans la bouche, suivant leur usage, aussi avant qu'ils pouvaient, coupaient le reste avec leurs couteaux bien affilés, et avalaient cette bouchée comme un chien affamé dévore un morceau de viande. Se passant ainsi les aiguillettes de l'un à l'autre, alternativement ; ils parvinrent à manger toute la chair du cou, du dos et des côtes d'un des quartiers du bœuf, suspendant néanmoins leur repas de temps en temps pour se plaindre de ne pouvoir plus manger, et se couchant en arrière sur leurs lits, mais ils conservaient toujours leurs couteaux dans une main, et de l'autre le morceau qu'ils n'avaient pu finir ; et ils recommençaient avec autant d'empressement qu'auparavant, aussitôt qu'il leur était possible d'engloutir une nouvelle bouchée.

« Lorsqu'ils furent réellement hors d'état de manger davantage, notre soupe se trouva prête et je leur offris de la partager avec nous. Pou-yet-tah en prit, par politesse, deux ou trois cuillerées, puis il déclara qu'il ne pouvait plus rien avaler. Alors je lui passai la main sur l'estomac et j'eus peine à revenir

de ma surprise en sentant la prodigieuse dilatation qu'il avait subie; et, sans cette épreuve, je n'aurais jamais cru qu'il fût possible à une créature humaine de supporter un pareil état; de même que, si je n'avais pas connu les habitudes des Esquimaux, j'aurais pensé que la mort devait être la suite inévitable d'un tel excès.

« Cet énorme repas fit passer aux Esquimaux une nuit très agitée : s'ils avaient connu un terme pour désigner le cauchemar, je ne doute pas que nous n'en eussions entendu parler le lendemain. Cependant le vent s'apaisa, de sorte que, quand nous nous levâmes, à cinq heures du matin, le lendemain 1er mai, le temps nous permit de nous mettre en marche quoiqu'il fût encore brumeux et un peu menaçant : car le vent soufflait du nord et chassait encore de la neige.

« Notre traîneau fut bientôt chargé ; mais les Esquimaux eurent besoin d'un temps plus long pour se remettre des suites de leur intempérance, et ce ne fut qu'à sept heures passées qu'ils purent se mouvoir. »

Les relations précédentes ont fait connaître que la polygamie existe chez les Esquimaux. Quelquefois plusieurs frères ont une femme en commun, comme au Tibet. Il n'est pas rare que les époux se séparent d'un commun accord et chacun, de son côté, contracte de nouveaux liens. Enfin un Esquimau prête sa femme à un autre pendant un certain

temps, et ensuite il la reprend. Les femmes ne sont pas consultées dans ces sortes de transactions, et, de même que chez des peuples bien plus civilisés, elles sont seulement considérées comme une propriété mobilière.

La fréquentation des Esquimaux fut très avantageuse aux Anglais par la distraction qu'elle fit à leurs occupations uniformes; de plus, ces sauvages leur fournirent une quantité de vêtemens beaucoup plus utiles que ceux qu'ils avaient apportés d'Europe, ils leur donnèrent des renseignemens précieux pour trouver les lieux où le gibier et le poisson abondaient, ils leur procurèrent de la viande fraîche, si nécessaire pour leur santé sans cesse menacée de l'invasion du scorbut, enfin ils leur communiquèrent sur la géographie de ces contrées des notions qui résultaient de leur expérience, et qui, bien qu'un peu confuses, facilitèrent l'exploration qu'on fit des côtes voisines. Avec l'aide de leurs chiens et de leurs traîneaux on put entreprendre des excursions aussitôt que la saison le permit.

Le 1er avril 1830, M. J.-C. Ross partit par terre avec un de ses compagnons et deux Esquimaux; deux traîneaux attelés chacun de deux chiens les accompagnaient. Les deux voyageurs marchaient sur une surface de glace raboteuse et couverte de neige. Ils se dirigèrent constamment au sud-ouest; le 8 ils arrivèrent à un promotoire auquel M. Ross donna le nom de *Cap Isabelle*, d'après celui de sa

sœur. Il avait déja reconnu qu'il se trouvait sur le bord de la mer, parce que les chiens ayant été dételés, l'un d'eux trouva bientôt un trou de phoque, ce qui permit de goûter l'eau qui était salée. « Oublouria, l'un des Esquimaux, me dit, ajoute M. Ross, que du côté qu'il me montrait, s'étendant du nord-ouest au sud-ouest, il existait une grande mer continue, sur laquelle il n'y avait pas du tout de glace en été; et qu'à peu de distance, au-delà d'un promontoire très élevé, qui terminait la côte de la baie au nord-ouest on ne pouvait apercevoir aucune terre à l'ouest. Mais que du sud-ouest au sud-est, il existait une étendue de terre qui joignait le terrain sur lequel nous étions, à Ac-coul-li et aux côtes de la baie Repulse (de la mer de Hudson), et qu'aucun canal venant du sud ne conduisait à la mer à l'ouest; de sorte que si nous voulions conduire notre navire de l'endroit où il était à Neitchilli, il fallait lui faire parcourir un long circuit par le nord. »

Ce nom de *Neitchilli* désigne un grand lac; il s'applique également à la terre, à la rivière, au lac, à la réunion des cabanes des habitans.

M. Ross fut de retour à bord le 10 avril. Voici le résultat de son expédition : la terre au nord est jointe à celle du sud par deux faîtes de terres hautes, larges de 15 milles : une chaîne de lacs occupe la vallée intermédiaire; ainsi la partie terrestre qui sépare l'un de l'autre les deux Océans, n'a que 5 milles de largeur.

Lorsque M. Ross était sur le cap Isabelle, son guide esquimau indiquant le sud-ouest, lui dit que l'île Oughioulik était située de ce côté. L'Anglais essaya de le décider à l'y accompagner, au printemps suivant, mais ses offres et ses promesses échouèrent devant la détermination de l'Esquimau, qui fondait ses objections sur la grande distance de l'île et la difficulté de se procurer des vivres. Ross apprit que des habitans de cette terre avaient apporté à sa tribu des pièces de bois jetés par la mer sur ses côtes, mais qu'aucun de ses compagnons n'y était jamais allé.

Le 21 avril M. J.-C. Ross partit avec un autre Anglais, la course fut terminée le lendemain. En dépit du froid et de la neige il avait réussi à s'assurer qu'il existait un canal très tortueux près de Chag-ê-voki, bras de mer où une rivière coulait avec rapidité. Ce canal n'avait pas plus de 200 pieds de largeur, sa longueur était d'un mille; il était au fond d'une anse et conduisait dans l'intérieur des terres vers l'ouest, dans un vaste bassin intérieur, d'un diamètre de cinq milles; les voyageurs l'avaient traversé dans leur expédition précédente avant d'arriver au bras de mer de l'Océan occidental, et à l'endroit où ils avaient constaté l'existence d'un isthme étroit. Les caps entre lesquels se trouve l'entrée de l'anse étaient visibles du navire, de même que le continent au sud-est, qui semblait se diriger vers Ac-coul-li dans la baie Repulse.

Une troisième expédition fut entreprise le 25

avril; M. Ross fut de retour le 5 mai. Il avait voyagé au nord le long d'une rivière sortant d'un grand lac entouré de hautes montagnes granitiques. Il en escalada une du sommet de laquelle sa vue se porta sur des glaces raboteuses qui s'étendaient vers le nord. Mais l'atmosphère était tellement brumeuse, que l'on ne distinguait rien à une distance de plus de quatre à cinq milles. M. Ross reconnut cependant un bras de mer, l'entrée semblait en être formée par l'espace qui séparait le lieu où il se trouvait, d'un cap remarquable, aperçu et nommé, quand le navire marchait vers le sud. Le mauvais temps le força de revenir au navire.

Le 30 mai, le capitaine Ross se mit en route avec le chirurgien, deux maîtres et un homme de service : une bande d'Esquimaux avec leurs traîneaux les accompagnaient. Le 2 juin il était au cap Isabelle, nommé *Kingarouik* par les Esquimaux. Il se dirigea ensuite au sud, suivit la côte de la baie Spence, et parvint au grand lac Neitchilli. Il gravit sur une montagne à l'est : il put de là contempler un site très remarquable, auquel il donna le nom de *Lady Nelville*.

« Après être descendu, dit-il, je mesurai la rivière, vis-à-vis des cabanes des Esquimaux, je trouvai que sa longueur était de 200 pieds et sa largeur de 30. J'appris qu'il y avait beaucoup de rapides et chutes d'eau entre le lac et la mer à l'est, et qu'un canot ne pouvait pas remonter la rivière. »

Marchant ensuite au nord, le capitaine arriva au golfe de Chag-ê-voki ; il reconnut que c'était l'extrémité supérieure d'un bras de la mer orientale qui s'étendait à huit milles dans l'intérieur. Il passa ensuite devant le cap Keppel, et le 7 il fut de retour à son navire.

De son côté M. J.-C. Ross parti pour une nouvelle expédition, était le 17 mai, à la vallée Graham, il traversa sur la glace très péniblement, à cause d'une chute de neige et d'une brume épaisse, le lac du milieu. Ensuite sa troupe arriva sur la côte de l'Océan occidental, la suivit jusqu'au cap Isabelle, puis la longea en se dirigeant au nord ; elle traversa la mer sur la glace et atteignit l'île Matty : de là elle passa sur le continent. Les noms indiqués par la carte furent donnés aux caps et aux lacs que l'on rencontrait. Le 29 les Anglais étaient au cap Félix : ils remarquèrent que de ce point la côte courait au sud-ouest, tandis que la vaste étendue de l'Océan qu'ils avaient sous les yeux, leur assurait qu'ils étaient enfin parvenus à la pointe septentrionale du continent qui, suivant ce que M. Ross avait déja reconnu, se prolongeait vers le cap Turnagain, découvert par le capitaine Franklin. Ils continuèrent à marcher jusqu'à la pointe méridionale d'une baie qu'ils traversèrent sur la glace. Ils la nommèrent *Pointe de la Victoire*, et en déterminèrent la position à 69° 46′ 19″ de lat. N., et 98° 32′ 49″ de longit. O.

« La réflexion que nous avions doublé la pointe la plus septentrionale de cette partie du continent, dit M. Ross, et que nous avions trouvé la côte se prolongeant dans la direction que nous désirions, ne pouvait manquer de nous causer la plus vive satisfaction. La vaste étendue de mer que nous avions aperçue du cap Félix, sans aucune apparence de terres, servait aussi à nous inspirer l'espoir de nouveaux succès pour la saison suivante, pendant laquelle nous pouvions nous flatter, maintenant que nous savions ce qui était devant nous, de compléter la reconnaissance de la côte septentrionale de l'Amérique, puisque nous pouvions dès à présent faire nos arrangemens pour effectuer ce qui restait à faire et surmonter les obstacles.

« En conséquence, désirant aussi constater les faits autant qu'il me serait possible, et me convaincre que je ne me laissais pas tromper par quelque grand enfoncement de la côte, je consacrai cette journée à un examen encore plus exact des lieux. On peut s'imaginer combien il me répugnait de retourner au navire du point où nous étions parvenus, à l'instant même où nous touchions presque au but principal de l'expédition; mais il faudrait être dans notre situation pour concevoir la vivacité des regrets et le désagrément de la contrariété que nous éprouvâmes. Notre distance du cap Turnaguin n'était pas alors plus considérable que celle que nous venions de parcourir; quelques jours de plus, nous auraient

permis d'achever ce qui restait à faire; de retourner triomphant à notre vaisseau, et de porter en Angleterre un résultat vraiment digne de nos longs et pénibles travaux.

« Mais ce peu de jours n'était pas à notre disposition; ce n'était pas, il est vrai, le temps qui nous manquait: c'étaient les moyens de subsister. Nous avions emporté des vivres pour vingt et un jours; plus de la moitié était déja consommée malgré les réductions de rations déja faites, et sans lesquelles il ne nous aurait pas même été possible d'avancer si loin. Nous avions employé treize jours pour venir au point où nous étions... Il ne nous restait donc qu'à nous résigner, et quelque mortifiante que fût la nécessité de cette résolution, je fus obligé d'ordonner le retour au vaisseau après que nous aurions marché en avant un jour de plus. Nous calculâmes qu'en prenant le chemin le plus court pour y retourner, nous en étions à une distance de 200 milles, et que même en nous réduisant à la ration la plus modique nous n'avions de vivres que pour dix jours.

« Comme quelques hommes de notre troupe souffraient des pieds, je profitai de l'occasion pour leur donner un jour de repos, et à huit heures du soir je quittai notre campement avec Abernethy, maître d'équipage. N'ayant pas de bagage, nous marchâmes avec célérité, le long de la côte, jusqu'à minuit: alors étant montés sur une masse de glace, haute

d'une quarantaine de pieds et fixée au rivage, nous vîmes une pointe de terre qui nous restait à une quinzaine de milles au sud-ouest, et nous pûmes distinguer qu'elle tenait à celle où nous étions par une ligne formant une grande baie remplie de glace compacte. Toutefois un regard attentif nous induisit à douter si ce point éloigné n'était pas une île, car il y en avait une intermédiaire à huit milles au large; mais il nous était impossible de nous en assurer, puisque le temps que nous avions à notre disposition était presque écoulé, et la surface raboteuse de la glace, entre ces deux pointes, aurait rendu notre voyage long et pénible. »

La pointe au sud-ouest fut nommée cap Franklin; un tas de pierre, haut de six pieds, fut élevé sur le cap de la *Victoire*, et les Anglais placèrent dans l'intérieur de ce monument une caisse d'étain contenant un récit abrégé de ce qu'ils avaient fait depuis leur départ d'Angleterre. Le 30 mai, ils se remirent en route vers l'est, traversèrent le pays en ligne droite pour gagner l'endroit où ils avaient laissé des vivres et leur bagage et abrégèrent ainsi la distance; ils passèrent sur plusieurs lacs gelés; ils arrivèrent le 31, à six heures du matin, excessivement fatigués d'une marche pénible que, pourtant, ils ne pouvaient ni ralentir ni interrompre, puisqu'ils étaient absolument sans vivres.

Le 3 juin, ils étaient au cap Abenethy; le 5, au cap Smith; l'état de leurs vivres ne leur permit pas

de continuer à longer la côte : ils se dirigèrent, sur la glace, vers des îles à l'est, et le 8, ils étaient près de Neitchilly. Ayant ensuite rencontré des Esquimaux, ils renouvelèrent leurs provisions; puis ils atteignirent la chaîne des lacs sur le continent et, le 13, ils furent de retour au vaisseau.

L'été de 1830 avait été assez doux pour ces contrées boréales, cependant ce ne fut qu'en septembre que la *Victoire* put sortir du Port-Félix où les glaces la retenaient depuis onze mois. Le 4, ce vaisseau commença son voyage pour retourner vers le nord; on l'avait débarrassé de tout ce qui appartenait à la mécanique de la machine à vapeur; cet attirail, déposé sur une terre voisine, y fut laissé. Tous les jours il tombait de la neige; les glaces se mouvaient suivant l'impulsion que le vent et la marée leur imprimaient; elles acquirent bientôt une telle épaisseur que le vaisseau fut obligé de s'arrêter après avoir parcouru seulement quatre milles; il fut placé, après des peines inouies, dans le *Sheriff's harbour* (port du Shériff); on y passa l'hiver.

Au mois d'avril 1831, les excursions recommencèrent; le 20, M. J.-C. Ross se mit en route vers le nord avec cinq hommes de l'équipage; il ne tarda pas à rencontrer des Esquimaux de leur connaissance; il alla jusqu'au port Elisabeth; il fut de retour à bord le 2 mai; ses compagnons étaient exténués de fatigue, l'un d'eux avait même le pied gelé, il fallut l'amener sur un traîneau.

En mai, un autre voyage fut effectué. Les Anglais, partis le 16 mai, se partagèrent en deux troupes : à la tête de l'une était le capitaine Ross, son neveu conduisait l'autre; toutes deux se dirigèrent vers le sud. Le capitaine longea la rivière Saumarez, ensuite les bords des lacs Krusenstern, Jekel et Hansteen et atteignit l'embouchure d'une rivière qui tombe dans la baie Joséphine déja visitée par son neveu. Le capitaine se sépara de lui le 27, arriva bientôt au cap Isabelle, longea la rive sud-est du lac du Milieu, dont la surface gelée était beaucoup plus commode pour voyager que la glace raboteuse de la terre, gagna ensuite la vallée qui mène à Chag-ê-voki; il y répéta les observations qu'il avait déja faites pour déterminer la hauteur des terres dans cet endroit, et trouva qu'elle était de treize pieds au-dessus du niveau de la mer occidentale. « Si cette contrée, ajoute le capitaine, était située trente degrés plus au sud, un canal pourrait être creusé pour procurer, d'un océan à l'autre, le passage que la nature a refusé. »

La terre, aux environs, parut être bien plus couverte de neige qu'elle ne l'était l'année précédente à la même époque; les lacs et les étangs étaient encore gelés; en un mot, l'hiver y durait encore : il avait été très rigoureux. Le capitaine fut de retour le 31 mai à son vaisseau.

Son neveu, après l'avoir quitté, avait continué à marcher au nord-ouest, le long de la côte; le 1er juin,

à huit heures du matin, il arriva au pôle magnétique. La terre en ce lieu est très basse près de la côte; mais, à un mille dans l'intérieur, elle s'élève en coteaux de 50 à 60 pieds de hauteur, ainsi aucun signe extérieur ne marque ce point si remarquable. Des huttes d'Esquimaux, abandonnées depuis peu de temps, se trouvaient là; M. J.-C. Ross s'en mit en possession et commença aussitôt ses observations. « L'emplacement de notre observatoire, dit-il, était aussi près du pôle magnétique que les moyens bornés que j'avais à ma disposition me permettaient de le déterminer. L'inclinaison indiquée par mon aiguille d'inclinaison était de 89° 59′, il ne s'en fallait donc que d'une minute qu'elle fût verticale; tandis que la proximité de ce pôle, sinon son existence positive à l'endroit où nous étions, était encore confirmée par l'action, ou plutôt par l'inaction totale des différentes aiguilles horizontales que j'avais alors en ma possession : elles furent toutes suspendues de la manière la plus délicate possible; mais pas une seule ne fit le moindre effort pour se mouvoir de la position où elle avait été placée. »

Un tas de pierre fut élevé en ce lieu et M. Ross y enterra une boîte d'étain contenant les détails de sa découverte et de la prise de possession du pôle magnétique, ainsi que du territoire adjacent, au nom de la Grande-Bretagne et du roi Guillaume IV. Tout son regret fut de n'avoir pas les moyens de construire une pyramide plus considérable et assez

solide pour résister aux assauts du temps et des Esquimaux. La latitude de ce lieu intéressant est 70° 5′ 17″ et sa longitude 96° 46′ 45″ O. de Greenwich.

M. Ross continua sa route au nord, jusqu'à une petite pointe très élevée; la crainte de manquer de vivres l'arrêta là; mais il reconnut que la côte se prolongeait directement au nord, et pensa que probablement elle conserve la mêne direction jusqu'au cap Walker, situé par 74° 15 N., et découvert par le capitaine Parry dans son premier voyage. Il revint ensuite sur ses pas et fut de retour au navire le 13 juin.

L'état des glaces permit le 27 août de touer le navire en avant, on parvint à travers les obstacles sans cesse renaissans qu'elles opposaient, et avec des peines infinies à le conduire dans un port qui, d'après son nom, fut appelé *Port de la Victoire*; il y resta enfermé pendant le reste de l'année et les premiers mois de la suivante.

L'hiver fut très rude; le 5 avril 1832, le thermomètre de Fahrenheit n'était pas monté depuis cent trente-six jours au-dessus de 14° - O.(-20°-87) une nuit, il était descendu à 30°(-27° 53). Cet état de choses confirma le capitaine Ross et ses compagnons dans la résolution d'abandonner leur navire à son malheureux sort, et de tâcher de se sauver le mieux qu'ils pourraient.

Le 22 avril les Anglais commencèrent leur pénible voyage. Le *Krusenstern* et les canots furent trans-

portés sur des traîneaux tirés à bras d'hommes : le même moyen fut employé pour conduire des vivres en avant. Mais les hommes n'étaient pas assez nombreux pour faire une course continue; un traineau était emmené, puis on le laissait en place pour en venir reprendre un autre. Le 21 mai on calcula que la distance parcourue en allant et revenant ainsi, était de 329 milles, et qu'on n'en avait gagné que 30. On avait employé un mois pour faire cheminer les deux canots et une provision complète de vivres pour cinq semaines; mais c'était la plus mauvaise partie de la route.

Dans l'intervalle des courses on revenait à bord pour prendre les objets dont on avait besoin. Enfin, le 28 mai, tout fut préparé pour le départ définitif. Les chronomètres et les instrumens astronomiques dont on pouvait se passer, et qu'il était impossible d'emporter, furent cachés avec une partie des poudres, dans une tranchée qui avait été creusée. Les mâts, les voiles et les agrès furent placés sur le *Krusenstern*. «Nous avions mis en lieu de sûreté à terre, ajoute le capitaine, tout ce qui pourrait nous servir dans le cas où nous reviendrions, ou ce qui, dans le cas contraire, serait utile aux Esquimaux. Le pavillon fut déployé et cloué au mât : nous bûmes le dernier verre de grog à notre pauvre navire, et le soir, quand tout l'équipage fut sorti, je dis un dernier adieu à *la Victoire* qui méritait un meilleur sort. C'était le premier vaisseau que j'étais obligé d'aban-

donner, après avoir servi pendant quarante-deux ans sur trente-six bâtimens différens. C'était comme si je me fusse séparé pour toujours d'un ancien ami, et je ne passai pas le point où il cessa d'être visible, sans m'arrêter pour faire le dessin de ce triste désert, rendu plus triste encore par l'aspect du navire qui nous avait si long-temps servi de demeure, et maintenant solitaire, abandonné, fixé dans des glaces immobiles, jusqu'à ce que le temps eût produit sur lui son effet inévitable. »

Le dernier jour du mois de mai, les voyageurs se trouvèrent par 70° 21′ de latitude. L'état de la glace, à cette époque de l'année, ne leur laissait aucun espoir. De toute part, et à perte de vue, la mer n'était qu'une masse solide de glace, du côté de la terre, ce n'étaient que rochers, il semblait que jamais on ne dût y revoir de nouveau de l'eau.

Le 5 juin on se partagea en deux bandes; le neveu du capitaine partit en avant avec une partie de l'équipage; le 25 ils revinrent vers leurs compagnons qui les avaient suivis en marchant plus lentement; ils avaient trouvé les choses dans le même état où on les avait laissées en 1829, à l'exception d'un canot qui, entraîné avec les autres par une crue extraordinaire de la mer, avait été très endommagé. Le 27 on arriva au cap Garry, le lendemain on atteignit le fond de la baie Creswel dont on fit le tour; on s'approcha suffisamment de la terre pour apercevoir une ouverture qui sembla être l'embou-

chure d'un grand fleuve, et quoiqu'il fut impossible de faire une reconnaissance complète, non-seulement le capitaine trouva l'eau peu profonde, mais il vit la terre tout autour assez distinctement pour s'assurer que de ce côté il n'existait aucun passage à l'ouest. Le lendemain, il fallut marcher sur de la glace couverte de tant d'eau qu'on en avait souvent par-dessus les genoux ; c'était une nouveauté peu agréable pour les voyageurs, elle fut attribuée à l'embouchure de plusieurs rivières sur cette partie de la côte. Quant à la surface de la mer de tous les autres côtés, la glace y paraissait aussi compacte et aussi ferme que jamais.

Le 1er juillet, on atteignit la pointe de la *Furie;* le soleil produisait un effet manifeste sur la neige, et l'aspect de la terre changeait à chaque instant ; l'eau coulait en torrens dans les larges ravines de la glace, dont les masses entassées les unes sur les autres indiquaient avec quelle violence elles avaient été poussées sur la côte.

A l'exception du dommage causé aux canots par la crue extraordinaire de la mer, la seule perte que l'on eut à regretter fut celle de quelques caisses de chandelles que les renards avaient brisées et dont ils avaient dévoré le contenu.

Dès que l'équipage eut pris du repos, une tâche fut assignée à chaque homme. Une maison fut construite en bois, elle avait trente pieds de long, seize de large et sept de haut, elle fut couverte en toile

à voile. Les canots de la *Furie* furent réparés et mis en état de résister au choc des glaces.

Il pleuvait et neigeait alternativement; une fois le thermomètre monta jusqu'à 50° (7° 99′), mais presque toutes les nuits il baissait jusqu'au point de congélation. Un jour le capitaine put monter sur la plus haute montagne, dont l'élévation était d'environ 1,000 pieds; la mer n'offrait à perte de vue qu'une masse solide de glace.

Le 31 juillet, elle s'était inopinément rompue auprès du camp des Anglais, de manière à laisser un espace navigable. En conséquence, espérant pouvoir sortir du canal du Prince Régent et entrer dans la mer de Baffin avant le départ des navires baleiniers, trois canots furent approvisionnés d'une quantité de vivres suffisante jusqu'au 1er octobre: indépendamment de tous les autres objets nécessaires, chacun portait sept hommes et un officier. On partit le 1er août. Le 31, on parvint avec des peines infinies au cap le plus proche de l'île Léopold. Le 3 septembre, le capitaine ayant grimpé sur la montagne qui forme réellement la pointe du nord-est du continent de l'Amérique, aperçut le détroit de Barrow dans toute son étendue, ce n'était qu'une masse continue de glace sans la moindre interruption; on n'y distinguait pas même une flaque d'eau. « Aspect vraiment désespérant, dit-il avec raison, puis qu'il semblait pronostiquer que nous serions forcés de retourner à la plage de la *Furie*. »

Ce fut effectivement le parti que la nécessité contraignit les Anglais d'embrasser. Le 7 octobre ils furent de retour à leur maison. Le 10, un vent furieux les empêcha de travailler à l'extérieur, et menaça même de renverser leur habitation : cet ouragan dura jusqu'au 16 ; les Anglais qui n'avaient encore pu faire aucune disposition pour se garantir d'un hiver si rude et si prématuré, souffrirent beaucoup du froid; la toile qui couvrait leur toit fut emportée, la neige tomba jusque dans leur lit, tout fut gelé autour d'eux. Ils eurent beaucoup de peine à conserver un peu de chaleur en se pressant autour du poële. Enfin, le 16, ils purent réparer leur toit, plus tard, ils construisirent autour de leur demeure un mur en neige épais de quatre pieds. Malgré toutes les précautions auxquelles ils eurent recours pour se préserver de l'excès du froid, ils ne purent réussir à élever la température de leurs chambres au-dessus de 45° (5° 77) ; près des murs elle était au point de congélation. Plus tard, la continuité du froid rendit le séjour de l'intérieur de la maison très pénible ; tandis qu'ils essayaient de se chauffer d'un côté, ils gelaient d'un autre. D'ailleurs les Anglais étaient dévorés d'ennui faute de livres et d'occupations, et par l'impossibilité de prendre de l'exercice hors de la maison ; ce qui était causé par le manque de vêtemens suffisans pour travailler en plein air. Le charpentier Chinham Thomas ne put résister à tant de fatigues, il mou-

rut le 16 février 1833. « Ce fut une perte sérieuse pour nous, dit le capitaine, car nous sentions dans quel embarras nous allions nous trouver, privés de son aide pour le radoub des chaloupes et pour les autres ouvrages de sa profession. D'ailleurs, quand nous nous regardions les uns les autres et que nous remarquions l'air maladif de plusieurs d'entre nous, il nous était impossible de pas songer au triste sort qui pouvait nous être réservé. »

L'état des vivres avait forcé de réduire les rations; le temps permettait si rarement de sortir et le gibier était si peu commun, que les renards que l'on prenait au piège fournissaient une partie de la nourriture les jours de régal.

L'hiver fut excessivement rude, des coups de vent d'une violence extrême durèrent plusieurs jours de suite. A la fin de mars, ils avaient rendu la surface de la glace tellement raboteuse qu'il était impossible d'y faire passer un traîneau et même d'y marcher.

Enfin, le 21 avril, on put commencer à transporter des vivres à l'endroit où l'on avait été obligé d'abandonner les canots. Cette opération obligea d'effecteur huit fois ce trajet, et l'on parcourut ainsi en différentes fois 256 milles. Le 8 juillet, les Anglais dirent un dernier adieu à leur habitation, trois d'entre eux malades furent portés sur des traîneaux; le 14, la dernière bande arriva aux canots, mais ce fut seulement le 16 août que la rupture des

glaces permit au capitaine Ross et à ses compagnons de s'embarquer. Le 17, ils atteignirent au travers des glaces la côte orientale du canal du Prince Régent, ils continuèrent leur route à l'est en serrant la côte, et furent parfois retenus sur un même point par la force du vent contraire. Le 25 août, on avait traversé à la rame l'entrée du *Navy Board*. Les matelots étaient fatigués, on entra dans un port à 12 milles plus loin et les tentes furent dressées à l'embouchure d'une autre rivière.

Le 26 à quatre heures du matin, tout le monde reposait quand le matelot en vigie découvrit une voile au large; il en informa le neveu du capitaine qui, à l'aide de sa longue vue, reconnut qu'il ne s'était pas trompé. En un instant tout l'équipage fut hors des tentes; les canots furent mis en mer, mais le vent contraria leur marche et le navire s'éloigna. Vers dix heures du matin, on aperçut un autre navire qui s'arrêta un instant, mais qui bientôt déploya toutes ses voiles et se dirigea vers l'est.

« Jamais, dit le capitaine, nous n'avions passé un moment aussi cruel que celui où, nous voyant près de deux navires, nous trouvions qu'il nous serait impossible d'en atteindre aucun.

« Toutefois il fallait soutenir le courage de nos matelots en leur assurant, de temps en temps, que nous approchions du dernier, quand très heureusement il survint un calme qui nous fit gagner tant de chemin qu'à onze heures nous le vîmes mettre

en travers et descendre un canot qui s'avança aussitôt vers les nôtres.

« Il fut bientôt bord à bord avec le mien, alors le maître qui le commandait nous dit : « Je présume « qu'il vous est arrivé un malheur et que vous avez « perdu votre navire. » Je lui répondis qu'il ne se trompait pas, je lui demandai le nom du sien et lui exprimai le désir d'y être reçu. « C'est, reprit-il, « *l'Isabelle* de Hull, commandée autrefois par le « capitaine Ross. » — « Je suis ce même capitaine « Ross, répliquai-je, et les hommes qui m'accom- « pagnent sont l'équipage de la *Victoire*. » Je ne doute pas que ce maître n'ait été réellement aussi étonné qu'il le parut en m'entendant parler ainsi, car, avec ce ton d'incrédulité brusque ordinaire en ces sortes d'occasions, il s'écria : « Il y a deux ans « qu'il est mort. » Toutefois il me fut aisé de le convaincre que ce qui lui paraissait une vérité incontestable était une conclusion un peu prématurée, puisqu'il aurait pu voir à notre costume qui nous faisait ressembler à des ours, s'il eût pris le temps de le considérer, que nous n'étions certainement pas des marins appartenant à un navire baleinier, et que nous portions sur le dos, dans nos longues barbes et notre maigreur, de bonnes preuves que nous étions des hommes disant la vérité et non des imposteurs. Là dessus une félicitation cordiale, en vrai style de marin, nous fut adressée, et après quelques questions très naturelles, il ajouta que

l'*Isabelle* était commandée par le capitaine Humphreys, et en nous répétant que non-seulement lui mais toute l'Angleterre nous avait cru morts depuis long-temps, il nous quitta pour aller faire son rapport.

« Tandis que nous approchions lentement de l'*Isabelle*, il sauta lestement à bord, et en un instant tout l'équipage se réunit sur le pont, et nous salua de trois acclamations quand nous fûmes arrivés à une encablure de distance. Bientôt nous fûmes sur mon ancien navire où le capitaine Humphreys nous fit l'accueil le plus cordial. »

Le capitaine Humphreys raconta au capitaine Ross que *l'Isabelle* était allée jusqu'à une certaine distance dans le canal du Prince-Régent accompagnée du *William Lee*, premier navire aperçu et alors en vue; son dessein était de chercher des traces de l'équipage de *la Victoire*, car il supposait ce navire et tous ceux qui le montaient entièrement perdus. Les glaces avaient arrêté le capitaine Humphreys au deux tiers de la largeur du canal.

Le 30 septembre, *l'Isabelle* sortit de la mer de Baffin, et arriva le 18 octobre à l'embouchure du Humber. De Hull, où l'accueil flatteur et honorable qu'il reçut des habitans et des magistrats lui prouva quel vif intérêt ses compatriotes prenaient à son retour inespéré, le capitaine Ross partit sur le bateau à vapeur pour Londres, où il débarqua le 19 octobre.

Le lendemain il alla présenter ses devoirs au roi de la Grande-Bretagne. Guillaume IV, qui, avant de monter sur le trône, avait depuis son jeune âge servi dans la marine, sut apprécier la relation que le capitaine Ross lui offrit, et accepta la dédicace de son livre. Il permit que son nom et celui de la reine son épouse fussent inscrits sur la carte au pole Magnétique, et lui commanda de placer à l'entour ceux de la famille royale et des têtes couronnées de l'Europe.

Le gouvernement s'empressa de récompenser libéralement les officiers et tous les hommes employés dans l'expédition du capitaine Ross. Le grade de capitaine de vaisseau qu'il avait précédemment empêchait que l'amirauté ne le récompensât par une promotion. Alors s'étant adressé à la chambre des communes, un comité spécial fut nommé. Le rapport présenté au mois d'avril 1834, après avoir exposé les faits relatifs au voyage, et les prix accordés par l'amirauté aux marins qui y avaient été employés, finit ainsi : « Dans ces circons-
« tances, et considérant l'avantage pour les sciences
« et l'honneur pour le pays qui résulte de l'expé-
« dition commandée par le capitaine Ross ; considé-
« rant les dépenses que le pays a été disposé à faire
« dans des occasions précédentes, pour des entre-
« prises semblables, et les récompenses qui ont été
« accordées pour des objets moins importans et
« moins honorables, votre comité ne croit pas
« outrepasser les bornes que doit imposer un sys-

« tème d'économie bien entendu, en vous propo-
« sant de voter une somme de cinq mille livres
« sterling pour le capitaine Ross.

« Votre comité regrette qu'il ne soit pas en son « pouvoir de proposer une marque convenable de « reconnaissance publique envers M. Félix Booth, « au patriotisme modeste et à la rare munificence « duquel cette expédition est entièrement due; mais « il ne peut s'empêcher de lui offrir le tribut de son « admiration et de son respect. »

Ces propositions furent votées sans opposition et à l'unanimité.

La relation du capitaine Ross est intitulée:

Narrative of a second voyage to search a North west passage and of a residence in the arctic regions during the years 1829, 1830, 1831, 1832, 1833 by sir John Ross, captain in the royal navy, etc., etc. — Londres, 1835, 1 vol. in-4° avec cartes et planches.

Elle a été traduite en français sous ce titre:

Relation du second voyage fait à la recherche d'un passage au nord-ouest, par sir John Ross, *capitaine de la marine royale, chevalier de l'ordre du Bain*, etc., et de sa *résidence dans les régions arctiques pendant les années* 1829, 1830, 1831, 1832, 1833. — *Ouvrage traduit de l'anglais sous les yeux*

de l'auteur, par A. J. B. de Fauconpret, *accompagné d'une carte du voyage et du portrait de l'auteur, et de deux vues les plus remarquables de ces régions*.

Paris, 1835, 2 vol. in-8. Prix 18 fr., chez Bélizard, rue de Verneuil, 1 bis.

Cette traduction a été faite sous les yeux de l'auteur, ce doit donc être une garantie de sa fidélité et de son exactitude. Nous en avons souvent fait usage dans l'extrait que nous venons d'en offrir à nos lecteurs. L'empressement que M. Bélizard a mis à la publier est très louable et lui mérite la reconnaissance de tous les amis de la géographie.

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Correspondance de Victor Jacquemont avec sa famille et plusieurs de ses amis, pendant son voyage dans l'Inde. 1828-1832. (Seconde édition (1).)

Nous ne voulons pas laisser apparaître dans le monde géographique et littéraire la seconde édition de la *Correspondance de V. Jacquemont*, sans faire connaître, selon la mesure des impressions que nous avons reçues, une composition originale, où l'on retrouve Montaigne et Rabelais, et dont le style, plein de verve et de chaleur, rappelle souvent celui de P. Courrier, avec ses témérités philosophiques. Des sentimens généreux, l'amour filial, dans toute sa pureté, l'amitié délicate, perçant à chaque page de ces lettres, qui devaient rester secrètes, des observations fines et profondes sur les usages et les mœurs des Indiens avec lesquels l'écrivain se met en rapport, le compte rendu de ses travaux de tous les jours et de toutes les nuits, cette sorte de préface animée de la relation officielle d'un voyage entrepris dans le but unique de reculer les bornes des connaissances humaines, et d'augmenter nos collections de tout ce que l'Inde possède de rare dans ses parties les moins explorées ; un courage héroïque, une volonté ferme

(1) Deux volumes in-8°, chez H. Fournier, rue de Seine, 14.

de s'instruire à quelque prix que ce fût, et d'être utile à son pays, font vite oublier quelques phrases que la sève ardente de la jeunesse a pu laisser échapper sans mauvais dessein.

A l'époque où nous vivons, une incroyable ardeur pour la science s'est emparée de la partie jeune et savante de la société. Toutes les ames, émancipées quelquefois avant le temps, ne pouvant plus espérer la guerre, ses chances hasardeuses et ses lauriers, se livrent à d'autres pensées, rêvent d'autres illusions. « Les jeunes hommes, déshérités « de tout avenir dans nos contrées trop pleines » (La Martine), se jettent à corps perdu dans l'étude. Ils affrontent les risques des voyages les plus périlleux pour attacher leur nom, encore inconnu, à une expédition scientifique ou industrielle; nul intérêt autre que celui des découvertes dans le domaine immense de la nature ne les pousse, et pour éclaircir un point historique, pour faire faire un pas à la géographie, à la botanique, à la zoologie, ils s'arrachent à toutes les jouissances de la vie casanière, à la sécurité de la vie douce et parisienne.

Ainsi, pour ne prendre qu'un nom dans cette foule, mais un nom sur lequel l'homme universel, le savant complet que nous avons perdu, jette son reflet, nous avons vu M. Alfred Duvaucel, beau-fils de M. Cuvier, dont la fin fut si tragique dans l'Inde (un tigre le dévora en quelques minutes), traverser des pays sillonnés par une multitude de petites rivières, rapides et profondes, hérissés de monticules et de buissons, où ne pouvaient pénétrer que des serpens, des bêtes féroces et des *naturalistes*, pour arriver à la *Caverne du diable*, dans laquelle il espérait faire des découvertes importantes en minéralogie; affronter les torrens de pluie, les chemins défoncés, des forêts de ronces aux longues épines, la piqûre des sangsues, et toutes les

fatigues dont il est facile de se faire une idée ; il se fit descendre dans des excavations profondes avec des chaînes de corde qui portaient des lanternes de distance en distance ; puis, pour tout résultat, pour tout salaire de tant de peines, il put ramasser quelques colimaçons qu'il glissait furtivement dans sa poche, abandonnant avec respect la main du roi de Cosiah qu'il accompagnait, et provoquant le rire des courtisans de sa majesté tartaro-chinoise.

Constantinople, où l'on imprime le *Moniteur ottoman*, immense pas fait par Mahmoud ; l'armée du pacha d'Egypte, qui accueille nos voyageurs, et envoie à nos écoles ses enfans les plus distingués, l'espoir des états qu'il appelle à la civilisation; les rivages d'Athènes et d'Alger, colonies modernes fondées par l'Allemagne et la France dans la Grèce et dans l'Afrique, d'où nous arrivait autrefois l'excédant de leur population ; le monde entier est plein de ces Français, hommes de cœur, d'imagination et de savoir, qui portent partout le trésor de nos connaissances acquises, l'innocente passion des découvertes et la gloire de leur patrie. Au milieu de cet essaim brillant voici M. V. Jacquemont, à qui l'Amérique était déja familière, qui veut aller au fond de l'Inde augmenter encore les richesses du Jardin des Plantes déja si riche. Il quitte des amis dévoués, il embrasse son vieux père et son frère, avec mille chances de ne plus les revoir ; il dit un long adieu au Jardin (1) et à ces professeurs, dont une aimable fraternité ne fait qu'une famille ; puis, le cœur gros de soupirs étouffés, plein d'une noble ardeur, dévoré du besoin de se faire une grande renommée, et de dépenser cette activité qui le tourmente, il part pour un pays lointain, inconnu, inhospitalier quelquefois, et souvent mortel. Pendant trois ans, il se condamne à une

(1) M. V. Jacquemont, désigne ainsi, dans ses lettres, le *Jardin des Plantes de Paris*.

vie pythagoricienne, à de rudes privations, au travail, aux dangers de toute espèce, aux maladies meurtrières. Il passe ce long espace de temps, seul au milieu de ses ennemis; et chaque jour, il lui faut acheter le droit de continuer sa route au poids de l'or, ou brusquer le passage au risque de sa vie; il moissonne, à la sueur de son front, sur la crête des montagnes, dans le fond des ravins, sur les neiges éternelles, au cratère des volcans qui fument encore, quelques échantillons de minéraux, des *herbes*, comme le disait gaîment dans ses lettres l'infortuné voyageur, des oiseaux, des insectes, toutes les richesses que cette contrée encore peu connue offrait à son avide curiosité de jeune homme; il entretient une correspondance suivie avec des hommes instruits, avec sa famille, avec ses amis, qu'il chérit encore plus vivement depuis qu'il en est séparé par un intervalle immense, attendant avec anxiété des lettres vieilles quelquefois de dix et douze mois; inquiet sur l'issue d'une grande révolution qui a remué le pays et amené d'autres intérêts; il dispose, il prépare ses diverses collections avec des soins infinis, *con amore*; il les expédie en Europe par les voies les plus promptes et les plus sûres, tremblant que le fruit de tant de courses, de tant de veilles, de tant de négociations ne soit englouti dans la mer, ou arrêté dans les bureaux. Enfin, après avoir presque touché au terme d'une expédition longue et périlleuse, et remplie d'aventures agréables ou fatigantes, il entrevoyait déja dans le lointain l'époque de son retour, il l'annonçait avec bonheur, indiquant les points où il toucherait; il mettait le pied sur un sol ami, il saluait sa patrie, cette rue de l'Université, sur laquelle il attachait un regard d'amour, à six mille lieues de distance, comme, sur l'Océan, le navigateur tourne les yeux vers le phare qui lui promet le port tranquille, les embrassemens de sa femme, de ses enfans, et

le repos... Puis, tout à coup, épuisé dès long-temps par un climat malsain, il se sent frappé au cœur et menacé de perdre une vie que la sobriété, le courage moral et la jeunesse semblaient avoir assurée contre tous les périls. Loin des siens, sans pouvoir presser la main de ceux qu'il aime, en ce moment fatal, où nous avons tant besoin d'entendre une voix qui console et qui fortifie, il exhale son dernier soupir dans la maison d'un étranger, d'un homme de bien, qui s'est attaché spontanément à son semblable prêt à périr; il meurt, malgré les lumières et les soins empressés d'un médecin consterné de voir que tout son art est impuissant.

C'est de ses voyages, de ses luttes avec les naturels, de sa vie au milieu des Anglais qu'il ne traite pas toujours avec courtoisie; c'est de ses privations, de ses rudes labeurs, de ses craintes, de ses espérances, de sa jeunesse et de son avenir, de ses affections les plus intimes, que M. Jacquemont parle avec tant d'effusion, de feu, de bonhomie et de naïveté. Il raconte d'une manière neuve et piquante l'emploi de ses journées et de ses nuits non moins laborieuses, soit qu'il les passe à disputer aux Indiens l'entrée d'un pays fermé aux Européens, soit qu'il traverse en grand seigneur les populations étonnées de son luxe oriental, soit qu'il se livre avec une énergie indomptable à de pénibles recherches, soit qu'il trouve dans la protection, dans l'amitié du gouverneur général ou des voyageurs distingués une compensation d'un instant à son exil et à ses travaux. Les détails les plus vulgaires, les plus insignifians offrent, grace au rare talent qu'il a de peindre, un vif intérêt, un charme qui vous attache. Dans cette correspondance si neuve, si remarquable, la science le cède souvent aux épanchemens de la plus caressante amitié. Le désir impatient de revoir ceux qu'il aime et qu'il vénère, lui arrache, au milieu, à la fin d'une lettre consacrée à ses études favorites, l'expression

d'une sensibilité vraie et délicate. « Oh ! qu'il sera charmant, écrit-il à son frère, de nous retrouvèr tous ensemble après tant d'années d'absence ! quelles délices « d'être tous réunis à la petite table ronde de notre vieux « père, d'aller de ta chambre dans la sienne, laissant les « autres chercher le plaisir hors de leur maison ! La larme « en vient à l'œil en pensant à ces joies. Si je me le rappelle « bien, mon cher ami, nous nous sommes embrassés la dernière fois sans pleurer ; mais la première que nous nous « embrasserons nous laisserons faire nature à sa guise, ce « ne sera plus que du bonheur qu'elle pourra nous « donner. »

Et dans sa dernière lettre, sorte de testament que le malheureux jeune homme écrivait à M. Porphyre Jacquemont, étendu sur le dos, cinq jours avant sa mort, quelles déchirantes émotions il donne au lecteur ! « Si tu étais là, « assis sur le bord de mon lit, avec mon père et Frédéric, « j'aurais l'ame brisée et ne verrais pas venir la mort avec « cette résignation et cette sénérité... Console-toi, console « notre père, consolez-vous mutuellement... Adieu, oh ! « que vous êtes aimés de votre pauvre Victor... Adieu pour « la dernière fois ! »

Nous n'avons point abordé la question importante du mérite spécial de cet ouvrage si rempli de notions de toute espèce, d'un haut intérêt, et qui sont comme le spécimen de tout ce que le grand ouvrage, enrichi de gravures et de cartes, offre de curieux sur les trois règnes de l'histoire naturelle dans les Indes. Nous laissons ce soin à une main plus savante. Notre but a été de faire aimer M. V. Jacquemont, d'intéresser à sa vie si courte et si pleine et d'inspirer le désir de le connaître à fond, dans ses lettres familières, où l'ame la plus élevée, la plus passionnée, la plus aimante se révèle à chaque ligne. Nous avons voulu, comme le vénérable

vieillard, que rien ne peut consoler de ses chagrins, dire à ceux pour qui les affections de famille ont tant de prix, qu'ils doivent lire et relire cette correspondance d'un bon fils, d'un bon frère, d'un bon parent, d'un bon camarade, tandis que le voyage lui-même, œuvre de conscience et d'investigations courageuses, fera connaître le naturaliste intelligent et laborieux, l'observateur sagace, l'homme enfin pour qui la science fut une sorte de divinité, à laquelle il immola jusqu'à sa vie. A. E.

MÉLANGES.

Assainissement d'Alger.

M. Genty de Bussy, ex-intendant civil d'Alger, a lu, le 3 juin, à l'Académie des sciences, un mémoire sur l'insalubrité de la régence et sur les dessèchemens au moyen desquels il convient de la combattre.

Les registres de décès de nos hôpitaux ne contiennent, dit l'auteur, que trop de preuves de cette insalubrité; dans certains points surtout, tels que la Maison-Carrée, la Ferme-Modèle, elle est des plus évidente. Ceux de nos soldats que la guerre a épargnés n'ont pu encore guérir des fièvres qui les ont attaqués; et, malgré leur éloignement, à chaque saison encore, les accès reparaissent.

Quelques-uns de nos camps, d'ailleurs, n'ont pas échappé à cette influence, et ils s'en sont d'autant plus ressentis qu'ils étaient plus proche de la plaine. Le foyer est dans la Métidja, dans ses émanations entretenues par un débordement d'eaux qui ne trouvent d'écoulement nulle part.

Autour de Bone, c'est pis encore : l'épidémie de 1832,

de l'Arath, ou depuis le blockhaus des dunes jusqu'au pont, parce qu'on travaillait dans une vase presque liquide qui tendait toujours à reprendre son niveau; cependant on a surmonté cet obstacle, et dans une longueur de 50 mètres seulement, il a fallu soutenir le talus par un clayonnage.

A la Ferme-Modèle, avec 500 Arabes pendant un mois, 500 condamnés pendant deux, et 600 disciplinaires pendant 15 jours, on a creusé 3,300 mètres de grands canaux et 500 mètres de saignées. La surface desséchée a été de 250 hectares.

Dans la Métidja, on retrouve presque partout les traces d'anciens canaux de dessèchement, de grandes habitations que le temps a détruites, mais qui prouvent qu'à une époque antérieure ces mêmes habitations étaient avantageusement employées par les habitans, pour qui elles sont aujourd'hui une source de maux.

L'écoulement du marais de l'Oued-el-Kerme a présenté de grands obstacles à cause de la profondeur des énormes trous qui existaient au milieu d'une vase liquide. *L'étendue* des terrains desséchés devant être de 479 hectares, on voit, en tenant compte des dépenses, que l'hectare reviendrait, approximativement, à 200 fr.; mais pour ne pas s'exposer à des mécomptes, il faut bien se rappeler que cette moyenne peut varier suivant les lieux.

Les compagnies de discipline, les Arabes, quelques Maures qui sont venus se mêler à eux, les condamnés enfin, ont été seuls employés dans les travaux qui ont donné ces importans résultats.

Tout calcul fait, le travail de chaque Arabe coûte par jour 1 fr. et 4 petits pains; ce qui fait 1 fr. 30 c. Les notes recueillies sur les lieux, par les officiers du génie, établissent que le dessèchement d'une même partie de terrain coûterait trois fois plus effectuée par eux que par les autres corps; cela est vrai; mais on ne doit pas perdre de vue que

les Arabes n'exigent ni frais d'administration, ni frais d'entretien, ni frais de casernement; ils se nourrissent avec une faible partie de ce qu'ils gagnent, et, toute compensation faite, il y aurait économie à les employer, quand bien même on ne tiendrait pas compte d'une autre considération, cependant fort importante, la nécessité de les attirer à nous, et d'établir de bons rapports entre eux et nos soldats. Le colonel du génie qui a examiné de près ces hommes, ne tarit pas sur leur exemplaire docilité, sur leur exactitude; et il affirme avoir reconnu dans les portions de terrain qu'ils ont desséchées une précision qui ne le cède pas à celle de nos plus habiles sapeurs.

A Bone, malgré l'impossibilité où l'on s'est trouvé de commencer les travaux avant les chaleurs, la réparation du grand aqueduc destiné à répartir les eaux dans la ville et celle du casernement et des hôpitaux militaires, ont déja sensiblement amélioré la santé des troupes. Cependant l'épidémie a reparu dans la ville.

En ce qui concerne l'assainissement des environs, on a opposé une digue aux débordemens de la Boudjima, et on a détourné le cours d'un ruisseau dont les inondations formaient un marais très élevé au-dessus du niveau de la mer; mais on n'a pas encore touché aux trois qui sont le plus rapprochés de la ville. En les saignant l'automne prochain, on aura tout le temps, avant le retour de l'été, d'en faire sécher et laver les vases par les pluies de l'hiver.

10,000 francs ont été employés aux dessèchemens de Bone, 90,000 restent encore; ce sera un fort à-compte sur les 500,000 francs demandés par le génie sur ce point important; et il est à croire, dit M. Genty, que devant des exigences aussi bien justifiées, la législature ne refusera pas les crédits nécessaires.

Voyage à la recherche de la Lilloise.

Dans la séance de l'académie des sciences du 29 juin 1835, M. Freycinet a lu l'extrait d'une lettre qui lui a été adressée de Reykiavik, en date du 25 mai 1835, par M. Gaimard, médecin naturaliste, embarqué sur la corvette *la Recherche*, capitaine Trehouart.

La corvette partie de Cherbourg le 27 avril, a ancré le 11 mai dans la rade de Reykiavik, capitale de l'Islande. Les informations qu'on s'est hâté de prendre, relativement au sort de *la Lilloise* et de son commandant, M. Blosseville, n'ont conduit jusqu'à présent à aucun espoir de réussite dans la recherche qui est le but du voyage. Une des instructions qu'a reçues le capitaine Trehouart, est de recevoir la déclaration d'un prêtre habitant près du golfe de Dyrafiord, lequel avait appris l'année précédente, d'un capitaine hollandais, que celui-ci avait vu un navire de guerre français submergé dans le golfe de Bredebught. Le gouverneur par intérim de Reykiavik, M. Finsen, a donné le nom et l'adresse de ce prêtre, auquel il a déja écrit officiellement à se sujet. M. Finsen, dans la lettre où il communique ces informations au capitaine Trehouart, s'exprime ainsi qu'il suit, relativement à la supposition que les naufragés auraient pu gagner la terre : Je puis affirmer que si le navire *la Lilloise* avait été jeté sur la côte de l'Islande, cet événement ne me serait pas resté inconnu.

Il est impossible de croire que des hommes appartenant soit à un navire en bon état, soit à un navire naufragé, aient pu rester ignorés sur quelques points de notre île ou dans quelques sinuosités du golfe de Bredebugt, ce golfe étant habité sur beaucoup de points et fréquenté sur les autres par les troupeaux qu'on y mène paître. Les îlots qu'il renferme

étant plats, ni navires, ni hommes ne pourraient y aborder sans être aperçus : et si ces derniers avaient pu se sauver dans une chaloupe et s'étaient dirigés sur quelques-uns de ces îlots, ils auraient pu facilement de là arriver sur la grande terre, puisque les glaces solides du Groenland n'apparaissent jamais dans la partie de cette mer qui baigne les côtes méridionales de l'Islande.

La Recherche, poursuit M. Gaimard, est partie de Reykiavik le 18 mai. Elle va visiter d'abord nos bâtimens de pêche, puis elle se rendra au Dyrafiord pour entrer ensuite dans le golfe de Bredebugt. De mon côté, je fais mes préparatifs pour suivre par terre, de compagnie avec M. Robert, le contour du même enfoncement ; nous partirons le 1er juin. J'espère, ajoute-t-il, que, quel que soit le succès de nos recherches principales, l'expédition sous le rapport scientifique ne laissera pas que de porter des fruits assez abondans. Déja sans compter ce que j'ai laissé à bord du vaisseau, nous pouvons envoyer au Muséum 155 échantillons de roches, formant 52 espèces ou variétés, environ 60 espèces de plantes, dont 2 ou 3 en fleurs ; 40 espèces de cryptogames et 20 d'algues ; une centaine d'animaux à l'état sec et en pareil nombre conservés dans l'esprit-de-vin. Parmi ces derniers se trouvent un chien islandais très beau, douze jolis oiseaux bien conservés des genres *pelecanus*, *carbo*, *sula*, *larus*, *sterna*, etc. ; une trentaine de poissons, la plupart de grande dimension, des genres *gadus*, *salmo*, *cyclopterus*, *pleuronectes*, *raia*, etc.

Nous faisons des observations météorologiques aux heures que vous avez recommandées ; on les fait aussi aux mêmes instans à bord de *la Recherche*. Le médecin principal de l'île fait lui-même depuis long-temps des observations du même genre ; il a mis ses cahiers à notre disposition et nous en profiterons.

M. Gaimard a trouvé dans les personnes avec lesquelles il a été jusqu'à présent en relation, beaucoup d'obligeance et un désir de contribuer au succès de ses explorations; déja son arrivée a été annoncée officiellement à plusieurs des villages qu'il doit visiter.

Il dit en terminant que des glaces mouvantes viennent d'être signalées sur la côte sud de l'Islande. Cela est en rapport avec la rigueur du dernier hiver dans l'île. En janvier 1835, le thermomètre de Réaumur à Reykiavik a descendu à -18°, et aux environs de la ville à - 23 et même - 25.

On a eu récemment la nouvelle qu'un bâtiment français, qu'on dit être un pêcheur de Dunkerque, a échoué sur la côte sud de l'Irlande, entre Portland et Dyrafiord, et que sept hommes sur douze ont péri. Cette nouvelle exige encore confirmation; cependant d'après les mauvais temps qui ont régné il est à craindre qu'elle ne soit trop vraie. Si nos compatriotes, ajoute M. Gaimard, viennent ici, et que j'y sois encore, je leur donnerai tout ce dont je puis disposer. D'ailleurs, en cette île, les autorités sont bienveillantes et les habitans très hospitaliers.

Navigation sous-marine.

Le ministre de l'instruction publique a transmis à l'académie des sciences une lettre de M. Villeroi, inventeur d'un bateau destiné à ce service, et le procès-verbal des expériences faites avec ce bateau dans la rade de Noirmoutiers. M. Villeroi annonce qu'il les répétera incessamment à la gare de Saint-Ouen.

Dans ce procès-verbal, le maire et les diverses autorités municipales, plusieurs notables et différens officiers de la marine royale et de la marine marchande déclarent avoir vu

M. Villeroi monter un bateau en tôle de dix pieds de longueur et ayant la forme d'un poisson. Le bateau devait être monté par trois hommes, mais par l'indisposition survenue presqu'au moment de l'expérience à l'un de ceux qui étaient désignés, M. Villeroi est entré avec un seul compagnon. L'opération a commencé à trois heures du soir. Après diverses évolutions à la surface de l'eau pendant quinze minutes, il a navigué entre deux eaux jusqu'à 3 heures 35 minutes, heure à laquelle il a opéré une submersion totale qui a duré dix minutes. Pendant cet espace de temps il a navigué sur le fond dans une direction opposée à celle qu'il avait suivie jusqu'alors pour tromper les bateaux qui suivaient ses manœuvres. A 3 heures 45 minutes, il est revenu à fleur d'eau, où, après 10 minutes de manœuvres en différentes directions, il a surgi assez pour ouvrir sa soupape. A 3 heures 55 minutes il s'est montré hors de sa machine, et a été accueilli par les bateaux qui assistaient à son opération.

Il est donc resté, ainsi que son compagnon, dans cette machine pendant 55 minutes sans aucune espèce de communication avec l'air extérieur, se dirigeant et manœuvrant dans tous les sens avec la plus grande facilité.

MM. Dupin, Freycinet, Beautemps-Beaupré et Séguier sont chargés de suivre les expériences de M. Villeroi, et d'en faire un rapport à l'académie.

Marbres statuaires dans le département de l'Isère.

M. Virlet, qui pendant son voyage en Grèce, s'était occupé avec succès de la recherche des carrières d'où les sculpteurs de l'antiquité tiraient leurs plus beaux marbres, annonce qu'un gisement très considérable de marbres propres aux mêmes usages vient d'être découvert dans le Dauphiné

par M. Breton, capitaine du génie, et M. Sappey, statuaire à Grenoble.

L'existence de gros blocs de marbre blanc dans le torrent qui passe au val Senètre, était connu depuis long-temps, et les chasseurs de chamois disaient qu'on y voyait un bloc de marbre sur lequel était écrit : « *Si à Grenoble vous me portez, cent écus vous aurez.* »

En 1832, M. Sappey, envoyé par la ville de Grenoble, n'avait pu, à cause de l'abondance des neiges, aller jusqu'à ce bloc ; en 1833, M. Breton et lui ne purent encore y arriver, mais en 1834, ayant fait leur excursion à la fin de l'été, ils ont trouvé le bloc en question, sur lequel était en effet gravé :

A GR. ME PORT.
100 ÉCUS. 1763.

Comme l'été avait été fort chaud, les glaciers étaient presque entièrement fondus, ce qui leur permit de remonter les trois ou quatre cascades qui descendent de la montagne dite *Têtes-des-Marmes*, d'où proviennent les blocs roulés, et de reconnaître qu'il y existe un grand nombre de couches de marbre, dont quelques-unes ont une épaisseur considérable.

On a transporté à Grenoble des blocs détachés de ces marbres, avec lesquels M. Sappey se propose de faire quelques bustes qui pourront servir à faire apprécier leurs qualités. Ces marbres, dont j'ai l'honneur d'adresser un échantillon à l'académie, sont d'une grande blancheur, à reflets nacrés, et se taillent fort bien. Le conseil du département a voté des fonds pour être employés à faire l'extraction de quelques blocs, et M. Gaymard, ingénieur en chef des mines, est chargé de diriger l'emploi de ces fonds. Il serait bien à désirer dans l'intérêt des arts et de notre industrie que le gouvernement, en se chargeant d'une partie

des premiers frais, encourageât cette exploitation, et l'académie pourrait peut-être aussi en cette circonstance intervenir puissamment auprès de lui.

Cire de palmier.

M. Boussingault a adressé de Lyon, à l'Académie des sciences, une communication sur la composition de ce produit végétal.

M. Boussingault a observé pour la première fois le palmier à cire dans la cordillère de *Quindiu*, sur les bords du torrent du Tochecito, où il était en groupes nombreux. Cette station était élevée de 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui est à peu près la limite inférieure de cet arbre ; la limite supérieure est d'environ 3,000.

« En voyant le palmier à cire végéter dans une température aussi modérée, et prospérer au milieu des brouillards qui enveloppent si fréquemment les hautes cimes des Andes ; en le voyant surtout résister aux sécheresses et aux pluies abondantes qui se succèdent si rapidement dans ces montagnes, je conçus, dit M. Boussingault, l'espoir de naturaliser un si bel arbre en Europe. En 1832, à l'époque de mon retour en France, traversant pour la troisième fois la forêt du *Quindiu*, j'emportai plusieurs jeunes plants du palmier à cire. Malheureusement, et magré tous mes soins, ils ne purent résister au climat brûlant des plaines de la Madeleine, et je les perdis avant de m'embarquer.

Le palmier à cire atteint une hauteur d'environ 50 mètres; c'est un des palmiers les plus majestueux que présentent les régions intertropicales. Son tronc, qui atteint jusqu'à deux pieds de diamètre vers la base, est recouvert sur toute sa longueur d'un enduit de cire qu'on enlève en le raclant. Les

raclures sont bouillies dans de l'eau ; la cire surnage sans se fondre, elle est seulement amollie, et les impuretés se déposent. C'est avec cette substance, à laquelle on ajoute souvent une petite quantité de suif pour la rendre moins fragile, que l'on fait les pains de cire et les bougies qu'on rencontre dans le commerce.

Ainsi obtenue, la cire de palmier est jaune, légèrement translucide, fragile presque comme la résine, mais offrant une cassure céroïde. Elle fond à une température un peu supérieure à celle de l'eau bouillante. Par le frottement elle devient très fortement électrique. Elle brûle avec flamme en répendant beaucoup de fumée. L'alcool la dissout facilement à chaud ; en se refroidissant la dissolution se prend en une masse gélatineuse ; l'éther dissout égalemeut la cire de palmier ; par une évaporation ménagée on obtient la cire, en partie sous formes de plumules d'un aspect soyeux. Les alcalis caustiques attaquent difficilement cette cire qui cependant finit par s'y dissoudre.

Il n'est pas douteux, dit M. Boussingault, que l'on puisse extraire avec avantage la cire qui existe dans le produit brut connu sous le nom de cire de palmier. Nous connaissons donc maintenant dans les régions intertropicales deux arbres qui peuvent fournir en très grande quantité une cire tout-à-fait semblable à celle des abeilles ; l'un est le palmier dont il vient d'être parlé, le *ceroxilon andicola* ; l'autre est l'*arbre de la vache* dont nous avons, M. Rivero et moi, examiné le suc laiteux. Ce lait, semblable au lait de vache et pouvant être employé aux mêmes usages, renferme une matière fortement animalisée, se rapprochant de la fibrine animale, et de plus une grande quantité de cire identique avec la plus belle cire d'abeilles. Le *ceroxilon andicola* et l'*arbor de la vaca* croissent dans des conditions à peu près semblables, et M. Boussingault pense

qu'ils pourraient être naturaliés avec avantage soit dans le midi de la France, soit sur le littoral d'Afrique. Il ne doute point que par une culture bien entendue on n'en puisse retirer une quantié de cire qui ferait baisser notablement le prix de la cire d'abeilles.

REVUES.

Nouvel atlas national de France, par départemens, divisés en arrondissemens et cantons, comprenant avec le tracé des routes royales et départementales, des canaux, chemins de fer, les évêchés, cures, succursales, bureaux de poste aux lettres, relais de poste aux chevaux, etc., etc., etc., dressé à l'échelle de 1/350,000 ; par Charle, géographe attaché au dépôt de la guerre, membre de la Société de Géographie, avec des augmentations de Darmet, chargé des travaux topographiques au ministère des affaires étrangères; gravé par Dumortier, attaché au dépôt de la guerre. Deuxième édition, revue et augmentée, publié à Paris par Dauty, éditeur-propriétaire, marchand d'estampes, galerie Colbert, 7, et rue de la Bibliothèque, 16, et Roret, libraire, rue Hautefeuille, 10 bis.

Lorsqu'un ouvrage scientifique remplit une lacune, satisfait à un besoin général, se présente sous une forme commode et réunit le mérite de l'exécution au mérite du bon marché, on peut lui prédire un succès certain et de longue

durée, c'est ce qui doit arriver à l'*Atlas national* que nous annonçons.

Depuis le jour où l'assemblée constituante, passant la vieille France à la filière, fit sortir 83 départemens de ses 37 provinces, on a souvent dessiné cette France nouvelle sur des cartes plus ou moins grandes, plus ou moins exactes, plus ou moins complètes. Je n'ai point à juger ici les nombreux travaux de ce genre, leur histoire à faire, et leur dégré de mérite comparatif à indiquer. Je dois me borner à reconnaître qu'aucun des atlas que je connais ne réunit toutes les conditions qu'on peut exiger dans un travail de cette nature. En géographie, le dernier venu a un avantage incontestable sur ses prédécesseurs; il profite de leurs recherches; il évite leurs erreurs, il doit faire mieux à égalité de talent. Je ne prétends pas que le travail de MM. Charle et Darmet, celui que j'annonce, soit parfait, mais ce que je puis affirmer, après examen consciencieux, c'est que leur atlas national est le plus complet de tous les atlas de France *usuels*, qu'il renferme le plus de choses et le plus de détails. Je ne suis donc pas surpris qu'il soit déjà à sa seconde édition. Le titre de cet atlas que j'ai transcrit tout au long donne une idée sommaire de ce qu'il contient, et ce titre, chose assez rare, n'est que l'expression de la vérité. J'ajouterai que la délimination des départemens, des arrondissemens, des cantons est rectifiée d'après celle du cadastre, que ces circonscriptions ne contiennent que le nombre exact des communes qui appartient à chacune d'elles, que l'orthographe des noms de ces communes et de tous les noms des lieux en général est régulière. C'est un mérite que je signale particulièrement, c'est un avantage qui fait éviter de nombreuses bévues à ceux qui n'ont aucune des connaissances nécessaires pour rétablir les noms mal écrits sur les

cartes dont ils font usage, et ces gens-là sont en grand nombre.

MM. Charle et Darmet ont appelé à leur aide les notes, les renseignemens particuliers, les travaux spéciaux de MM. les ingénieurs des départemens ; ils en ont tiré bon parti dans le tracé et la rectification des routes royales et départementales, des routes stratégiques, des chemins de fer, des canaux de navigation et de desséchement et d'irrigation. J'ai remarqué qu'ils indiquaient fort exactement le point où commencent et finissent le flottage en trains ou à bûches perdues et la navigation naturelle des fleuves et des rivières.

Cet atlas est précédé d'un tableau statistique qui nous semble rédigé avec soin et comprendre tous les renseignemens dont on peut avoir besoin dans l'usage ordinaire.

L. R.



OEuvres de d'Anville publiées par M. de Manne, ancien conservateur-administrateur de la bibliothèque du roi. — Tomes I et II, in-4° avec cartes. Imprimerie royale ; Paris, chez F. G. Levrault, libraire, rue de la Harpe, 81.

Avant de dire quelque chose de cette collection des travaux de d'Anville, je dois rappeler encore la perte douloureuse de son zélé et habile éditeur. M. de Manne restera long-temps dans le souvenir de ses amis et de tous ceux qui l'ont connu, comme un homme excellent, plein d'obligeance, aimant à faciliter aux gens de lettres l'usage des trésors que renferme la bibliothèque nationale aux soins

de laquelle il se consacrait tout entier. M. de Manne, héritier du fonds de d'Anville et de tous ses papiers, avait donné en 1802 une notice des ouvrages de ce grand géographe. Nous trouvons dans l'avant-propos, en tête de cette brochure, le prospectus de l'édition dont les deux premiers volumes, ceux que nous annonçons, ont été récemment publiés par madame veuve de Manne et le fils de l'éditeur. On voit que trente-deux ans se sont écoulés entre le prospectus et la publication, et c'est beaucoup d'années lorsqu'il s'agit de géographie. Cette édition doit comprendre tous les ouvrages imprimés de d'Anville avec les cartes qui y sont annexées et former six volumes in-4°. Les volumes qui paraissent se composent, savoir : tome I, éloge de d'Anville par M. Dacier ; considérations générales sur l'étude et les connaissances que demande la composition des ouvrages de géographie ; deux mémoires sur la composition des cartes particulières d'une paroisse et d'un canton ; traité des mesures itinéraires ; mémoire sur le schène égyptien ; discussion de la mesure de la terre par Eratosthène ; traité des mesures itinéraires des Romains et de la lieue gauloise ; mémoires sur le mille romain, sur l'étendue de l'ancienne Rome et les grandes voies romaines ; proposition d'une mesure de la terre et mesure conjecturale de la terre sous l'équateur. Le tome II est consacré à la géographie ancienne abrégée.

C'est dans ce dernier volume que M. de Manne paraît surtout comme un éditeur fort zélé pour la science et pour l'intelligence de son auteur. C'est là qu'il a placé un très grand nombre de notes historiques et surtout philologiques, la plupart ayant pour but d'éclaircir l'orthographe des noms de lieux écrits diversement par d'Anville dans ses autres ouvrages. Le travail de M. de Manne est généralement puisé aux meilleures sources. C'est une réunion de variantes

utiles et d'étymologies bien choisies. On peut regretter que ce travail n'embrasse pas la géographie comparée ou les identités, partie du travail de d'Anville où l'on sent le besoin de mettre à contribution les voyages de Malcolm, d'Elphinstone, de Morier, de Leake, de Beaufort, et les travaux de Vincent, de Rennell, de Reichardt, de Mannert, d'Ukert, etc., etc., etc. C'est toutefois dans la géographie ancienne que la renommée de l'illustre d'Anville reste plus à l'abri des outrages du temps. Ses cartes du monde des Grecs et des Romains n'ont pas été surpassées dans l'*ensemble des généralités;* elles restent là comme des modèles de sagacité et d'érudition; elles ne laissent que des détails à rectifier et des lacunes à combler. C'est pour n'avoir pas voulu borner sa gloire à compléter notre grand géographe que M. Gosselin s'est étrangement trompé.

Ces deux volumes des œuvres de d'Anville comprennent une partie fort importante de ses travaux: la partie mathématique et l'ensemble de la topographie du monde ancien. Il serait à désirer qu'ils fussent bientôt suivis du volume qui doit renfermer les différens mémoires de notre géographe insérés dans le Recueil de l'académie des inscriptions ou imprimés à part, et qui ont pour objet l'ancienne géographie. Ce serait un volume fort curieux et qui ne manquerait pas d'acheteurs. L. R.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

MÉLANGES.

REVUES.

ANNONCE.



